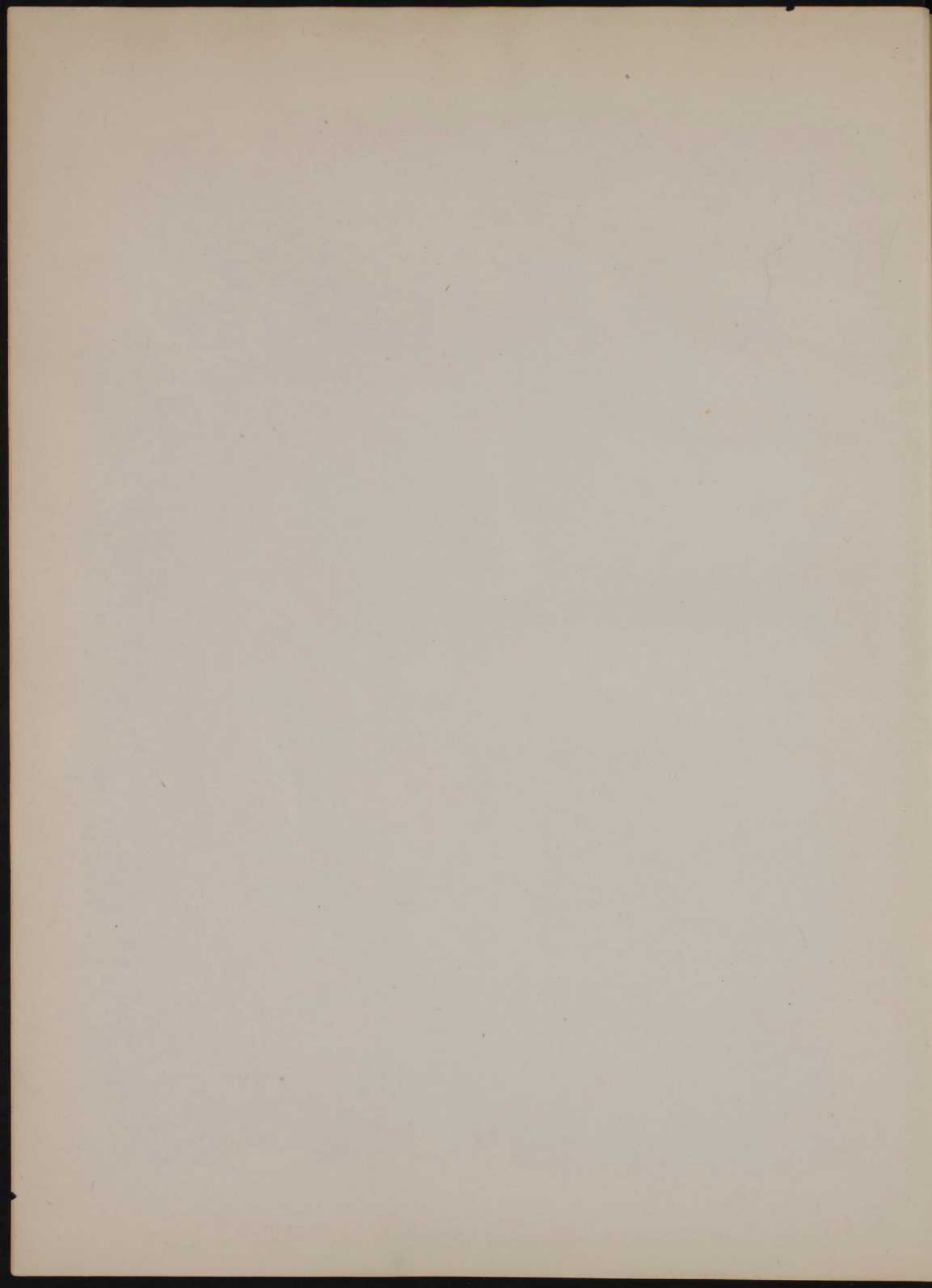


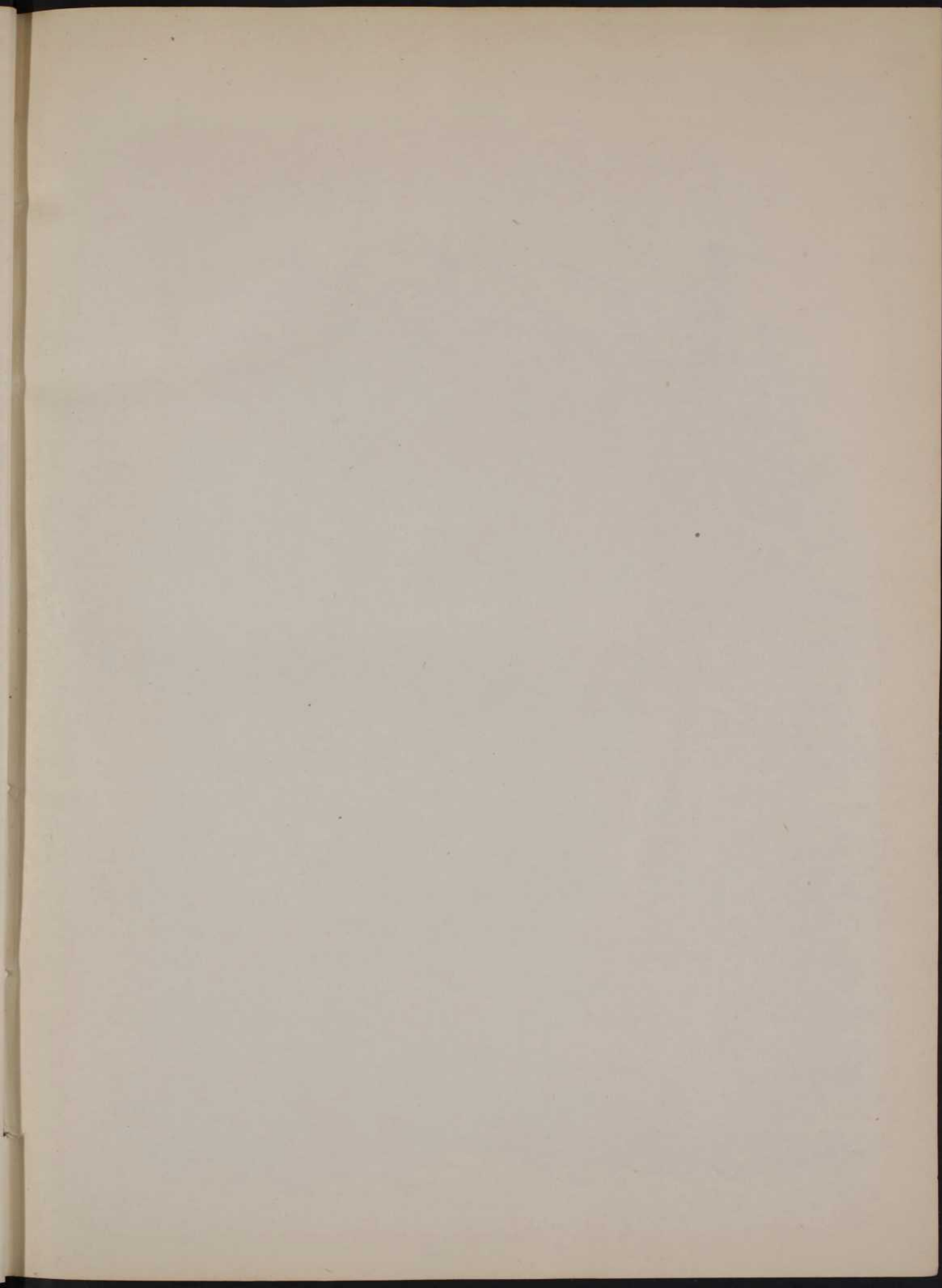


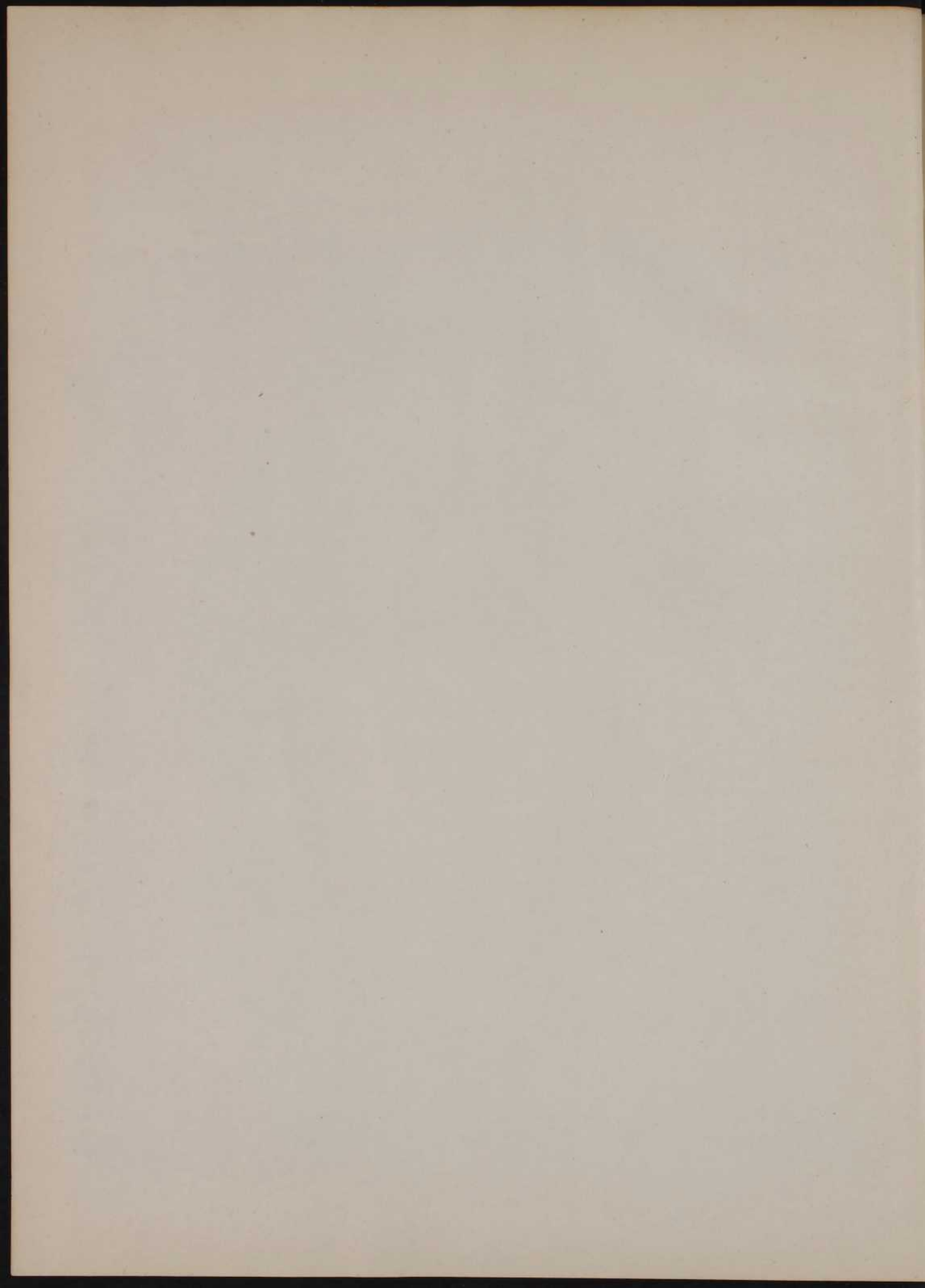
52

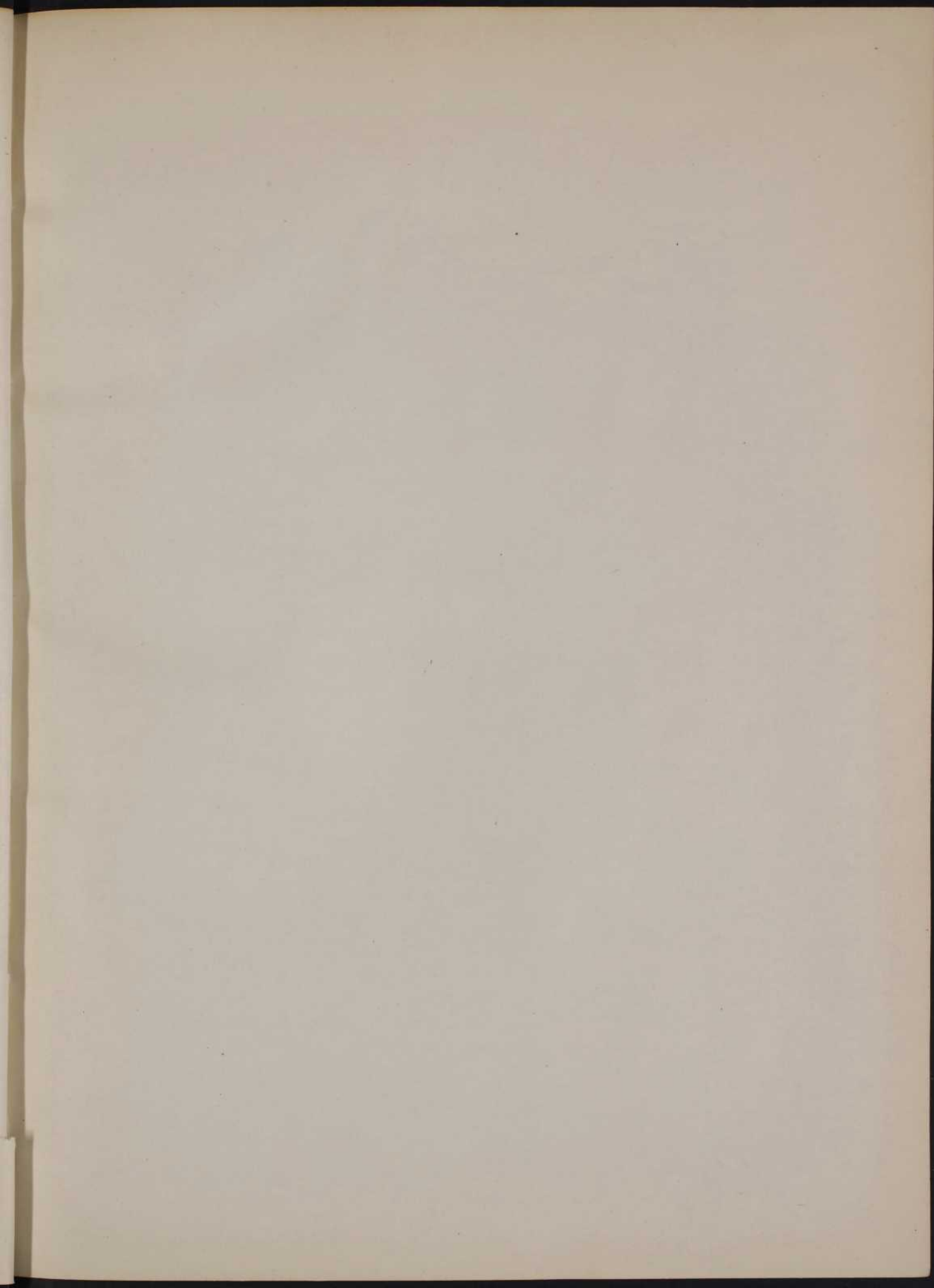


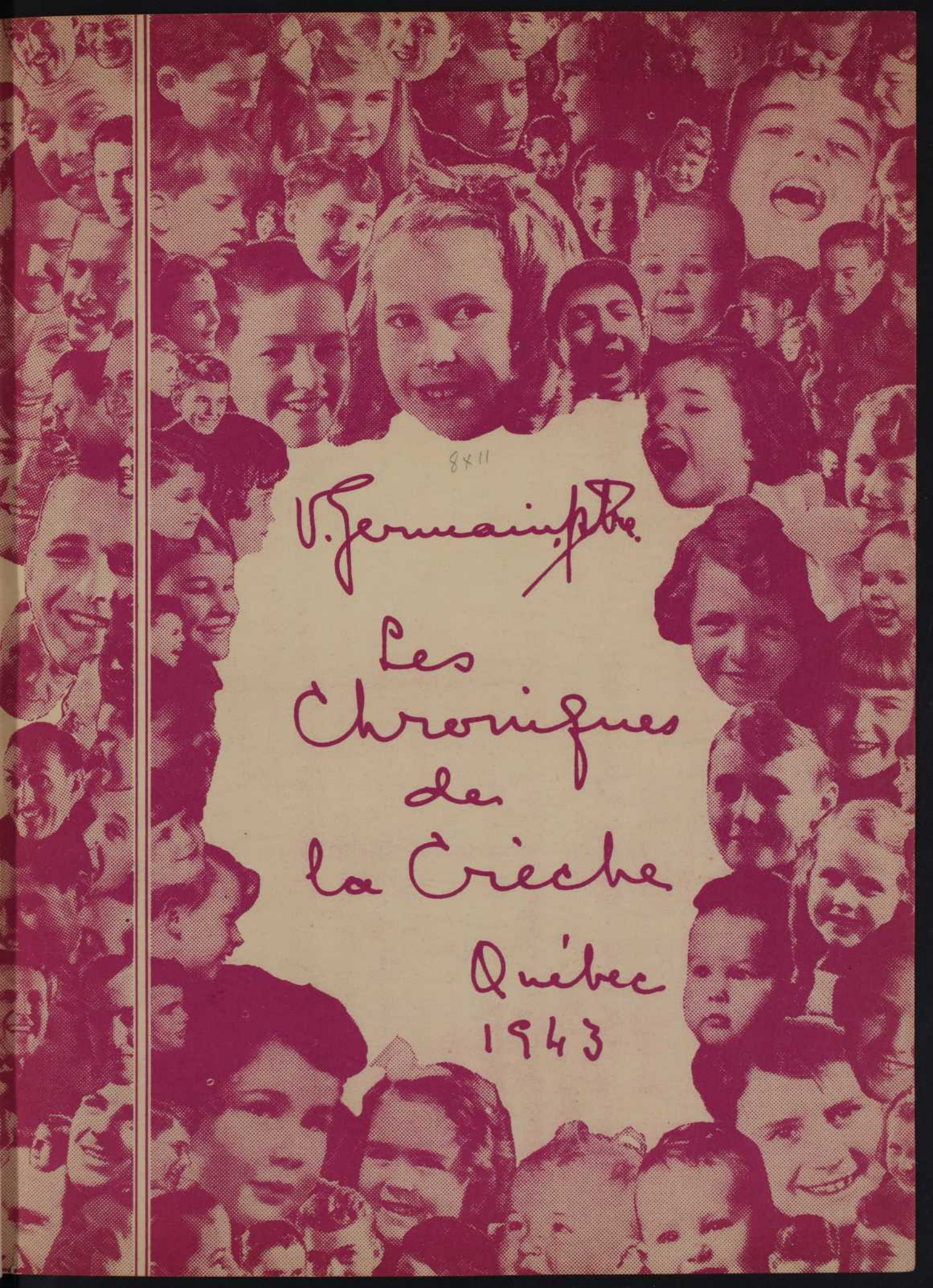
5 243.39
- 9317.46
1.











8x11

V. Germain, P.R.

Les
Chroniques
de
la Crèche

Québec
1943

**Le
quadruple
bienfait**

**CHRC
Québec
3-XI-33**

... Pour ce qui est des titres de l'institution à votre bienveillance, contentons-nous d'en suggérer seulement quelques-uns.

L'œuvre de la Crèche, mesdames et messieurs, est un permanent bienfait religieux en ce qu'elle procure à des nouveaux-nés, abandonnés, le bienfait du saint baptême, à des filles tombées toutes les facilités de conversion, à des filles exposées d'excellents moyens de persévérance. L'œuvre de la Crèche est aussi un permanent bienfait social, en ce que, œuvre d'hospitalisation, elle prend soin de cette portion des indigents qui embarrasse le plus l'administration publique et que, œuvre de placement, elle soulage cette même administration de charges d'assistance publique indéfinies en replaçant dans le cours normal d'une éducation de famille l'indigent qui en a été expulsé.

L'œuvre de la Crèche est encore un permanent bienfait familial. Que la famille assurée de ne lui rien devoir, ni par ses ascendants, ni par sa parenté, ni par ses descendants, ni par des amis chers, lui jette la première pierre, ou lui refuse la prochaine aumône. Ah! si l'on pouvait dire et dénombrer les secours à l'honneur prodigués depuis la fondation! Si l'on pouvait dévoiler les lourds secrets, les surprenants, les accablants, les meurtriers malheurs adoucis, atténués par le sympathique accueil des religieuses!

Et si l'on pouvait raconter tous les ressaisissements, les relèvements, les conversions! Que sont les récidives en comparaison de tant de solides réhabilitations et de la gloire, et de l'amour reconquis pour le cœur adorable de Jésus!

Oui, l'œuvre de la Crèche, permanent bienfait pour la collectivité, est aussi un permanent bienfait pour les indigents qu'elle secourt: la fille qui lui doit sa conversion ou sa persévérance, l'enfant qui lui doit son hospitalisation ou son placement.

Que vous soyez au courant d'un cas qui vous touche de près, ou non, la solidarité chrétienne, la solidarité sociale, pour ne point invoquer d'autres titres plus immédiats ou plus personnels, doivent forcer vos sentiments de bienveillance, disons plus, vos sentiments de reconnaissance.

**V. Germain,
ptre.**

AVERTISSEMENT

Ceci est la reprise, en un seul volume, de trois tomes de 200 pages publiés pour le crédit de la Crèche St-Vincent-de-Paul sous les titres respectifs de

**RÉCITS DE LA CRÈCHE
ALLÔ ! ALLÔ ! ICI LA CRÈCHE
NOUS DE LA CRÈCHE.**

Douze douzaines de contes, plaidoyers et nouvelles : Voilà pour l'esprit.

Douze douzaines d'illustrations appropriées : Voilà pour l'oeil.

Douze douzaines d'occasions d'apitoiement : Et voilà pour le coeur.



LES CHRONIQUES DE LA CRÈCHE



Aux petits des oiseaux
[Dieu donne leur pâture
Et sa bonté s'étend
[à toute la nature.

Racine.



l'abbé VICTORIN GERMAIN prêtre
directeur du Service des Adoptions à la Crèche de Québec

les
Chroniques
de
la Crèche

contes , plaidoyers et nouvelles

Une morale nue apporte de l'ennui :
Le conte fait passer le précepte avec lui.
En ces sortes de feintes il faut instruire et plaire
Et conter pour conter me semble peu d'affaire.

FABLES, VI, 1,

LA FONTAINE

5c mille



ÉDITIONS
GABRIEL LACROIX

chez l'auteur - QUÉBEC - 1943 -

Préfaces

[Les Récits de la Crèche.]

Voici donc une quarantaine de récits.

Des récits avec un thème et une thèse à peine dissimulés, pas résolument prêcheurs, mais presque. La narration y distrait du sermon, mais comme on souhaite tout de même que le récit sermonne, c'est-à-dire convainque et persuade!

En effet, cette littérature, on la veut avant tout utilitaire, ou mieux apostolique. On dédaigne l'art pour l'art. On veut cependant faire servir l'art au bien des gens.

C'est là un genre qui ne déplaît pas à tout le monde. Il pique une certaine curiosité; il pique même parfois les yeux, la gorge, et le cœur. Il y a tellement de tragique, tellement de touchant, dans certaines situations dont la Crèche est témoin!

En outre, beaucoup de gens du monde ont un faible, de nos jours, pour la conclusion pratique; or, ne s'en trouve-t-il pas une sous chacune des nouvelles que nous offrons au public? Et le plaisir, le plus souvent, c'est de l'appréhender, la conclusion, de la prévoir, de la devancer; le plaisir, c'est encore de la trouver juste. Rien comme de rencontrer un écrivain qui pense comme soi, n'est-ce pas? Rien comme la description de la vie réelle, comme le rapport des vraies réactions du cœur, rien comme les frappantes interventions divines pour donner du prix à une littérature sans métier comme sans apprêts.

Nous osons dire que tel est ici le cas.

L'auteur se trouve également bien placé pour observer soit le malheur des personnes tombées soit la grande charité des parents adoptifs.

Voilà son thème.

Il soutient que l'aumône est source de bénédictions et que l'inconduite où l'on persévère est source de châtements.

Voilà sa thèse.

Et voilà tout son recueil.

Notre peuple a-t-il jamais eu plus grand besoin d'ouvrir les yeux sur un plus grave fléau social? Amis du bien, ouvrons les yeux; jamais n'ont tant paru la malformation ou la déformation des consciences, la soif de la jouissance, la fuite des responsabilités, la dureté du cœur, jamais, en un mot, le paganisme des mœurs n'a paru plus menaçant.

Nos récits s'adressent à toute personne sérieuse, personne de tout âge, de toute condition, de tout état. Rien n'y saurait nuire ni à la jeune fille chaste ni à la religieuse sainte. Éducateurs et éducés, pourvu qu'ils comprennent, sortiront de cette lecture plus éclairés, plus défiants d'eux-mêmes, plus reconnaissants à Dieu, plus résolus à la prière, à la prudence, à la mortification, plus épris de conversion ou d'apostolat.

Les conséquences du vice, les répercussions terribles de l'inconduite ne sont point dangereuses à considérer; quant aux actes de dévouement, aux grandes comme aux petites charités, dont les protégés de la Crèche sont l'objet, ils ne sauraient qu'édifier.

Les écrivains ont souvent le rêve secret d'agir sur d'innombrables esprits et de contribuer à l'évolution des masses vers le mieux ou le meilleur. Madame Beecher-Stowe, la romancière américaine, en publiant la Case de l'Oncle Tom, avait rêvé de bannir l'esclavage du territoire de sa patrie; elle y a, assure-t-on, fortement contribué. Mais son livre fut répandu à un million d'exemplaires. Qui sait si une propagande un peu active des Récits de la Crèche ne saurait à son tour contrebalancer chez nous le fléau envahissant des naissances illégitimes?

Puissent donc nos Récits pénétrer dans les foyers chrétiens, y rester à la main, y être lus par toutes les personnes assez charitables pour s'intéresser au salut de leurs prochains!

Et qu'il nous soit permis, pour finir, de dédier l'ouvrage aux religieuses du Bon-Pasteur de Québec comme l'hommage empressé d'un modeste collaborateur.

[Nous, de la Crèche.]

Les exigences d'un métier intéressant nous ont conduit à publier, dans divers journaux de la région depuis dix ans, près de 350 « Chroniques de la Crèche ».

Il s'agissait d'éclairer la pitié de nos gens sur le sort des enfants délaissés; il s'agissait d'expliquer, de faire agréer et seconder la double réhabilitation à laquelle se livrent les religieuses du Bon-Pasteur; il s'agissait encore d'atteindre et de mettre en garde contre de terribles et interminables responsabilités des jeunes gens, des jeunes filles et des parents trop peu circonspects. De là des communiqués périodiques à la presse, des chroniques où, de peur de lasser par des thèmes de plus en plus connus une clientèle d'ailleurs sympathique, le rédacteur s'est efforcé aux variations. On y passe, en effet, de l'Histoire sainte à l'actualité, du récit à la prière, de l'apostrophe à la prophétie, du tragique au cocasse et du tendre au sévère.

À deux reprises déjà, non pas à la demande générale mais spontanément et en vue de prolonger l'effet de son éphémère prose, le chroniqueur a groupé en volume une cinquantaine de ses chroniques.

En 1936, ce furent Les Récits de la Crèche.

En 1940, Allô! Allô! Ici la Crèche.

Et voici, en 1943, Nous, de la Crèche; quarante autres chroniques, qu'il faudrait avoir la bonté de lire, de relire, ou de faire lire.

Un certain ordre préside au groupement des morceaux, mais les sujets et les genres conservent leur diversité. L'auteur tour à tour raconte ou philosophe. Il lui arrive même de prêcher.

Tant pis pour qui dort au sermon! Des gens ont écouté et s'en sont bien trouvés. Les uns ont, tout de suite, placé dans le sein des pauvres un superflu dont ils redoutaient jusque là de rendre compte; les autres ont enfin comblé le triple vide d'un foyer, d'un cœur d'homme et d'un cœur de femme en y introduisant un amour d'enfant; des égoïstes, des viveurs, des débauchés ont éprouvé soudain de cuisants remords et ont voulu s'amender; des convertis, des repentis, des réhabilités se sont trouvés encouragés dans leur spirituelle entreprise; de nos enfants, bien placés, bien élevés, bien instruits, nous ont voué une réelle reconnaissance. Tout le sermon, sans doute, n'est jamais pour tout l'auditoire; mais il est rare qu'il ne s'y trouve, pour chaque auditeur, deux ou trois passages appropriés. C'est à chacun de les y saisir. Et tant pis pour quiconque fait, au sermon, de la critique littéraire!

Si donc notre lecteur veut bien chercher, dans ce troisième prélèvement de chroniques et de nouvelles, autre chose que de la littérature, il y trouvera sûrement, ici et là, de quoi s'édifier et former son cœur à la compréhension de la misère. Le recueil n'est pas d'un écrivain mais d'un simple publiciste qui croit en la vertu de l'imprimé pour rallier autour d'un malheur vrai de vrais sauveteurs; oui, des sauveteurs, c'est-à-dire des gens qui donnent de leur cœur, de leurs prières, de leur temps, de leurs efforts, de leur fatigue et de leur argent pour secourir un enfant resté seul dans l'immense et difficile monde où nous habitons.

Dilettante, fais-toi donc, toi aussi, sauveteur.

V. Germain p. 80.



Chroniques

Patriote

Patriote, mon ami, veux-tu, un instant, t'arracher aux grandes, larges et compréhensives préoccupations ?

Veux-tu me prêter ton attention, ta sagesse et ton savoir-faire ?

Veux-tu te pencher sur le problème que voici :

Une province en grande majorité française et catholique, pratiquante et catéchisée, jette, bon an mal an, jamais moins de deux mille illégitimes dans les hospices.

On demande ce qu'il faudrait faire, tout en respectant la loi morale, la charité chrétienne et la justice, pour amener une progressive diminution de ces malheureuses naissances.

Autrement dit : Par quels moyens obtenir, dans la statistique, pour la prochaine année, une régression de, disons cent naissances ?

Le problème est bien plus ardu qu'il ne paraît à première vue.

Au fond, n'est-ce pas, il s'agit d'une double entreprise : Premièrement, atteindre, rejoindre et convaincre les passionnés, les débauchés, les dévoyés ; les forcer de réfléchir sur, entre autres, les conséquences sociales incalculables de leur désordre égoïste et privé.

Secondement, par des moyens efficaces, par des interventions stratégiques, diminuer, raréfier, supprimer, partout où c'est possible, la facilitation de l'inconduite.

Sans doute, ne s'agit-il point ici de mépriser le rôle de l'apôtre chrétien et de sa contribution au rachat des âmes pécheresses. Mais, outre le point de vue surnaturel du problème posé, il existe tout un ensemble de faits et de conséquences qui, dans le seul ordre temporel, devraient suffire à émouvoir et enflammer n'importe quel patriote sincère.

Relevons, dans les seuls Livres bleus, dans les seuls rapports officiels, ce que coûte journellement aux contribuables l'hospitalisation des enfants abandonnés, celle des filles-mères nécessiteuses.

Supputons ce que coûte à l'État, non seulement la répression du vice et du crime, chose relativement facile à constater, par les budgets administratifs, mais encore ce que coûtent les conséquences directes ou indirectes du vice, envisagé sous son aspect spécial de débauche.

Aucun patriote, à ces pensées, ne saurait demeurer sans alarme.

Tout patriote, devant pareille situation, devrait s'atteler à la solution du problème clairement posé, à la cure du mal diagnostiqué.

En collaboration, par enquête, par consultation et par délibération, réponse serait cherchée aux questions de détail, aux problèmes locaux.

Puis, les solutions partielles, coordonnées, convergeraient vers la solution d'ensemble.

* * *

Patriotes, mes amis, voici, pour alimenter vos utiles délibérations, un questionnaire :

Par quelles démarches obtenir l'évacuation et la fermeture à des heures vraiment convenables, des parcs ou jardins publics, et une telle surveillance et de telles sanctions que les honnêtes gens s'y sentent en sécurité, à l'abri du scandale et de toute entreprise déshonnête ? — Comment convaincre tous les préposés aux endroits publics ou privés d'amusement, qu'ils répondent aussi bien, dans leur surveillance, du bon

ordre moral que de l'ordre matériel ? — Comment amener les tenanciers d'hôtels à cesser la location de chambres pour des fins ou bien présumées ou bien ouvertement déshonnêtes ? — Comment prévenir la location de chambres à tant de l'heure, la location de chambres, avec faculté de recevoir sans contrôle et porte close, marques évidentes de complicité ? — Comment obtenir des propriétaires, individus ou sociétés anonymes, de maisons de rapport, qu'ils renoncent à des locataires bien payants, mais concubins ou prostitués ? — Comment soustraire à la protection de la loi les maisons pratiquement organisées pour le racolage, l'engagement et l'exploitation des prostituées ? — Comment empêcher que la loi protège un commerce qui, sous couvert de liberté, permet à chaque prostituée, toujours plus ou moins avariée, de semer son mal ou plutôt sa pourriture et de l'étendre au loin ? — Comment prévenir l'octroi des licences de chauffeur aux conducteurs de taxi de connivence et de part dans l'exploitation des lieux de désordre ? — Comment prévenir l'exploitation de l'indigente qui cherche un emploi, de l'employée qui demande une promotion et qui n'ont chance de réussir qu'au prix d'un déshonneur ? — Comment secourir les personnes qui perdront toute protection le jour où elles voudront s'arracher à l'esclavage d'une passion dégradante ? — Comment rapatrier dans un foyer nécessiteux la vagabonde qui se donne et se réserve moyennant gîte et nourriture ? — Comment faire prohiber la fabrication, l'importation, le commerce des instruments de débauche, de plus en plus et cyniquement propagés dans tous les milieux ? — Comment faire organiser à la Douane une efficace vigilance contre la pornographie, la propagande néomalthusienne et tous les dérivés du communisme européen ? — Comment convaincre ceux qui sont chargés du bien de la nation, les patriotes, que le chiffre élevé des naissances illégitimes n'est qu'un indice encore vague de l'inconduite généralisée, et qu'il ne rend compte ni des pratiques contre nature et criminelles, ni des contaminations irréparables, ni de l'abaissement forcé du sens moral ? — Comment démontrer à tous les contribuables, ce que coûte à la collectivité chaque individu plus ou moins taré, plus ou moins nécessiteux, plus ou moins malfaisant ? Ce que coûte, par conséquent, à chaque contribuable son laisser-faire, sa négligence, sa complaisance ou sa plus ou moins grave complicité ? — Comment expliquer qu'un crime aussi grave aux yeux de la loi civile comme au regard de la conscience chrétienne, qu'un crime comme l'avortement, soit aussi peu souvent puni et que des avorteurs dont le nom est sur toutes les lèvres, détruisent dans l'impunité, ce que tous les sociologues appellent avec une certaine conviction le capital humain ? — Comment ouvrir les yeux, l'esprit et le cœur des jeunes gens, naturellement égoïstes et portés à la jouissance, sur leurs responsabilités actuelles les uns vis-à-vis des autres, sur leurs autres responsabilités, non moins réelles, soit vis-à-vis de leur postérité, soit par rapport au bien commun de la nation ? — Comment convaincre tous les parents qu'ils doivent s'employer, continuellement, à prévenir chez leurs enfants, et dès l'adolescence, l'inconduite et ses funestes conséquences.

* * *

Patriote, mon ami, quand dans chaque patelin, autour de chaque table de cartes, dans chaque club de la pipe ou de la cigarette, dans chaque caucus villageois, dans chaque groupe familial, dans chaque comité paroissial, on aura non seulement envisagé le problème, mais résolu de faire sa part, sa généreuse part, pour



Patriote, mon ami...

contribuer à le résoudre, quand on se sera donné pour mission et pour tâche de répandre, avec l'estime de la tempérance, l'horreur du péché de scandale, avec le respect de la femme, celui de soi-même, avec la prudence surnaturelle, un sens normal des responsabilités, avec la continence des célibataires, la chasteté des conjoints, quand la fierté d'être bon et de former des purs aura remplacé la vaine gloire des exploits d'alcôve et des sollicitations sans vergogne, quand la seule racaille fera du mal, il y aura sûrement beaucoup moins d'enfants abandonnés.

Patriote, mon ami, je te défie de faire quelque effort pour enrayer le fléau sans vite te convaincre qu'en dehors du fidèle recours aux moyens surnaturels, à la prière humble et persévérante, à la fréquentation assidue des sacrements, à la direction spirituelle, personne, en ce domaine, n'obtient de résultat durable.

Patriote, mon ami, si tu veux éteindre au cœur de notre peuple ce feu diabolique de la concupiscence et le sordide esprit de lucre, rappelle-toi que cette sorte de mal ne se guérit que « par le jeûne et la prière ».

Patriote, mon ami, vis donc, toi-même, un catholicisme vivant et fervent.

Patriote, mon ami, convaincs-toi que toute une parcelle du champ patriotique ne sera défrichée et mise en valeur que par les soins rationnels et disciplinés du laïcat catholique.

Et que pour un résultat d'ensemble, il faut une action concertée.

Patriote, il y aura un bulletin officiel de ta ferveur et de ton zèle; c'est, pour la prochaine année, le *Rapport démographique de la province de Québec*, tableau 25.

25—XI—36



La neige

Avez-vous déjà pris connaissance de cette légende des pays scandinaves ? Une fleur, une fleur d'arrière-saison, oh ! toute menue, et gracieuse, et jolie, et sympathique, toute blanche surtout, une petite étoile venait de poindre, un beau matin, au sommet d'une frêle tige. Elle était si charmante que, parmi toutes les plantes agonisantes des alentours, courait encore un susurrement d'admiration et comme un effort pour revivre. La fleur étoilée, bien loin que d'annoncer la bise et le froid, paraissait à tous comme un charmant présage de printemps. Et ce qu'elle jouissait, la petite, de sa récente éclosion sous la tiède chaleur d'un soleil encore bienveillant ! La vie lui paraissait un enchantement. Personne ne lui en voulait. L'entourage la trouvait belle. Elle-même était enthousiasmée d'avoir si élégamment grandi et de s'être épanouie si heureusement. L'avenir, son avenir, ne l'avait point encore préoccupée. Quant à mourir... bah ! est-ce qu'on vient au monde, est-ce qu'on est jeune, est-ce qu'on est belle, est-ce qu'on est adulée, pour, tout de suite, en plein zénith, sombrer dans la mort ? Sans doute, y a-t-il de regrettables accidents ; le sabot d'une bête, le talon d'un passant écrasent parfois de fort jolies fleurs. Mais, aussi, pourquoi ont-elles poussé en si dangereux territoire ? Elle, ou plutôt ses ancêtres avaient adopté un habitat de tout repos, écarté, élevé surtout, et plein de mystère. Oh ! la belle carrière : dominer les lieux bas, respirer l'air plus léger, de sa propre haleine parfumer discrètement l'atmosphère, et, la nuit, dans le silence de la nature en prière, étoile soi-même, regarder dans les yeux les scintillantes étoiles !... Oh ! l'occupation de choix : De ciel à terre, de fleur à fleur, d'étoile à étoile, causer ; fleurs, chacune par sa beauté, étoiles, chacune par son éclat, en odorant, en scintillant, bénir le Seigneur Dieu...

* * *

Soudain dans la soirée, vers les trois heures, tout l'aspect du pays changea. La lumière ternit ; le soleil, derrière un sommet, se déroba, laissant la nature à son dépouillement et à sa tristesse. Des nuages gris, poussés par un vent du nord glacé, envahirent les hauteurs où trônait la mignonne blancheur.

— « Sauve qui peut ! » crièrent les arbres sentinelles !

Mais notre héroïne les trouva bien pusillanimes. Le vent berce, le vent caresse, le vent assouplit, stimule et rend plus fortes les plantes. Pourquoi craindrait-elle ? Et, raidie, cambrée, emmitouffée dans sa corolle refermée, elle regarda passer, affolées, les feuilles mortes. — « Les peureuses ! s'écria-t-elle. Sont-elles assez ridicules !... »

Mais la bise, là-bas, tout au fond de l'horizon, avait traversé un féerique champ de cristaux légers, vous savez, ces fins travaux de filigrane, ces étoiles de neige qui voyagent, dans le vent, pour se faire admirer.

Notre fleurette, un moment, sentit sur son cœur un étrange contact. Étonnée d'abord et inquiète, puis, émue, puis flattée, elle regarda venir l'immense procession des fleurs de cristal qui, toutes, décrivaient dans l'espace des farandoles pour le plaisir de l'apercevoir, ou, encore plus audacieuses, se jetaient sur elle ou à ses pieds, comme fascinées.

— « Sauve qui peut ! » répétaient les grands arbres. « Sauve qui peut ! »

— Mais sont-ils fous ? dit-elle à l'arbuste voisin. Nous serons bientôt tout un parterre de fleurs. Et, restée la plus haute, la plus blanche, j'en serai sûrement la reine.



—En tout cas, si j'étais de vous, ma petite, j'écouterai l'avertissement des anciens. Ces fleurs qui accourent du pôle, elles vous en veulent à mort et ne vous entourent que pour mieux vous tuer.

—Allons donc ! comment pourraient-elles me faire du mal ? Elles sont si blanches !...

À peine avait-elle parlé, que le froid baiser de la mort flétrit le beau visage et paralysa, dans les tendres fibres, le fluide vital.

Blanche, très blanche, oui, mais cruelle, la neige a flétri la fleurette blanche.

* * *

Vierge ingénue, jeune homme chaste, méditez cet apologue. Le blanc peut tuer le blanc.

15 - XII - 36

Idéal de jeune fille

Je serai pure.

J'aurai la sainte horreur du vice, du péché et de tout ce qui peut y ressembler ou y conduire.

Coûte que coûte, je me garderai intègre de corps et d'âme.

Ni dans le dévergondage, ni dans le secret, je ne voudrai dissiper le trésor de ma vie spirituelle et l'héritage de mon honneur.

Tandis que tout, dans l'atmosphère moderne, prêche et montre l'implacable amour de soi, le culte de la chair, la satisfaction des mauvais penchants et la recherche du plaisir défendu, je veux, quand même et sans cesse, réfréner ma mauvaise nature, vaincre mes instincts désordonnés, résister aux sollicitations pernicieuses et me garder des perfides séductions.

Comme j'en ai le précepte, ni d'action, ni de désir, ni d'affection, je ne voudrai commettre, ou encourager à commettre, le mal.

Soigneuse de mon âme, je dois l'être aussi de celle de mes frères : et voudrai-je, par conséquent, toujours être modeste, retenue, réservée, digne de la véritable estime des gens de bien, dédaigneuse de cette popularité amoindrisante qu'on prodigue aux légères, dans la mesure même où elles se relâchent.

Oui, je serai pure, comme on se garde nette, comme on ne veut éblouir personne, comme on aime des gens nets et qui ne veulent salir personne.

Si je suis pure, je vis en sécurité de conscience ; si je suis pure, j'ai la force morale ; si je suis pure, j'ai l'esprit libre et apte à comprendre ; si je suis pure, je serai respectée ; si je suis pure, je serai bénie de Dieu.

Si je suis pure, je connaîtrai la joie... la joie, plaisir intérieur de l'âme, et la gaieté, sa manifestation. Je

serai joyeuse et semeuse de joie. Je connaîtrai l'ivresse de me confier en Dieu mon Père, de m'abandonner à sa providence, de me soumettre à ses adorables décrets et de chercher à deviner ses intentions sur la conduite de ma vie, pour plus tôt les accomplir. Oui, je me débarrasserai des soucis de la sagesse naturelle, pour trouver la paix et la liberté des enfants de Dieu.

Mon bonheur de servir Jésus-Christ illuminera ma figure, ma démarche et ma carrière. Mon bonheur intime resplendira à travers mon visage et ma conduite.

Et puisse-je faire des envieux qui me demandent le secret de ma joie constante !

Oui, je serai joyeuse : joyeuse en mes communions, joyeuse en mes prières, joyeuse en ma vie de famille, joyeuse en mes amitiés, joyeuse en mes relations sociales.

Même l'étranger sera forcé de constater que la fidélité à la loi, bien loin que de rendre morose, porte avec elle une sérénité.

Cette sérénité, cette joie à la fois discrète et débordante, je n'en ferai point mystère. Non ! je m'en montrerai plutôt fière, de cette fierté sans orgueil qui ne rapporte rien à soi comme venant de soi, mais se montre contente de ce que Dieu, ayant regardé la bassesse de sa servante, a voulu faire en elle de grandes choses.

Je serai fière de mon baptême et de ma confirmation.

Je serai fière des attentions et des grâces de mon Dieu, des protections et des bienfaits de ma famille, du souverain avantage de saines et saintes amitiés.

Je serai fière, c'est-à-dire intrépide, comme un soldat bien armé, bien entraîné, sûr de sa consigne, et non moins sûr d'un tout-puissant appui.

Je serai fière du Roi, mon Maître, et je voudrai partout Le faire mieux connaître, Le faire plus aimer.



Mon bonheur intime resplendira

Pour Lui, je me ferai conquérante: je Lui chercherai, je Lui gagnerai des adeptes, des disciples, mieux que cela, des amis de choix; je Lui recruterai, je Lui amènerai des chevaliers sans arrière-pensée, sans peur et sans reproche, des héros pour son élite.

Et après m'être conquise moi-même, après avoir conquis mon entourage, ensemble, dociles aux mots d'ordre du curé, de l'évêque et du pape, nous gagnerons d'autres âmes à l'Amour qui n'est pas aimé. Nous serons conquérantes par l'oubli de nous-mêmes et par la prière obstinée; nous serons conquérantes par la force de nos sacrifices cachés; nous serons conquérantes, surtout, par le recours au Saint Sacrifice et par la manducation du Pain des forts.

Pour conquérir, nous prierons; pour conquérir, nous nous immolerons; pour conquérir, nous étudierons, sans relâche, notre sainte religion.

Pour conquérir, nous méditerons, assidûment, Jésus-Christ et son saint Évangile.

O Marie, modèle et protectrice des vierges, gardez-moi pure ! O Marie, cause de notre joie, gardez-moi joyeuse ! O Marie, chante du Magnificat, gardez-moi fière ! O Marie, reine des apôtres et secours des chrétiens, obtenez-moi les grâces de l'apôtre !

26 - VI - 41

Oui ou non ?

—M. l'abbé, pouvez-vous me dire d'avance si une fille gardera ou perdra son honneur ?

—Oui et non, mademoiselle.

—Vous ne vous compromettez pas beaucoup !

—Mais je vous ai fait un commencement de réponse.

—Je ne vois pas bien.

—C'est que vous êtes trop pressée et qu'on pourrait répondre aussi bien par oui que par non à votre question.

—Alors...

—Alors... asseyez-vous. Prenons un moment. Avant de dire oui et pourquoi, je commencerai par répondre : non. Et vous allez tout de suite comprendre. En effet, à moins d'un charisme spécial, de ce don de discernement des esprits et de cet autre qui permet

de prédire le sort des individus, peu de prêtres se risqueraient à annoncer aux filles qui grandissent : « Vous, vous serez toujours bonne fille ; vous, vous flancherez ; vous, vous vous relèverez et vous, vous vous perdrez éternellement. » Il y a un mystère des destinées comme il y a un mystère des grâces faites à chacune. Il y a l'usage et le mésusage de la liberté. Il y a enfin les apparences, les façades, les doubles vies. Les secrets sont quelquefois si bien gardés, les fautes si bien cachées, les complicités si intelligemment organisées, qu'en mainte occurrence on donnerait le bon Dieu sans confession à quelque malheureuse et habile dissimulatrice. De sorte que tout jugement sur la conduite morale d'une fille est bien souvent téméraire soit dans un sens soit dans l'autre. Pour ma part, à moins d'indices nettement défavorables, j'accorde à toutes le bénéfice du doute...

—Alors, vous faites comme leurs parents ?

—Ah ! par exemple, non ! Car les parents, eux, s'aveuglent et s'entêtent, le bandeau sur les yeux, à prouver à M. le Curé, quand ce n'est point à Mgr l'Evêque, qu'il a des hallucinations et ne voit que du mal où il y a seulement d'innocents plaisirs...

—Mais ces indices que vous qualifiez de nettement défavorables, les parents les ignorent peut-être...

—Mettons qu'ils les ignorent, et que Dieu leur pardonne... parce qu'ils ne savent point ce qu'ils font.

—Si ce n'est point un secret, alors, ces fameux indices, moi, M. l'abbé, je pourrais les savoir ?

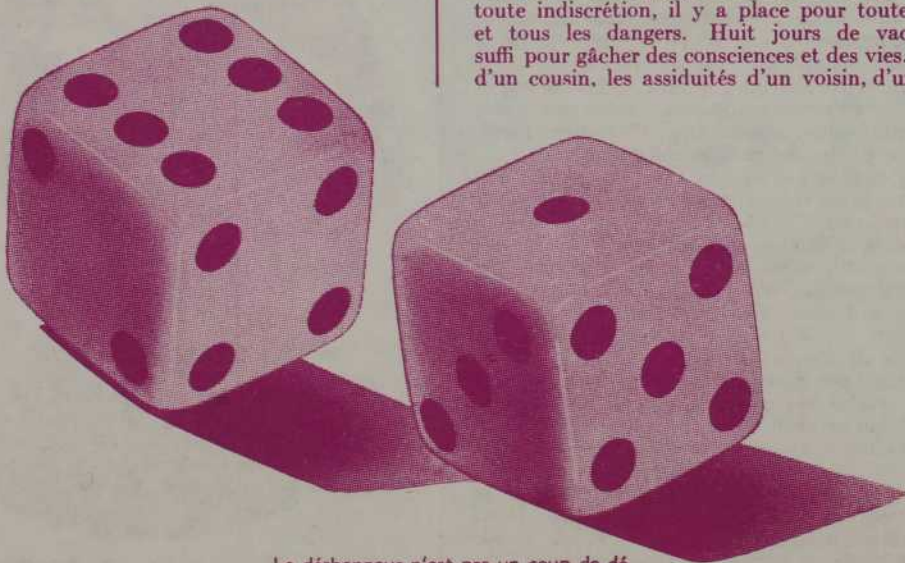
—Non seulement vous pourriez, mademoiselle, mais vous devriez les savoir. Vous connaissez les symptômes du rhume et de la grippe, vous prenez telles précautions pour vous garder en bonne santé, vous fuyez la contagion, vous n'embarquez pas dans une barque qui fait eau, vous ne vous aventurez point sur un pont condamné, vous n'allumez pas un poêle avec du pétrole, vous regardez avec soin à droite et à gauche avant de franchir un passage à niveau, en un mot vous tenez à la santé et à la vie. Mais vos compagnes, car il s'agit bien, n'est-ce pas, de vos compagnes, vos compagnes prennent-elles autant de soin de leur honneur et de leur vertu ?

—Il me semble, M. l'abbé, que la grande majorité...

—La grande majorité s'expose, et prend, un jour ou l'autre, les risques les plus terribles.

—Mais, en bonne vérité, quels risques ?

—Mille et un risques ! Je ne saurais vous les énumérer tous. Je les résume dans l'occasion du seul à seul. Depuis la prétendue veillée sous une prétendue surveillance jusqu'au lointain voyage à l'abri de toute indiscretion, il y a place pour toutes les folies et tous les dangers. Huit jours de vacances ont suffi pour gâcher des consciences et des vies. La visite d'un cousin, les assiduités d'un voisin, d'un employé,



Le déshonneur n'est pas un coup de dé

d'un familier ont déterminé de grands malheurs. Pour un verre de trop, des filles ont joué leur avenir. Et les parents se sont tardivement arraché les cheveux et battu la poitrine.

—Mais enfin, qu'est-ce qui aurait pu mettre les parents en garde ?

—Tout d'abord, l'expérience et l'avertissement des plus sages... Et puis la légèreté de caractère de leur fille. Plus elle est indocile, plus elle est égoïste, plus elle est mondaine et séduite par le colifichet, plus elle est occupée de son corps et de sa figure, plus elle est matérialiste, soucieuse avant tout de jouissance et d'amusement, plus elle défie, jeune, l'appréciation et les sévérités d'un entourage vertueux, plus elle a d'indépendance et de toupet, plus elle jouit d'étonner et de scandaliser, plus on a de difficulté à lui faire accomplir le minimum des devoirs de religion, plus elle s'ennuie en compagnie des siens et recherche les étourdissements factices, plus elle est grégaire et obéit sans discernement aux décrets de toute mode, plus vite leur fille ou leur fillette s'achemine à grands pas vers... chez nous.

—Mais, M. l'abbé, c'est à faire peur à n'importe qui.

—Peut-être. Nous sommes cependant bien peu nombreux à avoir peur. Les devins et les prophètes ont beau rendre leurs oracles, et avertir les papillons que la flamme leur brûlera les ailes, c'est par milliers, chaque année, qu'on les ramasse brisés, désillusionnés et misérables.

—Par milliers ?

—Il y a, chaque année, 2500 naissances illégitimes officiellement déclarées dans notre seule province. Et la statistique ignore tous les crimes, tous les infanticides, toutes les aggravations de la débauche et toutes ses inévitables conséquences... Mais nous nous éloignons un peu de la question. Vous demandiez si, oui ou non, on peut prédire d'une jeune fille qu'elle restera bonne ou qu'elle connaîtra le déshonneur de l'inconduite. Après tous ces préliminaires, je réponds carrément : dans la mesure où elle accumule les indices énumérés plus haut, oui, un jour ou l'autre, l'orgueilleuse devra descendre dans la vallée de l'humiliation.

Plaise à Dieu qu'elle la franchisse et remonte sur les sommets d'en face !

12 - IX - 38

Seras-tu happée ?

Jeune fille, tu as quinze, dix-huit ou vingt ans. Ta jeunesse est vive et cherche à s'épanouir. D'instinct tu repousses le joug. Tu voudrais l'émancipation de tes énergies. Romanesque, tu jouirais que plusieurs se disputent ton cœur. Des rêves fous te donnent leur ivresse. Ton imagination en fièvre t'emporte au pays des fées, et tu crois voler vers la plus heureuse des réalités.

Cet état d'âme, évidemment, ne saurait toujours durer. Un jour, en effet, avec une philosophie sereine, je l'espère, tu souriras de ces emballements par lesquels chaque apprenti de la vie doit passer pour devenir humble et compatissant à ceux qui lui succèdent.

* * *

As-tu remarqué, jeune fille, comme le monde accourt au devant de ta jeunesse, et, prévenant, affable, débonnaire, indulgent, veut à tout prix t'initier à ses pratiques, à son métier, te charmer et te faire trouver charmante ?

Laisse-le s'introduire, s'immiscer, tu n'auras bientôt plus qu'à te laisser faire. Il deviendra ton tuteur, ton gérant, ton guide, ton directeur, ton savant maître, que dis-je, ton souverain maître. Je te le demande, en effet, Dieu est-il partout aimé, servi, obéi, comme le monde peut l'être dans ses commandements, ses conseils et ses suggestions ? C'est au monde qu'on immole sans peine ses goûts et son repos : au monde qu'on sacrifie ses aises et sa liberté.

Ah ! quelle emprise que celle du monde sur une femme ! Il la prend tout entière : ne l'habille-t-il, ne la chausse-t-il, ne la coiffe-t-il pas à son goût mobile et capricieux ? Ne l'oblige-t-il pas à des réceptions et sorties, à des fréquentations, des accoutumances et des mœurs de son choix ? Ne lui impose-t-il pas le respect humain de ses convictions, le relâchement de ses louables habitudes, la familiarité de ce qui amoindrit, dégrade et avilit ?

Le monde, faudrait-il un gros effort pour lui reconnaître le mensonge, l'envie et la séduction de Satan lui-même ?

Il habite aux antipodes du surnaturel et du renoncement.

Ecoutez, imitez, suivez Jésus-Christ : du coup, vous provoquez successivement la pitié, le dédain, la haine du monde.

Ecoutez, imitez, suivez le monde : tout de suite et constamment, celui-ci vous entoure et vous veut toute à lui.

Le monde est comme un monstre, à la fois vorace et sournoisement patient ; ce qu'il veut dévorer, il joue d'abord avec, puis le mordille, puis, affamé, le tue d'un seul coup.

Le monde, quand on révèle ses méfaits, se lamente d'être incompris, calomnié, pris pour un autre. Et il se trouve toujours des âmes naïves et compatissantes pour le défendre et tenter sa réhabilitation. De sorte que, encore aujourd'hui, toi, jeune fille qui me lis, à son instigation, tu me trouveras peut-être injuste, intransigeant, inintelligent des choses de la vie.

Attention, alors ! Pareille sympathie montre que déjà chez toi le mal, insensiblement, a gagné du terrain ; car, naguère encore, ne promenais-tu pas, sous l'uniforme de couvent, cette simplicité distinguée, cette réserve, cette pudicité qui forçaient le respect ? Tu étais sans fard, sans apprêt, sans colifichets. Tu étais toute à un idéal, toute à une éducation, toute à une fierté. Hélas ! toi aussi tu as dû passer sous les Fourches Caudines.

Ta livrée, aujourd'hui, brave l'honnêteté ; le maquillage te défigure ; ton langage sent le snobisme ; sous prétexte de largeur, tu écoutes n'importe quoi ; tu lis n'importe quoi ; tu dis n'importe quoi, et tu fréquentes n'importe qui.

Autant tu progressais, autant et plus vite tu régresses.

Tu aimes le monde ; tu veux le fréquenter ; tu te crois dans l'obligation de le faire. C'est de ton âge.

Mais pourquoi y entrer comme dans la pratique d'une religion et en observer les rites les plus audacieux avec cette ardeur et cet aveuglement de néophyte fanatisé ? Pourquoi ? Le sais-tu bien toi-même ?

Écoute : Le monde, en tout ce qu'il organise, n'a qu'un but : provoquer l'homme et provoquer la femme aux choses de la chair.

Montre-moi, en quelque pratique ou rite essentiellement mondains, quelque chose qui rapproche les humains de leur fin dernière, qui les porte à aimer Dieu par-dessus tout, à le mieux servir et le mieux aimer. C'est non seulement rare, mais impossible.

Le monde fait perdre aux chrétiens leur christianité.

Pour toi, jeune fille, tu débutes sans expérience et, naturellement, remplie de présomption. N'as-tu pas déjà, souventes fois, redit à qui n'aurait pas voulu l'entendre : « Personne ne me fera broncher ! Je saurai



Sous prétexte de largeur

bien où m'arrêter. Quand on veut, on se tient. Je n'ai besoin de personne pour me dire ce que j'ai à faire. Après tout, on n'est pas des religieuses. Et puis, les prêtres sont trop sévères. Qu'est-ce qu'ils connaissent de la vie du monde ? Bah ! des scrupules de vieilles filles ! Vous, maman, vous êtes vieux jeu ; laissez-moi la paix. Je ne suis pas une hufre. Tout ce que vous allez gagner, c'est de me faire empirer. »

—Eh bien oui, c'est entendu, nous, en particulier, les prêtres, nous ne connaissons rien ! Rien que l'avi-lissement, la perte de la pudeur, de la honte et de la vertu. Nous n'assistons point aux assauts, mais à l'hôpital nous pansons les blessés et voyons mourir les incurables. Nous ne connaissons rien, si ce n'est l'évanouissement rapide de l'esprit chrétien dont ton esprit critique est le corrélatif symptôme.

Nos alarmes ? de vains scrupules pour une course à l'abîme en vêtements légers et en conscience déver-gondée.

C'est vous maintenant les mondains, qui monopo-lisez la sagesse et gardez la règle d'or.

Mais non, toi, la jeune fille qui prends encore le temps de me lire, tu n'en es pourtant pas à ce point de fatuité. Réfléchis, veux-tu, tandis que tu en es capable et rends-toi compte de l'affaiblissement que déjà le monde t'a valu, le monde et ses fervents adeptes. Vois ce que déjà tu tolères et que, l'an dernier, tu condam-nais ; vois les concessions que tu fais et qui ne blessent plus ta fierté ; vois la lâcheté envahir, comme une lèpre, ta volonté.

Allons, jeune fille, tu as seize, dix-neuf ou vingt ans, vas-tu te laisser happer sans résistance par l'in-fernal dragon ?

12 - VII - 39



Mélancolie

J'avais vu le plus beau des miroirs; sa glace provenait du plus blanc des sables, de la soude la plus pure, d'une surfine craie. Elle avait coûté tous les labeurs de la fusion, du roulage, de la recuite, du refroidissement, du polissage, puis de l'argenture.

Elle était d'un poli parfait, sans nuance, transparente et limpide, ne faisant qu'un avec la brillante pellicule.

Elle était si belle qu'elle attirait la lumière et l'embellissait; le moindre rayon s'irisait dans le prisme de ses biseaux.

Chacun voulait la voir; chacun voulait s'y mirer; chacun enviait la pureté de son tain, l'intégrité de son verre, la fidélité de sa réverbération.

Une glace parfaite, une oeuvre d'art, un ornement et un charme.

On se souvenait toujours d'y avoir plongé ses regards, ne fût-ce qu'une fois.

L'admiration était non seulement fondée mais unanime.

Oui, j'avais vu le plus beau des miroirs.

Hélas ! l'autre jour, dépit de ne pouvoir l'acquérir à prix d'argent, un envieux au coeur sec, un envieux sans conscience, un parvenu bête, du gros diamant de sa bague toute neuve, a rayé profondément la glace parfaite. Et la rayure a fait que le chef-d'oeuvre ne soit plus le chef-d'oeuvre; il faudra des experts et leurs meilleurs soins pour rendre à la glace blessée la splendeur de sa première intégrité.

Chose curieuse, j'en veux moins au brutal qui l'a détériorée que je ne m'apitoie sur la profanée.

Ah ! que c'était un beau miroir où plonger les yeux !

* * *

J'ai aussi connu autrefois une âme simple et limpide; vous savez, de ces âmes d'adolescentes où se joue comme un reflet du regard de Dieu; une âme pure, fraîche, délicate, jeune mais précoce, informée mais forte, où la mémoire est pour ce qui élève, où l'imagination fait la grâce des procédés, où l'intelligence s'ouvre, avide de vérité, où la volonté se marie au devoir et cherche, avant tout, ce qui est dans l'ordre, ce qui est beau, ce qui est bienfaisant.

J'ai connu cette âme à la fois positive et pleine d'idéal, capable, au besoin, de prose et fervente de poésie, intéressée au monde mais éprise de l'éternité, non moins apte aux soins du foyer qu'aux travaux de l'esprit et aux labeurs de l'apostolat, la gloire, en un mot, et l'espoir de tous ceux qui l'aimaient.

Oh ! la bonne physionomie ! oh ! le beau front sous la belle chevelure; oh ! le franc, le reposant regard; oh ! la belle attitude, la belle tenue, sans pose, sans recherche, mais si soignée !

Oh ! la belle âme de cristal !

Elle passait dans la vie, émue, enthousiasmée des découvertes que le bon Dieu lui ménageait, à chaque pas, dans la connaissance soit du coeur humain, soit de la nature, soit des disciplines de la foi.

Elle passait, modeste mais enivrée de tant d'avantages et toute reconnaissante à son Père des cieux.

Aussi rayonnait-elle non seulement la piété sincère et conquérante, mais ce charme de l'affabilité qui fait la puissance de tant d'âmes d'apôtres.

Elle était littéralement sans reproche.

On l'admirait, on l'aimait, on l'imitait.

* * *

Or, c'était autrefois, c'était il y a dix ans.

Hier, j'ai retrouvé l'âme simple et confiante; elle s'est épanchée, elle a raconté son odyssée spirituelle, et les traverses et les embûches et les tempêtes du long voyage.

Oh ! c'est encore la même attachante personnalité, tout enrichie des observations d'une philosophie bien orientée; c'est la même âme, c'est la même richesse de fonds; c'est la même générosité des dispositions; c'est le même dévouement aux oeuvres de bien commun.

Mais, faiblesse sans doute providentielle pour une créature douée de tout ce qui pourrait nourrir un sot orgueil, la belle âme a connu l'humiliation du péché. La confiance qu'elle en fait reste dans la ligne de sa loyauté parfaite et ajoute à des raisons de l'estimer. Preuve lui a été faite de son imprudence et de sa fragilité. Elle aussi aura appris, en retard, sa leçon de méfiance; elle aussi saura désormais qu'il y a des sépulcres blanchis, des loups ravisseurs déguisés en agneaux, des démons qui ne paraissent que d'agréables passants.

Mais qu'il est triste de voir ainsi marquée une glace de choix et de prédilection ! Nul pécheur, en effet, ne peut faire qu'il n'ait point péché. Sans doute, par le miséricordieux amour d'un Dieu infiniment bon, pouvons-nous revivre intégralement à la grâce; les prêtres connaissent tous, pour en être les instruments heureux, ces résurrections d'âmes que le scandale a fait mourir. Mais les prêtres connaissent aussi cette tristesse, après avoir longtemps veillé sur un sujet d'élite, de voir crouler, avec un beau rêve, une légitime espérance.

Ils n'ont peut-être eux-mêmes pas assez prié pour leurs protégées.

* * *

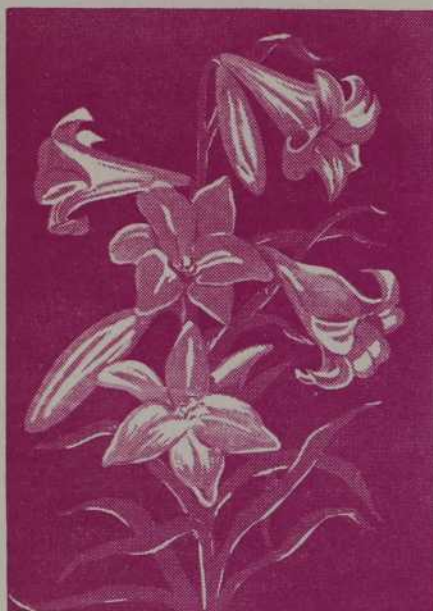
... Un beau miroir a été rayé.



Elle passait dans la vie...

Faux témoignage

Réveillons, voulez-vous, un souvenir d'Histoire sainte.



Il évoque le lis

Il y avait, dans ce temps-là, à Babylone, un riche marchand qui s'appelait Joakim. Sa femme, parfaitement belle et parfaitement vertueuse, se nommait Suzanne. Suzanne est un nom gracieux. En hébreu, il évoque le lis. Mais ce n'est pas la douceur du vocabulaire, ce n'est pas sa signification qui l'ont popularisé; c'est l'histoire même de cette femme qui a fait prendre en vénération sa mémoire aussi bien que son nom. De fait, la sainte Église remet, chaque année, sous nos yeux, le samedi de la III^e semaine du carême, ce récit dramatique où la prière triomphe de l'imposture.

* * *

On est en exil; Joakim est non seulement riche; mais il est influent; et de tous côtés ses coreligionnaires ont recours à ses conseils; il y a même, par tolérance du pouvoir chaldéen, des magistrats juifs qui, chez Joakim, jugent suivant la loi juive, des différends et des manquements survenus parmi les captifs.

Le va-et-vient de tant de monde cesse à certaines heures. Sur le midi, par exemple, les clients s'en vont dîner, et Suzanne en profite pour se délasser dans le jardin enclos devenu solitaire.

Les deux juges établis pour cette année-là, deux vieillards s'il vous plaît, et familiers de la maison, convoient pour elle une honteuse passion. « Ils détournent leurs yeux pour ne pas voir le ciel et pour oublier les justes jugements de Dieu », dit la sainte Écriture, en son langage imagé.

Détail assez curieux, chacun veut dissimuler à l'autre sa convoitise. Cherchant tous les jours à la voir, ils souhaitent, tous les deux, jaloux l'un de l'autre, d'être seuls avec elle. Un jour, ils conviennent d'aller dîner et se séparent. Mais revenant aussitôt tous les deux, ils se rencontrent, se demandent la raison de ce retour, s'en font l'aveu mutuel et forment le complot de surprendre l'honnête femme, à deux, et d'en abuser.

L'occasion ne tarde point. Suzanne vient au jardin. Deux jeunes filles, comme toujours, l'accompagnent. Il fait très chaud; elle leur dit donc:

— Apportez-moi de l'huile et des parfums et fermez les portes du jardin afin que je me baigne.

Et les jeunes filles d'aller barrer les portes sans savoir que les deux vieillards sont déjà cachés à l'intérieur du jardin. Elles vont ensuite quérir ce qu'il faut à leur maîtresse pour ses onctions.

C'est le moment attendu par nos sinistres pêcheurs.

— Ils accourent.

— Voyez, disent-ils à Suzanne; les portes sont fermées; personne ne nous verra; cédez à notre passion. Si vous refusez, nous dirons que nous avons surpris un jeune homme en train de pécher avec vous et que, précisément à cette fin, vous aviez renvoyé vos suivantes.

Suzanne, angoissée mais forte devant l'infâme dilemme, garde l'horreur du péché et brave la mort dont on la menace.

— Mieux vaut pour moi, dit-elle, être votre victime sans avoir fait le mal que de pécher en la présence du Seigneur.

Elle pousse un grand cri que, de leurs propres clameurs, les vieillards tentent de couvrir. La diabolique manœuvre continue. L'un des deux va vite ouvrir la porte par où le supposé jeune homme a pu s'enfuir, tandis que, de la maison, accourent les serviteurs alertés.

Quelle n'est pas leur consternation quand les vieillards, les juges, expliquent le prétendu spectacle qui les a scandalisés!

Toutefois devant l'évidence d'une pareille inconduite, devant la gravité de la faute et la respectabilité des témoins, il n'y a qu'à courber la tête. Aussi, dès le lendemain, dans la maison même de Joakim, son époux, devant ses parents, ses enfants et tous ses proches en pleurs, Suzanne est-elle condamnée à mort comme coupable d'adultère.

Il y a eu deux gestes: le premier, celui des témoins, celui des vieillards: ayant fait ôter son voile à la pudique accusée, ils se sont avancés, ils ont étendu leurs mains sur sa tête, attestant ainsi, sous serment, la culpabilité de l'accusée et se déchargeant sur elle de la peine de sa mort. Mais il y a eu, en réponse, un autre geste: Suzanne, en proie au plus affreux chagrin, a levé vers le ciel ses yeux en larmes et dit: « Dieu éternel, qui pénétrez ce qui est caché, et qui connaissez toutes choses avant qu'elles arrivent, vous savez qu'ils ont porté un faux témoignage contre moi. »

Deux gestes: celui du faux serment et celui de la confiance au Tout-Puissant.

* * *

Or, comme on conduisait la malheureuse au supplice, un jeune homme d'une vingtaine d'années, un page de la cour, bien connu de tous, Daniel, s'écrie:

— Je suis pur du sang de cette femme. Frères, jugez-la de nouveau, car ils ont porté contre elle un faux témoignage.

Et tout le monde comprend que Daniel parle sous l'inspiration divine; personne ne s'oppose, dès lors, à la révision de la sentence. Bien plus, c'est Daniel qui, du consentement de tous, prend la cause en mains. Les juges ne sont plus les juges.

— Séparez-les l'un de l'autre, dit-il, et je les jugerai.

L'affaire aussitôt se précipite et se gâte pour les vieillards.

— Premier témoin, sous quel arbre as-tu surpris les coupables?

— Sous un lentisque.

— Second témoin, sous quel arbre les as-tu vus pécher?

— Sous un chêne.

Le délit de contradiction est flagrant et le peuple,

tout de suite, renverse la sentence. Peine du talion: les faux témoins doivent subir le châtiment réservé au crime dont ils ont accusé le prochain. Les iniques juges seront lapidés. Toute l'assemblée, alors, rend grâce à Dieu qui sauve ceux qui espèrent en Lui.

Et l'époux, et le père et la mère et tous les amis de la chaste Suzanne, faisant plus de cas de sa vertu que de sa vie, louent le Seigneur de ce qu'elle a été trouvée pure et sans tache.

* * *

Moralité: Mieux vaudrait mourir diffamée que coupable; mais de s'y résigner peut toujours valoir à une âme sa réhabilitation.

17 - III - 42

Malgré maman

Vous vous demandez souvent si le niveau des bonnes mœurs a baissé ou bien si nous exagérons la gravité des constatations de chaque jour; vous demandez si les jeunes gens d'aujourd'hui sont plus libertins, plus débauchés que ceux d'il y a cinquante ans; vous voudriez savoir si les jeunes filles bien de 1935 sont d'aussi bonne qualité morale que celles de 1885.

Le problème est complexe. Voici cependant, pour aider la solution, un curieux de témoignage, une inattendue comparaison, une frappante façon de penser.

* * *

Il y a quelques mois à peine, un inspecteur d'assurance-incendie venait, de Montréal, visiter, à Québec, un immeuble fraîchement assuré. Il se trouva que ladite habitation abritait une tenancière et plusieurs mauvaises filles.

L'homme, tout en faisant sa tournée, voulut aussi se renseigner sur les à-côtés de la singulière demeure.

N'avait-il pas vu, en place d'honneur, dans une pièce, la statue du Sacré-Cœur?

—Qu'est-ce que vous pensez? À la vie que vous faites, et faire brûler des lampions devant le Sacré-Cœur?

—Comment? Mais on reste catholiques. C'est pas parce qu'on s'oublie qu'on veut mourir comme des chiens. On est toutes des catholiques ici, monsieur.

—Oui? ah! bien, tant mieux! Mais vous devez avoir des remords? Toujours vivre, comme ça, dans le vice?



Question d'argent.

—Ah! pour dire qu'on aime cette vie-là, non. Mais, vous savez, on tourmente personne. Et puis, si vous voulez me trouver une bonne place, je serais bien prête à changer de vie.

—Question d'argent, alors?

—Ç'a commencé comme ça. Puis, à présent, c'est l'accoutumance, je crois bien. On n'est pas du mauvais monde.

Et la pauvre misérable, déjà sur le retour, à demi endurcie, à demi ignorante de sa religion, entremetteuse sans vergogne, mauvaise gardienne d'un mauvais troupeau, parle de son triste métier, de ses ennuis avec la police, de ses difficultés avec les clients en boisson, de la lutte que lui font les curés...

Quelqu'un s'est apitoyé, elle s'épanche...

À un moment donné, le visiteur revient tout d'un coup sur la question d'argent.

—Voyons! L'un portant l'autre, combien pouvez-vous faire par mois?

—Une centaine de piastres, tout au plus.

—Trouvez-vous ça payant?

—Ah! ce n'est plus comme autrefois!

—Non? Qu'est-ce donc qui fait la différence?

—La différence? Mon pauvre monsieur! C'est que toutes les filles honnêtes sont du métier, aujourd'hui.

—Vous ne me dites pas!

—C'est facile à voir! Autrefois, les mères gardaient leurs filles. À présent, elles les abandonnent au premier venu. Lui n'a même plus la peine de venir chez nous.

Et ce fut dit tout simplement comme c'était simplement pensé, sans hargne, sans même de dépit. Un fait, une entrave, une circonstance d'exploitation, c'est tout.

* * *

Hélas! trois fois hélas! faut-il que dans l'ensemble les filles honnêtes aient rabaisé la moyenne de leur réputation pour qu'une condamnation si cruelle, et, avouons-le, injuste dans sa large portée, soit si ingénument prononcée par un si impitoyable juge!

De son expérience, elle a observé: les filles dites honnêtes nuisent au commerce maudit des mauvaises filles. Par le fait même, elle a stigmatisé les fréquentations sans contrôle des filles honnêtes, et leur fatale débécance.

Qui va ouvrir les yeux? Personne!

Qui persistera à fermer les yeux? Tout le monde et en particulier les mamans.

Il est si facile de se tranquilliser la conscience. On n'a qu'à s'écrier de l'une à l'autre:

—Non! mais est-il permis d'exagérer de la sorte? Moi, ma fille, elle est honnête. Je le sais.

* * *

Filles honnêtes, enfin! montrez-vous donc honnêtes... malgré votre maman!

22 - VIII - 35

Dieu donne raison

...Toujours est-il, conclut le chef de famille, que c'est une bien grosse entreprise de guider une jeune fille à travers les écueils et les embûches du monde actuel. D'une part, il y a la séduction des amusements avec le danger perpétuel du déshonneur; de l'autre, il y a l'inexpérience de la jeune personne et sa tendance à trahir, sous prétexte d'être à la page, les plus sages ordonnances. Hier encore, j'ai dû faire

une scène à mon aînée à cause d'un milieu suspect qu'elle fréquente ; et ma femme qui est là vous avouera qu'elle inclinait à la tolérance... Mère et fille vont-elles maintenant se liguier contre le père ? Pourtant, le père, lui, sait des choses qu'il ne peut pas toujours communiquer... Ah ! le problème ! le problème !

C'était à la veillée. Le groupe était restreint, sérieux, confiant. Aiguillée sur un sujet intéressant, la conversation devait s'y poursuivre. Une dame prit la parole :

— Voulez-vous me permettre un trait personnel et qui donne raison à notre hôte ?

Je devais avoir vingt ans, l'âge où l'on tend le plus et où l'on a le plus de facilité à s'émanciper. J'avais certaines études, d'assez brillantes relations — quand je dis brillantes, vous m'entendez — et un fol engouement pour tout le clinquant de la vie mondaine. Je ne vivais que pour cela et, à dire vrai, j'y avais du succès.



Un jour, je fis la connaissance d'un fils de famille qui m'éblouit. J'en fus éprise à un point qui ne se décrit pas, et mes confidentes, et ma mère elle-même, me félicitaient d'une pareille chance et d'un pareil parti. Quel avenir plein de promesses ! Je vivais un conte de fée, m'étonnant sans cesse que ce fût réalité.

À peine cependant mon père eut-il saisi la tournure de nos relations qu'il me les interdit formellement. Vous dire les révoltes et les pleurs, et les réclamations, et les plaidoyers, et les interventions, vous dire le siège qui fut fait de la volonté paternelle serait trop long.

Papa toutefois demeurerait réticent mais inébranlable. — Tout ce que j'ai à te dire, c'est que tu t'aveugles d'un homme indigne de toi... et de nous. Fie-toi à l'expérience. Détourne le malheur tandis que tu le peux. Obéis. Tu sais que je ne commande que dans les circonstances graves...

Heureusement, j'avais grandi dans l'obéissance intelligente et surnaturalisée ; j'avais appris à me fier. Et au moment où je voguais à pleine voile et avec enivrement vers la majorité que je confondais avec l'indépendance, j'éprouvai tout à coup l'effroi de la

navigation en parages inconnus ; j'éprouvai le besoin d'un pilote expérimenté. Papa avait parlé. Je pliai devant l'inexorable, j'offris mon sacrifice et je me couronnai moi-même de l'auréole des martyrs.

Devinez-vous ce qui arriva ? Le prince de mes rêves et de mon amour était folâtre. Il n'eut de peine ni à se consoler ni à m'oublier ; de sorte que, moi-même, ouvrant les yeux, je cessai vite de le regretter.

J'eus cependant un petit pincement de cœur, le jour où j'appris que j'étais décidément remplacée et qu'un autre père favorisait pour sa fille ce que le mien m'avait prohibé. Je me sentis encore un brin jalouse. C'était le sursaut de l'amour-propre ! J'en eus honte et cessai de m'occuper des personnages en scène.

Mais il était écrit que je saurais le dénouement du drame dont j'étais disparue au premier acte. Assez longtemps après, par un extraordinaire concours de circonstances, j'appris de source sûre, et le supposé voyage de repos et le réel séjour à l'Hôpital de la Miséricorde de ma remplaçante dans les bonnes grâces d'un parti qui avait un nom, une fortune et, surtout, des passions.

— Il n'y a pas de pire démon, ajoutait-on. Il est ensorceleur, hypocrite et foncièrement méchant. Aucune n'échappe à ses griffes.

Eh bien ! moi qui vous parle et qu'un père énergique et très bon avait arrachée aux griffes du dragon, j'eus trop de respect humain dans le temps, pour aller lui donner raison, le remercier et lui demander pardon à genoux de mes résistances. Aujourd'hui que je comprends mieux, mais qu'il n'est plus là, je vous offre ce récit à sa mémoire.

Dieu donne raison aux pères chrétiens et sages.

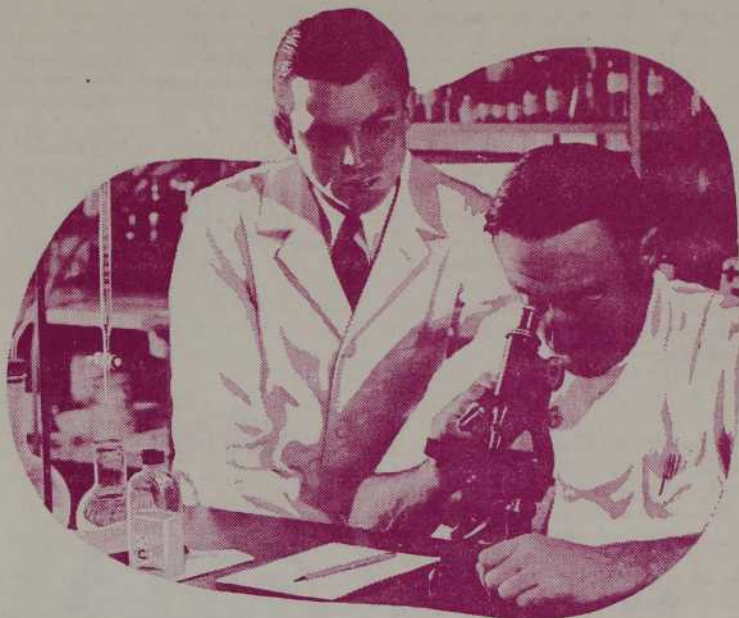
21 - X - 35

Une rate et ses petits

Un spécialiste, l'autre jour, faisait une conférence de vulgarisation sur l'importance des vitamines dans l'alimentation.

Il terminait son exposé par un film documentaire sur les recherches de laboratoire, mettant spécialement en évidence les petits animaux, victimes de la science et bienfaiteurs, sans le savoir, d'une humanité de plus en plus dévitaminée.

Les rats blancs étaient à l'honneur. C'est qu'ils ont leur mot à dire, ou plutôt leur rôle à jouer, dans l'évaluation des sources de vitamines. On regarde, en effet, comme unité conventionnelle, en ce domaine, ce qui suffit à faire progresser de trois grammes par semaine un rat carencé ; les essais, les tentatives, les expériences, les démonstrations du contraire, les preuves de la thèse, les savantes conclusions, c'est aux dépens de ces petits frères inférieurs que l'homme devenu savant les accomplit. Et c'est ce qui explique l'abondante ménagerie de rats dans le laboratoire, l'élevage intense qui s'y fait et le joli tableau que nous vîmes évoluer, ce jour-là, sur l'écran. On venait d'annoncer que les femelles ont une portée ordinaire de trois ou quatre. Et on ouvrait la cage où, sur un matelas de rides filamentées, s'ébattaient, au premier plan, les ratons nouveau-nés. À peine la porte fut-elle ouverte, que l'instinct maternel fit accourir sur le seuil la maîtresse du logis. Elle flaira tout de suite, pour sa progéniture, un réel danger.



Recherches de laboratoire

Celle-ci encore inexpérimentée pouvait aveuglément se jeter en bas, sur le parquet; ou bien encore quelque créature malfaisante pouvait les ravir à la protection du foyer. Que deviendraient les petits loin des soins de leur mère? Non, il ne fallait point les laisser aussi exposés. Et en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, chaque raton fut doucement saisi au collet et transporté tout au fond du réduit. Des personnes que tromperaient les apparences croiraient que la rate mord, ainsi, ses petits et leur fait mal. Non. Elle a, comme beaucoup d'autres bêtes, une manière de les tenir en sa gueule qui ne leur fait point mal, et c'est son seul moyen de les soustraire à la menace d'un danger.

Heureux petits rats sur qui veille une vraie mère!

* * *

L'instinct chez les animaux ne progresse point, mais il a quelque chose d'éternel. Il y a un siècle, il y a mille ans, la femelle veillait; dans un siècle, dans mille ans, la femelle veillera sur ses descendants, avec la même sollicitude.

Pourquoi des êtres d'une nature bien supérieure, pourquoi de soi-disant mamans, chargées de fournir non plus des sujets de laboratoire, mais des élus pour le ciel, réagissent-elles si peu quand la porte du foyer s'ouvre et que leurs enfants, trop jeunes encore pour affronter le monde, s'y précipitent imprudemment? N'y a-t-il pas tous les dangers matériels de la rue et de tant d'endroits où les enfants n'ont pas leur place? N'y a-t-il pas tous les dangers des compagnonnages de hasard et non contrôlés? N'y a-t-il pas tous les pièges que tendent les pervers et les invertis?

Pour quelque friandise, pour quelque brimborion, pour quelque colifichet, pour quelques sous, on voit des enfants se prêter à des pratiques déshonnêtes ou criminelles, et on se demande, atterré: Ces fillettes, ces garçonnets ont-ils une maman? On se demande encore: Ces mêmes enfants, initiés si jeunes aux procédés du vice, quels scandales ne provoqueront-ils pas, quand ils auront grandi? Pour qui ne seront-ils pas dangereux? À quelle bassesse ne seront-ils pas capables de descendre?

Et s'ils se marient, et s'ils engendrent, quels parents seront-ils à leur tour? Quels enfants sortiront de leur foyer?

Une gangrène sociale se répand parmi l'adolescence et menace jusqu'aux futures générations, faute de vraies mères pour former aux bonnes mœurs d'innocents enfants.

Mauvaises mamans, allez voir une rate et ses petits... oui, une simple rate!...

4 - VI - 41

Mort à Goliath!

Il y a telle maman qui n'a de moderne que la négligence ou l'omission consciente de ses devoirs. « Que voulez-vous? » dit-elle, au fur et à mesure de ses démissions. « Il n'y a rien à faire! » Et ne faisant rien, et laissant tout faire, elle se considère bien supérieure à sa propre tatillonne et naïve maman.

Combien préférable l'autre mère qui s'est dit: « Les temps sont changés; nos enfants grandissent dans une atmosphère bien différente de la nôtre. Il leur faut un traitement approprié, non pas à mes goûts, mais à leurs circonstances. Les buts restent les mêmes; chaque enfant, par sa vocation, doit aboutir au même ciel que nous, que nos ancêtres, que nos premiers parents. Je devrai donc suppléer, par des études, à ce que ma propre éducation ne m'a pas fourni, à ce dont on ne prévoyait pas que j'aurais besoin. Il y a, par exemple, tout ce domaine de la chasteté qui, jadis, pouvait, sans trop de graves inconvénients, rester mystère pour la jeunesse et dont aujourd'hui une enfance plus libre, plus éveillée, plus précoce, plus exigeante, plus à même de voir et d'entendre, demande la clef. Cette clef, pour pouvoir la donner, il me la faut d'abord posséder. »

Ainsi avait raisonné, il y a quinze ans, une maman d'outre frontière; elle a raconté, dans une revue, de quelle façon elle s'était préparée, dès les premiers mois de sa fillette, à sa tâche d'éducatrice. Elle avait dévoré des livres, elle avait couru des conférences, elle avait consulté des experts. Aussi, plus tard, chaque question de son enfant avait-elle eu la réponse adéquate; et même, pour mieux éviter de paraître vieux jeu, elle avait sacrifié ses goûts personnels et s'était pliée à ceux

de la jeunesse; elle avait fait toutes les concessions qui n'engageaient point sa conscience; ainsi, puisqu'au *high school*, il fallait fumer, elle n'avait mis en garde que contre l'abus du tabac; puisque les jeunes gens de la société buvaient, elle s'était contentée de faire valoir les avantages, pour une fille, d'être toujours sobre parmi des camarades trop libres; puisque le cinéma était inévitable, elle avait prôné le bon goût et une fière indépendance de jugement.

—C'est moi ton éducatrice, ton guide, ton amie, ta protectrice; c'est moi qui ai grâce d'état pour ton apprentissage de la vie; c'est moi la vraie maîtresse; pas tes compagnes, pas tes compagnons de classe.

Et la maman, large, accueillante, jamais scandalisée, heureuse de l'amitié confiante de sa fille, guidait sa raison et protégeait sa volonté.

* * *

Un jour, cependant, elle se vit en pleine stupeur et perplexité: c'était la veille du départ pour le collège; la maman, dans le vif, marquait du linge de pensionnat tandis que, dans la salle à manger voisine, sa fille et quelques amies, en goûtant, causaient. Or, voici ce que le hasard des propos amena sur les lèvres de la compagne d'études de sa fille:

—Écoutez, vous autres, dit-elle; la virginité, c'est bien beau. Moi-même, je me prétends vierge. Mais, vous savez, si vous voulez trouver un bon parti, il faudra en rabattre sur ce point. Les jeunes gens ne recherchent plus la fille candide; ils veulent quelqu'un d'entendu, de délégué, de dégourdi...

Effarée, madame s'attendait que de pareilles paroles choqueraient au moins sa grande fille. Mais non! Chacune acquiesça et renchérit.

Une fois seule avec son enfant, l'éducatrice réveilla le sujet:

—Ton amie n'était pas sérieuse, tout à l'heure? Elle blaguait?

—Au contraire, maman. Elle était très sincère.

—Mais, ma pauvre enfant, il n'y a pas de prétention plus fausse, pour une honnête fille!

—Fausse? Ah! je vous assure que les jeunes gens rendent cela plausible. Leur raisonnement est tout simple: Vous éprouvez une voiture avant de l'acheter, disent-ils. Eh bien! l'acquisition d'une épouse est autrement grave. Et c'est vrai, maman. Du reste, que j'en connais déjà, des jeunes filles, auxquelles les jeunes gens ont déclaré qu'ils ne voudraient point d'une oie blanche pour femme. Et des jeunes gens bien, vous savez! Des fils de très bonne famille! Du reste, est-ce que nous ne connaissons pas, vous et moi, comme tout le monde, des cas, des cas fréquents de filles à court de réputation qui ont fait les plus chics mariages? Est-ce que Marjorie, pour une, la petite aventurière qui se vantait d'avoir déposé la chasteté avant le *high school*, ne faisait pas hier une merveilleuse alliance? Est-ce que Dorothee et Frédéric n'avaient pas été expulsés du collège? Est-ce que tout le monde n'a pas chuchoté qu'ils avaient eu un enfant? Et est-ce que cette tache a empêché Dorothee d'épouser, dans l'oubli universel de son inconduite, un autre que Frédéric et bien placé dans le monde? Est-ce que Tom n'avait pas longtemps, aussi longtemps qu'il n'avait pas été riche, obtenu de Mona tous les privilèges du mariage sans ses responsabilités? Mais ce concubinage n'a point empêché Mona de célébrer avec Tom une union des plus avantageuses.

Et la jeune étudiante de dérouler ainsi, en série, et avec volubilité, les cas de mauvaises filles heureusement mariées.

—Mon enfant, reprit la mère avec calme, tu me cites des cas bien ordinaires; tu n'en as pas suivi l'évolution; tu n'as pas vu, de tes yeux, durer le bonheur, dans ces ménages mal préparés. Je veux tout de même te concéder qu'il y a de surprenantes exceptions; que le

mariage a rangé des jeunes gens débauchés; que, parfois, les responsabilités de certains époux devant leur progéniture les ont transformés. Mais ta fameuse thèse est que les jeunes gens préfèrent à une fille honnête et vierge des filles mal conservées, et qui ont eu, et qui consentent des aventures. J'appelle cela une fausse maxime. Et, d'ici huit jours, je te rendrai compte d'une enquête personnelle. Tu as toujours confiance en moi, je ne veux point te tromper; mais je suis sûre de te faire changer de théorie.

—Maman, vous dites bien quand vous dites théorie. Car, pour ma part, est-ce à vous, est-ce à mes puritains d'ancêtres que je le dois? je n'ai aucune inclination pour ces sortes d'aventures. Seulement, j'entends, je vois, et je dis ce que je sais.

—Tu sauras mieux et bientôt.



Sa fille partie pour le collège

Sa fille partie pour le collège, la maman alerta son mari, et tous deux, chacun de son côté, firent l'impossible pour connaître exactement les vrais goûts des prétendants éventuels de la localité. Madame prit à part les garçons du voisinage, familiers de la maison depuis leur enfance; Monsieur, parmi les hommes, à son club, ou en d'autres réunions de société, fit porter la conversation sur son sujet d'enquête. Madame causa intimement, Monsieur de même, avec des amis de famille qui avaient des fils à marier.

Et voici, en quelques points, le résultat de l'enquête qui fut communiqué par écrit à l'élève absente:

1° Un jeune homme ne souhaite pas moins, en 1942, qu'il y a cinquante ans, d'épouser une vierge. Il est vrai qu'on pardonne plus facilement aujourd'hui qu'autrefois les faux pas et les chutes; mais tous les jeunes

gens admirent une fille qui se fait respecter; toutes choses égales, ils la préfèrent, comme future femme, à une fille trop libre et trop facile.

2° Un garçon peut bien, par fanfaronnade, pour ébahir la galerie, déclarer qu'il ne voudrait pas d'un mariage chat en poche; mais qu'il tombe en amour, qu'il projette de fonder une famille, et de pareilles appréhensions, de si naïves exigences ou prudences s'enfuient de sa cervelle.

3° Un grand nombre de ces préjugés ou fausses maximes, de ces mépris de la virginité qui menacent d'infecter les personnes sans défiance, viennent de personnes qui, après une jeunesse relâchée et fautive, ont réussi un assez bon mariage; elles veulent se convaincre, et en convaincre d'autres, que tel est désormais le cours à suivre. *Post hoc, ergo propter hoc.*

4° Trop, beaucoup trop de filles honnêtes consentent aux jeunes gens des familiarités déshonnêtes et s'étonnent ensuite qu'une thèse et des propositions scandaleuses leur soient faites. Elles-mêmes se sont dressé l'embûche.

5° La fille sage, la fille prudente, la fille avisée gardera intacte sa vertu; elle exigera toujours et partout qu'on la respecte; elle sera aussi honnête et aussi digne que l'était sa grand'maman; elle se défiera systématiquement de tout homme qui fait la moue devant une chasteté qui s'affirme.

6° Le prétendu mépris des hommes pour la chasteté des femmes n'a pas de fondement dans la réalité. C'est une légende à détruire avant qu'elle ne corrode l'esprit des filles naïves et avides de mariage. Car le souci d'agir comme tout le monde, la crainte de faire rire de soi, le besoin d'être recherchée sont, chez toutes, de très fortes propensions. Et si l'ignoble et repoussante recette pour un prétendu mariage heureux a pu envahir l'esprit de collégiennes à l'intelligence ouverte, que ne faut-il pas craindre pour la jeunesse sans instruction et sans défiance? Elle sera à la merci du préjugé mondain et ravageur.

* * *

Moderne jusqu'au bout, la maman n'a point désarmé devant le préjugé mondain; elle lui a refusé droit d'entrée à son foyer; elle l'a anéanti, chez sa fille d'abord, chez les condisciples de sa fille, et chez les innombrables lecteurs d'une grande revue.

Honte aux mamans qui capitulent devant le préjugé! Gloire aux mamans qui, d'un caillou bien choisi, frappent Goliath en plein front!

13 - V - 42

De bonnes enfants

—Je vous plains, monsieur Germain... Je plains surtout les bonnes sœurs d'avoir à vivre, continuellement, en pareil voisinage...

—« Pareil voisinage? » Mais à qui pensez-vous donc?

—Je pense à toutes ces filles de mauvaise vie... à tous ces êtres sans honneur et sans cœur... à tous ces déchetés...

—Minute! minute, cher monsieur! Je vois que la bonne Providence vous a amené ici pour apprendre quelque chose. Quel âge avez-vous?

—J'ai cinquante-cinq ans.

—Vous avez des filles?

—Oui, trois.

—Leur âge?

—Vingt-trois ans, dix-huit et seize.

—Fréquentées?

—L'aînée seulement.

—C'est une bonne fille, n'est-ce pas?

—C'est une perle de fille, M. l'abbé.

—Elle sort, fait des sorties, des marches, des promenades, avec son ami... fréquemment... le jour... le soir...?

—Oui, ils vont dans des veillées d'amis, à des parties de cartes, au théâtre; ils vont à l'église même.

—Et il y a longtemps que ça va bien comme cela?

—Il doit y avoir une couple d'années, maintenant.

—Vous considérez que c'est un bon parti pour votre fille, un bon gendre pour vous et votre femme.

—M. l'abbé, je m'y connais en homme: j'en ai vu de toutes sortes, à mon âge, n'est-ce pas? Eh bien, c'est le type du parfait gentilhomme. Il a un bon emploi, une bonne éducation. Il est prévenant, généreux. Il a bon cœur surtout.

—A-t-il une voiture?

—Oui, il vient justement d'en changer.

—Votre fille aime les courses en automobile?

—Elle en raffole.

—Naturellement, ni vous, ni sa mère, ni ses sœurs ne pouvez toujours l'accompagner.



Se mettre un bandeau et puis conduire...

—Ce serait difficile... et puis, on n'est pas toujours invité. C'est gênant de s'imposer.

—Oui... alors, vous vous en rapportez à votre fille et à son ami...

—Est-ce qu'on peut faire autre chose?

—Vous ne paraîsez pas pouvoir faire autre chose...

Mais...

—M. Germain où voulez-vous donc en venir?

—Cher monsieur, ce futur gendre, vous lui confieriez vos épargnes... Vous lui donneriez la garde d'obligations ou de bons au porteur?

—Non, parce que... Ah! il est parfaitement honnête... mais il est encore jeune. On ne sait pas... on ne sait jamais... La tentation lui pourrait venir... Il s'en est déjà vu qui ont perdu la tête devant un petit magot. J'en connais qui sont au pénitencier à l'heure actuelle...

—Et vous en connaissez qui furent dépossédés de leur avoir, d'un pécule péniblement amassé, mais dont chaque dollar marquait le triomphe du devoir accompli...

—Oui, M. Germain; et je trouve que les ravisseurs d'un argent aussi précieux ne seront jamais assez punis. La réclusion, ce n'est rien. Si j'avais mon mot à dire là dedans, je préconiserais le chat à neuf queues...

—Cher monsieur, procurez-vous donc cet instrument...

—Hein? que voulez-vous dire?

—Ayez un fouet. Au cas où... Entre nous, là, ce jeune homme... il a plus que de matérielles économies entre les mains. Il a votre perle précieuse. Il a une jeune fille inexpérimentée, sensible, et charmante, sans doute, engagée dans une affection profonde, excessivement influençable, par conséquent...

—M. l'abbé, vous me faites peur!

—Je vous fais peur, parce que j'ai peur.

—Non, voyez-vous, ce sont de bons enfants.

—Voilà justement qui nous ramène au point de départ. Le plus grand nombre de nos patientes, de celles sur qui, tout à l'heure, vous avez levé le nez avec mépris, sont de bonnes enfants... Mais quoi de plus fragile que cette bonté ? Quoi de plus déchirable que ce diplôme conféré par des parents aveugles ou aveuglés ?

—M. l'abbé, je vous répète que vous me bouleverserez... Nous voyez-vous, ma femme et moi, devant un pareil déshonneur ?

—Et dire qu'il est déjà peut-être trop tard pour le conjurer ! Un bon garçon et une bonne fille... sans chaperon... mais ce sont presque toujours les principaux acteurs du drame d'abandon. Nos pauvres petits abandonnés, ils sont de meilleure souche que vous ne pensez.

—Vous avez l'air de considérer cela comme fatal pour chez moi.



Ma petite fille à moi...

—Cher monsieur, écoutez-moi bien : j'admets comme exception des fréquentations sans surveillance et honnêtes. Mais, écoutez bien encore, je ne déclare pas honnêtes des fréquentations sans surveillance parce que n'y apparaît point le signe sensible du déshonneur. Il y en a de perverses, il y en a de criminelles, auxquelles, ici, nous n'aurons jamais à remédier.

—Mais, monsieur Germain, vous ne pensez pas que ma petite fille à moi...

—Croiriez-vous, cher monsieur, qu'un jour, j'ai tenu à peu près les mêmes propos à un riche et un peu naïf bourgeois auquel le secret professionnel m'interdisait de dévoiler que sa fille avait déjà cherché refuge chez nous ?...

—Vous ne me dites pas !

—... et qu'il a passé juste à côté de comprendre ?

—Mais alors ?

—Comprenez donc, vous, qui avez ce qu'il faut pour comprendre !

31 - III - 36

Tragique

« Tragique » est le mot qui me vient à l'esprit quand j'examine le sort de toutes ces jeunes filles, d'aucunes ont à peine quatorze ans, qui s'en vont, loin du foyer, faire du service.

Trop peu de gens encore ont de la compassion pour ces précoces déracinées, pour ces isolées morales, pour

ces orphelines avant la lettre. Je trouve qu'elles font pitié, et d'autant plus qu'elles ont tendance à se louer de leur condition et à mépriser leur vie de famille.

Ce sont des papillons qu'éblouit la flamme et qui, ou bien ne croient pas qu'elle consume ou bien se croient des ailes incombustibles.

Pourtant, hélas ! quelle décimation !

Elles sont parties de la maison, souvent par pauvreté, souvent par désaccord, souvent par soif de liberté, souvent par nécessité d'honneur, quelquefois par appât du vice.

Elles sont parties, avec un mince bagage d'instruction, avec une éducation incomplète, avec de vagues recommandations d'être bonnes filles, d'écrire souvent, et de faire attention à elles.

Elles sont parties, inexpérimentées pour la plupart, inhabiles à satisfaire leurs premiers employeurs, incapables de gagner un salaire qui vaille, vouées à de nombreuses démarches, de nombreux déménagements et de pénibles adaptations.

Et elles sont arrivées, bouche bée, chez des gens mieux fortunés que les leurs.

Rares sont celles dont l'éducation morale a marché, tout le temps, de pair avec leur apprentissage des soins domestiques. Rares sont celles qui ont rencontré des patrons soucieux de la vie spirituelle de leurs bonnes. Plus rares encore, je crois, celles qui acceptent les conseils, les mises en garde et les restrictions que leur suggère une patronne sage et tant soit peu zélée. Un secret instinct de révolte travaille la plupart de ces enfants trop tôt libres et trop tôt indépendantes. Ajoutez à cela l'influence des compagnes de rencontre,

Elle s'est trouvée une vocation



les critiques, les mauvais conseils, les pires exemples; ajoutez à cela la fréquentation des jeunes gens avides presque tous de ce qui avilit les filles et les rend effrontées; ajoutez, chez des filles pauvres, la tendance à sacrifier peu à peu de leur intégrité morale, pour des avantages matériels et mondains; ajoutez le secret qu'elles gardent de leurs aventures par crainte d'être renvoyées, le peu d'entraînement qu'elles ont de recourir au prêteur en leurs embarras spirituels, et vous conviendrez que les moins préparées sont les plus exposées. Tout le contraire, n'est-ce pas, de ce qui se passe à la guerre; les vrais soldats y combattent; les impréparés s'y préparent. Mais, tous les jours, de jeunes aventurières s'en vont se mesurer, sans métier, avec les meilleurs militants du démon. Et les présumptueuses ont vite fait de mordre la poussière, grossissant, chaque jour, le déchet de la communauté.

Quelle situation grave! D'un côté, des employeurs qui ont besoin d'une domesticité; de l'autre, des candidates qui ont besoin d'un salaire. D'un côté, des filles qui répugnent à ce qu'on s'occupe autour d'elles d'autre chose que du travail pour quoi elles sont rémunérées; de l'autre, des gens qui, las de la résistance, ont pris le parti de se mêler de leurs affaires.

Car il n'est plus guère question de d'affaires entre les maîtres et leurs domestiques. Les jours ne sont plus où *domestique* voulait dire *de la maison*; où *servante* voulait dire *de la famille*; où *bonne* voulait dire *dévouée, affectionnée, reconnaissante*. On compterait sur les doigts de la main les aides qui, en confiance, consultent Madame sur l'emploi de leurs loisirs et de leur argent, sur leurs problèmes de famille, de cœur ou d'avenir. Plus il y a de répréhensible en leur vie, plus elles sont et entendent rester des étrangères. Plus elles ont d'amour-propre et de susceptibilité, moins leurs maîtres ont tendance à les moriger.

De là vient cette rupture trop généralisée d'un contrat tacite, mais réel, entre les parents de l'adolescente qui s'engage et ses nouveaux patrons.

En principe, dans une société censée chrétienne, quand une famille a besoin d'aide et qu'elle ne recourt point aux soins bénévoles de quelque parente, elle requiert les services rémunérés d'une étrangère. Cette étrangère, si on la suppose mineure, relève de ses parents, et c'est donc entre les deux familles un échange. L'une, en retour de l'aide fournie, paiera à l'autre tel salaire, en plus de la pension et du couvert. Mais comme on est entre honnêtes gens, ou mieux, entre chrétiens, il est entendu que la famille qui emprunte à l'autre un de ses membres veut bien faire son possible pour que ce membre progresse normalement dans la pratique de notre sainte religion. À cette fin, la maîtresse sera, et sera regardée comme un substitut de la mère; à son tour, la servante sera et voudra se montrer l'enfant adoptive de son nouveau foyer.

Que si elle est majeure, le contrat n'est plus entre deux familles, mais entre l'employée elle-même et ses employeurs. Ni l'une ni les autres cependant n'ont le droit de se désintéresser de l'aspect moral, et du caractère chrétien de cet engagement.

Telle est donc, en principe, la situation. En pratique, celle-ci se trouve modifiée, soit que l'engagée, soit que les engageurs ne soient et ne veuillent être à la hauteur.

Il y a pourtant là, en vérité, une question de justice sociale; il y a aussi un cas d'apostolat laïque. Et qui voudrait soutenir le contraire? Il s'agit, n'est-ce pas, pour des patrons chrétiens, de conserver, de préserver, de convertir, en tout cas, de rendre meilleure qu'on ne l'a reçue une aide domestique.

Il s'agit, pour une aide, de se former, en même temps qu'aux tâches de la vie commune, à la patience, au sérieux, à la sérénité, à l'esprit surnaturel. Employeurs et employés sont tenus, de par Dieu, en leurs devoirs respectifs aussi bien qu'en leurs relations réciproques, de se sanctifier.

On ne sort pas de là.

Si votre bonne profite de votre hospitalité ou abuse des loisirs que vous lui accordez, pour se perdre, elle est indigne de votre foyer.

Si votre maison, si quelqu'un qui l'habite est occasion de déchéance et de péché pour l'étrangère qui vous loue son travail, votre foyer est indigne d'elle.

Le service domestique chrétien comporte des maîtres, un milieu et des serviteurs dignes les uns des autres dans la justice et la charité du Christ.

Mais il reste que c'est souverainement tragique de voir s'avancer, seule, dans la vie morale et parmi une foule indifférente, l'ingénue de quinze ans qui s'est trouvée une vocation, temporaire ou définitive, de servante à la ville, où la promiscuité est si grande des brebis et des boucs.

Cinquante pour cent des filles-mères sont d'anciennes bonnes petites filles de la campagne qui sont devenues moins bonnes en s'improvisant, du jour au lendemain, bonnes à tout faire, en ville.

13 - XI - 41

La fosse aux lions

— Vouez-vous donc à la perte toute personne qui laisse la campagne pour la ville, toute fille qui se dégage de la tutelle de ses parents? Et n'y a-t-il pas un moment où il devient impérieux qu'un oisillon vole de ses propres ailes? Aller gagner sa vie serait-il, maintenant, occasion prochaine de péché?

— Occasion prochaine? Non, s'il s'agit d'un emploi honnête en des circonstances honnêtes. Occasion éloignée? Oui; à peu près toujours. Mais personne ne se doit d'éviter cette sorte d'occasions. Il suffit qu'on les maintienne éloignées, bien loin que de les transformer en occasions prochaines.

Ne vous méprenez donc point sur mes intentions et mes jugements. Je crois à la vertu d'un grand nombre d'isolées, de déshéritées, d'orphelines, de servantes, de commis et de secrétaires. J'en connais qui sont de pures saintes, et d'agréable compagnie, par-dessus le marché. Malgré que les comparaisons soient toujours dangereuses, j'oserai tout de même dire que j'ai de mes propres yeux vu, en ma déjà longue carrière, quantité d'employés autrement meilleurs que leurs maîtres.

Non; je ne voue point à la perte une fille qui cherche, en dehors de chez elle, soit à gagner sa propre vie, soit, et c'est particulièrement honorable, à contribuer au budget de ses parents. Cette fille peut compter sur ses grâces d'état; croyez-le bien, la divine Providence fournit les lumières et la force requises, au fur et à mesure qu'une personne évolue, avec une intention droite, dans le sens de ses devoirs familiaux, dans le sens de sa présumée vocation, dans le sens de ses fins dernières.

Et c'est seulement quand, par ignorance, étourderie ou précoce malice, un sujet s'expose en des occasions de péché que la grâce devient inopérante, et la force, inutilisée. Vous avez là l'explication de ces sortes de mystères de la persévérance, le secret de survie de certaines personnes restées intactes, après des années passées en milieux délétères. Elles ont une foi profonde, une charité généreuse, d'invincibles espoirs; et cela leur vaut d'être justes, d'être prudentes, d'être fortes et d'être chastes. Elles sont unies au bon Dieu; et cela leur vaut l'assistance du Saint-Esprit.

* * *

Je pensais à cela, tout à l'heure en lisant les leçons du premier nocturne pour le vendredi de la troisième semaine de novembre. Il s'agit du prophète Daniel.

À peine adolescent, il se voit déporter, avec bien



Au livre de Daniel

d'autres, de Palestine à Babylone, par ordre du fameux Nabuchodonosor. On reste frappé des succès de ce jeune exilé. Ne se fait-il pas instruire dans la langue et les sciences de la Chaldée? N'est-il pas bientôt au service du roi? Ne le voit-on pas confidant et interprète inspiré des songes qui inquiètent soit Nabuchodonosor lui-même, soit Balthazar, son successeur? Et après la victoire des Perses, ne fait-il pas partie du triumvirat suprême établi en Chaldée par le vice-roi de Cyrus?

Son rôle et sa dignité font un beau pendant à la carrière de Joseph en Égypte.

Or, parce que captif à Babylone et parmi des païens, il restait fidèle à sa foi et à sa religion, la protection du Seigneur ne lui fit jamais défaut.

Cela devait surtout paraître en une circonstance mémorable.

La supériorité morale et l'habileté de Daniel ayant frappé le vice-roi, celui-ci songea à le distinguer davantage; il s'en fit une sorte de grand vizir. Que fallait-il de plus pour fomentier, parmi les fonctionnaires, la plus basse jalousie?

« Alors, dit la sainte Écriture, les ministres et les satrapes cherchèrent un sujet d'accusation contre Daniel, touchant les affaires du royaume; mais ils ne purent trouver aucun prétexte pour le rendre suspect; car il était fidèle, et il ne se trouvait en lui rien de fautif ni de répréhensible. Ces hommes dirent donc: Nous ne trouverons rien contre Daniel, si ce n'est au sujet de la religion de son Dieu. »

Ils proposèrent donc au vice-roi la requête suivante: « Les intendants et les satrapes, les conseillers et les gouverneurs sont d'avis que le roi rende un édit et publie une défense portant que quiconque, dans l'espace de trente jours, adressera des prières à quelque dieu ou homme, si ce n'est à toi, ô roi, sera jeté dans la fosse aux lions. »

Et le décret et la défense furent portés.

Daniel avait, dans la chambre haute de sa maison, des fenêtres qui ouvraient du côté de Jérusalem; sans rien changer à ses habitudes, trois fois le jour, il s'y mettait à genoux pour adorer et louer son Dieu.

Faut-il dire qu'il fut épié, qu'il fut vu, et qu'il fut dénoncé?

—Daniel, l'un des captifs de Juda, n'a pas eu égard à toi, ô roi, ni à la défense que tu as écrite; mais, trois fois le jour, il fait sa prière.

Qui fut consterné, qui fut affligé, sinon l'auteur même du décret? Le chef du pays, en ce temps-là, regardé comme l'incarnation de la divinité, était censé infallible. Il ne pouvait donc revenir, malgré son cœur, sur le décret de mort de son ministre de confiance.

Et Daniel fut jeté dans la fosse. Celle-ci était à ciel ouvert, et divisée en deux par un mur percé d'une porte; elle était aussi bordée, au niveau du sol, d'une muraille par-dessus laquelle on pouvait observer à l'intérieur. Dans le cas de Daniel, par surplús de défiance, l'entrée latérale de la fosse fut scellée. Mais le vice-roi, désarmé autant par l'astuce de ses conseillers que par sa propre superstition, dit tout de même à Daniel:

—Puisse ton Dieu que tu sers constamment, lui-même te délivrer!

C'était au coucher du soleil.

Triste, désespéré, ne pouvant manger, ne pouvant dormir, le vice-roi passa dans son palais la plus mauvaise des nuits; dès le point du jour, n'y tenant plus, il courut à la fosse. Là, d'une voix dolente:

—Daniel, serviteur du Dieu vivant, dit-il, ton Dieu que tu sers sans cesse a-t-il bien pu te délivrer des lions?

Et du fond de la fosse, calme et serein, Daniel répondit à l'ami anxieux:

—Oui; mon Dieu a envoyé son ange et fermé la gueule des lions qui ne m'ont fait aucun mal, parce que j'ai été trouvé innocent devant mon Dieu; comme devant toi non plus, ô roi, je n'ai rien fait de mauvais.

Daniel, bien entendu, fut aussitôt tiré de la fosse, « et on ne trouva sur lui, dit le texte sacré, aucune blessure, parce qu'il avait cru en son Dieu ».

Quant au vice-roi, s'il était transporté de joie par le recouvrement de son ami, il n'en oublia point pour cela la peine du talion. Les hommes qui avaient dit du mal de Daniel furent jetés à sa place et ils n'avaient pas atteint le fond de la fosse que les lions les avaient saisis et broyés.

* * *

Voilà bien, semble-t-il, le meilleur des épisodes canoniques pour expliquer comment le Souverain Seigneur protège les siens quand les mécréants leur tendent des pièges et comment aussi les mécréants finissent toujours par se faire prendre à leurs propres pièges.

Confiance! L'isolée fidèle à Dieu et à ses maîtres sera protégée par ses maîtres et par Dieu.

18 - XI - 41

Chattemite



Elle est désespérée

Elle est désemparée.

On l'a déshonorée de force. Et voyez son malheur. Pour une aventure, une seule, elle doit chercher refuge à la Miséricorde.

N'a-t-elle point recours contre son injuste agresseur ?

Hélas ! il est disparu sans laisser d'adresse. Un avocat a remué ciel et terre pour le retracer, mais en vain.

A-t-elle ses parents ? A-t-elle des parents ?

Non : elle était une enfant trouvée ; elle a grandi dans un hospice et a dû, de peine et de misère, bien jeune encore, gagner sa vie. Ce qu'elle a dû peiner ! Ce qu'elle a dû endurer ! Et comme elle aurait pu, en pareil isolement, se perdre !

A-t-elle de l'argent ?

Hélas ! non. Débitée, anémiée, déprimée, elle a pris des séries de piqûres coûteuses. Et puis elle a dû prêter à sa patronne le peu qu'elle avait en banque ; or, chose incompréhensible, la patronne n'a pas l'air de vouloir rembourser cet emprunt.

Où habite cette patronne ?

C'est difficile à dire. Son mari, qui travaille au Lac-Saint-Jean, vient de la faire demander pour y tenir maison.

Où est son linge ?

Ici, dans cette petite valise. Le reste ? elle a dû, dans les jours mauvais, le mettre en gage pour se procurer de quoi manger. Ce n'est pas pour se vanter, mais elle avait un beau manteau de fourrure. Elle se demande ce qu'elle fera l'hiver prochain, sans manteau.

Alors, elle est nécessiteuse ?

Oui, mais pas de la sorte ordinaire. Son honneur lui est précieux. Il lui faudrait, à tout le moins, une chambre privée. Qu'on ait pitié d'elle. Et que l'on compte sur sa reconnaissance. Ah ! comme elle va prier pour l'oeuvre, dans les loisirs de sa réclusion !

Pourquoi vient-elle à la Crèche ?

Elle a toujours gardé un faible, une tendresse pour les religieuses. C'est auprès d'elles qu'elle a été bonne ; et, loin d'elles, voyez ce qu'elle est devenue. Ah ! si elle n'avait pas eu la pensée de ses anciennes maîtresses, si elle n'avait pas eu le réconfort de son chapelet et de son petit office de la sainte Vierge, c'est au bout d'un quai, dans le fletive, que son désespoir l'aurait fait aboutir. Seule, en vérité, la religion l'a rattachée à la vie et au devoir.

Connaît-elle quelque prêtre qui puisse témoigner de son réel abandon, de sa réelle indigence ?

Non. Elle n'est pas une coureuse de presbytère. Elle a de la fierté et elle a honte de sa pauvreté. Aussi serait-elle bien en peine de dire fût-ce le nom de son curé. Du reste, c'est un nouveau curé qui vient d'arriver, il n'y a pas quinze jours.

Et en cas d'accident grave, en cas de mort, qui faudrait-il prévenir ?

Elle n'a réellement personne. Du reste, elle ne mourra pas. Elle en a l'assurance. Le médecin a prédit qu'elle serait un cas normal, ni plus ni moins.

Qui a payé la consultation du médecin ?

Personne. Il a trouvé que cela faisait trop pitié.

Et le chemin de fer ?

Elle a emprunté d'une amie.

Et le taxi ?

Quelqu'un sur le convoi l'a fait parler et l'a prise en pitié.

N'est-elle pas déjà passée par l'hôpital ?

Comment cela se pourrait-il ? Sans le médecin, elle n'aurait pas même su qu'il y avait pareille maison.

Et coëtera, et coëtera, et coëtera !...

Elle a réponse à tout... Mais son regard est fuyant. Elle essaie bien d'envisager, parce que c'est signe de franchise et de confiance. Elle y réussit très mal.

D'autre part, la soeur qui la reçoit est accoutumée à ces histoires lamentables, un peu vraisemblables, un

peu mystérieuses, trop chargées et sans corroboration possible. L'échafaudage a toujours quelque défaut qui le rend instable et peu sûr.

Pourquoi faut-il, toutefois, qu'on s'en vienne frapper au Bon-Pasteur, à ce qu'on appelle la Miséricorde, comme si de dire la pure et simple vérité ne devait pas, tout de suite, ouvrir la porte à la bienveillance, à la charité, à la protection ? Pourquoi se fatiguer l'imagination à bâtir une histoire qui croulera d'elle-même au moment le plus inattendu ? Pourquoi se figurer les religieuses comme de bonnes âmes naïves, crédules et sans discernement ?

Notre patiente si délaissée, si pauvre, si dénuée, notre martyre de la vie et de ses déplorables circonstances, a été admise non pas en chambre privée, mais à la salle commune, et sous bénéfice d'inventaire.

Celui-ci ne s'est pas fait attendre, car le rôle de pauvre et de victime n'est pas facile à soutenir constamment sous des yeux exercés.

Trois jours après son arrivée, la chattemite baissait le masque : oui, elle était majeure ; oui, elle avait ses parents ; oui, elle avait obtenu l'argent nécessaire ; oui, elle avait voulu garder pour elle-même cet argent ; oui, elle le cachait en sa jambe de bas... Non, elle n'était pas de la paroisse qu'elle avait dite ; non, M. le Curé n'était pas remplacé ; non, elle n'avait point vu d'avocat ou de médecin ; non, elle n'était point venue par chemin de fer. Oui, c'était son complice qui l'avait amenée jusqu'au seuil même de l'hôpital ; oui, l'appât de l'argent qu'on lui avait donné l'avait induite à mentir ; oui, c'était la seconde fois, en quatre ans, qu'elle recourait à notre oeuvre.

* * *

Et voilà ! Voilà qui se répète, en moyenne, une fois par mois, et facilite singulièrement la classification morale de nos sujets. Plus elles mentent, plus elles ont de vices à cacher. Il est rare, en effet, que la papalarde ne soit aussi paillarda. Plus elles sont dissimulées, plus elles sont lentes à la conversion.

On les voit plutôt revenir à la Crèche que retourner à Dieu.

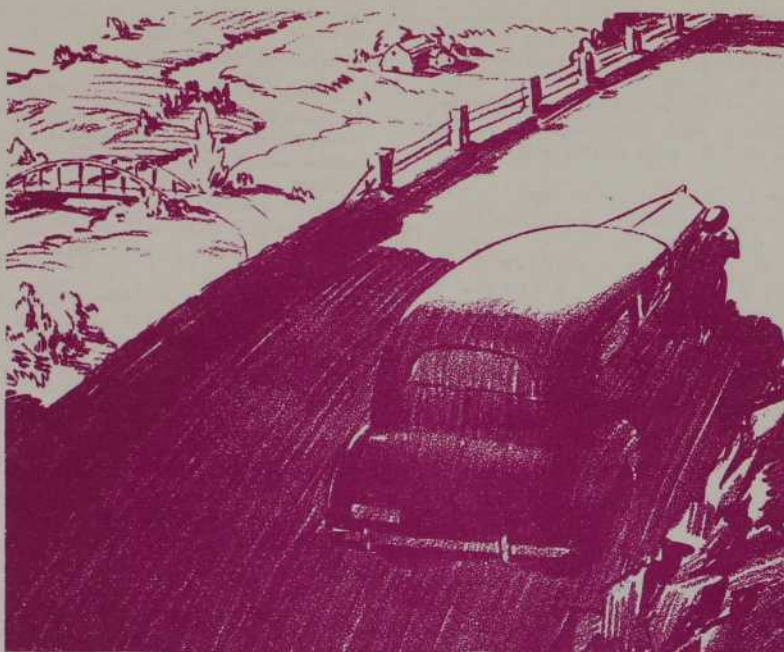
Âmes charitables, qui avez à coeur le bien de notre race et le règne de Jésus-Christ, faites, s'il vous plait, pour les grandes hypocrites, une petite prière.

10 - IX - 41

La vierge folle

Elle se lamente : Elle ne savait pas. Elle ne pouvait prévoir. Qui aurait cru ? Il était d'une famille si appréciée ! Lui-même était si distingué ! N'avait-il pas déjà fréquenté telle de ses amies ? Et pourtant telle de ses amies passe encore pour une honnête fille. Jamais personne n'avait fait de restrictions sérieuses sur le type qu'elle veut bien honnir. À peine avait-on dit, devant elle, ici et là, qu'il coûtait cher à son papa, qu'il levait souvent le coude, qu'il était volage, qu'il faisait parfois la noce, parfois la bombe, qu'il ne gardait pas d'emploi. Mais quelle importance attacher à ces cancans ? Il était si populaire ! Il savait si bien faire les choses, quand il voulait ! Il avait de si engageantes manières ! Il inspirait tellement confiance !... Tellement, que, ce soir-là, quand il longea le trottoir et, de sa pimpante voiture, la héla, elle ne put s'empêcher d'accourir à la portière et que, la portière s'ouvrant devant elle, elle ne put que s'asseoir à côté de Don Juan.

Où allait-elle de ce pas ? Chez elle ? Si charmante, et par un si beau soir, et quand la saison s'en va, elle n'était donc pas engagée ? Son fiancé ! Quel formalisme ! Mais lui, le fiancé, se gardait-il en clôture.



Vite, vers la forêt prochaine

là-bas ? Allons ! Il faut s'aérer l'esprit. Il faut s'oxygéner le système. Un petit détour, avant de retrouver le foyer. Vite, vers la campagne ! Vite, vers la montagne ! Vite, vers la forêt prochaine !

Ah ! elle se sentait bien un peu infidèle, un peu imprudente, un peu exposée au qu'en-dira-t-on, à la médisance, à la délation peut-être. Mais, elle s'arrangeait pour n'être point reconnue. Des lunettes fumées, cela fait un si parfait incognito ! Et puis, il y a des routes où si peu de promeneurs s'engagent !

Elle commença bien à s'inquiéter de ses parents qui, de réciproque, devaient déjà s'inquiéter.

— Bah ! fit-il, sois bien en paix ; je te fournirai un alibi, et des meilleurs. Cela me connaît.

Elle se trouva bien aussi un peu dépourvue devant la fraîcheur humide du soir qui descend. Mais Don Juan eut vite fait de trouver le chalet, le bon chalet dont on a le secret et la clef, où l'on peut faire un bon feu et prendre un bon coup.

...

Qu'arriva-t-il alors ? Mademoiselle s'aperçut qu'elle n'avait été cueillie que pour le suprême outrage. Il y eut proposition, il y eut résistance, il y eut menaces et il y eut capitulation ! Elle avait affaire à un sadique. Ni cœur, ni honneur ! Lubricité et cruauté !

— Si tu me résistes, je mets le chalet sous clef, je t'abandonne en ces bois. Les voisins sont à dix milles ! Il y a des vagabonds dans tous les chemins ; il y a même des ours. Tu périras de froid avant le matin. Tout le monde saura que tu cours les aventures. Ton fiancé te plaquera.

Effrayée, désespérée, elle choisit de pécher.

— Que voulez-vous ? dira quelqu'un, elle était bien obligée, la pauvre ! Que pouvait-elle faire autre chose ?

— Dites plutôt : « Que devait-elle faire ? » Et je réponds : elle devait se conduire en vraie chrétienne, réveiller, par un cri vers le ciel, la grâce de sa confirmation, résister, souffrir et mourir, au besoin, par fidélité à un commandement de son Dieu.

— Vous n'y pensez pas, monsieur l'abbé !

— Qu'est-ce donc que cet amour qui consiste en protestations et s'évanouit devant la première oppression ?

Qu'est-ce donc que ces formules d'amour du bon Dieu qu'un persécuteur peut changer en pur silence ? Qu'est-ce donc que cette foi superficielle et fragile que le moindre heurt peut réduire en poudre ?

L'enseignement de la foi comprend le dogme et la morale ; je me dois donc autant de résister à une sollicitation au péché qu'à une prédication hérétique. Je dois à Dieu, à ses enseignements comme à ses préceptes, à sa foi comme à sa loi, l'obéissance intégrale, parfaite, l'obéissance des saints. Quand je dis non à une tentation ou à un tentateur, je proteste de ma foi, je confesse mon amour ; j'atteste aussi mon espérance ; ma foi me dicte de mépriser les choses visibles pour atteindre les invisibles ; mon espérance m'impose le mépris des choses présentes pour la conquête des biens futurs et inamissibles ; mon amour m'inspire le sacrifice du bien le plus précieux, ma vie, et l'acceptation du mal le plus grand, la mort, comme démonstration à Dieu de mon attachement. Oui, l'obéissance jusqu'à la mort !

— Monsieur l'abbé, c'est le martyre, cela ?

— Certainement ! Mais croyez-vous qu'il fût réservé aux premiers siècles de l'Eglise, ou encore aux missions en pays infidèle ? Tout chrétien, toute chrétienne, où qu'ils soient et quels que soient leur âge, leur condition, leur état, sont tenus d'être prêts à soutenir, au prix du martyre, le témoignage de la foi de Jésus-Christ. Que servirait d'être disciple d'un Maître dont on rougit et qu'on renie devant ses ennemis ? Que servirait de se dire et de ne point se montrer chrétiens ?

— Tout le monde n'a pas la force...

— Tout le monde peut avoir la grâce qui donne la force. Tout le monde a une raison, une conscience, un ange gardien, un patron, une Mère dans le ciel, un Rédempteur. Et, à quiconque fait son possible, aucune grâce opportune n'est refusée.

Notre fille, notre imprudente promeneuse, du fond même de son imprudence, de son isolement et de sa détresse, aurait dû crier à Dieu son attachement et accepter de lui en donner l'irréfragable preuve. Comme le proclamait Jésus lui-même : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime »

Et le sadique aurait peut-être été vaincu. Et le martyr n'aurait peut-être été que d'intention. Et la vierge folle se fût retrouvée sage.

28—I—42

Cocasse



“ Suite en dernière page ”

S'il arrive parfois des aventures plus ou moins cocasses, drôlatiques, invraisemblables ? Mais certainement. Vous connaissez le proverbe : « Quand la mesure est pleine, elle renverse. » Eh bien oui, elle renverse, et de toutes parts.

Voulez-vous un exemple ?

Voici :

Il y a, de cela, plusieurs, plusieurs années, une fille se présentait, pour la troisième fois, à la Miséricorde. Bien accueillie, bien exhortée, bien soignée, et, surtout, bien débarrassée, deux fois de suite, elle avait pris goût au régime et semblait vouloir désormais faire, de sa vie, deux parts alternantes ; l'une au désordre, l'autre à la pseudo-conversion.

Devant une pareille inconscience, une pareille impudeur, un pareil fléau social, on se vit en frais d'encourager véritablement le vice, le vice personnel, et le vice rayonnant. Une fille ne se débauche point seule. Elle a des fréquentations. La nôtre, perdue de mœurs, perdue d'intelligence, était, au surplus, perdue de réputation. Il n'était pas beaucoup possible de lui faire tort sur ce point. Et les siens trouvaient tout simple, comme remède aux malchances, qu'elle allât, soi-disant, travailler à Québec.

On réfléchit donc, et, le saint nom de Dieu invoqué, la mère directrice prit vraiment la direction des événements.

—Puisque vous ne trouvez pas cela plus grave, d'avoir des enfants, vous allez retourner chez vous ;

et vous allez élever votre troisième. Nous avons fait notre part en vous hospitalisant deux fois et en hébergeant vos deux premiers. Alors, vous repartez par le prochain train.

—Je n'ai pas d'argent...

—Nous allons payer votre passage. Et votre père sera averti d'être au-devant de vous.

De fait, ce soir-là, deux religieuses allèrent confier au contrôleur du train une fille qui retournait d'urgence vers son père.

* * *

Mais qui eût pu prévoir ce qui arriva ?

M. le Curé, prié, par télégramme, d'avertir le père du retour immédiat de sa fille, charge un vicaire de la commission. Celui-ci transmet dûment le message. Les sœurs de la voyageuse le remercient comme d'une nouvelle tout ordinaire, et, quand rentre le père, à leur tour, annoncent l'arrivée de l'absente.

—Elle est morte ! dit le père. Elle arrive dans sa tombe !

—Personne n'a dit cela.

—Elle est morte, je vous dis !

Et le malheureux, voulant faire honneur à ses paternelles obligations, s'en va chez le croque-mort requérir les services du corbillard.

Ce que voyant, les filles, enfin attristées, s'en vont chercher de la teinture noire et se mettent en frais de passer au deuil leurs robes claires.

L'émoi gagne de proche en proche avec la nouvelle. Et, quand vient l'heure du train, il y a toute une foule de curieux sur le quai du chemin de fer.

Le chef de gare dit au père endimanché :

—Je trouve que vous allez vite en affaires. Personne ne vous a dit qu'elle était morte, votre fille. Le télégramme mandait seulement qu'elle serait dans le train.

—Ah ! je le sais, elle est morte !

—Vous savez peut-être des choses que tout le monde ne sait pas. En tout cas, on verra bien. Voilà la fumée du train...

Or le chef de gare avait raison. Quand le convoi stoppa, il n'y avait point, à bord, de cercueil.

Mais notre fille, peu glorieuse, en somme, de son retour, dès qu'elle aperçut tout ce monde, voulut à tout prix l'éviter. Elle descendit de voiture du côté opposé à la gare, et, à pied, fila chez elle.

De sorte que le père, tout pantois, ne trouvant ni cercueil, ni fille, décommanda, comme désappointé, le corbillard.

Et personne, parmi tant de badauds, n'y comprenait plus rien ; pas même la voyageuse, quand elle pénétra dans la maison déjà endeuillée :

—Qui est-ce qui est mort ? demanda-t-elle.

—Hein ? Mais tu n'es pas morte ?... Ah ! bien, en voilà une affaire ! Et nos robes qui sont dans la teinture...

* * *

Trois mois plus tard, M. le Curé, à la brunante, discrètement, baptisait le petit troisième.

Mais de certaines discrétions, de certaines obscurités, de certaines cachettes, jaillissent parfois, et lumineux, des enseignements pour ceux qui ont les yeux ouverts.

C'est si petit un gros village ! Bientôt le court et le long de cette histoire défrayaient les conversations qu'on tient sous le manteau. Aussi, beaucoup de jeunes filles et de jeunes gens purent-ils faire de pratiques réflexions sur la cocasse et trop notoire aventure.

Ils avaient vu, de leurs yeux vu : Quand la mesure des iniquités est comble, Dieu lui-même en fait paraître le trop-plein.



Le matin de la vie en prépare le soir

Pervers ou bon ?

Mon cher ami, seras-tu pervers ou seras-tu bon ? Telle est la question que se posent secrètement, quand ils regardent évoluer ton adolescence, tous ceux qui s'intéressent à toi.

Les aveuglés, les illusionnés, ceux qui croient à ta perfection native ont vite chassé l'inquiétude : Tu es, pensent-ils, le fort parmi les obstacles et tu les vaincras tous, comme tu as maîtrisé les difficultés de l'orthographe, les embûches de la syntaxe et les devinettes de l'algèbre. Quant aux oies blanches, il y en a même de masculines, quant à ces personnes qui ont vécu, préservées, à l'écart et bien loin du scandale, il ne leur passe même pas par la tête de te poser la question ; car, pour elles, le mal moral, cela existe, oui, mais dans les Vieux Pays, et peut-être aux États-Unis ; Montréal serait menacé ; mais Québec et nos tranquilles petites villes, et nos modestes villages, et nos idylliques rangs, qui pourrait bien, sans dés-honneur insigne, y pécher contre les bonnes mœurs ?...

Eh bien ! jeune homme, j'ose quand même te poser l'indiscret dilemme. Je crois à ta bonne éducation, mais je ne te crois pas, de ce fait, confirmé en grâce. Tu es, en effet, d'une part, attiré par l'idéal chrétien

et résolu d'aboutir au Ciel ; mais ta jeunesse, ton inexpérience, et tes sens, et ton imagination, et ta curiosité, et ta légèreté, et tes fréquentations, t'inclinent peut-être déjà plus que de raison vers la terre, vers la chair et vers le sentier qui aboutit à la géhenne.

Te voilà justement à la bifurcation. Pèse donc bien les motifs qui vont t'orienter. Ou tu embrasseras la vertu et elle te guidera sûrement, ou tu te livreras à la perversité et, avec beaucoup d'autres, elle te perdra.

Hélas ! n'en voyons-nous pas tous les jours, de ces sujets prometteurs et qui trompent tous les espoirs, de ces beaux voiliers devenus épaves, non pas dans la détresse des nuits noires, mais en pleine jeunesse et malgré toutes les protections ?

C'est l'émancipation qui constitue le premier écueil : on aspire d'instinct à ses libres mouvements. On ne veut plus du contrôle familial ; on trompe ; on crée des apparences et des mensonges ; on fait double vie ;

on a des compagnonnages d'abord suspects, puis pervers ; la débauche est là qui guette sa proie, qui guette ses proies. Et on ne s'arrête qu'abîmé dans quelque impasse où il faut implorer secours, miséricorde et pardon.

Mais que d'irréparable dans la vie des pervers ! Sans compter la brisure de belles carrières, sans compter la perte de l'honneur, un des vrais biens de la vie, sans compter la diminution morale et spirituelle des sujets, que de dommages résultent de l'inconduite ! Ici, à la Crèche, nous en avons quelque aperçu. Tel jeune homme, que beaucoup pensent bon et trouvent bien élevé, n'a que dix-huit ans et déjà nous doit l'hospitalisation de son fils ; tel autre, à qui une mère bonasse abandonnait comme à un ange gardien sa belle grande fille, voit mourir d'éclampsie sa jeune complice ; tel autre a contracté, ignorant de sa gravité, l'horrible mal vénérien et nous a légué un rejeton rachitique et taré ; tel autre encore... mais à quoi bon charger le tableau ? Tous les pervers ont regardé comme des chances les facilités de pécher. Tous ont cru qu'il n'en résulterait rien de fâcheux.

Ah ! le risque de préférer la tyrannie des passions à la sainte loi de Dieu !

Ce cas est prévu dans les Saintes Lettres. Ouvrez le livre de l'*Écclésiastique*, au chapitre cinq, et lisez : « Ne dis point : J'ai péché et que m'est-il arrivé de fâcheux ? Car le Seigneur est patient. Ne sois pas sans crainte, au sujet de l'expiation, et n'ajoute pas péché à péché. Ne dis pas : La miséricorde de Dieu est grande, il pardonnera la multitude de mes péchés ; car de lui viennent la pitié et la colère et son courroux tombe sur les pécheurs. Ne tarde pas à te convertir au Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour ; car la colère du Seigneur éclatera tout à coup, et au jour de la vengeance, tu périras. »

C'est le classique appel à la prudence surnaturelle. C'est l'avertissement de l'Esprit Saint aux pécheurs téméraires.

Seras-tu pervers quand même et voudras-tu, malgré tout, t'exposer aux rigueurs d'une justice immanente et douloureuse ? La débauche, même si le débauché n'en éprouvait, par miracle, aucun reliquat matériel, ménage toujours à l'ivrogne, au fornicateur, à l'adultère, la torture morale du remords, le spectacle ou le souvenir des injustices irréparées, la lancinante inquiétude de savoir si, quelque part, quelqu'un ne maudit pas le pervertisseur ; car il vient un temps, dans la vie, où le sérieux prend le dessus et que l'esprit penché sur les légèretés du cœur, les voit dans leur laid et dans leurs conséquences.

De grâce, cher jeune ami, préviens toutes ces complications de la vie et tous ces chagrins. Reste dans la simplicité et dans la joie de la vie vertueuse. Sois bon ! Sois bon toujours !

Respecte-toi, et respecte la femme ; respecte même celle qui serait tentée de ne point se respecter. La rencontre d'une fille relâchée, c'est ou bien une occasion de fuir ou bien une occasion de lui crier casse-cou. Malheur à celui qui profite de cette faiblesse pour la faire tomber !

Le respect de la femme est une pierre de touche pour la vertu de l'homme. Si tu rêves de fonder un foyer et de perpétuer la génération de tes ancêtres, si tu veux trouver l'idéale compagne qui partage avec toi l'honneur familial de donner au pays et à Dieu des enfants sains et purs, garde-toi le premier dans la chasteté ; ne fréquente que des filles honnêtes ; et garde chastes les chastes.

Il y a toujours, quelque part, pour un homme destiné au mariage, et conservé, une épouse-récompense.

Le matin de la vie en prépare le soir. Que ta jeunesse soit pleine, vaillante, forte ; et ta vieillesse connaîtra l'aisance, le repos et le réconfort des vies qui n'ont cessé de monter vers la Béatitude.

Au matin de ta vie, donc, je te pose la question :

Jeune homme, que seras-tu ? Seras-tu pervers ou seras-tu honnête ?

Choisis. Tu sais désormais ce qui, dans l'alternative, sera ton lot devant les hommes et devant Dieu.

10-VIII-39

Idéal de jeune homme

Dans un siècle éminemment orgueilleux, je serai humble. Je me défierai de moi-même. Je plierai ma volonté au joug de l'obéissance. Et jamais je ne voudrai de ces insubordinations clandestines qui avilissent, même à ses propres yeux, un chrétien. J'obéirai à Dieu et aux hommes constitués en autorité. J'obéirai de bon gré, sans rechignement, heureux de participer à l'ordre commun et providentiel. C'est pourquoi je veux toujours me considérer comme membre d'organismes essentiels, membre d'une famille, membre d'une société civile, membre aussi d'un corps mystique, l'Eglise.

Si je suis obéissant, non seulement j'apprendrai à bien vivre, mais j'éviterai des faux pas, des fautes et des remords ; si je suis docile, non seulement je formerai mon intelligence et mon jugement, mais je serai préservé de l'erreur et du schisme ; si je suis prudent, mes initiatives, contenues et contrôlées, auront toutes les chances de réussite.

Je serai donc en garde contre ma jeunesse ; je me défierai d'une ignorance et d'une inexpérience qui, pour être en régression, restent inhérentes à mon âge, et, en toute conjoncture de quelque importance, je rechercherai, pour l'écouter, l'avis de personnes sages.

* * *

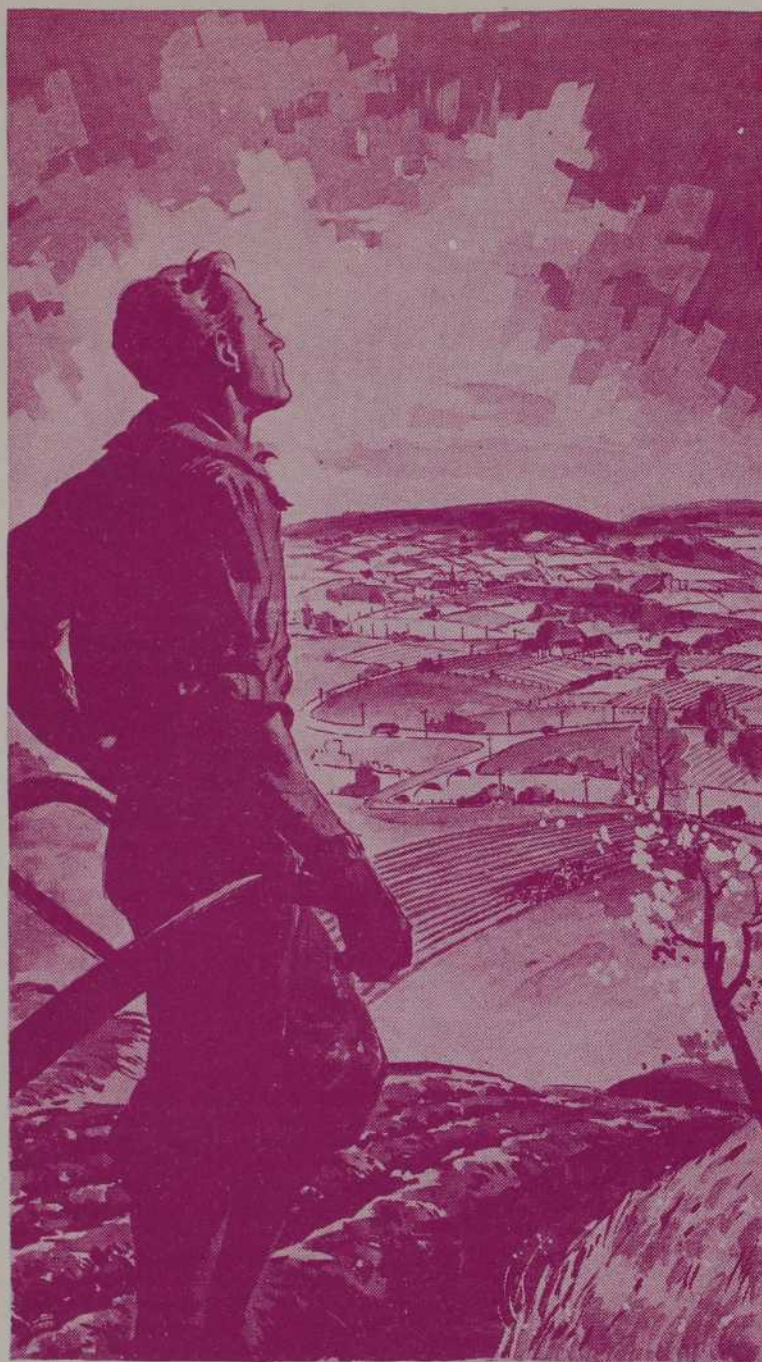
Je veux aussi, dans un siècle lâcheur, me distinguer par ma vaillance et par ma loyauté. Je m'entraînerai au travail manuel et aux jeux de plein air, santé du corps et repos de l'esprit ; je m'entraînerai aux travaux de l'esprit, et ne croirai jamais, dans un champ si vaste, devoir me reposer sur mes lauriers. J'aurai autant horreur de l'à peu près, que du snobisme, et du fanatisme. Je n'aimerai rien tant que de remonter aux sources pures du savoir. J'aurai le culte des principes, ceux de la philosophie, ceux surtout de notre sainte religion. Et avec courage, avec cran, avec panache, je soutiendrai la logique de mes convictions, fût-ce au milieu des pires difficultés.

J'aurai la force morale avec le sourire pour la faire agréer. Je ne condamnerai personne *ex cathedra* ; mais je voudrai séduire tout le monde par les jaillissements de la vérité et de l'amour qui seront en moi.

« À cœur vaillant, dit le proverbe, rien d'impossible. »

* * *

Dans un siècle tout préoccupé de jouissance, je serai un mortifié. En effet, je me tiendrai en garde contre mes instincts, en garde aussi contre les suppôts d'un monde pervers. Par respect de la sagesse divine autant que de la loi écrite au cœur de l'homme honnête, je serai chaste ; je serai économe ; je serai frugal ; je serai sobre. Et non seulement je repousserai les chaînes de la débauche, du jeu, de la gourmandise et de l'ivrognerie, mais je maîtriserai aussi les petites passions qui me constitueraient insensiblement l'esclave de telle friandise, de telle lecture, de telle sortie, de telle habitude, en un mot, pouvant nuire au bon accomplissement de mon devoir d'état. Je raisonnerai mes plaisirs et mes



Idéal de jeune homme

amusements; surtout, je m'interdirai ceux qui dépassent mes moyens.

Je soumettrai aussi à la droite raison les entraînements de mon cœur et de mon imagination. Plus je serai ébloui, moins je voudrai m'abandonner à ce qui brille. N'y a-t-il pas telle chose que le miroir aux alouettes? Si l'amour humain doit avoir sa place en mon programme de vie, il aura aussi son heure. Et cette heure, je m'y préparerai dans le respect absolu de toute femme, même de celle qui a tendance à ne plus se respecter. Honte à moi, si jamais la pensée m'effleure de faire, de mon prochain vertueux, l'instrument d'un plaisir malsain!

Dans un siècle tout imprégné d'égoïsme, je serai serviable, je développerai en moi la passion d'être utile à quelqu'un, d'alléger la tâche d'autrui; de partager ses soucis, ses efforts, et la joie d'un labeur plus facilement et plus tôt terminé.

Mes parents auront la préférence de mes services, mes parents et nos amis; et puis les amis de Jésus-Christ, les pauvres, les infortunés, les infirmes et les malades; et puis, les œuvres que nous recommande la sainte Église, les œuvres d'apostolat, les œuvres sociales, les œuvres patriotiques... Dans la mesure de mes disponibilités, je serai heureux de faire ma modeste part pour améliorer, tant soit peu, le sort de mon prochain.

Je donnerai de mon argent, si j'en ai; je donnerai de mes sueurs et de mon temps; je donnerai de mes aptitudes et de ma compétence; je donnerai de mon cœur, pour l'amour du bon Dieu.

L'utilité ne fait-elle pas souvent la grandeur d'une vie?

* * *

Dans un siècle paganisé, je serai religieux. Religieux, c'est-à-dire relié à Dieu, mon Créateur, mon Sauveur et ma Providence, par les liens réels de la participation à la vie divine, par les liens réels d'un amour prouvé chaque jour et à chaque instant du jour. J'aurai une vie ascétique intense, nourrie par l'étude et la méditation des choses du dogme, de la morale et de l'histoire, nourrie par la fréquentation assidue de Jésus dans son Évangile, par la fréquentation de ses disciples et de ses docteurs dans celles de leurs œuvres qui sont à ma portée, nourrie enfin par la communion au Saint Sacrifice. Dans un siècle d'indifférence religieuse et de respect humain, je me ferai gloire de participer publiquement et activement au culte, dans mon église paroissiale; je serai fidèle aux offices; fidèle aux dévotions traditionnelles; fidèle aux moyens avérés de perfection et de salut. Oui, je serai vraiment pieux. « Les Machabées étaient vaillants, dit Bossuet, et néanmoins il est écrit qu'ils combattaient par leurs prières plus que par leurs armes. »

* * *

Si je suis humble, les humbles viendront à moi et nous nous aimerons.

Si je suis vaillant, j'inspirerai du courage aux défail- lants et l'élite s'en trouvera accrue.

Si je suis mortifié, mes conseils seront persuasifs.

Si je suis serviable, mon influence rayonnera.

Si je suis religieux, j'obtiendrai, pour le prochain et pour moi-même, ce que la nature est impuissante à produire: c'est-à-dire la grâce qui fait les élus et le miracle qui assure la foi.

Puissé-je donc aussi me distinguer au service du Roi des rois !

3 - VII - 41

Malheur est bon

—Mais non, il n'y a pas seulement que des hommes pervers qui veulent corrompre des honnêtes femmes; il y a aussi des femmes perverses qui veulent séduire des hommes intègres. Avez-vous donc oublié l'histoire qui nous a été conservée de cet antique jeune homme, dix-sept ans, violemment jaloux par ses frères, vendu comme esclave à des commerçants de Galaad, revendu par eux, sur le marché, en Égypte à l'eunuque du Pharaon, et devenu bientôt grand intendant dans la maison de son maître? C'était, si vous vous souvenez, Joseph, fils de Jacob. Homme de confiance et, en quelque sorte, bienfaiteur du riche Putiphar, « Le Seigneur était avec lui, dit la Genèse, et tout lui réussissait heureusement. Le Seigneur bénit la maison de l'Égyptien, à cause de Joseph, et il multiplia tout son bien, tant à la ville qu'à la campagne. » L'Écriture ajoute encore ce détail qui en dit long: « Putiphar n'avait d'autre souci que de se mettre à table et de manger. »

De part et d'autre donc, tout va pour le mieux, dans le meilleur des mondes.

* * *

Mais voici venir la tribulation. Joseph n'est pas seulement intelligent; il n'est pas seulement habile; il est sain, il est beau et il est agréable. Au bout d'un certain temps, plus ou moins légère, plus ou moins passionnée, plus ou moins fidèle, l'épouse de son maître s'en éprend et va jusqu'à lui proposer la trahison. Mais c'est peine perdue.

La réaction de Joseph est toute de fidélité au devoir.

—Comment! Moi qui ai l'entière confiance du maître, moi à qui il a tout abandonné en gouverne sauf son épouse, je pourrais commettre contre lui si grand crime et pécher contre mon Dieu !

La pécheresse toutefois ne désarme point. Au contraire, elle se fait un point d'orgueil de vaincre la résistance du loyal majordome. Chaque jour elle revient à l'assaut, chaque jour, sans succès. Tout moyen lui devient bon. Elle le compromettra et le perdra, s'il ne cède. Une fois donc que Joseph vogue à son office et qu'il ne se trouve personne d'autre dans la maison, elle réitère sa provocation, le saisissant par son manteau pour le retenir. Mais il lui laisse entre les mains le manteau et s'enfuit hors de la maison. Blessée de ce souverain mépris, vindicative et cynique, elle appelle au secours.

—Cet Hébreu m'a insultée; il a voulu me faire violence, dit-elle à ses gens. Mais j'ai crié. Il s'est enfui. Voyez, il a laissé son manteau.

Elle dit de même à son époux qui, ne se possédant plus de colère, sans interrogation, sans contrôle, et de sa seule autorité, jette en prison celui qu'il regarde désormais comme un hypocrite et un traître. Madame est contente; elle savoure sa vengeance. Et Joseph paie au vice la rançon de sa vertu.

L'épreuve est dure; la catastrophe, inattendue; et la punition parfaitement imméritée. Par quoi l'on voit qu'il y a aussi un martyr de la calomnie.

* * *

Mais on sait le reste. Joseph, incarcéré, gagne les bonnes grâces du gouverneur de la prison; Joseph interprète les songes de l'échanson et du panetier en disgrâce; il interprète le songe du Pharaon. Vous rappelez-vous les sept vaches grasses et les sept vaches maigres, l'abondance que devait suivre la famine, et la prévoyance économique prônée au Pharaon par notre voyant? Du jour au lendemain, Joseph n'est plus esclave, il n'est plus prisonnier, il n'est plus étranger; il est vice-roi.

—Voici que je vous établis sur toute la terre d'Égypte; ouvrez la bouche et tout mon peuple vous obéira. Je n'aurai au-dessus de vous que mon trône de roi.

Et c'est tout de suite l'investiture: Le roi prend son propre anneau et le passe comme symbole à Joseph; il le fait revêtir comme les princes d'habits de fin lin, il lui met au cou le collier d'or du grand juge, puis, dans cet appareil, le fait monter sur le second de ses chars; un héraut crie devant lui que tout le monde fléchisse le genou. Le nouveau vice-roi, celui qui sauvera l'Égypte, n'a que trente ans. Il y a à peine treize ans qu'il y a été trafiqué en esclavage.

Or, chose frappante, toute sa faveur, toute son élévation lui vient justement de la calomnie dont l'a accablé l'épouse de Putiphar.

—Dieu, dit-il, m'a fait fructifier dans le pays de mon affliction.

En vérité, à quelque chose malheur est bon, injustice est bonne.

25—III—42





En Égypte

Tu abdiqueras

Ah ! oui, c'est vrai, tu as d'excellents et d'exemplaires parents ; tu as une sainte femme de mère, c'est entendu. Ton père, c'est la droiture personifiée ; c'est le parfait chrétien. Ta famille, c'est du bon monde ; c'est honnête et affable ; c'est tout à tous. On y trouve les meilleurs éléments d'une véritable élite. Et tu n'as à rougir de personne... de personne, dis-je, que de toi-même ; car, entre nous, mais très sérieusement, tu es en frais de forligner.

Tu promettais d'enchérir sur l'honneur des tiens ; aussi, pleins d'espérance et de fierté, nous te regardions grandir et monter.

Or, voilà que tu t'émancipes. Le joug te pèse ; le bât te blesse ; le mors t'impatiente. Il t'arrive de plus en plus fréquemment de te cabrer devant la discipline imposée.

Sans doute, n'es-tu pas le premier à posséder de beaux, de réels talents ; sans doute, n'es-tu pas le seul admiré, loué, adulé, et, trop faible, trop naïf ou trop vaniteux, à trouver ta perte dans ton succès même.

Tu ne te vois pas, bien sûr, car tu en rougiras, devenir de plus en plus fat, de plus en plus arrogant, entier, absolu. Tu ne vois pas de quoi gémissent tes admirateurs qui déchantent. Tu as des hauteurs, des exigences, des mépris pleins de cruauté.

On dirait que le cœur en toi s'atrophie. Tu ne sais plus, toi, jadis si empressé, rendre service ; tu ne sais plus te déranger ; tu ne t'imposes plus de corvées que pour des parties dites de plaisir ; tu as perdu tout dévouement. Et, tu trônes, drapé dans un égoïsme qui scandalise tout le monde, sauf tes favoris. Malheur désormais à qui refuse de jeter, en ton honneur, des grains d'encens dans la cassolette ! Celui-là, il est classé. Son partage, c'est ton antipathie, ta hautaine et dédaigneuse ironie, voire ton injustice ; car, en te vengeant, tu crois faire œuvre de justicier.

* * *

Mais les victoires de ton talent, mais tes facilités de culture, mais tes voyages, mais tes lectures, mais tes relations, tout cela ne pourrait-il pas tourner à ta perte ? Le mauvais usage des meilleures choses a-t-il jamais produit autre chose que malheur ?

Déjà ton esprit, infatué, s'égare et te conduit vers les sommets du ridicule ; déjà, dès longtemps, tu choisis mal tes maîtres, les pseudo-philosophes, et ton mentor et tes amis, et tes passe-temps, et tes plaisirs, et les objets de ta passion. Tu aimes mal, et, en délétères compagnies, tu gaspilles ta vertu, tes énergies et ta capacité d'aimer. Sans doute, éblouis-tu encore les personnes sans défiance et portes-tu comme une auréole, le prestige de ton estimable famille ; sans doute, les gens avertis veulent-ils encore et quand même te faire confiance et regarder comme accidentelles tes fredaines connues. Mais, veuille m'en croire, le beau bloc est entamé, de ton extraordinaire faveur. Il faut si peu, sur un miroir de prix, pour le déprécier grandement ! C'est à ce point, que les mieux disposés, autour de toi, ouvrent de grands yeux et cherchent à qui confier leur désappointement.

Or sais-tu ce que désormais je redouterai ? C'est que tu ne saches plus t'arrêter sur la pente du dévergondage ; que tu méprises tout paternel et bienveillant avis ; que tu lèves le masque, et, bravant tout le cercle de ceux qui t'aiment, marchant sur les cœurs que tu auras brisés, tu te proclames affranchi des vieux préjugés du dogme, de la morale et de la religion.

Nouvel Icare, tu voudras te fier à ton envergure. Mais, à mesure que s'approchent les heures graves de la vie, les moments de spéciale mais normale responsabilité, nous craignons que tu ne sois inférieur à tes tâches nouvelles, à tes devoirs, à ta vocation.

Toi aussi, tu abdiqueras.

Toi aussi, pour des motifs qui trahissent l'anémie de la volonté, le déséquilibre des puissances d'ordre, le désaxement des facultés maîtresses, tu demanderas d'être démis d'un noble poste et tu choisiras d'adorer une idole plutôt que de servir le Roi des rois.

Prince sans caractère, pour n'avoir pas voulu te laisser guider par les sages, tu désertteras, tu fuiras, tu rechercheras l'anonymat, l'incognito et l'insignifiance.

Hélas ! et malgré toutes les facilités du nom, de la famille, de la réputation, du talent, de la fortune, de la culture et de la grâce chrétienne !

Hélas ! oui, trois fois hélas ! tu abdiqueras.

8 - IV - 37

La tricheuse

—Je vous assure que cet enfant a quelque chose d'extraordinaire. Il n'est pas comme les autres. Faites-le examiner. Vous verrez.

Ainsi parlait, pour la centième fois peut-être, la voisine et l'amie de la mère d'un splendide bébé, à qui partout chacun faisait fête.

« Faites-le examiner... » se répétait la maman après le départ de la voisine. Mais mon enfant n'est point malade. Que peut-elle bien vouloir dire ? Toutefois, pour en avoir le cœur net, un jour, en secret, elle soumit son fils à l'examen du médecin de famille.

Le verdict fut étrange :

—Chère madame, dit le praticien, le cas n'est pas absolument rare. Je l'ai déjà rencontré plusieurs fois dans ma propre clientèle. Vous avez transmis à votre fils un cœur d'or.

—Un cœur d'or, docteur ?

—Oui, je dis bien, un cœur d'or. C'est un don, une récompense du ciel. À l'âge où il pourra en comprendre un peu la valeur, prévenez-le de sa richesse et du danger qu'il y a de la perdre ou de se la faire voler.

—Docteur, ce n'est presque point un avantage. Je suis condamnée à vivre dans des transes continuelles, dans une perpétuelle angoisse.

—Une bonne maman veille sur ses trésors. Et puis, il y a la grâce et les bénédictions d'En-Haut. Vous n'êtes point seule, madame, à veiller.

—Un cœur d'or, alors ! Vous êtes bien sûr, docteur ?

—On ne saurait s'y tromper. Tous les signes concordent.

Et les signes parurent de plus en plus et parlèrent. Ce fut même au point que tout le monde connut la merveille ; on se la révélait de proche en proche ; et rien dans le comportement de l'enfant ne démentait le privilège ; les groupes se taisaient sur son passage pour mieux l'admirer.



Tu as perdu tout dévouement...

—Ce bambin a un cœur d'or, ma chère. Ah ! si le mien en avait reçu autant... Chanceuse de mère, va !

Le garçonnet grandit, ses maîtres le citaient discrètement comme exemple :

—Regardez donc faire votre heureux confrère... Ne vous contentez point de l'aimer. Prenez modèle. Imitiez son bon cœur. Quel ami pour vous ! Quel conseiller !

Puis, d'autres mamans subirent la bonne impression du jeune homme :

—Invite-le. Sois gentille pour lui. On ne sait pas. Ça te ferait un si bon mari !

Perspicace, quelqu'une avait répondu à semblable conseil :

—Maman, il ne faut pas y prétendre. C'est là un cœur de prêtre. Si vous le connaissiez comme nous le connaissons !... Il n'est sûrement pas pour nous autres.

Et comme un Mage moderne, l'étudiant, suivant l'étoile, semblait porter vers le Sauveur l'or pur de son grand cœur.

Hélas ! il devait sur son chemin rencontrer Hérode et apprendre de lui que, de l'or, cela se monnaie et se négocie et se dépense, qu'il avait bien tort de vouloir en acquérir des biens immatériels, impalpables, éloignés et problématiques quand il avait tous les plaisirs à sa portée et à sa disposition. Pauvre mage imprudent et mal conseillé ! Pauvre orphelin ! Et pauvre orgueilleux qui ne voulut pas du conseil des sages !

Ah ! au début, il ne voulut point risquer tout son avoir ; à peine quelques paillettes, quelques parcelles, quelques lingots. Mais lorsqu'on se rendit compte qu'il avait consenti à entamer son trésor, tous les cupides l'entourèrent, pour le guetter et l'exploiter.

Si bien, que, peu à peu, il se trouva sans cœur du tout, épuisé, incapable d'affection saine, d'action généreuse, de généreux élans. Sans cœur ! y pensez-vous ?

Un moment, il eut conscience de l'immense perte et, dans son indigence, il voulut réclamer son bien. La voleuse, sardoniquement, lui rit au nez :

— Votre cœur ? Eh quoi ! Ne me l'avez-vous point donné ? N'est-ce point désormais ma chose ? D'ailleurs, pour ce qu'il en reste !... Et pour ce que ce reste vaut !

— Je redemande ce qui reste... Au nom de ce que vous avez encore de sacré, au nom de ma pauvre mère de qui je le tenais.

— Eh bien, soit ! Prenez ceci.

Et l'accapareuse remit à son amant quelque chose de noir, de laid et de dur... un cœur de pierre.

Triché, leurré, blasé, attaché tout de même à l'infâme, le misérable entreprit de s'y faire.

Il paraît même qu'il y réussit.

Il s'accoutuma à son cœur de pierre ; mais quel revers de vie et quel honteux spectacle !

Le beau jeune homme de naguère, l'objet d'envie, le rayonneur de charme, l'apôtre irrésistible, devenu une sorte de Caïn qu'on évite et qu'on se montre avec terreur comme un maudit de l'Éternel. Le futur prêtre devenu concubine !

* * *

Or, un fils est né à celle qui lui avait volé son cœur. Ce fils, il gît à la Crèche, innocent, parmi les centaines de petits reniés, faisant, aux étrangères qui en prennent soin, des sourires et des joies destinés à sa mère et à son père.

L'autre jour, nous avons tenté de réhabiliter le trio ; nous avons suggéré un mariage pour l'amour du petit.

La mère était là, le père aussi, et nous leur avons mis l'enfant sous les yeux.

C'est un peu le jugement de Salomon. Quand il y a des ressources et des espoirs, ils paraissent en cette épreuve. Ici, rien à espérer.

Quelques larmes chez la maman, plus curieuse, plus nerveuse, un regard presque indifférent chez le père.

— M. l'abbé, dit-il, je n'ai rien à voir là dedans. Votre institution n'est-elle pas justement pour des cas de même ? J'espère que vous allez me laisser tranquille avec cela. Pour ma part, je ne veux plus en entendre parler. Moi, je fais ma vie. Cet enfant-là, qu'il fasse la sienne. Vous êtes ici pour l'aider. Vous êtes payés pour cela. Toi, arrête de pleurer. Viens-t'en !...

* * *

Et l'homme qui jadis posséda, héritage de sa mère, un cœur d'or, un cœur de prêtre, repartit, dur et cynique, avec sa complice molle et perplexe.

Mais qui donc, avec un cœur de pierre, a jamais pu aimer, fût-ce son propre enfant ?

Débauche ! c'est toi, la voleuse, toi, l'accapareuse des cœurs d'or ! Débauche ! c'est toi, la tricheuse,



Débauche, c'est toi...

toi, qui donnes des cœurs de pierre à ceux qui veulent retrouver le beau métal d'antan. Débauche, c'est toi, la grande instigatrice des abandons d'enfants.

11 - XI - 35

Le malfaiteur

C'était, tout au fond d'une tranquille campagne, une de ces braves familles où des siècles de rotture ont constitué une vraie noblesse de caractère.

On n'y était point riche ; mais, dans une belle simplicité de goût et de train de vie, on était heureux.

Il y avait bien déjà huit enfants autour de la table ; cependant le père suffisait encore aux besoins de tout son monde. L'aînée était une fille, jolie, gaie, prime-sautière, aimable en un mot. Chacun disait :

— Une belle enfant que Marie ; et d'une si bonne famille ! sûrement qu'il y a pour elle quelque part un bon mari ! C'est l'image de sa mère...

Et de plus sages ajoutaient :

— Laissez-la mûrir un peu encore ; elle n'a toujours bien que dix-huit ans...

Une brave fille quoi !

Tout le monde lui était sympathique, dans le rang comme au village.

* * *

Un soir de noces, chez des gens de parenté plutôt éloignée, Marie fit la rencontre d'une ancienne compagne de classe, devenue servante à la ville voisine.

Naturellement, la servante était en plus récente et plus frappante toilette que l'humble fille des champs ; et ce fut le sujet pour Marie de compliments extérieurs et de regrets intérieurs.

— Bienheureuses, pensait-elle, les filles qui gagnent leur vie ? Elles ne se sentent pas à charge chaque fois qu'il faut quelque habillement ; et elles suivent la mode...

La servante devinait-elle, derrière l'admiration de Marie, ses vagues tentations ?

— Pourquoi ce que tu ne viendrais pas travailler en ville ? Je te piloterai ; je te ferai trouver une bonne place ; bien mieux que ça, je t'enseignerai le moyen d'avoir de belles toilettes à bon marché. Je retourne après-demain ; profite-en pour partir.



L'auto, l'argent, un mauvais cœur, il n'en faut pas plus...

— Je ne sais pas si mes parents voudront.

— Bah ! que tes parents ne refusent pas ton bonheur et leur avantage. Comme tu es là, tu leur es à charge. Dans un mois, tu les aideras. Tu n'aimerais pas cela, envoyer une belle robe à ta maman, une belle cravate à ton papa, des jouets pour les plus jeunes, du linge à tes petites sœurs ? Viens-t'en gagner de l'argent !

* * *

Et Marie est partie.

Elle est partie avec la permission extorquée plutôt qu'accordée. Elle est partie, sous prétexte d'aider ; on lui a exprimé des appréhensions ; elle est si jeune, elle a si peu d'expérience ; elle se fie si facilement à tout son entourage ; s'il allait arriver quelque malheur !

— Mais quel malheur, maman ? Ma foi ! j'ai envie de dire que vous êtes folle...

L'âpre attirance d'un monde avilissant la rendait déjà cruelle pour sa mère.

* * *

Marie ne trouva pas tout de suite la place rêvée.

Marie ne gagna pas les gages entrevus.

Marie n'envoya ni argent ni cadeaux.

Marie dut se plier à des exigences de milieu, de conditions, de fréquentations qui émaillèrent vite sa pudeur d'enfant saine et bien élevée.

Son langage, sa tenue, sa conscience subirent les plus graves atteintes. Dans son affolement, le frein salutaire de la confession fréquente lui fit peur. La honte, d'une part, et un progressif attachement à son inconduite en eurent vite fait une épave.

Marie fut trois mois sans donner de nouvelles.

Marie fut malade, mais ne voulut pas de l'hospitalité de ses parents...

* * *

Le père alors n'y tint plus. Un sorte d'intuition lui fit voir sa fille en proie à la misère, et il partit à sa recherche.

En deux ou trois étapes, il rejoignit sa fille, et comprit d'un seul coup d'œil, la déchéance morale de son enfant. Elle fut d'abord arrogante et effrontée.

Il resta père, c'est-à-dire miséricordieux, patient, affectueux, voulant à tout prix, sauver d'une perte totale celle qu'il avait si souvent autrefois appelée son trésor.

Et Marie rentra au foyer, pauvre, malade, déshonorée.

* * *

Deux mois plus tard à Québec : un couple se présente à l'Hôpital de la Miséricorde :

L'homme, sans être âgé, paraît accablé ; il a les yeux rougis ; sa voix tremble :

— Ma sœur, dit-il, je viens de conduire ma pauvre femme à l'Hôpital S.-Michel-Archange et je vous amène ma fille. C'est le comble du malheur. La maman n'a pu surmonter le chagrin qui lui venait du déshonneur de sa fille. Malgré tous nos soins, tous nos encouragements, tous nos raisonnements, sa raison a sombré... peut-être pour jamais. Ayez pitié de moi ! ayez pitié de ses enfants ! Ah ! si je n'avais pas été si mou ! Si j'avais donc gardé ma fille à la maison !

Ma sœur, faites prier pour toute la famille, ceux qui restent et celles qui sont parties... Je reviendrai prendre des nouvelles. Bonjour, Marie. Embrasse-moi. Sois bonne fille...

Et l'adieu tragique, déchirant, s'achève dans les sanglots.

L'homme alors s'en retourne, le cœur brisé, au foyer doublement vide.

De son côté, la religieuse veut consoler la nouvelle patiente.

— Dire, mère, que maman est à l'Asile et que c'est ma faute !...

* * *

Nous traversons, l'autre jour, la petite ville où Marie s'est perdue.

Une voiture passa.

— Voyez-vous, nous dit un ami, l'homme qui est au volant ? C'est un malfaiteur en liberté.

— Comment cela ?

— C'est un corrupteur de jeunes filles, un homme marié. Il n'y a pas trois mois, la mère d'une fille qu'il avait débauchée est devenue folle ; elle est partie pour Québec en même temps que sa fille...

On ne compte plus ses victimes.

L'auto, l'argent, un mauvais cœur, il n'en faut pas plus pour gaspiller les filles sans surveillance.

* * *

Un enfant à la Crèche, une fille de bonne souche déshonorée, une mère de famille à l'Hôpital des aliénés, allons ! le malfaiteur, allons ! le corrupteur, allons ! le père illégitime, fléau social, scandale vivant, cesse tes irréparables ravages !

Arrête un instant ; contemple ton œuvre.

Egoïste, viens à la Crèche ; contemple l'œuvre de tes pareils.

Aveugle qui ne veut point voir, ouvre les yeux.

Et tu ne dormiras plus si tranquille...

1 - IX - 32



Voleur de filles

Elle eût pu s'en exempter, mais elle avait tenu à courir la grande aventure de la domesticité en ville. Sans doute avait-elle été un peu désarçonnée lorsqu'à ses demandes de renseignements, on avait répondu : Il y a, à Québec, quatre mille chômeuses dont plusieurs, isolées, orphelines, délaissées, réduites à la misère noire ; si elle avait, à la campagne, de quoi manger, se vêtir et se coucher, elle était cent fois mieux d'y rester que de venir faire queue dans les bureaux de placement ou encore maladroitement se placer elle-même.

Par malheur, elle était d'un groupe où les étourdis, parlant plus fort, sont plus facilement écoutés.

— Moi, de toi, j'irais pareil. D'abord, tu as de l'apparence. Tu es grande, solidement charpentée, tu annonces la santé. Tu as l'air honnête. Et puis... ah ! je voudrais bien avoir ces yeux-là, moi !... Ça ne me coûterait pas d'aller me présenter. Je t'assure que je dépasserais vite en chemin toutes les chômeuses de Québec. Te placer, toi ? je ne te donne pas une journée en ville à rien faire...

* * *

Et c'est vrai qu'elle se plaça facilement.

Imaginez-vous, écrivit-elle à ses parents, que j'étais encore à bord du train et que déjà j'avais une bonne adresse. Et c'est où je travaille : l'homme et la femme seuls. Lui, un homme un peu âgé ; elle, à peu près de mon âge. C'est du drôle de monde, mais ils me paient bien. Le reste, ça ne me regarde pas. Ils m'ont dit de faire ma religion et que, si je savais me mêler de mes affaires, ils me garderaient longtemps. J'ai douze piastres par mois. Partout, c'est huit, disent-ils. Comptez-vous que je suis chanceuse ! Dites à M. le Curé de ne pas s'inquiéter, que je suis correcte et que je vais le rester...

* * *

Puis, progressivement, mais comme par fatalité, ce furent la négligence, l'émancipation et la déchéance. Ni les conversations, ni les exemples, ni les fréquentations ne pouvaient conduire à autre chose. L'histoire de centaines de braves filles, excellentes en leur milieu moins dangereux et mieux surveillé, se répéta.

Humiliée, désemparée, sans le sou, elle vint se réfugier à l'Hôpital de la Miséricorde.

Ce séjour lui valut sa réfection morale. Il y eut reviviscence de la première éducation ; l'esprit de foi

et les soucis surnaturels reprirent le dessus. Vraie conversion, vraie consolation aussi. L'âme triomphait de la chair. La grâce avait vaincu l'animalité. Et notre rachetée, après six mois, nantie d'excellentes résolutions, humble désormais, et sage, et prudente... et mère, allait repartir pour le monde redoutable qui lui avait fait tant de mal.

Elle s'en alla au Foyer des jeunes filles et choisit judicieusement, avec la Directrice, une place des plus recommandables.

— Voulez-vous, pour plus de sûreté, aller voir cela ? Si c'est comme vous désirez, vous viendrez chercher votre valise.

— Très bien, mademoiselle.

— Alors, je vous appelle un taxi. Et je téléphone à la dame.

Sitôt dit, sitôt fait.

Mais au bout d'une demi-heure, la dame avertissait au Foyer que sa servante n'arrivait toujours pas.

Ennui ! Inquiétude ! Angoisse des bonnes âmes, mais obscurité complète !



Le soir, à la Crèche, revenait, éplorée, consternée, notre fille. Et elle raconta son odyssée.

Le chauffeur, sans dire un mot, l'avait conduite à une certaine maison d'apparence cossue et, toujours silencieux, l'y avait introduite.

Là, joyeuse et bruyante compagnie. On dansait, on buvait, on jouait aux cartes, dans un pêle-mêle, un négligé, un débraillé à faire peur.

Elle se mit à pleurer.

On lui dit de ne pas avoir peur, qu'elle serait bien traitée, qu'elle aurait peu d'ouvrage et beaucoup de liberté, et des amis, et du plaisir.

Une idée lui vint alors. Elle fit mine de tout accepter, se mêla, encore triste, histoire de s'initier, à la compagnie et à la conversation... puis, apparemment apprivoisée, apparemment décidée de rester, prétextant d'aller chercher sa valise, elle manda par téléphone un nouveau taxi.

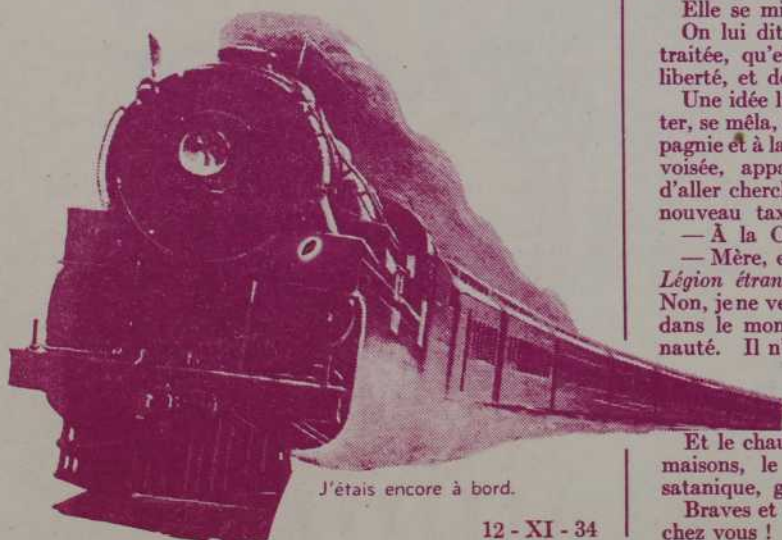
— À la Crèche ! dit-elle.

— Mère, en grâce, gardez-moi. Prenez-moi dans la Légion étrangère. Je resterai au service des enfants. Non, j'en veux plus sortir d'ici. La meilleure prudence dans le monde ne vaut pas la paix de votre communauté. Il n'y a plus qu'ici où je sois chez moi.

* * *

Et le chauffeur de taxi, le pourvoyeur de mauvaises maisons, le voleur de filles, anonyme, introuvable, satanique, guette une prochaine proie.

Braves et honnêtes filles de la campagne, restez donc chez vous !



J'étais encore à bord.

"Monsieur"

Il s'agit d'une petite fille qui, orpheline à trois ans, et, délaissée, fit toute son éducation sur les genoux de la charité. Elle grandit en faisant des stages plus ou moins prolongés dans les hospices. En classe, ce n'était pas un phénix. Au travail, ce n'était point un as. En fait de piété, elle laissait à désirer. Mais cette médiocrité toutefois, sans être dorée, n'était pas alarmante.

Vous avez des milliers d'enfants semblables à elle dans nos couvents: satisfaites de peu et peu mortifiées, coquettes pour ainsi dire malgré elles et comme heureuses de cette fatalité, déjà vaines, éprises d'elles-mêmes et ne demandant que le partage de cette personnelle adulation. Petits personnages déjà trop grands !

Ces sortes de jeunes filles fondent les plus grandes craintes de qui en est chargé parce qu'on les sait toujours prêtes aux plus grandes imprudences. Il faut voir pour elles et, pour elles, conjurer le péril; autrement elles se jetteront dans ses bras.

Ne sont-elles pas, avant tout, sensibles à la cajolerie ? Or, la psychologie du vice est celle-là même du renard de la fable: le renard s'adresse à ce qu'il y a de moins sympathique et de moins brillant parmi les oiseaux. Mais qu'à cela ne tienne !

« Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage... » Et cœtera.

Naturellement,

« À ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie. »

Il veut se faire valoir; il veut corroborer d'une démonstration pratique l'avantage qu'on lui trouve. Il entre dans les vues perfides de l'interlocuteur.

Et mal lui en prend. Du reste, le renard lui-même tire la caustique conclusion:

« Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

Ainsi en va-t-il de l'honneur et de la vertu d'innombrables jeunes filles auxquelles d'innombrables jeunes gens ne font une prétendue cour que pour les avantages sordides qu'ils en espèrent.

Tout séducteur vit aux dépens des filles qui l'écoutent; et les dépens de ces filles, moraux et matériels, sont incalculables.

* * *

Il y a tout de même, dans la vie de telles jeunes protégées, un moment où l'on croit opportun de les habituer à voler de leurs propres ailes. L'aigle et le passereau entraînant leurs petits nous prêchent d'exemple.

Notre orpheline, donc, était passée de l'orphelinat où elle avait atteint la limite d'âge à un patronage d'où, chaque jour, elle allait travailler à domicile. C'était un progrès de son éducation: elle s'appropriait ainsi au monde; elle s'aguerrissait, est-ce bien le mot ? sous une direction clairvoyante et maternelle.

Les tâches ménagères lui plaisaient. Elle aimait aussi le soin des petits enfants. Elle savait les amuser. Elle était propre, empressée, ponctuelle et franche. Les dames qui l'employaient étaient contentes; les religieuses qui la dirigeaient de même.

L'orpheline avait trouvé sa voie; pour un temps, du moins.

* * *

Un jour, un monsieur se présenta, muni d'une recommandation comme on n'en voit pas souvent et portant

signature d'un excellent curé; une jeune fille, y disait-on, ne saurait trouver milieu plus chrétien, meilleure surveillance et meilleurs exemples. Elle serait traitée comme l'enfant de la maison, comme les autres enfants de la famille. Il y en a trois en bas âge.

N'est-ce point là, tout indiquée, la place de notre patronnée ?

Du reste, la proposition l'enchantait. Et chacun se félicitait d'un si heureux placement.

Puis, des semaines, des mois se passent.

Rien que de bonnes nouvelles.

C'est comme on a dit; elle fait la meilleure des bonnes. Madame l'aime; les enfants l'aiment; monsieur dit qu'il n'a jamais vu sa pareille.

Elle ne sort point. Elle ne fume point. Elle ne mâche pas même de gomme. C'est un sujet distingué.

* * *

Comme il fallut déchanter tout de même, l'autre soir, quand on nous l'amena, honteuse, en larmes, déshonorée.

— C'est « monsieur », dit-elle, qui m'aimait trop !

Et il a fallu se rendre à l'évidence de la catastrophe.

Monsieur a détruit, en quelques semaines, ce que la charité chrétienne avait mis plus de quinze années à construire.

Comment qualifier une aussi criminelle conduite, une aussi noire hypocrisie, un aussi lâche scandale ?

Monsieur mériterait sûrement le pénitencier; monsieur, à cause de madame et des petits enfants, ne sera pas incarcéré.

Monsieur gardera son sourire douteux et la Crèche le fils de ses œuvres.

Mais, incontestablement, monsieur est un indigne.

16 - IX - 41



C'est un sujet distingué

L'incommensurable

L'incommensurable, ce n'est pas, comme vous pouvez le penser, le sable de la mer, ce n'est pas l'ensemble des constellations célestes, ce n'est pas l'espace où se meut notre vaste univers. Non. L'incommensurable, c'est la lâcheté tellement fréquente des pécheurs d'aujourd'hui, devant les responsabilités conséquentes à leurs méfaits. Pour un brave, pour un consciencieux, pour un réparateur surtout, que de trembleurs, que de menteurs, que de pleutres !

un prêtre. Tous lui ont dit qu'il était tenu, au moins, aux frais de gésine, qu'il conviendrait qu'il pourvût à son enfant, et que, s'il avait l'intention d'épouser cette fille, il ne devrait pas abandonner mais retenir le fruit de son péché. Supputant alors ce que coûterait la conclusion d'une aventure inaugurée dans la gratuité, il a vu tout à coup, par un effet du sort, s'évanouir ses épargnes et s'engager son salaire. Il a vu le courroux de son père et les larmes de sa mère. Il a vu le scandale de tout son entourage. Pris de panique, il a déserté. Il a fui. Il s'est caché. Il n'a plus donné signe de vie.

Adieu, les promesses ! Adieu, les réparations ! Adieu, l'amour !



Justice imminente

Ne le voyons-nous pas, au moins une fois par jour, à la Crèche, ce cas de la fille en peine et sans le sou, abandonnée, reniée, méprisée par celui qui l'a mise à mal, et implorant de nous son hospitalisation. Elle fait réellement pitié: Son «ami» lui disait qu'il l'aimait; et sotté, elle le croyait; plus sotté encore, elle lui croyait le droit de la gâter. Il lui disait qu'il l'épouserait; et sotté, elle le croyait; plus sotté encore, elle lui abandonnait ce qui fait l'honneur, le mérite et la dot de la véritable épouse. Il l'assurait qu'entre eux, désormais, ce serait à la vie et à la mort; sotté toujours, elle le croyait; plus sotté encore, elle s'exposait aux pires malheurs, comptant aveuglément sur lui pour la protéger. Mais voilà qu'un jour, contre toute ruse et contre toute espérance, le malheur est apparu, imminent et certain. Elle s'est alors jetée dans les bras de son protecteur, en criant au secours. Hypocrite, celui-ci l'a enveloppée de sympathie; il l'a assurée de son concours; il s'est chargé de tout. Un vrai chevalier du temps de la chevalerie ! Et ces promesses, ces engagements, ces réconforts, il les a multipliés à chacune de leurs entrevues qu'il a cependant voulu espacer de plus en plus. Entre temps, il a interrogé un ami; il a pressenti un avocat; il a consulté

Il semblerait, n'est-ce pas, qu'en pays chrétien, avec une morale chrétienne puisée à d'authentiques sources, avec une éducation, une tête et un cœur normaux, quiconque cause à autrui un injuste dommage doit se sentir et se croire tenu à une intégrale réparation; et cela, même s'il n'en a pas, même s'il ne prévoit pas devoir en avoir le moyen. Ses dispositions intérieures, son attitude extérieure, ses relations avec la personne lésée doivent toujours être d'un débiteur sincère, logique et appliqué à la réparation.

A-t-il brisé un carreau chez le plus riche citoyen du canton, a-t-il égaré un article, un outil, un meuble, un livre, a-t-il causé une blessure, une infirmité, une perte de vie, a-t-il fait perdre une situation, une somme d'argent, il se sent tenu à une compensation, tant que le perdant n'a pas renoncé à son droit ou à sa réclamation. Il ne faut rien de moins que la remise d'une dette, quand on est insolvable, pour s'en regarder comme libéré.

Et c'est pourquoi, si le sang de Caïn criait déjà vengeance vers le ciel, tant d'injustices causées à tant de filles et de petits enfants qui s'en viennent tous les jours aboutir à la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, et dans toutes les autres institutions du même genre,

attirent sur tant de lâches individus ce qu'ils regardent comme des malchances, des injustices du sort ou des persécutions et qui sont tout simplement des punitions de la justice divine.

Crime doesn't pay! clament les moralistes américains. Et c'est vrai. Le criminel le plus secret n'est plus heureux; il perd la paix de la conscience; la honte le menace; le mépris de ses concitoyens, la justice publique, et ce que d'aucuns appellent la justice immanente achèvent de tourmenter celui qui d'avance a l'impression d'être un damné.

* * *

Il ne se passe pas de mois que les journaux ne rapportent parmi tant d'accidents de toutes sortes quelque malheur survenu à quelqu'un dont nous connaissons les injustices. C'est vrai que tout se paie. C'est vrai que l'injustice appelle le malheur. Comme, du reste, c'est vrai que l'esprit de justice rend son homme heureux. Le bon Dieu aime celui qui reconnaît sa faute et sa dette.

Il n'y a pas des siècles, les dépêches nous apprenaient la condamnation à quinze ans de pénitencier d'un effronté dont nous gardons, en souvenir, depuis dix ans, un chèque sans provision de cent cinquante piastres. Et il n'y a pas des siècles non plus nous revoyions au parloir le chef d'une famille dont le premier enfant naquit chez nous, mais pour l'amour duquel ses père et mère crurent devoir se marier.

— J'ai toujours été heureux depuis ce moment-là, nous disait-il. Tout va bien. J'ai une bonne femme; elle élève bien nos enfants. Mon patron m'a trois fois augmenté mon salaire sans que je le lui demande. J'ai acheté une maison et je la paie. Vraiment, M. l'abbé, nous touchons du doigt la bénédiction du bon Dieu.

Moralité: Il y a une incommensurable lâcheté qui est de l'homme; il y a une infinie justice, une infinie miséricorde, une infinie providence qui sont de Dieu. Et tout malfaiteur peut choisir en quel abîme se jeter.

5 - II - 42

Le vilain !

C'était... Mais qu'importe quand et qui c'était, appelons le personnage "Il" et disons que ce n'était pas il y a un siècle.

"Il" donc, joyeux viveur, adulé au grand soleil, méprisé sous le manteau, avait un fils hospitalisé à la Crèche. "Il" portait allègrement, les deux mains dans les poches, ce qu'on croirait un lourd fardeau pour un homme de cœur.

Un groupement professionnel faisait visite à la Crèche. "Il" n'avait pu, vu la charge qu'il y occupait, se soustraire à la promenade ni s'abstenir de montrer à un fils abandonné le visage d'un père comme il n'en faudrait pas. Sûr de son incognito, "Il" évolua à merveille.

— Mère supérieure, les parents de ces pauvres enfants ne doivent pas les abandonner facilement. Les pères paient pension ?

— Un ou deux pères, monsieur, sur sept cents, sur des milliers, devrais-je dire.

— Faut-il être égoïstes ! n'est-ce pas, M. l'abbé ?

— Égoïstes n'est pas le mot, cher monsieur.

— Vous avez bien raison. Et je le dis tout bas devant les bonnes sœurs, mais ça prend des "saprés cochons" ! passez-moi l'expression.

— Je vous la passe d'autant plus volontiers qu'elle rend exactement ma pensée. Ils ont les moyens; ils sont à leurs plaisirs; et les bonnes sœurs sont à quêter et l'Assistance publique à prélever des taxes.

— C'est vraiment odieux. Vous devriez trouver un moyen de rejoindre ces gens-là et de leur faire rendre gorge.

— Eh non ! voyez-vous, nous ne sommes point ici pour la police mais pour la charité. Soyez tranquille, cependant. La Providence a le bras long. Et s'il y a une chose dont l'expérience nous a convaincus, c'est que, tôt ou tard, très tôt parfois, parfois aussi très tard, mais la plupart du temps ici-bas, tout se paie.

— Ah oui ? Vous avez observé cela ?

— Nous l'avons observé, nous l'observons, et nous ne cesserons de l'apercevoir. Tout se paie, vous dis-je !

* * *

Le dernier visiteur sorti, deux personnes se regardaient dans les yeux, faisant la même réflexion :

— Ah ! le comédien ! s'écria la supérieure. Et dire qu'il part tout content de lui et qu'on ne peut rien laisser voir. Cher secret professionnel, va !

* * *

Mais le dernier acte du drame n'était point encore déroulé.

Une heure après, dans la même voiture, bien reconnaissable, qui avait amené "Il" et ses confrères, "Il" faisait, à l'ombre des grands arbres d'une de nos grandes routes, du stationnement à deux. Une heure après la comédie, "Il" préludait à un nouveau malheur, à un nouvel abandon.

Et le hasard voulait qu'il fût repéré par celui-là même qui l'avait entendu pérorer, tout au long d'une visite, scandalisé de la multiplicité des abandons et du sans-gêne et du sans-cœur des hommes qui ne veulent point pourvoir au fruit de leur péché.

— Ah ! le vilain ! s'écria cette fois, la mère supérieure, en apprenant la chose.

Oui, le vilain ! le sans-cœur ! le... mais pourquoi usions-nous du style de l'hypocrite débaucheur de filles ?

7 - III - 35



"Week-end"

— Et vous dites, ma fille, que celui qui vous a perdue d'honneur et de santé, ne peut rien faire, ne peut rien payer de vos frais d'hôpital ?

— Absolument rien, Mère.

— Comment cela ?

— Mère, il est mort.

— Mort ?

— Il s'est noyé.

— Y a-t-il longtemps ?

— Il y a un mois.

— Une mort bien imprévue alors...

— Oui, mère, et une terrible leçon. Je n'y pense jamais sans frémir.

— On voit souvent des conversions qui coûtent la vie d'une ou plusieurs personnes.

— C'est mon cas. Imaginez, mère, que j'étais ouvrière, pauvre, sans surveillance et attachée à cet homme qui, sous promesse de mariage prochain, m'a-

vait complètement débauchée. Un midi, le vendredi, il vint me reconduire à la filature. Chemin faisant, — Que dirais-tu, fit-il, d'un week-end à Montréal en auto ? Nous aurions du plaisir...

Je répondis :
— À condition de nous y rendre... Tu conduis si vite que j'ai toujours peur de sauter dans l'éternité avec toi... Et nous serions mal reçus, tu sais.
— Bah ! bah ! pas de sermons ! hein ? Nous y allons ?
— Entendu !
Et nous nous étions séparés sur ce mauvais projet.

* * *

Qu'advint-il ensuite de mon compagnon ?

Le journal du lendemain devait me l'apprendre. Peu de temps après m'avoir laissée, vers les deux heures, il avait fait monter dans sa voiture un compère ; ensemble ils avaient voulu fuir la chaleur des rues de la ville ; et ils étaient partis à l'aventure dans la montagne. Une belle rivière se présenta, ils décidèrent de s'y baigner.

Mon ami se jeta à l'eau et, bon nageur, pourtant, descendit au fond comme une masse.

On ne l'en retira que deux heures plus tard.

— Que fîtes-vous alors, de votre côté ?

— Mère, j'allai au plus tôt trouver un prêtre et me confesser. J'assistai, inconnue, aux funérailles. Depuis, je n'ai cessé de prier le bon Dieu d'avoir pitié de son âme.

Mère, croyez-vous qu'il soit damné ?

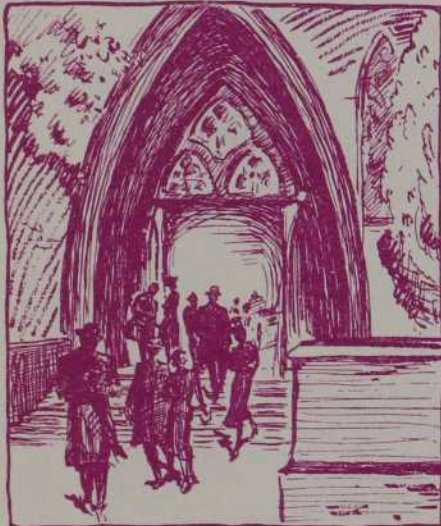
— Il a pu avoir le temps de se reconnaître, ma fille ; mais quelle triste fin de semaine !

Et pour vous, quelle invite à la persévérance !

— Mère, priez pour une grande malheureuse, priez pour le petit orphelin de demain.

Et dans un sanglot tragique la pauvre fille achève d'implorer pitié.

5 - VII - 33



J'assistai, inconnue, aux funérailles...

Tu l'as tuée...

Jeune homme, entre nous, bien entre nous, tu l'as tuée, cette jeune fille.

Tu te récries ?

Tu as tort.

Réfléchis plutôt.

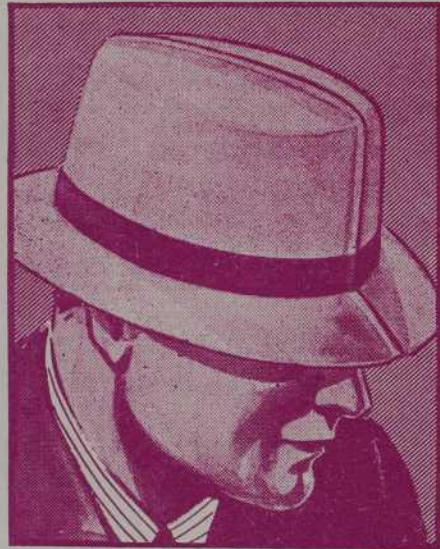
Et repasse les faits.

Rappelle-toi cette jeune fille intacte, foncièrement honnête et agréable, avec qui tu te liais d'amitié il y aurait eu bientôt trois ans.

Tu étais hypocrite, insinuant, beau parleur et on était sans défiance.

Tu te fis aimer.

Tu obtins des relâchements à la surveillance ordinaire des parents.



Tu l'as tuée...

Tu obtins des relâchements à la retenue naturelle de la jeune fille.

Tu l'initias, petit à petit, à des pratiques que réprouve la morale catholique.

Tout ton travail, sous des dehors d'affection, était inspiré par la passion.

De mariage tu ne voulais guère.

De conscience tu ne te souciais plus.

Ta règle, c'était ton appétit.

* * *

Souviens-toi quand ton amie, au sortir d'une retraite, voulut être fidèle à son ferme propos et rompre votre liaison coupable. Que ne fis-tu pas pour la détourner de ce noble dessein ?

Tant et si bien que, Satan et toi, vous l'emportâtes sur la grâce.

Hélas, éloignée désormais des sacrements libérateurs, abandonnée à ton unique direction, dans quel abîme d'inconduite ne descendit pas l'ingénue d'autrefois ?

Tu avais de l'argent, de ce maudit argent qui séduit et perd tant de pauvres filles.

Sous des prétextes spécieux, tu arrachas à un foyer qui offrait encore quelques entraves à tes déprédations morales, celle qui était devenue ton esclave.

Avilie à son tour et dévoyée, ni la voix d'un sang pur, ni le souvenir d'une adolescence sans tache, ni l'enseignement moral, ni le bel entraînement d'une éducation catholique, ni la peur du déshonneur, ni la menace évangélique d'une peine éternelle, rien de sérieux ne compta plus, ni pour ses yeux, ni pour sa tête, ni pour son cœur.

Ce fut la conjonction de deux égoïsmes.

* * *

Eh bien ! ce qui devait arriver est arrivé.

Vous aviez refusé de vous séparer pour des raisons d'ordre surnaturel ; vous l'avez dû faire pour une banale chicane.

Au fait, cette chicane, ne fut-ce pas encore là une de tes procédés égoïstes ?

Ne fus-tu pas heureux, en tout cas, de te soustraire à des dépenses imminentes qui te répugnaient parce qu'elles ne te rapporteraient pas compensations ?

Lâche, ne fus-tu pas aussi lâcheur ?

En tout cas, ta victime, après trois mois d'abandon, lamentable épave d'un lugubre naufrage, est venue échouer pauvre, dénuée, découragée, à la salle commune de l'Hôpital de la Miséricorde.

Le Bon-Pasteur lui a ouvert les bras.

Le Bon-Pasteur lui a ouvert les yeux.

Que dis-je ? Le Bon-Pasteur lui a ouvert le ciel.

* * *

Cela, tu l'ignorais.

Tu ne savais pas que, mal préparée à la délivrance de son déshonorant fardeau, empoisonnée par la débauche, par la misère, par le fruit même de son désordre, elle avait terminé par une hémorragie cérébrale toute une série de crises d'éclampsie.

Elle était venue trop tard.

Ici, nous considérons comme providentiel qu'elle nous soit venue quand même.

Elle s'est convertie.

Elle a offert sa vie en réparation de son passé et même du tien.

Chose émouvante, son sacrifice a été agréé.

Peut-être est-elle encore au purgatoire ; elle est sûrement dans le chemin du ciel. C'est l'œuvre du Bon-Pasteur.

Ton œuvre, à toi, c'est de l'avoir conduite, à la fleur de l'âge, dans une fosse, au cimetière.

Il n'y a pas à se le cacher, tu l'as tuée...

22 - II - 33

Noble malgré tout

Ce n'était un mystère pour aucun de ceux de sa génération que le docteur X..., fort en vue et fort à l'aise, avait eu une jeunesse particulièrement aventureuse.

Son nom et sa personne avaient même été mêlés, dans le temps, à un tragique abandon d'enfant.

Il avait commis cette lâcheté de se dérober à des responsabilités paternelles que seul un procès révélateur, dont l'autre partie ne voulait pas, aurait pu le forcer à reconnaître.

Il avait obstinément renié son enfant et la compagne de son désordre.

Mais la famille déshonorée, déçue, désabusée, l'avait averti que du moins son enfant porterait devant le monde, et dans les actes de l'état civil, comme une accusation permanente, le nom de famille de son père naturel.

— Bah ! s'était-il dit, ils n'oseront pas ! Ils redouteront une poursuite devant les tribunaux.

Et il avait cherché dans d'autres aventures l'oubli de la précédente, les yeux bien fermés sur l'immense misère qu'il venait de semer.

* * *

Le docteur, resté célibataire, avait dépassé la quarantaine quand un jour, il dut prendre, d'urgence, le chemin d'un grand hôpital.

On y avait diagnostiqué tout de suite un de ces cas inquiétants d'angine cardiaque.

Le nouveau venu se montrait taciturne, soucieux, plein de sombres pensées et de noirs pressentiments.

Une jeune garde-malade toutefois avait conquis d'emblée sa sympathie ; sans lui énumérer de faits, il s'était déclaré malheureux.

Et la bonne petite garde, comprenant qu'elle était inhabile à des soins d'un ordre si élevé, avait engagé son patient à voir le prêtre et à mettre ordre à sa conscience, l'assurant qu'il lutterait plus librement contre son mal quand il n'aurait plus à combattre quelque chagrin ou quelque remords.

— Ah ! si vous saviez, garde !... Mais non ! vous êtes trop jeune, trop bonne ! vous ne comprendriez pas ma peine... ma vraie peine... ma vieille peine...

* * *



Reniés

Le séjour à l'hôpital se prolongeait sans grande amélioration.

Mais, petit à petit, le malade, subissant la douce et pénétrante influence de sa garde, revint à résipiscence ; il se confessa, il communia ; il prit goût à des entretiens plus spirituels ; et la vie lui apparut dans sa vraie lumière.

Quant à sa garde, à son ange gardien, comme il disait, il se prit à l'aimer.

En secret, le cœur du vieux célibataire s'attendrit : un amour y germa, d'une sorte qu'il n'avait jamais connue... Dans son esprit, un rêve s'ébaucha...

Quand il serait mieux, il l'emmènerait ; il l'arracherait à un gagne-pain toujours pénible ; il lui donnerait un foyer où elle serait reine ; il lui rendrait le bien pour le bien ; elle poursuivrait son travail apostolique. Il en ferait son épouse, et par elle, enfin, il connaîtrait le vrai bonheur.

Avec cette imagination avivée que donne toute maladie grave, il s'exalta à ce projet.

Il eut hâte de le réaliser.

Il conçut l'ardent désir de guérir, de vivre longtemps, de recommencer en neuf une vie indiscutablement gâchée.

* * *

Un jour donc, l'âme débordante de son sentiment, il crut devoir s'ouvrir de sa grande amitié et de son grand projet à celle qu'il avait choisie.

— Garde, fit-il, avez-vous le temps d'écouter une confidence ?

— Mais oui ! toujours à votre service, docteur.

— C'est que... cela m'embarrasse un peu. Je redoute votre accueil.

— Allons ! quand vous ai-je fait de la peine ? Dites-moi tout gentiment votre affaire.

— Garde, vous m'aimez ?

— Bien sûr que je vous aime. Un malade comme vous, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

— Garde, moi aussi, je vous aime.

— Mais, je le sais, j'ai voulu que vous m'aimiez. J'avais besoin que vous m'aimiez, pour hâter votre guérison ; vous savez bien ?

— Oui, je sais. Et à cause de cette première guérison que vous m'avez procurée, j'ai pensé à vous demander un autre grand service.

— Alors, dites vite.

— Vous ne voudrez pas.

— Mais oui ! mais oui ! je voudrai.

— Écoutez, c'est très sérieux ; je voudrais que vous suiviez mon cas jusqu'à la fin.

— Jusqu'à la guérison ?

— Non, jusqu'à la mort.

— Mais, que voulez-vous dire ?



La bonne petite garde

— Je veux dire que je voudrais que vous fussiez ma femme... C'est impossible ?

— Docteur, vous vous méprenez. À mon tour, je vous ferai une confidence ; et vous verrez que je dois rester rivée à mon humble profession.

— Je veux absolument vous y arracher.

— Docteur, votre garde est une fille adoptive, élevée modestement, modestement instruite, et qui devra prendre soin, avant longtemps, de ses vieux parents. Elle se ménage un gagne-pain pour plus tard et ne peut prétendre à autre chose.

— Qu'à cela ne tienne ! une fille adoptive ! Est-ce donc un obstacle ?

— Docteur, je n'ai pas parlé assez clairement. Mon nom n'est pas mon nom. Je suis une pauvre fille illégitime, recueillie à la Crèche Saint-Vincent-de-Paul, dès mon plus jeune âge.

— Que dites-vous là ? Votre âge exact ?

— À peine vingt et un.

— La date de votre naissance ?

— Le huit janvier mil neuf cent douze.

— Savez-vous quelque chose de vos parents ?

— J'ai le souvenir douloureux d'avoir dû produire un certificat de baptême où je portais justement votre nom, docteur.

— Mon nom ! Ah ! juste Ciel !...

Et plus une parole !

Dans un étouffement pénible, angoissant, meurtrier, les yeux à demi fermés, le malade faisait sa crise suprême.

Quelques minutes de résistance, et son vieux cœur, fatigué de mal aimer, incapable de si fortes émotions, cessait de battre pour toujours...

* * *

La petite garde-malade fut bien frappée du décès si subit de son protégé moral ; mais elle fut loin de penser qu'en se récusant avec tant d'humilité, en révélant le triste mystère de son ascendance, elle avait, sans le vouloir, sans même s'en apercevoir, déterminé le trépas de son vrai père.

Lui seul avait emporté dans l'Au delà, la surprenante, l'émouvante vision de l'enfant qu'il avait follement abandonnée, de sa propre fille, noble malgré tout, pure, désintéressée, vaillante, providentiellement replacée sur son chemin pour introduire au Paradis celui qui l'avait fait entrer dans cette vallée de larmes...

24 - I - 33

Deux intelligences, deux orgueils

Deux belles, deux remarquables intelligences, faites pour s'apprécier. Même calibre, même rang social, même aisance. Deux êtres de mutuel complément. Mais, hélas ! mondains, intransigeants observateurs de la mode et de l'étiquette, intraitables sous l'admonition, durs pour leurs parents, exigeants parmi les humbles, fiers parmi leurs égaux, prétentieux parmi de plus nobles, et en très actives fréquentations. Lui, libertin, elle, émancipée, tous deux en plein vertige moral. Tous deux aussi bien décidés de ne devoir jamais recourir aux charitables services de la Crèche.

* * *

Mais qui donc a jamais pu braver longtemps un précepte ? Qui a présumé longtemps de ses forces sans que ses forces mêmes finissent par le trahir ? Qui s'est tenu obstinément penché sur l'abîme sans être, un jour ou l'autre happé par l'abîme ?

Un jour donc, avec mille ingénieuses vraisemblances, il fallut simuler un lointain voyage et, en grand mystère, chercher refuge à la Miséricorde.

Vous pensez qu'on en profita pour s'arracher à une liaison coupable, qu'on fut heureuse de se convertir et de s'adonner désormais à la réparation d'un passé plein d'égarements ? Nenni !

Exhortations, prières, sacrifices, rien n'y fit.

— C'est inutile. Vous ne me ferez point changer d'idée. Je l'aime.

Bel amour, en vérité, qui fait mépriser l'amitié de Dieu lui-même !

* * *

Père et mère, quoique illégitimes, n'ont point voulu résister au penchant naturel de suivre leur petit dans sa triste carrière d'enfant de la Crèche. Ils ont insisté pour lui faire porter le nom d'un génie ; ils ont fidèlement payé sa pension ; ils ont rêvé d'en faire un type remarquable malgré sa naissance, et dont ils seraient fiers. Hélas ! de l'avis unanime des bonnes, des religieuses, des médecins, il a fallu convenir que l'enfant de si brillants parents était idiot de naissance.

Tout fut tenté pour éveiller une raison qu'on croyait d'abord somnolente. Mais non ! jamais un sourire n'a effleuré les lèvres du triste enfant ! Jamais une syllabe ! Jamais une réaction intelligente !

L'enfant aura bientôt sept ans. Il s'obstine dans l'hébété comme ses parents s'obstinent dans l'inconduite.

* * *

— Mais, les parents, qu'est-ce qu'ils disent de cela ?

— Ils ne peuvent se convaincre que le mal est sans remède. On leur a dit : Nous n'y pouvons rien ! c'est un sujet pour l'Hospice de la Baie-Saint-Paul. Ils ont voulu en faire un élève de l'École de La Jemmerais où s'éduquent les anormaux. Tous les examens cependant, les tests et les diagnostics des spécialistes, à leur tour, ont conclu à l'idiotie.

La maman est tenace ; arrachée pour un temps à sa mauvaise compagnie, elle s'en est allée avec l'enfant,



très loin, à la campagne, au bord de la mer, retenter l'impossible.

— Ce serait un miracle, dit le docteur. Elle veut trouver de l'or où il n'y a que du roc.

* * *

La morale de cette histoire ? C'est que voilà des parents blessés dans leur orgueil seulement, pas dans leur cœur.

Cet enfant ne leur fait point pitié, il leur fait honte. Et c'est moins sa guérison qu'ils veulent que l'orgueilleuse satisfaction de vaincre, de supprimer une humiliation trop pleine de sens.

Eussent-ils aimé leur enfant d'un véritable amour, ils se fussent repentis, séparés, convertis, mariés ; ils eussent fait violence au Ciel par leurs prières et leurs sacrifices. Croyez-moi, c'est leur orgueil qui fait durer leur humiliation.

— C'est si fort que ça l'orgueil ?

— L'orgueil ? mais ça paralyse même la bonté de Dieu...

10 - IV - 35

Hélas !

C'était un des nôtres. Il était intelligent. Il avait quelque étude ; il était bilingue ; il avait trouvé de l'emploi, avec force promesses d'avancement, dans une institution anglaise... Et quoique d'origine authentiquement plébéienne, voilà qu'il était devenu aristocrate ; vrai parvenu, il dominait des origines qui le faisaient rougir, des croyances qui le faisaient sourire, des mœurs qui lui faisaient pitié. Ah ! ça ne lui avait pas pris de temps à mépriser, de toute sa hauteur, les prétendus préjugés et petitesse de sa religion comme, du reste, à accueillir, de toute sa largeur, les fausses maximes de nos frères séparés. Et vous imaginez sans peine la popularité que lui valut pareille attitude ou plutôt pareille platitude.

Où il paraissait, il était le héros, la merveille, le vrai, l'idéal catholique romain. Pourquoi n'y en avait-il pas davantage de cette trempe ? Pourquoi n'étaient-ils pas tous de même ? Ce serait le triomphe de la charité, de l'unité, de la chrétienté. L'Eglise romaine est trop intransigeante. Elle n'est pas de son siècle. Heureusement que d'aucuns savent s'affranchir et donner l'exemple, sinon le branle...

* * *

Eh bien ! ce qui devait arriver arriva.

Monsieur Lelarge devint amoureux d'une belle dissidente. Elle aussi avait de l'allure, des lettres et de la liberté de pensée. Elle aussi avait une philosophie de la vie. Elle aussi avait son orgueil et son égoïsme... Sans doute qu'elle se marierait, mais il y aurait double cérémonie, devant le ministre et devant le prêtre ; sans doute qu'on fonderait un foyer, mais on verrait à ne point l'encombrer de cette marmaille dont débordent les maisons des catholiques ; sans doute, qu'on ferait de la religion, mais les enfants seraient élevés dans celle de leur mère.

Monsieur Lelarge, tout à son amour et à sa tolérance, trouvait seulement naturelles et logiques les conditions que posait sa future.

Où cela devint cahoteux, c'est quand monsieur le Curé voulut expliquer la fausseté d'une pareille position, la honte d'une pareille capitulation, les peines d'une pareille abdication.

Mais on a des convictions ou on n'en a pas. Monsieur le Curé en fut, tout simplement, pour sa remontrance. Et c'est devant le ministre, dans le temple protestant, qu'eut lieu, en pompe d'autant plus grande qu'on y célébrait en même temps un triomphe, le mariage de M. et Mme Lelarge.

— Qu'il la garde sa bénédiction, le curé, puisqu'il y met d'impossibles conditions ! Le bon Dieu, Lui, est



Devant le ministre

plus conciliant que ses prêtres. Avec Lui, tout s'arrangerait bien !...

* * *

Le bon Dieu fit comme toujours. Il surveilla son monde avec une infinie patience. Et comme on l'ignorait délibérément, délibérément il faisait comme s'il n'eût point existé.

Notre couple, bien à l'aise, composa sa vie conjugale, son foyer, ses plans d'avenir.

On en vint à la conclusion qu'il convenait d'accepter un enfant, mais que pour en faire quelqu'un, pour le pousser d'emblée en lieu de vivre et de briller, il ne lui fallait ni frère ni soeur.

L'enfant vint. Un charme d'enfant ! Et tout fut mis en oeuvre pour la réalisation de l'idéal. On eut les meilleurs pédiatres, les meilleures infirmières, les meilleures bonnes, en attendant les meilleures institutrices et les meilleurs professeurs.

Pour être bien sûre qu'aucun intrus ne viendrait demander sa part à la table de l'enfant si choyé, la maman trouva aussi le praticien qui la garantirait à jamais contre cette éventualité. Tout était donc pour le mieux : les Lelarge n'auraient qu'un héritier.

—Et dire que les catholiques en ont parfois une douzaine !...

Rien n'avait été laissé à l'imprévu. À supposer, par exemple, que le père dût mourir, ou la mère, ou même les deux, une assurance pourvoyait aux études et même aux voyages d'études du rejeton jusque par delà l'Université.

* * *

En attendant, sous la vigilante direction d'un médecin renommé, on se gavait de principes d'hygiène, de vitamines et de bon air.

Ainsi préparait-on, enfin, le prototype du canadien français cultivé, libre, tolérant, populaire, coqueluche des mécréants et des dissidents, honneur et exemple de ses congénères, prélude à un ordre nouveau... quand, soudain, sur un beau lac, au coeur des plus belles montagnes du monde, le garçonnet à la proue d'un joli yacht à essence, les parents à l'arrière, une explosion se produisit semant le feu et la panique en tous les points du petit navire.

Et dans leur impuissance à lui porter secours, dans les affres d'un vrai désespoir, dans le danger de perdre eux-mêmes une vie dont ils attendaient encore beaucoup, les malheureux époux virent brûler sous leurs yeux et sombrer dans l'eau traîtresse l'unique et l'irremplaçable rejeton de leur égoïste amour.

Le bon Dieu faisait sa remontrance, donnait sa leçon, corrigeait les mauvais calculs et en montrait l'inanité.

Mais M. Lelarge n'a pas compris. Il ne s'est point agenouillé. Il n'a pas demandé pardon.

En proie aux idées noires, il n'a pas cru pouvoir mieux faire que de noyer son chagrin dans l'alcool et les narcotiques.

Bientôt, il perdait sa situation.

Bientôt, le ménage n'allait plus.

Bientôt, madame fuyait chez les siens, tandis que monsieur, ruine physique et morale, était soigné dans un sanatorium.

Et hier, dans la *Gazette officielle* du Canada, paraissait une requête en divorce...

Hélas ! Ainsi devait aboutir la prétention d'un orgueilleux fils de l'Eglise romaine !

* * *

Quelqu'un, lors de l'accident, avait suggéré que nous offrions un petit garçon de la Crèche comme remplaçant. Nous avions refusé.

Qui donc voudrait prétendre que nous avions mal fait !

17 - VII - 41

L'insoluble cas

Nul ne saurait prévoir les lointaines et les durables répercussions d'une erreur de jeunesse...

Mais si, à force d'en reparler, on allait empêcher quelque prochain malheur ; si, à force de noter, on allait inspirer quelque oeuvre de réparation pour un lointain malheur, alors, va pour les redites !

Donc, hier, dans le douloureux défilé de la misère physique et morale qui tend la main et implore le secours du Bon-Pasteur, il y avait une dame assez âgée assez bien mise, d'allure très respectable et qui avait un cas à soumettre.

Ce cas, le voici :

Je suis née, dit-elle, je ne sais où et je ne sais de qui. Déposée à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Coeur, à Québec, j'y étais baptisée le 16 décembre 1876.

Je suis veuve aujourd'hui, sans enfants, et pauvre. Bien plus, je suis menacée d'une double cataracte et je fais de la pression artérielle. Il faut prévoir que bientôt je serai impotente et sans ressources.

On m'a proposé l'Assistance publique. Mais la seule pensée d'aller finir, non réclamée, en quelque salle de dissection, me révolte contre les perspectives d'un sort qui serait momentanément adouci.

Dans ma détresse et mes sombres pensées, une ré-



Dans ma détresse et mes sombres pensées...

flexion m'est souvent venue ; aujourd'hui je la prends comme une inspiration et je vous la soumetts : Je dois avoir, quelque part dans la région et, probablement, à Québec, de la parenté. Il se peut que mon père ou ma mère — ah ! sans doute, ils seraient dans les quatre-vingts — vivent encore ; il se peut aussi que j'aie des frères ou des sœurs. Eh bien, je voudrais les retrouver, qu'ils me prennent en pitié comme j'ai toujours moi-même pris en pitié mes pauvres vrais parents, et qu'ils m'aident.

—Mais, chère madame, sur quels indices pouvez-vous baser vos recherches ?

—Ah ! je n'ai pas grand chose. Regardez-moi. Je n'ai pas du tout le type français.

—Cela ne nous avance guère, toutefois.

—De plus, on m'a déjà laissé entendre que mon père appartenait à une famille riche et en vue, dans ce temps-là.

—Et c'est tout ?

—Non, j'ai un troisième fait. Un jour, dans un grand immeuble de la Basse-Ville, je pouvais avoir une cinquantaine d'années, je me suis trouvée face à face avec quelqu'un que mon aspect a saisi comme celui d'une connaissance ; il allait me parler lorsqu'il s'est rendu compte de sa méprise ; mais il s'est encore retourné, une fois dépassé, pour mieux s'assurer que je n'étais point celle qu'il avait cru d'abord. Monsieur l'abbé, ça me dit, depuis ce temps que j'ai rencontré là, mon frère. Il avait ma tête, et j'avais sans doute la figure de quelqu'un de sa proche parenté.

—Bon ! Mais il n'y a au monde de détective qui, sur ces trois pauvres données, vous retracera ceux ou celles que vous recherchez. Je ne vois qu'un moyen de vous aider. C'est de publier le fait de votre origine dans les journaux et d'espérer, contre toute espérance, qu'il vienne à la connaissance de quelque survivant mêlé aux divers épisodes de votre arrivée en ce monde. Il y eut un médecin ; il y eut une soignante ; il y eut surtout un père et une mère. Seulement, les deux premières personnes sont sûrement mortes ; quant aux auteurs de vos jours, c'est un secret qu'ils ensevelissaient avec vous, au Sacré-Cœur, le soir qu'ils vous y firent déposer. Ils n'ont pas dû, de leur vie, en desserrer les dents. La menace d'un déshonneur ou d'une réprobation les a gardés discrets. Aussi faut-il considérer comme de la plus grande improbabilité, pour ne pas dire impossibilité, que vous trouviez jamais l'anneau qui manque à votre chaîne.

Je compatissais avec vous.

C'est vrai que, pendant toute votre existence, vécue

sous le signe d'un déshonneur que vos parents s'étaient épargné, vous n'avez point cessé de peiner pour gagner votre pain, tandis que peut-être les responsables vivaient dans le luxe et allaient jusqu'à doter des œuvres de charité. De pareils faits, s'ils marquent un certain soin de réparer certaines fautes, ne remédient point toujours aux maux engendrés par ces fautes. Vous êtes la victime d'une anomalie de ce genre. Mais croyez-moi, c'est de la divine Providence qu'il va falloir obtenir le remède à votre situation. L'autre espoir, renoncez-y. Nos religieuses, nos bonnes vont prier ; nos lecteurs et nos lectrices vont prier ; nous allons prier, prier pour que soit réconfortée la pauvre abandonnée de 1876, et prier pour que réfléchissent les imprudents de 1937.

Non, nul ne peut calculer ni prévoir les tristes repercussions d'une erreur de jeunesse. Il y a déjà de l'irréparable dans un mauvais désir.

10 - XII - 37

Mariage de conscience

Il y a bien toutes sortes de manies ! Par exemple, à Landerneau, une grosse paroisse de la Mauricie, certaine dame, d'ailleurs très respectable, avait pris l'innocente habitude d'inscrire, sur un des calendriers de la cuisine, celui dont on n'arrachait point les feuillets, au quantième concerné, le nom des nouveaux mariés.

Vous avez peut-être deviné qu'il s'agissait ensuite d'attendre patiemment jusqu'au jour où les heureux époux s'annonceraient les heureux parents d'un non moins heureux poupon. Mais, aussitôt que vous avez deviné, vous avez refusé, du même coup, et par une réaction bien explicable, tout crédit d'innocence à la chroniqueuse.

Vous la trouvez curieuse, malveillante, clapoteuse, et médisante.

Vous vous demandez ce que le bon Dieu pense de pareille conduite.



... font part à leurs parents et amis de la naissance de..."

Vous déplorez, dans une famille en vue, chez la mère chrétienne de nombreux grands enfants, une pareille chasse au scandale.

Vous songez, à part vous, combien sont rares les personnes qui ont pu longtemps et délibérément cracher en l'air sans recevoir sur le nez, voire sur la bouche, quelque véritable désagrément.

Vous voudriez que quelqu'un l'avertisse.

Vous vous demandez même si elle n'a pas mérité quelque punition morale et comment elle pourra échapper à un châtement aussi exemplaire que son exemple a pu être maléfisant pour son entourage.

* * *

Eh bien, elle fut avertie.

—Que je n'aime donc pas ça, femme, quand je te vois écrire sur ce calendrier !

—Toi, mon mari, tu as toujours été battu de ça, le scrupule. Ne t'occupe donc pas ! Est-ce que je me mêle de ta tenue des livres ?

—Maman, est-ce que ce n'est pas manquer à la charité ce que vous faites là ?

—Ma fille, je n'ai pas de leçons à recevoir de toi...

—Vous avez raison, maman, dit l'un des fils. Ce n'est que drôle. Tant pis pour ceux qui se conduisent mal ! C'est aussi bien que cela se sache.

Elle fut donc avertie, discrètement.

Elle fut aussi, comme on le voit, encouragée à faire la statistique, et par son propre fils qui en était aux alentours de la vingtaine.

L'avis du fils et de la mère prévalut donc contre le sentiment de la fille et du père.

* * *

Un jour, un neveu, fraîchement marié, informé de cet original enregistrement, se donna des prétextes pour faire une visite et vérifier la nouvelle. Il en fut profondément insulté, raconta le fait à ses gens, et ne voulut plus remettre les pieds chez sa tante. Un froid intense régna désormais entre les familles. Un froid intense régna, mais les mariages, quand même, s'enregistraient toujours.

Et le temps passa.

* * *

Soudain le fils de la dame aux statistiques eut le coup de foudre et tout ce qui s'ensuit.

Il se maria, s'établit, parut bien heureux, jusqu'au jour où le médecin de famille, mandé d'urgence, présida à l'arrivée d'un petit prématuré de huit ou neuf livres qu'il fut, du reste, impossible de ne point réchapper.

Landerneau, tout Landerneau connut l'heureuse nouvelle. Grand'maman fut à la fois dans les honneurs et dans le déshonneur.

Son neveu, qu'elle ne voyait plus, voulut se trouver sur son chemin et, avec une cruauté qu'il faut tout de même blâmer, avec une rancune qui n'avait point vieilli :

—Ma tante, fit-il, je gage que vous ne l'aviez pas marqué sur le calendrier de la cuisine, ce mariage-là ! Et le neveu devinait juste.

Notre statisticienne comprit, baissa la tête, pleura, et voulut bien, enfin, essayer de réfléchir en sa tête de linotte.

* * *

Il n'avait tout de même pas fallu moins à cette femme qu'une pareille humiliation pour qu'elle saisisse le lien des événements et jetât au feu le maudit registre.

Ainsi donc finit, dans Landerneau, une belle carrière d'historiographe des mariages de conscience.

Moralité : Ne jamais cracher en l'air.

Fille pour fille

À l'Hôpital de la Miséricorde, sa fille admise, les arrangements conclus, un père demande à voir "le prêtre qui place les enfants".

— M. l'abbé, vous voyez la grande honte, je devrais dire la grande épreuve qui m'arrive. Ça fait des mois déjà que je la connais. Eh bien, je ne m'y accoutume point.

— C'est que, sans doute, vous n'en comprenez pas encore la signification et que, comme tant d'autres, peut-être, vous vous demandez...

— Oui, je vais le dire avant vous, je me demande ce que j'ai fait, ce que ma femme et moi nous avons bien pu faire au bon Dieu pour qu'il nous accable de ce terrible déshonneur. Vous savez, ma petite fille n'est pas une méchante fille, au fond. Et je comprends que nous avons manqué de prudence, moi plus encore que ma femme. C'est moi qui élargissais les mailles du règlement. C'est moi qui disais : "Ah ! Seigneur, laisse-la donc s'amuser un peu. Tu ne prétends point la garder sous ta jupe jour et nuit. À son âge on sait ce que l'on fait et à quoi on s'expose." Ma fille brillait ; on se la disputait et, naïvement, bêtement, je la laissais se familiariser avec un monde qu'aujourd'hui je trouve diabolique.

— Diable veut justement dire menteur, par son étymologie.

— Mais ce qui m'arrête dans la composition, c'est que je vois tant d'autres parents qui procèdent exactement comme nous avons fait et qui n'ont point de pareil châtement.

— D'abord, cher monsieur, qu'en savez-vous ? Ne leur avez-vous pas soigneusement caché le vôtre ?

— C'est vrai.

— Toute comparaison de cette sorte est particulièrement odieuse chez un chrétien. Elle a tellement l'air de prendre en défaut la Justice même, l'infinie Justice.

— Un blasphème, alors ?

— Certainement. Un blasphème d'attitude ou une attitude blasphématoire, quand on devrait chercher, humblement, docilement, amoureusement, le bien-fondé de la correction et n'avoir de cesse qu'on ne l'ait trouvé. Il y a toujours un bien-fondé ; car la conduite des événements se confond avec l'infinie Sagesse. Dieu ne serait plus Dieu.

— Mais justement, j'ai cherché, et sans résultat ! Ma femme est la meilleure des épouses. Je ne songe même pas à lui imputer quelque chose là-dedans. Quant à moi, si vous me permettez d'avoir l'air de me vanter, je suis congréganiste dans ma paroisse et communie toutes les semaines ; je me dévoue pour la Saint-Vincent-de-Paul et les Retraites fermées. Je suis un des bras de M. le Curé ; je souscris à toutes les entreprises charitables... Vraiment je ne vois pas où j'ai pu manquer de bonne volonté.

— Peut-être que si maintenant vous imploriez, dans votre cœur de chrétien, les lumières du Saint-Esprit, vous finiriez par voir clair. Cherchez encore. On se fait facilement illusion. On néglige d'inventorier certains coins de sa conscience défendus par de vieilles toiles d'araignées. Est-ce que, par exemple, en retraite fermée, vous n'avez jamais fait taire certains reproches ?... Il y a parfois des détachements ou des adhésions qu'on redoute et qu'on refuse de regarder en face. On manque de sincérité parce qu'on manque de générosité. Mais, au grand livre, tout cela est noté. Rien n'échappe au contrôle providentiel de ce qu'on soustrait au contrôle du directeur de conscience. Et le Dieu très bon, quand on recourt à sa miséricorde, est aussi très sévère quand on se moque de sa justice. Enfin, cher monsieur, je vous fais là un sermon que vous ne me demandez point. Vous me trouverez peut-être indiscret... et entreprenant.

— Non, non, au contraire. Je vous écoute. Mais, justement je ne vois rien...

— Absolument rien ?

— Ah ! quand je dis rien... il y a bien quelque chose qui me revient, maintenant que vous avez expliqué... mais... Enfin ! si c'allait être cela. Il serait bien temps que j'en parle.

— Bon !

— Voici : je suis co-propriétaire d'un hôtel. On m'a averti plusieurs fois qu'il était mal tenu. Un curé m'a même injurié, me le dénonçant en termes crus comme une maison de prostitution.

— Et vous n'avez point fait faillite ?

— Mais non. Entre nous, ça me rapportait douze pour cent.

— Eh bien ! ne cherchez plus. C'est ce maudit profit sur le vice et la débauche que vous payez aujourd'hui. C'est votre complicité qui vous coûte si cher. Et ne dites point que ça ne vous a jamais un peu brûlé les doigts et la conscience, ce satanique revenu.

— Pour dire que ça ne me reprochait point... mais je ne m'y arrêtais pas. Je me chassais cela de l'idée. C'est vrai que je me trouvais des prétextes ; je me disais : Si je ne ramasse point cet argent, un autre se penchera et l'aura. Autant moi alors que lui...

— Quand, au contraire, il aurait fallu raisonner "Comment le bon Dieu bénira-t-il la famille du plus assidu des chrétiens si, en même temps qu'il se fait la colonne du temple, il est aussi l'appui de la maison où fils et filles de chrétiens s'initient à la damnation ?

Le sort de tel ou tel petit de la Crèche criait sans doute vengeance vers le ciel. Et le déshonneur, ne fût-ce que d'une fille étrangère, contracté dans ma maison de rapport, appelait sans doute sur mon propre foyer le châtimement qui m'arrive."

Fille pour fille, pauvre ami. C'est payer bien cher ; mais c'est encore payer bien peu pour déceler l'odeur pestilentielle de certains revenus.

— Ah ! je le confesse. Vous avez raison, M. l'abbé. Mon problème, il est éclairci. Mon blasphème est anéanti. En vérité, voici bien la meilleure de mes retraites fermées.

28 - II - 35

Coïncidence ou conséquence ?

Un homme marié, un père de famille, un chef de lignée ne sait pas jusqu'à quel point il a tort de s'engager dans les aventures de l'inconduite. Non seulement il expose le salut de son âme, non seulement il risque l'honneur, la paix et l'union de sa famille, non seulement il s'achemine vers l'injustice et le crime, mais vingt, trente, cinquante ans plus tard, des êtres souffriront encore, dans l'égarement peut-être, à cause d'un homme qui, se pensant plus avisé que bien d'autres, fit les folies de l'adultère.

Voulez-vous un cas bien typique ?

C'était du côté de Sherbrooke, il y a une trentaine d'années. Dans un de ces villages écartés où tout le monde se connaît, se coudoie et se surveille, on constata, un jour, avec effroi et scandale, cela va sans dire, deux disparitions : l'une d'un père de famille déjà connu pour le défaut de ses mœurs ; l'autre d'une jeune fille qui, elle, s'était fait remarquer pour une certaine hardiesse de manières.

De l'inquiétude des familles, de la coïncidence des départs, de l'incognito des destinations, de l'introuva-



Si je ne ramasse point cet argent...



Se rendre au bout du monde

bilité des personnages, on conclut vite à une fugue bien préparée et définitive.

Or, chacun, dans ce temps-là, pouvait, sans passeport et bon marché, se rendre au bout du monde.

* * *

De fait, on le sut dans la suite, nos fugitifs allèrent s'établir assez loin par delà l'horizon pour n'être dérangés par personne; personne, si ce n'est le remords.

Le remords, toutefois, voyageait à petites journées et devait mettre du temps à les rejoindre, oui, beaucoup de temps ! Cependant que l'aberration triomphait, le chef de famille transfuge eut des enfants de la femme qui n'était la femme de personne. Chose étrange, il avait abandonné ses enfants légitimes, mais il prit soin des illégitimes.

Au village natal, dans les foyers où leur départ avait fait un si malheureux vide, chacun priait ardemment pour la conversion des prodigues. On implorait non pas tant un retour, qui leur eût pu paraître si honteux, mais, à tout le moins, la faveur d'une vertueuse fin de vie. Tels sont bien les recours et les ressources de la foi. Aussi, tant de prières et de sacrifices finirent-ils par être exaucés. L'épouse abandonnée mourut d'abord, saintement, entourée de chaude sympathie. Nos exilés purent, alors, après quinze années, recevoir le sacrement de mariage.

Ils sont morts tous deux depuis, repentants, munis des secours de la religion.

Et il est bien rare aujourd'hui, au village où on les coudoyait, qu'il en soit fait mention, tellement la mort accumule vite d'oubli sur les tombes.



Dans un de ces villages

Mais un épilogue tragique et récent se rattache à cette lointaine et folle aventure, un épilogue et aussi une leçon.

Les enfants légitimes du fuyard avaient dû être confiés à des orphelinats.

L'un d'eux, un garçon, était particulièrement brillant, spontané, idéaliste et docile.

Il rêvait d'être prêtre.

Il rêvait d'être missionnaire.

Et tous ceux qui connaissent le triste cas du père trouvaient beau que le fils voulût ainsi généreusement,



héroïquement, filialement, compenser et racheter les fautes paternelles.

Tant et si bien que le rêve se réalisa.

Et le jeune missionnaire, il n'y a pas de cela des siècles, s'embarquait à son tour pour un lointain continent.

Hélas ! pourquoi faut-il que de si beaux jours aient de si tristes lendemains, que tant d'efforts aboutissent à un précipice ! Est-ce, à retardement de vingt-cinq ans, la charge d'une hérédité passionnelle et morbide ? Est-ce l'évolution d'un tempérament sensuel et aboulique ? Est-ce simple infidélité personnelle à la grâce ? Est-ce coïncidence ou conséquence ? Toujours est-il que le missionnaire est revenu au pays, qu'il a jeté le froc aux orties et qu'à son tour, sur les brisées de son père, il a femme et enfant.

Si loin peuvent répercuter des actes qu'on croit accidentels et passagers !

Le père a forniqué.

Le fils a forligné.

Un chef de famille n'est jamais seul à prendre un risque; c'est un nouvel Adam: bon gré mal gré, il engage avec soi sa postérité.

3 - IX - 41

Une servante en moyens

C'était un cultivateur de la Beauce. Il avait sous les pieds ce qu'on appelle un beau bien et travaillait ferme, malgré les temps et contretemps, à se faire un petit magot, si ferme, en effet que toutes ses connaissances le trouvaient particulièrement âpre au gain. Il n'avait sur ce point aucun respect humain. "Il faut faire du profit... des économies... des sacrifices". Tel était le fond habituel de l'ascétique familiale. Il eût rendu des points au plus serré des Écossais. Sa femme s'était pliée au régime. Mais ses filles qui, en grandissant, avaient développé tout naturellement un certain goût de plaire, commençaient à regimber; car elles n'emportaient que de haute lutte qui un chapeau, qui une robe, qui un manteau, qui une chaussure...

Un jour, à l'occasion d'une requête de ce genre, le gardien du trésor dit à l'aînée :

— Tu as encore fouillé dans ces maudits catalogues, hein ? Eh bien, si tu en veux tant de ces fanfreluches-là, va t'en gagner ! Engage-toi. On n'a pas le moyen. Je ne suis pas pour me ruiner à vous habiller.

— C'est bon. Puisque c'est comme cela, je m'en vais. Je prends le train.

Or, elle avait à peine ses dix-sept ans...

* * *

— Est-ce vrai, fit, un peu plus tard, le curé, que vous avez laissé partir Marie pour la ville ?

— Oui, M. le Curé. Et qu'est-ce que ça fait ? Elle ne veut pas se contenter de ce qu'il y a à la maison. Eh bien ! qu'elle aille où ça fait mieux son affaire !

— Vous ne la trouvez pas... trop jeune, trop jolie, trop peu renseignée ?... Vous n'avez pas pensé qu'elle pourrait vite se dévoyer, livrée à elle-même, servante ou chômeuse, parmi tant d'occasions ?

— Pensez-vous que vous aller me faire peur avec ça, M. le Curé ? Si elle n'est pas capable de se tenir, qu'elle s'arrange ! Si elle va à la Crèche, je la maudis et je la déshérite. Elle le sait. Mais elle n'a pas été élevée comme cela. Elle va être correcte. Ne vous inquiétez pas. Moi, je suis bien content qu'elle commence à gagner. Ça fait assez longtemps que je l'ai sur les bras. Vous me faites penser à ma femme avec ses inquiétudes continuelles.

— Enfin, espérons que votre femme et moi nous nous trompons.

— C'est ça. Bonjour, M. le Curé. Oubliez-vous pas dans vos prières.

— Entendu. Bonne chance, un tel !

— "Avarice parce que sans-cœur ou sans-cœur parce que cupide ?" se demande le pasteur en regardant son paroissien s'éloigner au trot d'un maigre cheval attelé sur une maigre voiture.

— Pauvre petite, va ! Ton père l'avait, pourtant, le moyen de te garder, de t'habiller, de t'empêcher de te perdre...

* * *

L'autre mois, Marie, servante à la ville, a fait une brève apparition au lieu de son adolescence et de ses privations. Ils étaient deux couples, en automobile, un peu bruyants, un peu excités, un peu suspects d'allure et d'intentions. Ils étaient en vacances. Ils voyageaient émancipés. Ils allaient vers la plage américaine fameuse.

Naturellement, tous les yeux du voisinage furent braqués sur Marie.

Si vous l'aviez revue comme eux ! Maquillée, cosmétiquée, avec l'exagération des personnes communes ou déclassées, mise trop richement et gauche dans son attirail de mondaine parvenue, tranchant du grand parmi tout son monde comme une Cendrillon devenue reine !

Le voisin, qui eut l'occasion de la saluer, et de la toiser, ne put retenir une malice en arrivant chez lui.

— Je vous assure, déclara-t-il, que notre petite Marie est devenue une servante en moyens. Hum !

Le père, lui, n'attendit point pour faire tout haut ses réflexions :

— Hein ? Qu'est-ce que je vous disais ? Une fille qui sait se débrouiller, en ville, réussit toujours. Voyez-vous, vous autres, là, l'exemple de Marie ? Vous ne direz toujours pas qu'elle nous fait honte.

— Moi, dit la mère, tu sais, Marie, je garde toujours mes inquiétudes et, s'il y a quelque chose, elles augmentent depuis que je te vois. Marie, vas-tu à confesse au moins ?

— Mais, maman, tâchez, hein ! Me prenez-vous pour une protestante ? Tenez, j'ai mon chapelet dans ma sacoche.

* * *

Hier, c'était l'Exposition annuelle de Québec. L'avaricieux cultivateur se permet tous les ans deux ou trois jours de vacances. Il va, dit-il, aux renseignements.

Hier donc, il revenait en ville avec un copain. Hier, il visitait la foire, puis, après souper, histoire de corser un peu l'excursion et de se divertir, nos deux compagnons s'en allaient frapper à la porte d'une maison dite de plaisir qu'on leur avait recommandée.



L'exemple de Marie.

Préalablement grisés par des libations inaccoutumées, les deux campagnards avaient de la façon comme quatre en passant leur commande à la tenancière.

— Moi, dit notre homme, c'est une belle fille qu'il me faut. Ce que vous avez de mieux. Je suis capable de payer.

— Très bien, monsieur. Entrez là. Ce ne sera pas long.

En effet, ce ne fut pas long. Un appel au téléphone ; trois ou quatre minutes d'attente, une porte qui s'ouvre et, catastrophe ! Marie, oui, Marie, sa fille, paraît. Voyez-vous la rencontre ?

Le père, saisi, dégrisé, haletant, les deux mains sur le cœur, prend la porte et s'enfuit... longtemps, ne voulant rien entendre et répétant dans son affolement :

— Maudit... je suis maudit... j'ai vendu ma fille au diable...

* * *

Oh ! les filles à plaindre que les filles de parents avarés !

Oh ! les servantes à plaindre que les servantes de Satan !...

6 - IX - 34

La terrible rançon

Reliez, amis lecteurs, les trois épisodes suivants venus de trois sources différentes mais convergentes... Reliez et concluez.

* * *

Premier épisode : Un salon ; l'heure du thé, l'heure aussi des conversations philosophiques. Écoutons !

— Vous étiez au prône, chère amie, dimanche dernier ?... S'il fallait en croire monsieur le Curé, nous serions chargées de l'âme de nos bonnes, à présent.

— Heureusement que j'étais à la campagne ! Ce prône m'aurait peut-être troublé la conscience pour rien.

— C'est sérieux, vous savez. Il nous adjure de renvoyer toute fille de conduite suspecte. Autrement nous sommes en quelque sorte complices.

— Ah oui ! on voit bien que ce n'est pas lui qui les cherche les bonnes servantes. En tout cas, moi, je m'occupe d'être bien servie. Quand une fille fait mon affaire, je ne me mêle point des siennes. Tant fait, tant payé. Ses sorties, ses fréquentations, sa conscience, je ne me suis point chargée de cela. Elle le sait d'ailleurs. Je l'ai prévenue en l'engageant. À vingt ans, on doit savoir se conduire...

— Vingt ans, ma chère, il paraît que c'est l'âge où les filles tombent en plus grand nombre.

— Ah, Je le sais bien ! La mienne n'en fait pas mystère. Elle s'est vu refuser l'absolution encore tout récemment. Mais elle me fait une très bonne cuisine ; elle est excellente à la tenue de la maison ; elle prend un soin des enfants comme s'ils étaient à elle. Si vous voyiez comme elle aime le bébé.

— Oui, mais...

— Pensez-vous que je vais la renvoyer et me mettre en quête d'une oie blanche qui ne saura pas faire le tiers de l'ouvrage que celle-ci m'expédie si prestement ? Nenni !

— Tout de même, les bonnes bonnes ne sont pas toutes perverses...

— Je ne suis pas chargée de la conscience de ma servante. Tant pis pour elle ! Moi, je n'en souffre point. Elle a beau voir à son salut. Ce n'est pas moi qui l'en empêche.

* * *



Si vous voyiez comme elle aime le bébé...

Deuxième épisode, le même salon devenu chambre mortuaire.

Oh ! le grand deuil, malgré les fleurs, malgré la blancheur. Un ravissant bébé vient de mourir. Les parents, la maman surtout, font peine à voir. Ils sont inconsolables. Leur beau petit garçon n'est plus. Celui qui, naguère encore, faisait et le bonheur et l'orgueil de tous les siens, le petit être intelligent et coquin, qui séduisait par ses sourires et son enjouement, dort, là, tout près, dans une minuscule tombe.

Comment, si vite, un enfant si vigoureux, un enfant qui rayonnait de santé, a-t-il pu dépérir et se muer en véritable squelette ? Mystère ! Le médecin a parlé, comme indécis, d'anémie infectieuse, d'isolement, de contagion possible, et recommandé mille et une précautions. De sorte que tout a été cruel dans cette maladie et cette mort ; tout a été douloureux dans le corps du petiot et dans le cœur des parents. Il y a tant d'incompréhensible dans la souffrance des innocents ! On demandait un miracle. Mais la maladie fut implacable et précipitée. Elle passa outre à tous les remèdes, à tous les contrepoisons. Rien, absolument rien ne put empêcher le petit corps souffrant de fondre, les nerfs et les os de saillir, les prunelles de reculer au fond des orbites.

Pauvre et pitoyable victime ! Lamentables soupirs ! Lamentables plaintes ! Lamentables râles !

Agonies d'enfants, agonies des mères penchées sur un bébé mourant, qui pourrait vous oublier ?

Troisième épisode, troisième acte du drame : Hôpital de la Miséricorde, bureau du médecin-chef.

La sœur directrice arrive :

— Docteur, j'ai hâte au rapport de l'examen du sang de la nouvelle arrivée.

— Quel numéro, ma sœur ?

— Cinq cent trente, docteur.

— Le voici justement. Triste ! L'analyse révèle un cas très grave de syphilis. Il faut isoler la patiente. Désinfecter ou brûler tout ce qui passe à son usage, et l'avertir, l'éclairer sur son cas et ses responsabilités. Envoyez-la aux traitements dès aujourd'hui. Nous tâcherons de la guérir.

— Docteur, savez-vous que cette personne était en service dans une famille...

— Oui, oui, je sais ; elle m'a résumé sa situation lors de l'interrogatoire...

— ... qu'il y avait, dans cette maison, un bébé dont elle raffolait...

— Oui-dà !

— ... dont elle s'ennuie...

— C'est tout naturel, ma sœur.

— ... et qui est mort tout récemment...

— Hein ?

— Mort peut-être de ses caresses, mort par contagion, mort de sa maladie ?

— Vous devez avoir raison, ma sœur. Un bacille d'une telle virulence a vite fait de dévorer un enfant. Mais aussi, pourquoi les parents ne s'assurent-ils pas de l'honnête conduite de leurs bonnes. C'est si délicat ! Tant pis pour les aveugles !

Amis lecteurs, reliez, puisque loisir vous en est donné, les trois épisodes et voyez la terrible rançon d'une terrible négligence.

La mère du bel enfant qui dort sous les grands arbres du grand cimetière, la mère qui n'a cure de l'âme de son prochain et de la qualité morale de ses aides ou de ses substituts, la mère à l'âme égoïste et païenne voudra-t-elle seulement comprendre qu'une servante débauchée sème parfois la mort dans un baiser ?

Rançon, leçon.

16 - VIII - 34

Prophétie

C'était l'été dernier, dans un presbytère de campagne.

Deux prêtres causaient. Le curé et le missionnaire de la Crèche.

— Ma paroisse, dit le Curé, a ceci de particulier que, tous les ans, aux vacances, une excellente population subit dans ses mœurs l'assaut des mondains ; ceux-ci, par leurs théories et leurs exemples, viennent faire croire qu'il y a deux religions catholiques, une pour les gens de la campagne et qui est de mortification, l'autre pour les gens de la ville et qui est de laisser-aller.

Or, j'ai toujours, parmi mes villageois, parmi mes familles en vue, des personnes aptes au snobisme et qui emboîtent le pas, les jeunes surtout.

C'est la fille, ce sont les fils du médecin, du maire, de l'avocat, de l'ingénieur, du gros marchand qui suivent à la danse, au bain mixte, aux séances de soleil, aux excursions sans surveillance, les étrangers sans scrupule. Naturellement, j'ai quand même une élite qui tient bon. Mais comme j'en veux à ces chrétiens relâchés qui vont en villégiature comme à une occasion favorable de péché plutôt qu'à une cure physique et spirituelle !

C'est si beau ici ! Voyez-vous cette mer à perte de vue, ces îles pittoresques, cette vibrante lumière, cette plage... et ces coteaux boisés... et cette montagne là-bas, avec sa forêt vierge, et tout ce beau pays !

Est-ce qu'on n'en pourrait jouir sans pécher ?



Est-ce qu'on ne peut s'amuser sans dépravation ?
Conduire sa famille en villégiature, faut-il donc que ce soit l'offrir aux aventures vicieuses ?

— Savez-vous, M. le Curé, que vous rejoignez une formule chère à saint Augustin ?

— Laquelle, s'il vous plaît ?

— "Notre premier devoir, dit-il, est de ne pas permettre que la relâche accordée au corps ternisse la pureté de l'âme."

— Je vous remercie bien, mon cher abbé ; vous me placez en bon voisinage de cerveau !

Tenez, l'autre jour, je me suis trouvé, au détour d'un sentier, face à face avec un couple ; l'enfant, je dis l'enfant, elle n'a pas seize ans, d'une de nos familles huppées, avec un compagnon de route qui dépasse la trentaine et dont la réputation est celle d'un Don Juan.

On a beau en savoir long sur les pires misères, le serrement de cœur est fatal en pareille circonstance, et l'angoisse du pasteur.

La petite, appelons-la Michelle, a rougi, l'embarrassée plus encore de sa compagnie, de son péché peut-être, que de ma présence.

Notez que, durant toute l'année scolaire, elle a été, au pensionnat, une de nos gloires paroissiales, et la première au concours d'instruction religieuse.

* * *

Le même soir, donc, préoccupé du danger de ma jeune brebis, je décide d'avertir la maman.

— Êtes-vous au courant, madame, des relations de Michelle avec un tel ?

— Certainement. Je le connais très bien. Il vient ici... souvent.

— Vous ne trouvez pas d'inconvénients à pareilles fréquentations ?

— Allons ! M. le Curé. M. un tel traite Michelle comme une enfant qu'elle est, un bébé ! D'ailleurs, ils sont toujours sous mes yeux.

— Madame, je venais justement vous mettre en garde, prévenir peut-être des choses graves...

Je n'eus pas le temps d'achever.

— M. le Curé, je sais ce que j'ai à faire. Et vous ne viendrez pas m'insulter, comme cela, dans ma maison ! Laisser entendre que ma fille serait débauchée, à son âge, et par un homme aussi distingué !

— Allons ! Allons ! madame... Comprenez...
— M. le Curé, vous, à votre paroisse et moi, à mes enfants !

Ce fut mon congé.

Depuis, vous pensez bien, j'ai la mort dans l'âme. D'autant plus que la jeune fille elle-même a dû être mise au courant. La pauvre ! Elle me fuit.

— M. le Curé, dis-je alors, vous avez raison d'être triste. Un pareil orgueil appelle sur la mère la punition mortifiante. C'est inévitable. L'enfant aboutira à la Miséricorde. Et vous saurez à qui la faute.

C'était l'été dernier, cet entretien et cette prophétie.

* * *

Hier, un brave médecin demandait, à l'Hôpital, l'admission d'un cas d'urgence, l'admission de Michelle, naturellement. Une pauvre enfant de seize ans, dit-il, en uniforme de couvent, à mettre en chambre strictement privée, à cause de la famille, à cause du père, surtout.

— Comment, "à cause du père" ? dit la directrice. Est-ce que la mère est morte ?

— Non, ma sœur ; mais ça me fait moins de peine pour la mère. Ça va lui rabattre le caquet. Vous savez, c'est si orgueilleux que ça ne veut prendre conseil de personne, pas même de son curé. Tenez, ma sœur, autant vous le dire que le penser : C'est bon pour elle...

Orgueil ! Orgueil ! maudit orgueil !

13 - IV - 34

Le problème

Je la revois encore, seule, devant moi, au parloir, éplorée, humiliée, cherchant à comprendre son épreuve. C'était la mère jeune encore d'une patiente de la Miséricorde. Sa fille, son aînée, avait à peine dix-sept ans.

Or, c'était de tradition dans la famille d'être intelligent, instruit et distingué. Le nom comportait tout cela. Le monde s'y attendait. Et peut-être s'en allait-on vers une abusive fierté de caste.

En tout cas, le déshonneur grave avait fondu sur le foyer splendide... le déshonneur avec ses complices, l'indiscrétion et la médisance. Quoi de plus mortifiant pour un père et une mère, après le déshonneur lui-même, que cette mortelle anxiété de chaque rencontre, de chaque réunion sociale, de chaque démarche où toujours on se demande !

— Sait-il, sait-elle quelque chose ? Savent-ils tout ?

* * *



La maman éplorée était donc venue causer... se soulager en s'épanchant... s'éclairer en écoutant.

— Avec qui voulez-vous que je parle de cette pauvre affaire, M. l'abbé, sinon avec un prêtre ? Suis-je sûre que mon malheur ne réjouit pas déjà, ou ne réjouirait pas, telle de mes confidentes de potins ?

— En tout cas, madame, le prêtre a grâces d'être.

— C'est cela, j'ai avant tout, besoin de lumières.

— C'est dans l'ordre, madame. L'intelligence guide la volonté.

— Je suis devant un grave problème. M. l'abbé, j'ai peur de blasphémer.

— Je vous écoute, madame.

— Voyez : mon mari et moi, très au courant des dangers que les mœurs modernes font courir aux enfants, n'avons rien épargné pour la surveillance. Nous avions une excellente bonne. Cette bonne ne les a jamais perdus de vue un instant dès leurs premières années. Ils n'allaient à l'école et n'en revenaient qu'accompagnés de quelqu'un de la maison.

Quant à l'ainée, comme, en dépit de nos avertissements, elle s'annonçait émancipée, téméraire, audacieuse, nous lui avons imposé des études supérieures au pensionnat.

— Y a-t-elle réussi ?

— Bien au delà de nos espérances. Elle a une réelle facilité.

— Qu'en disaient ses éducatrices ?

— Qu'elles étaient inquiètes pour son avenir. Elles lui reprochaient presque d'être jolie, avenante, spirituelle, de trop profiter de ce qu'elle apprenait chez elles.

— Et c'est tout ?...

— Non. Elles la trouvaient hautaine, opiniâtre, et trop peu occupée des choses d'Eglise...

— Mondaine, en un mot, n'est-ce pas ?

— Mais ce n'est pas péché, M. l'abbé.

— Non, mais cela conduit plus facilement au péché.

— En tout cas, avertis comme nous étions par ces craintes que nous n'osions pas mépriser, nous avons fait notre grand possible pour la préserver du danger. Elle ne sortait jamais seule... Soit son jeune frère, soit une amie, soit une parente l'accompagnait en toutes ses sorties. Elle n'allait à aucune danse qui ne fût chaperonnée. Elle n'allait à aucune promenade qu'il n'y eût un autre couple. Je surveillais d'autant plus que j'étais plus inquiète...

— Madame, priez-vous à cette intention ?

— Pour parler franchement, M. l'abbé, je n'ai jamais été pieuse... Mais je suppléais en montant la garde. Si ce n'avait été d'une malheureuse quinzaine de vacances que je consentis à lui laisser passer chez des amis, que je croyais des hôtes sûrs, ma fille serait restée bonne.

— Et votre problème ?

— Mon problème, le voici : Comment se fait-il qu'après avoir fait notre possible, mon mari et moi, pour surveiller, soit personnellement, soit par des tierces personnes, notre enfant, elle aboutisse quand même où vont les filles sans surveillance et sans éducation ? Avons-nous mérité cela ?

— Puis-je y aller tout simplement ? Je ne voudrais pas être indiscret.

— Ah ! je suis prête à toutes les douleurs.

— Eh bien, voici ce que je crois devoir vous dire pour aider la solution de votre grand problème : En vingt années d'un ministère varié, j'ai rencontré bien des cas qui ressemblaient au vôtre et bien des âmes avides de comprendre la conduite divine à leur égard. Chaque fois que les parents malheureux ne voyaient rien à se reprocher, pas même ces danses qui restent dangereuses, pas même ces sorties à quatre où parfois les deux couples sont de connivence pour mal faire, pas même cette imprudence dans le choix d'une villégiature, j'ai constaté que l'irréparable honte venait châtier ou bien des amours coupables antérieures au mariage des parents, ou bien une coupable limitation des naissances voulues par la loi providentielle...

Ici, la petite maman, fermant soudain ses grands yeux noirs, baissa la tête !

— Chez nous, dit-elle, avec un tremblement dans la voix, c'a été l'empêchement de famille.

Puis, cachant dans ses mains sa figure en pleurs, elle se mit à sangloter éperdument.

Son problème, elle en avait la cruelle solution.

* * *

Pauvre femme ! pauvres époux ! qui se préparent dès ici-bas un si fatal châtement !

4 - IV - 34

Un sort

— M. l'abbé, croyez-vous aux sorts ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— C'est que, il y a deux ans, une personne qui en avait contre moi, m'a souhaité par vengeance, toute espèce de malheur.

— Et puis...

— Et puis, ça n'a pas manqué. J'ai eu un grave accident d'automobile ; j'ai perdu un très bon emploi ; j'étais fiancé... et je ne le suis plus. Enfin, j'avais quelques économies, et tout est fondu.

— Cette personne, c'était une jeune fille ?

— Une fille de rien, M. l'abbé.

— Elle est venue à notre hôpital ?

— Oui, justement.

— Et vous avez refusé de l'aider, de l'épouser, de contribuer à l'avenir de celui qu'elle allait abandonner.

— Euh !... Hé bien !... Oui !... Je l'avoue. Mais je suis tanné de cette vie-là. Et je suis venu vous voir pour faire conjurer le sort qu'elle m'a jeté. Vous savez, c'est terrible : mes parents sont pauvres et déjà je suis à leurs crochets. Demain, c'est la mendicité, le secours direct pour toute la famille. Et cela à cause du mauvais souhait d'une mauvaise fille.

— Mon ami, êtes-vous bien pressé ?

— Mais non !

— En ce cas, prenez la peine de vous asseoir.

* * *

Écoutez cette histoire aussi ancienne que vraie :

Il y a de cela des siècles et des siècles, huit cents ans avant Jésus-Christ, un homme fut choisi d'entre les Hébreux, choisi par Jéhovah lui-même et chargé d'aller travailler dans une immense et lointaine agglomération au salut des païens :

— Lève-toi, et va à Ninive, la grande ville, et préches-y, car sa malice est montée jusqu'à moi.

On ne badine point avec une vocation pareille. Notre homme toutefois, amoureux de ses aises, riche probablement, mais surtout jaloux de ce pardon destiné à de purs étrangers, s'affole et, désigné pour l'extrême orient, s'embarque pour l'extrême occident. Il rompt avec le Seigneur et cherche, en voguant vers l'Espagne, un pays et une société où Jéhovah ne sera point honoré. Infidèle, il veut apostasier. Il veut oublier. Plus que cela, il voudrait se faire oublier du Très-Haut.

Et, en règle avec le capitaine phénicien, bien installé dans son compartiment, le missionnaire manqué veut rattraper ses insomnies. Il tombe aussitôt dans un profond sommeil ; or, une de ces violentes et soudaines tempêtes dont la Méditerranée est coutumière s'étant élevée, le vaisseau lui-même pensait d'être brisé, raconte le chroniqueur ; quant au fugitif, accablé, il dormait toujours.

Il dormait, mais le remords veillait.

Tout l'équipage était dans l'effroi ; on jetait la cargaison par-dessus bord ; et les passagers eux-mêmes étaient requis pour la manœuvre. Le capitaine va donc réveiller l'Israélite :



Se reconnaître

—Comment peux-tu dormir ainsi quand nous allons périr ? Lève-toi. Invoque au moins ton Dieu.

Et la violence de la tempête allait toujours croissant ; au point que les matelots en vinrent à penser qu'un sort avait été jeté sur le vaisseau à cause de quelqu'un, à cause peut-être de l'étrange étranger.

Celui-ci, repris par sa loyauté, attendri par la grâce et retrouvant son courage, avoue sa faute. Les hommes lui disent :

—Que te ferons-nous pour obtenir que la mer se calme ?

Car la tempête, de plus belle, faisait rage.

—Prenez-moi et jetez-moi dans la mer ; car je sais que c'est à cause de moi que cette tempête est venue sur vous.

* * *

—M. l'abbé, je reconnais le prophète Jonas : un souvenir d'Histoire sainte à la petite école.

—Très bien. Aujourd'hui nous en reparlons à la grande école de la vie. Achéons l'épisode.

Ils prirent Jonas, le jetèrent dans la mer, et la fureur de la mer s'apaisa.

Jéhovah qui avait, comme toujours, ses mystérieux desseins, fit venir un grand poisson qui engloutit Jonas...

Jonas pria... pria trois jours et trois nuits. Puis le Seigneur commanda au poisson, qui vomit Jonas sur le rivage.

—Lève-toi, daigne répéter le Seigneur, lève-toi et va à Ninive et prêches-y la prédication que je t'ordonne.

Pardonné, converti, transformé, Jonas, obéissant, porta le salut aux Ninivites. Et tous, du plus humble sujet au très fastueux monarque, tous crurent à Dieu, jeûnèrent et prirent le deuil de la pénitence. Par ces moyens, ils obtinrent miséricorde. « Dieu vit leurs œuvres, raconte Jonas lui-même ; il vit qu'ils étaient revenus de leur voie mauvaise et il se repentit du mal qu'il avait résolu de leur faire ; et il ne le fit pas. »

—Mais je reviens au sort que vous a jeté cette fille. Y croyez-vous encore ?

—C'est-à-dire...

—Y croyez-vous encore ? Ou bien si vous allez remonter plus haut et voir le bon Dieu, qui vous aime, vous traiter avec la même miséricordieuse rigueur qu'il eut pour Jonas ? À qui la faute si cela va mal ? Qui a été choisi, par son baptême, pour être l'enfant de Dieu et l'héritier du ciel ? Qui a été prévenu de de toutes les grâces de l'éducation chrétienne ? Qui a été enrôlé par la confirmation, dans l'armée des chevaliers servants de Jésus-Christ et dépêché à la conquête du prochain ? Qui devrait, depuis longtemps, au lieu de scandaliser, édifier ; au lieu de pervertir, convertir ? Qui est égoïste, sensuel, jouisseur et, en quelque sorte, libre penseur, bien que marqué pour le service du Roi des rois ? Qui a dans le ciel, un Père munificent, un Frère tendre et rédempteur, une Mère secourable et puissante, des amis prêcheurs et modèles de toute vertu, et jamais ne recourt à eux, jamais ne leur parle ? Qui délaisse l'Eglise, la prière et les sacrements, pour les représentations, les compagnies et les conversations pernicieuses ?...

—Jonas ! M. l'abbé, Jonas !

—Ah ! cher ami, si vous pouviez comprendre, et vous dépouiller, et vous plonger trois jours et trois nuits, dans la retraite, et reprendre votre mission ! Oui, pour vous aussi la tempête du châiment s'apaiserait. Et vous-même auriez conjuré le sort que vous jetait naguère une mauvaise fille.

—Pour « mauvaise », j'ai exagéré, M. l'abbé ; et pour le « sort », je me suis évidemment trompé.

* * *

Que de fléaux conjurés, amis lecteurs, si tous les Jonas voulaient ainsi se reconnaître !

27-I-37



Une ébauche d'enfant

Chacun dans le groupe avait raconté quelque songe étrange.

— À votre tour maintenant, M. Germain.

— Volontiers, mais, bien entendu, un pur rêve, et toute théologie mise à part. Mon récit, en effet, a le tort de préciser ce que ni saint Thomas, ni les plus audacieux, ni les plus récents théologiens n'ont entrepris de définir, je veux dire le sort des enfants morts sans baptême. Aussi ne vous le livre-je point sans cette opportune précaution, savoir que rien ne nous a été révélé de la vie aux limbes et que, sur ce point, le champ de la spéculation philosophique est des plus restreints. Ces pauvres petits êtres subissent, sans probablement de souffrance, la peine éternelle d'un interminable dam. Un point, c'est tout.



... le 24 décembre, vers les onze heures du soir ...

* * *

... Donc, c'était le 24 décembre, vers les onze heures du soir. La Crèche était à ce moment tout en noir, et le firmament tout en étoiles. J'allais m'allonger sur un sofa en attendant minuit, lorsqu'il me sembla voir, par ma fenêtre, descendre, tout lumineux, tout resplendissant, un véritable petit astre. Je le suivis des yeux. L'orbe vint s'arrêter devant le quartier des enfants. Une... comment dirai-je ? une flamme, oui, légère et du tissu même des aurores boréales, s'en détacha, pour pénétrer dans le bâtiment.

Intrigué, je ne fis ni un ni deux, je partis à l'enquête. Quel était ce phénomène ? Révais-je ? Étais-je dupe de mes yeux ou de quelque mirage ou de quelque électricité ? Le plus simple, en ces conjonctures et en ces conjectures, c'est de se pincer pour voir si on dort puis, d'aller crever la bulle, d'aller embrasser le fantôme, d'aller tout droit à l'arrière-scène tirer à son tour les ficelles du Guignol et faire danser les marionnettes.

J'allai donc tout droit au Service des enfants. À quelque distance de l'entrée, stationnaire, suspendue à quelque invisible trolley, planait l'étrange voiture qui avait l'air d'attendre le passager.

J'entrai. Tout était silence dans les dortoirs gris et blancs. Tout était nuit. Je montai à l'étage des nouveau-nés. J'y rejoignis la merveille. Quel spectacle ! Jamais je ne pourrai l'oublier.

* * *

Il y avait là, dans un moine, le benjamin de la grande famille, arrivé de peu, fraîchement baptisé, de la distinction plein sa mignonne figure, et comme heureux déjà d'être chrétien.

À côté, comment vous décrire cet être rare ? à côté, penché affectueusement, comme pour causer, une phosphorescence, une ébauche d'enfant, j'allais dire une âme.

— En bonne vérité, m'écriai-je, que se passe-t-il ici ?

O surprise ! De la lueur même une voix jaillit :

— M. l'abbé, c'est Noël. Je viens des limbes. Celui-ci est mon petit frère. Nous avons même père et même mère. Plus heureux que moi, il a pu recevoir le saint baptême et j'ai demandé de venir le féliciter.

Le petit frère, illuminé du voisinage, ouvre les yeux et sourit pour accueillir le compliment.

— Mais vous, fis-je, enfant, qui vous a dit ?...

— Oh ! vous savez, là-bas, dans notre séjour, on nous révèle beaucoup de ce qui nous concerne. On répond à nos questions. La première que je posai fut : Pourquoi moi ici et non au ciel de gloire ? Et j'appris que mon père et ma mère, d'accord avec une tierce personne que je ne connais point, m'ont tué avant que j'aie vu le jour. Il paraît que c'est un grand crime dans l'Église...

— Je pense bien : Canon 2350 ! Excommunication réservée à l'évêque pour tous ceux qui participent activement au forfait.

— Pauvres parents ! Ah ! je ne leur en veux pas. Ils me font pitié, à cause de leurs terribles responsabilités. Moi, je n'en ai point. Depuis le premier instant de mon existence, je me laisse faire. Quant à mon sort, il ne m'attriste point ; je suis entre les mains du Tout-Puissant. Mon bonheur n'a point la qualité de celui des baptisés. À eux, n'est-ce pas, il ne suffirait point ; c'est du surnaturel qu'il leur faut ; mais à moi, qui n'ai connu que la vie naturelle, le bonheur naturel suffit. Et même croiriez-vous que nous nous réjouissons de contribuer par notre sort à manifester l'infinie justice et l'infinie sagesse du Maître de la vie et de la mort ?

— Vous devez être très nombreux en votre exil ?

— Exil n'est pas tout à fait le mot. Car nous ne sommes point punis, mais seulement privés et nous le trouvons juste. Nombreux ? Ah oui ! et la multitude s'accroît tous les jours. Le bon Dieu n'est pas toujours content de ce qui se passe sur la terre, mais il ne se fâche jamais contre nous.

Aux uns, il dit : Il ne faudrait jamais faire de peine à vos parents ; ce ne sont pas eux qui vous ont envoyés ici. C'est moi, le Maître, qui vous y ai voulu.

Aux autres : Vivez en paix, je vous confirme dans le bien qui vous est propre. Mais trouvez juste que je punisse ceux qui vous ont tués. Si vous voyiez comme il est sage, comme il est bon ! Nous ne le voyons pas tel qu'il est. Cela dépasse nos moyens et même nos désirs. Nous sommes philosophes...

— Ah oui ! Et d'intéressants philosophes. Mais cette rencontre imprévue, est-ce un secret ?

— Non ! publiez-la à votre gré. Si vous rencontrez maman, si vous pouvez atteindre papa, donnez-leur de mes nouvelles. Et dites-leur surtout d'apaiser la colère divine. C'est un courroux qui ne se mesure point. Dieu est la vie, le principe de la vie, le maître de la vie ; eux ont usurpé son rôle. Loin d'être des collaborateurs, ils sont des destructeurs de vie. Il n'y



Ca ! bergers ! allons voir le Messie !

a que Jésus-Christ pour plaider en leur faveur et obtenir miséricorde...

— Il n'y a que Jésus, c'est vrai, prononce un ravissant poupon dressé tout à coup à l'opposé de l'enfant des limbes.

Jésus de Bethléem est là.

— Oui, continue-t-il, pour réparer les fautes contre la vie, j'ai voulu de votre vie terrestre ; et pour réparer les meurtres des humains, j'ai voulu de la mort et des bourreaux. Malheur à ceux qui ne viendront point méditer cet avantage au pied de la Crèche, à la Noël, et au pied de la croix, au Vendredi saint ! Malheur aux coupables pourvoyeurs des limbes ! Il vaudrait mieux pour eux qu'ils fussent morts sans baptême, comme cet innocent... Malheur aux âmes de mauvaise volonté !...

* * *

Soudain, dans le lointain de la communauté, la cloche a sonné. Les lumières s'allument. Les chants s'élèvent.

*Çà, bergers, assemblons-nous ;
Allons voir le Messie...*

Jésus fait mine de s'excuser et disparaît ; l'enfant des limbes, tout de suite, presque invisible, par la fenêtre s'insinue au dehors et moi-même, surpris, ... je me réveille.

* * *

Eh bien ! croyez-le ou non, après que j'eus raconté ce phénomène imaginaire, des souvenirs de la vigile se mirent à circuler qui corroboraient mon récit.

Un éclat inaccoutumé de la grosse lampe électrique du parvis avait particulièrement frappé certaines veilleuses de nuit ; des surveillantes avaient cru entendre causer dans le dortoir des nouveau-nés ; enfin, la sacristine elle-même, quelques instants avant la messe de minuit, avait cru remarquer dans l'étable l'absence momentanée du divin Enfant.

* * *

Le joli tableau tout de même et l'inoubliable prédication que m'a valu ce rêve de Noël !

31 - XII - 34

À trois

Monsieur est égoïste.

Madame est jalouse de ses aises.

Monsieur et Madame sont mariés.

Bien à contre-cœur, ils ont accepté deux enfants. De désir cependant et de tentatives et d'efforts, Monsieur et Madame sont deux meurtriers ; d'apparence, Monsieur et Madame sont les glorieux et fertiles

parents de deux ravissants bébés enviés de plusieurs. De fait, rages contre le sort, contre les conventions sociales, contre le précepte religieux, contre la guigne, surtout, Monsieur et Madame sont en garde et veilleront avec un soin rare et constant à ce que la porte reste hermétiquement fermée aux « sauvages ».

Il y a toujours un bout à faire des sacrifices !

Ah ! Monsieur et Madame n'ont point perdu la foi ! Mais, (sauf la messe dominicale, et juste pour n'être point mal notés de leur entourage) Monsieur et Madame ont suspendu la pratique religieuse.



Sauf la messe dominicale...

—À quoi servirait, pensent-ils, d'aller s'accuser de fautes qu'on ne veut point arrêter de commettre ? Plus tard, je ne dis pas... On verra dans le temps... Il y a toujours la ménopause. D'ici là, nous prendrons le risque. D'ailleurs nous sommes en parfaite santé tous les deux. Nous ne faisons point d'extravagances, de sports violents et hasardeux ; nous sommes prudents à la traversée des rues, au carrefour et au volant. Il faudrait une bien grosse malchance pour que nous n'atteignons point sans encombre, avec nos deux enfants, ce sommet de la vie où l'on peut, sans difficulté, et sans grands sacrifices, pratiquer en paix sa religion et, en paix, se préparer pour le ciel une... moyenne couronne.

Monsieur et Madame sont pourtant restés sévères dans leurs jugements, dans leurs conversations et dans leurs confidences. Les aventures d'alcôve, les faits divers, les scandales de la chronique mondaine et mondiale les occupent et les scandalisent. Ils ne peuvent comprendre que des époux assortis et qui s'aiment ne fassent pas toujours un ménage « propre », comme ils disent. Mais ce qu'ils comprennent encore moins, c'est que des couples comme chez un tel et un tel fassent baptiser si souvent. N'en sont-ils point à six ou sept enfants ? C'est à se demander s'ils ont signé un contrat pour la douzaine. Et de faire des gorges chaudes ! Faut-il être imprévoyants ! Avec les salaires d'aujourd'hui, les exigences de la condition sociale, l'instabilité des situations et le devoir de se préparer une rente pour le vieil âge... Ah ! Monsieur et Madame sont plus sages que ces prolifiques, ces débonnaires !

Et les prêtres, qu'est-ce qu'ils comprennent aux embarras économiques des gens mariés ?

Monsieur et Madame, pervertis et préoccupés d'eux-mêmes, dédaigneux des fossiles, spéculent et thésaurisent.

Ils sentent bien, il est vrai, dans leur affection rétrograde, des modifications, et dans leur tendresse, de l'âge, un vieillissement, et comme un affaiblissement progressif. Bah ! autrefois c'était l'amour fou. Aujourd'hui c'est l'amour raisonnable et raisonné. Mais tant que nous restons d'accord sur la conduite de notre vie commune, n'est-ce point le véritable amour conjugal ?

Et va comme je te pousse !

Va ! oui, va !

Cela fait penser à tel téméraire plongeur, à telle descente en parachute : le risque est effrayant. Et ceux qui risquent ou bien l'ignorent, ou bien font mine de l'ignorer.

Mais ne voilà-t-il pas que Monsieur, promenant avec soin son égoïsme, son goût du plaisir, a découvert une... faible fille qui ne demande pas mieux, moyennant les avantages ordinaires, que de suppléer Madame dans une affection qui s'en va s'éteignant.

Monsieur en est tout réconforté et de bonne humeur.

Monsieur dissimule bien ; et Madame, tout d'abord, n'y voit que du feu.

Aux plus prudents, toutefois, il arrive des imprudences ; et il y a des acrobates qui manquent leurs pirouettes.

Aussi Madame, à de certains indices, à certaines distractions prolongées, à certaines réticences, à certaines impatiences de son époux, à certains rendez-vous téléphoniques et mystérieux, à certain petit mouchoir parfumé, à certaine photographie trouvée en perquisition, éprouva-t-elle bientôt, dans un cœur tout rempli d'amour-propre le pincement, puis la morsure tenace d'une véritable et douloureuse jalousie. Or, la jalousie dans un cœur vidé de la grâce, est un supplice qui mène aux pires extravagances.

Devinez un peu ce qui se passa quand Madame découvrit que Monsieur, père clandestin d'un enfant supplémentaire, était poursuivi pour refus de pourvoir.

Folle de rage et de honte, désabusée, Madame est partie pour une destination inconnue.

Monsieur était égoïste.

Mademoiselle était faible.

Madame était jalouse de ses aises.

Monsieur et Madame ne voulaient plus de progéniture. N'empêche qu'à trois, Monsieur, Mademoiselle et Madame ont valu un enfant de plus à la Crèche de Québec.

Egoïsme, père et mère des illégitimes !

25 - III - 37

Où est-elle ?

C'était un de ces couples semi-bourgeois, semi-mondains, d'apparence rangée, insinuants, séduisants même, survenus tout à coup, dans une paroisse de Québec, par le hasard des changements et promotions d'une grande entreprise.

Elle et lui avaient reçu, naturellement, le meilleur accueil de tout leur nouvel entourage.

Elle et lui, du reste, s'étaient montrés des plus sociables.

À peine quelques négligences — qui scandalisaient tout de même — au chapitre de la pratique religieuse...

À peine quelques réticences sur le bien-fondé de la discipline catholique du mariage et quelques éloges de la largeur protestante...

À peine quelques petits développements sur l'intolérance religieuse...

On les excusait cependant volontiers :

— C'est bien de valeur, disait-on ; mais ils ne connaissent pas mieux. Ils ont vécu trop longtemps aux États. À part cela, c'est du monde si gentil, si recevant!...

* * *

Or, savez-vous quelle était la vraie situation ?

Après une liaison clandestine de plusieurs mois, lui, faible, pour l'amour d'elle, et à son instigation, avait abandonné là-bas, dans la métropole, une femme et deux enfants.

Elle, parce qu'il la choyait et ne lui refusait aucune fantaisie, avait déserté un foyer sans enfants et sans affection.

Deux mariages conclus dans l'inconduite et l'irrégion avaient amené deux catastrophes. C'est la rançon ordinaire de l'abus des grâces sacramentelles.



Et de deux liens indissolubles, nos déserteurs firent un coupable mais secret concubinage. Ils vécurent dans l'état habituel de révolte contre le neuvième commandement, essayant de se convaincre tout de même qu'après tout ils avaient droit de "refaire leur vie", d'être heureux, qu'ils ne faisaient de tort à personne, qu'il n'y avait pas de différence entre les mariages réguliers et le leur, que, s'ils devenaient libres, ils se marieraient devant l'Église. Et cœtera... et cœtera...

C'est vrai qu'un certain ordre, un ordre tout païen, bien entendu, régnait à leur foyer.

Et comme s'il eût fermé les yeux sur le désordre surnaturel, le bon Dieu leur envoya quand même quatre petits enfants, quatre ! oui ! et charmants, pleins de vie, de grâce, pleins de cet attrait mystérieux propre à certains enfants.

* * *

L'abhne, cependant, dit la sainte Écriture, appelle l'abîme.

Après six années de ménage irrégulier, en pleine prospérité matérielle, à la veille d'oublier enfin les intimes reproches d'une conscience blessée et mal cicatrisée, lui, l'autre matin, s'est éveillé à côté d'un cadavre déjà tout froid.



Eh oui ! elle, sa compagne, était passée dans l'éternité, sans un cri, sans un râle, sans un spasme avertisseur. Et pendant qu'elle comparaisait devant le Souverain

Juge, et pendant qu'elle recevait sa sentence, lui poursuivait un sommeil qui lui avait paru singulièrement réparateur.

Quel coup, grand Dieu ! Et quelle situation !

Mais il ne fallait rien de moins qu'une pareille intervention de la Providence pour ouvrir les yeux à cet aveugle volontaire. L'aveugle vit la lumière. L'orgueilleux plia le cou. Le faux mari sentit enfin le besoin de recourir au prêtre, de se convertir et de réparer ce qui restait réparable.

* * *

Le même jour, contre-coup du tragique décès, quatre enfants, innocents mais chargés d'un opprobre lourd, quatre pauvres petits, illégitimes dans leur naissance, victimes inconscientes de deux êtres passionnés et égoïstes, prirent le chemin de la Crèche, en quête de meilleurs parents.

Vous n'avez pas vu ce spectacle, ce cortège, le curé, les voisins charitables, le chauffeur bénévole, tous émus, tous remplis de pitié, et ces pleurs, ces désespoirs d'enfants, cet indicible ennui...

— Où qu'elle est, ma maman ? disait l'aîné, un brave petit bonhomme de cinq ans.

Que répondre ? Nous nous posions tous la fatale question. Les religieuses donnèrent bien, par charité, le renseignement traditionnel des petits orphelins.

— Maman est montée au ciel voir le bon Jésus.

Mais chacune avait l'impression de faire un mensonge.



Où est-elle, en vérité, l'âme de la concubine surprise en plein sommeil par une mort subite et imprévue ?

9 - X - 33

Deux propositions

— En tout cas, dites ce que vous voudrez, les hommes ne paient pas cher leur inconduite. C'est la pauvre fille qui a, comme on dit, tout l'endos, toute la punition.

— Est-ce une définition *ex cathedra* que vous prononcez, ou bien si nous pourrions, tout doucement, fournir les matériaux d'une thèse, non pas contraire mais complémentaire ?

— Dites toujours, mais vous savez, mon siège est fait.

— Ce n'est pas intéressant de causer avec quelqu'un qui est buté.

— Buté, moi ? Je vous demande bien pardon. Je me rends aux arguments clairs ; mais je voulais dire que ce ne sera pas facile d'ébranler mes présentes convictions.

— Alors, je prends la parole. Et je fais ma dissertation.

* * *

1ère proposition : **LES FILLES PAIENT CHER LEUR INCONDUITE.** C'est vrai : c'est très vrai ; c'est trop vrai. Elles paient de toutes façons. La plupart y perdent l'estime des honnêtes gens, quand ce n'est pas leur honneur et leur avenir. Un grand nombre y laissent une bonne santé. Quelques-unes y contractent la lèpre honteuse que vous savez. Quelques-unes sont acheminées vers une tuberculose précoce et dévorante. Quelques-unes enfin y trouvent soit par maladie, soit par accident, la mort.

Toutes y perdent l'état de grâce et le goût de la religion. Et malgré les appels divins du bon Pasteur, que de brebis obstinées, récalcitrantes, rebelles, révoltées, persévérantes dans le vice et courant à l'abîme éternel !

Ah ! oui, les filles paient bien cher leur inconduite !

...

2e proposition : **MAIS LES GARÇONS, LES HOMMES, NE PAIENT PAS MOINS CHER LEUR IMMORALITÉ.** Vous êtes sans doute frappé de certains faits qui sautent aux yeux de prime abord. Vous pensez au déshonneur de la fille-mère, à sa réclusion forcée, à ses souffrances morales et physiques, à la privation du fruit de ses entrailles, et vous dites : le garçon, lui, n'a rien de tout cela. Et il y a beaucoup de vrai dans ce que vous dites, sauf que le déshonneur ordinairement s'étend au partenaire. Qu'il est rare, en effet, que la débauche reste secrète ! Les murs ont une oreille ; ils ont mille bouches. Quant aux personnes, elles ont vite fait de démolir, souvent, sur de simples apparences, une réputation le moins chancelante. De sorte que les viveurs ont à peine terminé leur apprentissage, qu'ils sont connus d'un grand nombre. Mais, supposons un viveur prudent, hypocrite, discret, fermé, un viveur secondé dans son secret par la plus intelligente, la plus retorse des filles d'Eve ; supposons un viveur qui, aux yeux du monde, garde intacte sa réputation d'homme honnête et respectueux de la vertu d'autrui, croyez-vous qu'il puisse se targuer de ne rien payer de ses fredaines ?

Descendez, si le loisir vous en est donné, descendez dans la vie privée de cet homme.

Vous y rencontrerez ce que certains appellent l'implacable Némésis, et d'autres, la justice immanente ; chrétien, vous y reconnaîtrez la divine Providence demandant des comptes, dès ici-bas, imposant de dures punitions et exigeant de terribles expiations. C'est à ce point que la sagesse populaire s'en va répétant : tout se paie. Oui, tout, tôt ou tard, et plutôt tôt que tard.

L'homme est puni, comme il est éprouvé, dans le sens même de ses répugnances. Et la rançon de son péché porte généralement sur ce qui lui tient le plus au cœur. Encore une fois, écoutez, si vous en avez l'occasion, les confidences de garçons sincères : Tous, sauf les endurcis, les ravalés, les réprouvés, tous vous avoueront qu'ils manquent de cette bonne paix de la conscience qui fait partie essentielle du bonheur humain ; tous vous avoueront des insuccès, des malchances, des accidents, des maladies, des peines morales, des maux inattendus, et comme spécialement destinés à venger telle ou telle mauvaise action.

Suivez un peu la carrière des libertins ignorés ; regardez-les, poussés par l'ambition et par un savoir-faire tout naturel, gravir l'échelle sociale. Vous vous dites : mais le monde leur a tout pardonné et le bon Dieu a tout oublié. On ne prend pas en défaut la mémoire divine. Le libertin, s'il monte, c'est pour tomber de plus haut et pour que sa chute soit un exemple au plus grand nombre.

Autrement dit, le garçon paiera cher, lui aussi, mais d'une autre façon non moins douloureuse.

Il paiera bientôt ou il paiera plus tard, mais il paiera sûrement.

Il sera candidat au mariage et son choix s'égarrera sur telle compagne incompatible ;

Il sera mari, mais rivié à une chaîne et à un boulet.

Il sera plein de vie, vanté pour sa vigueur, et le microbe fatal viendra en tarir la source ;

Il sera père et, penché sur la jeunesse de ses fils comme sur un miroir, il y retracera en traits enlaidis l'image de sa propre jeunesse ;

Il sera père et le déshonneur, qu'il aura fait pénétrer en cachette dans quelque honnête foyer, fera irruption avec éclat chez sa fille débutante et adulée ;



Il sera riche et il se verra dépouillé de mille fois ce qu'un jour il aurait dû payer ;

Il sera rendu au pinacle de sa profession ou de son métier et une voix plus ou moins charitable révélera, perpétuera le souvenir de ses frasques de jeunesse ;

Des deuils lui surviendront qui lui briseront le cœur ; des projets crouleront, des entreprises n'aboutiront pas, les plus légitimes espoirs, les rêves les plus beaux devront s'évanouir, pour payer la rançon.

Il sera dans sa tombe, et son souvenir funèbre s'enveloppera de honte et d'injustice ;

Vous dites qu'ils ne paient rien, les pères illégitimes ? Mais quand ce ne serait que l'obsession d'une pauvre petite créature poussée dans les limbes ou abandonnée parmi la foule anonyme des sans-famille, reniée par son père et planant sur son cerveau avec l'obstination de la tache de sang sur la main de Lady Macbeth, ah ! ne dites plus que les débauchés ne paient pas cher leurs désastreuses fredaines.

Le remords naturel subsiste encore longtemps après que l'absolution a transformé en salutaire expiation le remords surnaturel, et les vrais convertis se déclarent bienheureux de faire ainsi un purgatoire anticipé.

Croyez-moi, il faut plaindre le débauché, plaindre le mari infidèle, plaindre le père illégitime.

Car ils paient cher, et dès ici-bas, leurs plaisirs clandestins.

...

Libertin, attention ! L'Ecclésiastique (V, 4-9), trois siècles avant Jésus-Christ, te destinait un conseil :

« Ne dis point : j'ai péché, et que m'est-il arrivé de « fâcheux ? Car le Très-Haut est lent à punir. Ne sois pas sans crainte au sujet de l'expiation, et n'ajoute pas péché sur péché. Ne dis point : la miséricorde de Dieu est grande, il pardonnera la multitude de mes péchés ; car son indignation et sa miséricorde se tiennent de près, et sa colère contemple les pécheurs. Ne tarde point à te convertir au Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour ; car sa colère éclatera soudain, et au jour de la vengeance, tu périras. »

Libertin, méditation !

— Savez-vous M. l'abbé, que je commence à penser comme vous ?

— À la bonne heure !

27 - XI - 33

La vision des innocents

— Encore Noël, donc !

— Oui, et c'est plus encore Noël à la Crèche que n'importe où. Songez que, chez nous, sept cents pauvres

petits innocents, échappés au massacre d'Hérode, rappellent à tous les chrétiens, l'image de Celui pour qui il n'y avait point de place dans les hôtelleries.

— Vos petits enfants ne vont pas à la messe de minuit ?

— Non, tous trop jeunes ! Mais une belle compensation les attend.

— Quelle compensation ?

— Vous ne me croirez peut-être pas, vous crierez peut-être à la légende. En tout cas, voici ce qui arrive.

* * *

C'est une grande fête, comme vous savez. Un quart d'heure avant minuit, les anges passent en chantant :

Câ ! bergers, assemblons-nous ;

Allons voir le Messie...

Et bientôt, de tous les points de l'immense institution, religieuses, gardes-malades, bonnes, patientes, toute la famille est rassemblée devant l'étable de Bethléem, s'appêtant à célébrer, dans la ferveur et dans la joie, par un triple sacrifice, la naissance humaine du Dieu trois fois saint.

L'habitation des enfants est tout obscurité et tout silence. Ils sont au plus fort d'un sommeil de bonne santé ; à peine aperçoit-on, dans l'ombre, l'ombre de la



Je suis la Maman du petit Jésus, dit-elle...

surveillante qui, dans chaque service, veille, maternelle, sur une portion de la grande nichée...

* * *

Or, Jésus, et c'est ici le commencement de la merveille, Jésus, qui a un faible pour ceux qui lui ressemblent dans le dénuement de sa naissance, prête à chacun, pour une heure environ, des lueurs de cette intelligence qu'il avait lui-même dans la Crèche.

Il leur prête l'âge de raison.

Puis, les longs et paisibles corridors s'animent de tout un cortège. Ce sont les mamans, les vraies, les sept cents mamans des sept cents abandonnés, accourues des quatre coins de l'horizon et qui s'en viennent chacune vers un lit que personne n'a besoin de lui désigner.

Oh ! la tragique et lamentable et déchirante rencontre !

Oh ! l'inoubliable conversation !

Pas de bruit de paroles ! Mais des petits bras qui se tendent, des cous enlacés, des sanglots étouffés, des caresses, des agenouillements, des demandes et des gestes de pardon.

Certaines mamans, qui ont persévéré dans l'indignité, viennent comme malgré elles ; elles ont honte. En de tendres reproches, dans un langage que lui dicte l'Enfant-Dieu lui-même, leur fils, leur fille essaie de trouver le chemin de cœurs encore endurcis.

— Maman, pauvre maman ! vous n'avez donc point compris ni la grandeur de votre péché, ni l'étendue de mon malheur. Va-t-il falloir encore une autre victime ?

— Non ! non ! crois-moi ! c'est fini ! prie pour moi ! veux-tu ? Je suis si misérable ! Tu ne peux pas comprendre ! Mais je ferai mieux. Je vivrai autrement. Et c'est toi qui m'auras sauvée. Pardon ! pardon, mon pauvre enfant !

Deux ou trois, tout au plus, se butent, sans cœur et comme sans entrailles. Cette entrevue obligatoire les dérange et les ennuie. Elles ont hâte de repartir. Elles regardent avec indifférence, comme une étrangère ferait un étranger, le petit qui est là, à cause d'elles ; il parle et elles restent muettes.

Mais ce sont de rares exceptions.

Presque partout, c'est la rencontre sympathique et reconfortante.

— Tu me pardonnes ton malheureux sort ? J'ai été bien légère, bien inconsidérée, bien orgueilleuse ; je reste passionnée ; mais j'ai ouvert les yeux, tu sais. La leçon du bon Dieu, je l'ai comprise ; la protection de la sainte Vierge, je l'ai implorée, je l'ai reçue... Ah ! si je pouvais recommencer telle année de ma pauvre jeunesse !... Dis, tu ne m'en veux pas ?

— Non, maman. Pourrais-je vous en vouloir quand le bon Dieu vous a pardonné ? Sans moi, ne pensez-vous pas que vous vivriez encore éloignée de lui et de sa grâce ? Vous êtes bonne à présent, dites-vous ?

— Pas comme je le voudrais. J'ai tant à reprendre. Je reviens de si loin ; je remonte de si bas ! Mais j'ai les pécheresses de l'Évangile dans l'idée, et je les vois devenues saintes. Pourquoi la miséricorde du Sauveur me ferait-elle défaut ?

— Écoutez bien, maman. Je m'offre à l'Enfant Jésus pour vivre ou pour mourir à votre profit. Ce n'est rien pour moi d'être abandonné ou recueilli par des étrangers et de ne plus voir sur la terre ; ce n'est rien pour moi de m'en aller dormir, seul, dans ma petite boîte de bois blanchi, au cimetière Belmont, si nous devons nous retrouver tous deux... tous trois, ah ! si papa voulait y venir, lui aussi ! au ciel pour toujours...

— Mon enfant ! tu parles comme si tu ne devais pas être ici à la Noël prochaine.

— Maman, je crois que, si Dieu me prête bonne santé, je serai bientôt placée. Une belle dame, l'autre jour, m'a bien examiné ; j'ai aimé son sourire ; elle a paru m'aimer. Je devine qu'elle reviendra bientôt me chercher. Vous pleurez, maman ?

— Je pleure, mais je suis contente que quelqu'un ait le cœur assez grand pour t'aimer sans dédain. Je pleure, mais en moi, c'est le Magnificat... On vient... c'est l'heure de repartir. Adieu, cher, cher petit ! Que je t'embrasse encore une dernière fois. Aime-moi toujours... quand même. Adieu !

* * *

Quelqu'un arrive, en effet. La vision change de phase. Sur chaque petit lit, dans une auréole de mystère, une même dame, multipliée sept cents fois, se penche avec une indescriptible tendresse sur l'enfant malheureux. Elle est jeune, elle est belle, elle est tendre. Ces pauvres lui rappellent l'auguste et pauvre nuit de l'étable.

— Je suis la maman du petit Jésus, dit-elle. Et je viens vous dire comme il vous aime, comme il est bon, comme vous devez l'aimer, l'imiter, comme je vous aime aussi, moi, à qui votre mère vous a confiés, et qu'elle prie, avec larmes, tous les jours...

La grande troupe des petits, ravie, spontanément, a joint les mains et, dans un ensemble magnifique, dit à la visiteuse :

— Je vous salue, Marie...

La Vierge Mère fait mine de partir. L'extase va finir...

— Mère de Dieu, demeurez avec nous !

— Mes enfants, j'ai d'autres petits frères de mon Jésus à visiter. Mais voici ma remplaçante : elle vous aime à ma façon, pour les mêmes raisons. Bonjour, les chéris de mon cœur !

La caresse la plus maternelle couronne l'entretien.

Avec le même ensemble, avec plus d'affection encore, les langues momentanément déliées redisent :

— Je vous salue, Marie.

* * *

Comme en un féerique décor, une insensible substitution s'opère. Et la remplaçante apparaît. Sept cents voiles noirs, sept cents guimpes blanches, sept cents figures claires et sympathiques sont maintenant penchées sur les sept cents berceaux.

— Mère, s'écrie chaque enfant. Que vous êtes bonne ! Merci ! Merci ! Merci !

Une lumière s'allume, puis une autre, puis toutes. L'office a pris fin, et, avec lui, le privilège des enfants abandonnés.

Quand les bonnes font la tournée habituelle d'inspection, elles retrouvent la grande nichée, comme elles l'avaient laissée, dans la paix des nuits sereines.

Trois choses les frappent cependant :

Chaque enfant dort avec un sourire au coin des yeux. Chaque lit, même chez les poupons, révèle que l'enfant s'est agité.

La surveillante a, dans les yeux et sur les joues, comme une flamme.

— Mère, que s'est-il donc passé ? qu'avez-vous eu ? quelle alerte, quelle crainte ?

— Mes enfants, je vous disais que les veilleuses, empêchées d'assister à la messe de minuit, ont une récompense, j'ai eu la mienne. J'ai assisté, dans l'ombre, à la vision des innocents.

— Que dites-vous ?

— Je vous raconterai cela, dans le courant de la journée.

Bonjour, mes enfants...

25 - XII - 32

Sur la canaille

Voulez-vous m'en croire, cher ami ? Emportez-vous moins contre la canaille et plus contre les honnêtes gens. Oh ! je sais tout le paradoxe apparent de mon conseil. Mais, si vous y réfléchissez à deux fois, comment ferez-vous pour n'être point de mon avis ?

La canaille, vous savez, la vraie canaille, la visible canaille n'est jamais tellement nombreuse ; elle embroie, tout au plus, les gens de n'importe quelle condition qu'un public honnête trouve dignes de mépris, trouve cyniques...

À propos, saviez-vous que cynique vient du mot grec voulant dire chien ? Saviez-vous qu'à cause de cela il désigne toute personne effrontée qui, comme ledit quadrupède, brave les convenances ? Et saviez-vous que canaille est un doublet mitigé du vieux français chiennaille aujourd'hui dépossédé ? Vous le voyez, le mépris est dans l'essence même du terme.

La malfaisance de la canaille est-elle toutefois aussi grande que celle des prétendus honnêtes gens ? Interrogez les moralistes, interrogez les sociologues, interrogez les gendarmes, les détectives, les avocats et les juges. Tous vous diront :

— Ah ! s'il n'y avait que la canaille à faire du mal, nous serions au Paradis.

— Au Paradis ? répéteriez-vous, étonné.

— Mais oui ! Au Paradis ! Les malfaisants, les méprisés seraient en si petit nombre qu'on les ignorerait ; et leur engeance aurait tôt fait de s'éteindre. D'autant plus qu'il s'en détacherait plusieurs qui voudraient tourner le dos à leur passé et imiter le genre de vie de la majorité. Mais que voit-on ? Au lieu de ce mouvement d'ascension, au lieu de la conversion accentuée de la canaille, c'est, au contraire, à l'encaissement progressif du bon monde que nous assistons. Voyez ce relâchement de l'esprit de pénitence qui fait la force des saints ; voyez cet énervement des disciplines morales qui font la richesse d'une chrétienté ; voyez cet appauvrissement d'une foi que font mourir à petit feu d'abord le respect humain et, plus tard, un prétentieux

et ignorant rationalisme. À quelque hauteur que vous soyez de l'échelle morale, tout vous invite à descendre, tout sauf le cri d'une conscience naturellement, traditionnellement et gratuitement chrétienne. La perversion des mœurs suit la perversion d'un sincère amour de Dieu. Sans doute, nul homme n'est-il impeccable. Mais que l'immoralité serait moindre, si chaque pécheur, après chaque péché, retournait contre lui-même le mépris qu'il dirige persévéramment contre la canaille ! C'est vrai de dire qu'il y a des gredins qui s'ignorent. La bonne fille à sa première farce d'esprit fort, le bon jeune homme à sa première lecture obscène ; la bonne jeune fille à sa première escapade, le bon jeune homme à sa première fredaine ; le bon groupe d'amis à sa première collusion ; le voisinage, l'amitié, l'affection qui se fait complice et paravent de l'inconduite ; quiconque en un mot favorise la licence sous quelque forme que ce soit, frasques lascives ou lubriques, orgies et scandale ; oui, quiconque pousse au dévergondage descend et fait descendre. C'est un gredin, c'est une gredine.

La canaille, si elle est redoutable, c'est moins par son nombre que par la multitude des transfuges qui, en secret, grossissent ses rangs.

Est-ce fatalité ? Non ! C'est lâcheté, c'est coura- dis, c'est trahison. Et, connue ou cachée, la trahison garde la même essentielle turpitude ; elle produit les mêmes néfastes effets. Il arrive aussi qu'elle cause plus de ravages de ce fait qu'elle reste cachée.

Le monde n'enseigne point ces maximes. Il a, pour les libertins, toutes les indulgences ; il a le sourire ; invité à se prononcer, il ne peut qu'un lâche hausser d'épaule. S'il condamne, il se condamne.

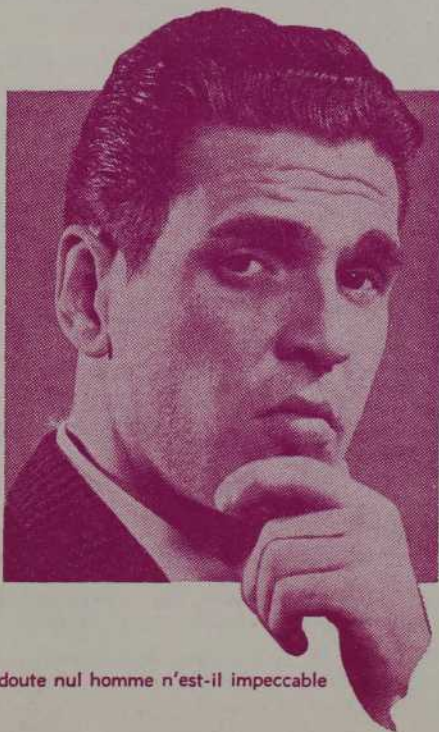
L'Eglise, elle, rend, au nom du Christ dont elle prolonge la divine présence, des jugements sur les actes et sur les volontés qui les ont déterminés. Elle fait mieux ; car elle fournit aux âmes faibles, outre l'information sage, outre le pardon des fautes, le pain des forts et la grâce qui rend invincible.

Le monde séduit et encanaille.

L'Eglise relève et sanctifie.

Prenez-vous-en donc, désormais, mon ami, aux bons qui, pour s'être affadés, versent dans la complicité. Il n'y a pas, à l'heure qu'il est, de plus urgent apostolat.

1 - IV - 42



Sans doute nul homme n'est-il impeccable

Sous l'égide de saint Bernard

Deux religieuses enseignantes, qui ont lu les *Dialogues de la Crèche*, visitent et causent :

— À force de prétendre et de faire valoir que le sort de la fille réhabilitée par le Bon-Pasteur est si estimable et si beau, est-ce que vous n'en venez point, M. l'abbé, à sous-estimer la chasteté ? Il y a, vous ne l'ignorez point, une déformation professionnelle qui menace tous les spécialistes...

— L'objection et l'avertissement partent d'un bon naturel ; mais n'ayez crainte, ma sœur, on ne sous-estime point un trésor tant qu'on aide quelqu'un à le lui faire recouvrer.

— C'est que je voulais plutôt parler de la virginité.

— Souvenez-vous alors qu'il y en a deux, l'une du corps et l'autre de l'âme, et que la moins précieuse peut se perdre, l'autre restant intégrale, comme l'expliqua sainte Lucie à son persécuteur, le préfet Paschasius : « Si vous ordonnez qu'on me fasse violence malgré moi, ma chasteté méritera double récompense ».

Dans un pareil cas, quelle ne serait pas votre pitié pour la victime pure d'un si odieux traitement ! De ces victimes, nous en avons sous notre toit ; et nous les considérons comme vierges.

—À y bien réfléchir, vous avez parfaitement raison.

—Bannissons-nous, maintenant, à tout jamais, du champ de notre estime et de notre bienveillance, toutes les personnes malheureuses qui, cédant volontairement à des passions déréglées, leur sacrifièrent, dans un moment de folie, l'irréparable honneur de la virginité ? La chasteté des converties serait-elle si méprisable ? La pureté de l'âme se recouvre par la



grâce ; et la joie dans le ciel est indescriptible, causée par le retour de la brebis égarée ou de l'enfant prodigue. Au Bon-Pasteur, on ne se fait point faute de suivre l'enseignement du Sauveur ; et je constate même qu'on scandalise un peu en s'y félicitant plus de cette fille qui, en trois mois de séjour à la Crèche, a redressé ses erreurs, reconnu ses errements et entrepris la consolation du Cœur Sacré, que de la persévérance, en tant de couvents, de quatre-vingt-dix-neuf vierges. Ne serait-ce pas vous, mes sœurs, qui sous-estimeriez la chasteté de l'âme, refaite par Dieu à une fille, pour prix de son repentir ?

—Mais enfin, la virginité est incomparable.

—Oui, sans doute, comme la miséricorde divine. La virginité du corps et de l'âme n'a point de prix. Elle charme particulièrement le regard et le cœur de Jésus. Les vierges suivent l'Agneau où qu'il aille, dans le ciel, et Jean reste le bien-aimé. Mais, dans un cœur aussi vaste que celui du Sauveur, du Rédempteur, nous savons qu'une place de choix attend ceux qui, n'étant plus vierges, sont chastes de corps et gardent, avec un soin jaloux, dans leur âme, la pureté retrouvée.

—Si le bon Dieu fait une différence, n'avons-nous pas le droit, nous aussi, d'en faire une ?

—Oui, à condition de la faire, comme lui, dans l'infinie charité ; or, ou je me trompe fort, ou il se mêle un certain mépris, du moins une certaine répulsion, une sorte de dédain instinctif, à l'appréciation

que vous faites de tant de Madeleines, dont nous faisons l'éloge ?

—Il faut avouer que ce sont bien là nos impressions ; et qui saurait s'en défendre ?

—La divine Pureté s'en défend bien, elle. Imitiez-la. Autrement, j'ai peur que compte vous soit demandé de ce culte pharisaïque et exclusif d'une seule classe de pureté...

—Vous pensez ?

—Pensez vous-mêmes ! Ceux et celles que le Maître a pardonnés, qu'il a réintégrés dans son amour, les Maries-Madeleines, les Maries d'Égypte, les Marguerites de Cortone, et leurs Augustins, pourquoi les exclure de vos sollicitudes et de votre affection ?

Vous vous rappelez l'épisode de la femme adultère : Sous une apparence de zèle pour la foi, scribes et pharisiens demandent à Jésus la condamnation de la coupable : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, prononce le Maître, lui jette le premier une pierre ! » Ce faisceau de lumière projeté dans la conscience des pharisiens, les paralyse ; personne ne veut plus condamner.

—« Personne ne vous a-t-il condamnée ? — Personne, Seigneur ! — Moi non plus, je ne vous condamne pas ».

Or, quand Notre-Seigneur lui-même a rendu son amitié, quelle inconvenance de refuser la nôtre ! Avons-nous des leçons à lui faire ? N'avons-nous pas plutôt à recevoir les siennes ?

Quand, sur tel point de la loi, nous n'aurions rien à nous reprocher, sommes-nous réellement sans péché ?

—Je crois comprendre maintenant qu'un péché honteux ou humiliant peut être moins grave qu'un autre, moins offensant pour le bon Dieu...

—À la bonne heure ! Et maintenant pénétrons plus avant dans le problème.

Par quoi, pensez-vous, faudrait-il plutôt redouter de déplaire à Dieu, sinon par l'orgueil ? Les anges étaient chastes, ils furent précipités en enfer ; nos premiers parents étaient chastes, ils n'en commirent pas moins une faute grave qui nous vaut encore le péché originel ; les pharisiens passaient pour chastes et mortifiés, leur orgueil n'en fut pas moins honni par Notre-Seigneur... Je vous remercie, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme cet indigne publicain qui, là-bas près de l'entrée, implore votre pitié.

—Acte d'humilité, alors ! Mon Dieu, je ne suis que cendre et poussière... Réprimez les mouvements d'orgueil qui s'élèvent dans mon âme... Apprenez-moi à me mépriser moi-même... vous qui résistez aux superbes... et qui donnez votre grâce aux humbles.

—La belle formule ! La belle méditation à faire ! Le bon préservatif de la virginité !

—De la virginité, dites-vous ?

—Eh oui ! L'humilité garde les vierges, et l'orgueil les perd. Personne ne le sait mieux que nous, à la Crèche. L'histoire de chaque fille déshonorée est l'histoire d'une fille orgueilleuse, ou d'une famille orgueilleuse.

L'orgueil appelle l'humiliation, et celle du déshonneur est la pire aux yeux du monde. L'apôtre saint Paul indiquait déjà l'impureté comme la conséquence et la punition de l'orgueil.

—Alors ?

—Alors, soyez soigneusement, scrupuleusement, persévéramment humble.

—Si je comprends bien, tout de même, j'étais... pharisenne...

—Probablement. Mais j'aime cet imparfait qui révèle à la fois de la docilité et une conversion.

—C'est cela, M. l'abbé. Je deviens, pour toujours, publicaine. Mais vous êtes bien sûr que vous ne nous, que vous ne m'égarez point ?

—Vous égarer? Mais vous entrez précisément, de ce pas dans ce que saint Bernard appelle la voie très sûre de l'humilité. Tenez, voulez-vous que j'évoque le saint docteur? Écoutez-le, lui-même, vous fournira la plus satisfaisante des explications :

« Le pécheur, en s'humiliant, a choisi un meilleur parti que celui de l'orgueilleux qui est vierge; puisque l'humble satisfaction de celui-là efface sa souillure, tandis que l'orgueil de celui-ci souille sa pureté. »

—Je fais vœu, pour ma part, d'être et de rester désormais humble parmi les humbles et de ne mépriser plus que le péché...

—Ajoutez... et d'aimer, comme mon cher prochain, ma sœur en Jésus-Christ, la pécheresse repentante.

30 - I - 34

Médicinal ou préventif ?



Que faire ?

—Mais le remède à tant de malheurs, de déshonneurs ?

—Il y en a plusieurs et connus.

—Tous de première qualité ?

—Ah non ! de première, de seconde et de troisième.

—Lesquels considérez-vous comme les moins habiles ?

—Ceux de coercition : arrestation de la fille, question ou délation, choix pour le partenaire ou des frais de gésine ou de la prison.

—Mais il semble que justement cela réglerait automatiquement le problème.

—Vous pensez ? Vous pensez que, dans le grand monde, pareille procédure opérerait au grand jour ? que même dans la bourgeoisie, on laisserait la justice suivre son cours et qu'aucune influence ne viendrait en travers ? Et vous pensez encore que, chez les petites gens sans influence, on accepterait froidement pareilles conséquences ? Voici ce qui arrive : D'abord, par tous les moyens, s'il y a conception, on cherche à en tuer le fruit ; le complice, s'il n'a point d'argent, ou s'il n'accepte point ses responsabilités, s'enfuit ; et la fille, trop souvent, jette à l'égoût le petit être qui l'embarrasse. Conséquences sociales, conséquences morales, conséquences surnaturelles, dont nous, catholiques, n'avons pas le droit de nous désintéresser sous le prétexte de régler uniformément et une fois pour toutes, les cas de maternité illégitime.

—Y a-t-il un autre remède ?

—Oui, c'est que, pour empêcher le crime d'avortement qui entraîne pour une catholique l'excommunication, et pour empêcher le meurtre des nouveau-nés, des hospices soient ménagés où l'on recueille les enfants voués aux gémonies.

—C'est ce qu'on appelle en ce pays les crèches ?

—Justement.

—Ne dit-on pas que c'est un moyen d'encourager le vice ?

—L'institution prête flanc à ce reproche, moins cependant qu'il paraît à première vue. Aucune fille, croyons-nous, ne se fie là-dessus pour se mal conduire. Elle croit toujours au contraire, échapper à la conséquence. Et ce n'est qu'une fois prise dans l'engrenage qu'elle cherche où aller aboutir et demander secours.

Quel homme bien pensant oserait soutenir qu'en pareil désespérement cette fille n'a besoin que d'une chambre, d'un lit et de trois repas par jour ; qu'il n'y a pas là avant tout un cas moral à traiter, des yeux à ouvrir, une raison à éclairer, un courage à relever, un cœur à attendre, une conscience à redresser, purifier, galvaniser, toute une vie à orienter ?

—C'est vrai ! Nous ne pensons pas à cela. L'esprit reste fixé sur le fait de la grossesse, et nous oublions d'envisager le cas dans son ensemble. Mais alors, il y aurait un meilleur remède encore ?

—Oui, celui de première qualité.

—Exposez vite ; je le prônerai.

—C'est, à côté de la crèche, la maternité. La formule est celle des religieuses du Bon-Pasteur de Québec. Recueillir le délaissé et laisser à elle-même la mère du délaissé, ne se soucier ni de sa santé et de son ignorance des soins prénatals, ni de son âme et des circonstances pernicieuses où elle vit, c'est simplement faciliter, pour beaucoup, la récurrence. Il faut un contact personnel avec la responsable. L'idéal, c'est le contact avec aussi le responsable. Ainsi peut-on exercer un apostolat profitable à la fois à la société et aux âmes des individus. On persuade des chrétiens de s'arracher à l'occasion prochaine de péché ; on négocie quelquefois de bons mariages ; on conserve à certains enfants l'irremplaçable foyer ; dans tous les sens du mot, on réhabilite. Service social et apostolat chrétien, c'est tout un.

—Alors, vous ne croyez pas aux crèches tout court ?

—Oui... certainement... comme organisme social pour pourvoir au débordement des abandons. Mais le remède n'est que médical. Il n'est point préventif. On n'y peut avoir pratiquement aucune influence sur la fille-mère. L'enfant seul est secouru. Or, l'expérience enseigne qu'il aura des petits frères...

—Prétendriez-vous que celles qui passent par la Miséricorde ne retombent jamais ?

—Non ; je dis simplement qu'elles retombent en bien moindre nombre. Mais si, par des institutions de maternité, nous pouvions chaque année exercer sur les deux mille cinq cents filles-mères de la province de Québec une influence religieuse et morale de quelques semaines ou de quelques mois, nous aurions chance de voir décroître ce nombre. Ne comptons pas, de grâce, sur les maisons de pension pour ce service de conversion. L'intérêt y vient en conflit avec le sens social...

—Il faut bien l'avouer.

—Tandis que, dans le calme d'une vie de communauté, à un régime moral particulièrement adapté, avec des facilités extraordinaires de conversion, avec le spectacle quotidien de la grande pitié des abandonnés, traitées avec miséricorde et sollicitude par d'excellents médecins, d'excellentes infirmières et d'excellentes religieuses, les filles susceptibles de comprendre changent de vie dans la proportion de soixante-quinze pour cent. Il reste les sous-douées, les sans-cœur, les têtes folles et certaine sorte de possédées... Il faudrait les enfermer. Personne n'en a le pouvoir. Il nous arrive cependant de persuader certaine faiblesse incarnée de s'enfermer volontairement. Et c'est un bon point de plus au crédit de l'institution. Pareilles influences ne s'exercent jamais à distance et incognito.

—De première qualité, votre remède, M. l'abbé.
—Merci... Merci de votre attention et merci plus encore de votre adhésion.

12—IX—35

La part des choses

—À vous entendre et à vous lire, M. Germain, on dirait que le déshonneur ça ne compte plus. Vous prenez fait et cause pour les gens de rien quand, au contraire, vous tancez d'importance les gens qui ont gardé leur honneur. Vraiment, pour un prêtre, vous devriez mieux faire la part des choses...

—Si vous me permettez de vous interrompre, je vais, tout de suite, faire la part des choses. Et ensuite vous me direz qui de nous a mieux saisi le sens de l'honneur.

—Très bien ; j'accepte.

—Qu'est-ce d'abord que l'honneur, sinon un témoignage rendu à la valeur, à la vertu de la personne qui est honorée ? Et qu'est-ce qui est honoré dans une personne, sinon quelque excellence de vertu ? Chez l'une, ce sera le courage dans la lutte ; chez l'autre, le dévouement ; chez l'autre, la patience dans l'adversité ; chez l'autre encore, la fidélité à Dieu.

« Honneur » désigne aussi un hommage spécial réservé aux jeunes filles qui ont triomphé dans le combat contre les voluptés animales. L'honneur, en ce cas, c'est une réputation intacte de chasteté.

« Honneur » sert de plus à désigner ce sentiment qui fait qu'une personne honorable veut conserver la considération dont elle jouit et veut pouvoir toujours s'estimer elle-même en son for intérieur.

L'honneur a d'autant plus de prix que c'est un trésor difficile à édifier, plus difficile à conserver, plus facile encore à perdre et qu'on ne reconquiert presque jamais intégralement.

Cependant des saintes et des saints, sainte Marie-Madeleine, saint Augustin, pour n'en point mentionner d'autres, témoignent que l'honneur perdu peut se recouvrer plus grand, plus glorieux et plus durable.

Ajoutons qu'il y a un honneur qui n'est pour ainsi dire pas personnel, mais de famille, de communauté, d'association ; il y a un honneur venu des ancêtres ou des fondateurs et que, comme un patrimoine, on n'a point à acquérir mais à conserver.

Enfin, les mêmes considérations jouent en sens contraire ; car il y a le déshonneur qui est la perte de la considération, le déshonneur qui se confond, par antonomase, avec la perte de la chasteté, et il y a le déshonneur en quelque sorte immérité qui est un héritage de famille ou de groupement. Chacun est solidaire d'un grand nombre quand il s'agit d'honneur ou de déshonneur... Chère madame, ces préliminaires vous agréent ?

—Mais, ils me paraissent indiscutables.

—Passons, alors, aux applications : À la Crèche, nous faisons, par vocation ou par mission, l'œuvre du bon Pasteur. Notre spécialité, c'est justement d'attirer, d'accueillir, d'encourager, d'instruire et de réformer, de réhabiliter, à ses propres yeux d'abord et aux yeux parfois d'un grand nombre, la fille privée de son honneur, qui est chasteté, et de son honneur qui est considération. Vous savez combien le monde le plus corrompu a le mépris facile. Il n'est surpassé en cela que par les dévotes. Le monde a cette logique de pousser, par tous les moyens, maximes et occasions, une fille au déshonneur, et de renier sa victime, dès que survient le signe de sa faiblesse. Les dévotes, et aussi les dévots, ont cette autre logique de pratiquer ostensiblement, à la pharisienne, le culte divin, mais de ne servir que mépris, au lieu de charité, à ces créatures dont le Maître lui-même eut tant de pitié. Est-ce que la Samaritaine, est-ce que la femme adultère, est-ce que Marie de Magdala n'ont point connu la curative charité de Jésus-Christ ? « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre » ! Et il n'y eut personne pour lapider la pécheresse dénoncée.

Le monde et les faux dévots empêchent trop souvent la charité chrétienne de rayonner et de rendre au Christ des âmes encore faciles à repêcher.

D'autre part, le monde a toutes les indulgences pour les vicieux adroits comme pour les vices sans conséquence matérielle immédiate ; et les faux dévots, qui ont leur naïveté, portent trop souvent leurs hommages aux pieds de criminels et de vicieux bien autrement coupables que la plupart de nos protégées. En encourageant donc, le blâme, le sarcasme, la morgue des mondains ou des bigots, nous ne faisons que marcher sur les traces et qu'imiter les exemples du Rédempteur lui-même.

Mais les plus belles réalités surnaturelles ne sont pas les plus faciles à comprendre pour les égoïstes.



Et il n'y eut personne

pour lapider la pécheresse

Où la cruauté des mondains et des bigots paraît le plus, c'est quand il s'agit de trouver des parents adoptifs aux petits êtres qui, eux-mêmes innocents, héritent toutefois de la déconsidération dont furent frappés leurs parents naturels.

La pitié est avant tout chrétienne. La pitié est avant tout divine. C'est une sorte de miséricorde devant la souffrance et comme un besoin intime et impérieux de la soulager. À la Crèche, le malheur où nous voyons naître nos petits délaissés nous engage à trouver des substituts aux parents, au foyer, à la famille qu'ils n'auront jamais. Et nous avons conscience qu'en pratiquant, et qu'en faisant pratiquer cette miséricorde, c'est comme si nous avions fait du zèle pour trouver un gîte à Jésus durant la fameuse soirée où il n'y avait de place pour Lui, Marie et Joseph en aucune hôtellerie.

Qui voudrait, chère madame, nous trouver maladroits ou naïfs, ou malfaisants ?

Le déshonneur, le vrai déshonneur, c'est le péché. Dieu le pardonne aux repenties. L'honneur est dû ensuite aux repenties qui se sont refait une excellence de vertu.

Quant aux petits illégitimes, l'honneur qui leur fait défaut, une bonne éducation peut le leur rendre aux yeux des vrais chrétiens.

Et c'est ainsi, chère Madame, que par charité, miséricorde et pitié, nous faisons, au Bon-Pasteur, la part des choses.

22 - VIII - 39

La reconnaissez-vous ?

Qui n'a lu, un jour ou l'autre, dans sa jeunesse, de ces contes fantastiques où, dans l'ombre propice, quelque ombre malfaisante, masquée, armée, cruelle, cynique, enfonce lentement, avec des ricanements d'enfer, une dague acérée au cœur d'une victime impuissante et terrorisée ?

Qui n'a eu froid dans le dos en imaginant pareil spectacle d'épouvante ?

Qui n'a eu compassion en son âme pour l'agonie de la personne au cœur transpercé ?

Qui n'a éprouvé horreur et dégoût pour l'anonyme meurtrier ?

Or, il s'agissait, notez-le bien, de simples contes.

Que de réalités cependant sous la fiction de l'écrivain imaginaire !

Pareils sentiments d'assassins, pareille cruauté, pareille jouissance dans le crime secret se rencontrent trop souvent, hélas ! parmi nos populations.

En voici l'exemple le plus récent :

* * *

Une jeune fille de réputation moyenne, un peu jeune, un peu légère, un peu imprudente, un peu vaine, un peu indépendante, un peu sensible aux attentions, un peu préoccupée de mariage, mais honnête, s'absente du village.

La famille qui, autrefois, connut l'aisance, connaît maintenant la véritable gêne. Il faudrait travailler. Impossible de décrocher quelque besogne de plain-pied. On se résigne donc à descendre, et, sans avertir tout le village, humiliée, on accepte une modeste besogne de servante à la ville.

Les parents ont leur bien légitime amour-propre ; interrogés, ils répondent que leur fille est en promenade, chez des amis, à Québec.

Mais les commères ne sont point satisfaites. Elles n'ont obtenu ni le nom ni l'adresse de tels amis. Et ces amis, de quand datent-ils, s'il vous plaît ? On ne les a jamais vus au village, ni connus. Du reste, qui croirait qu'étant si bien éduquée, on s'imposât pendant des mois — car des mois bientôt avaient passé — à des amis ainsi recrutés du jour au lendemain ? Non ! décidément, il y avait quelque chose de louche là-dessous... Cette absence avait un autre motif et, puisqu'on ne le déclarait point, il était sûrement honteux ; et comme elle était fille, il devenait évident que l'absence était déshonorée ; et comme on la disait à Québec, il était facile de conclure qu'elle cachait sa honte à l'abri de l'Hôpital de la Miséricorde...

O rigoureuse logique de la curiosité malveillante, que voilà bien ton chef-d'œuvre !

D'une supposition infernale, tu fais une réalité dogmatique ; et ton dogme, tu le proclames à toute oreille qui sollicite une nouvelle, une confidence, un secret.

* * *

À Québec, la petite servante est loin de se douter qu'à belles dents, au village dont elle a la nostalgie, on déchire sa réputation de vingt ans. Son dévouement lui fait accepter la séparation. Elle écrit à sa mère, elle



Mettez votre lettre à la poste du village voisin...

écrit à son curé qu'elle a hâte de pouvoir retrouver le milieu familial ; que les dangers à la ville sont grands, et que seul un besoin pressant devrait induire une jeune fille à risquer l'aventure d'une vie isolée et pauvre parmi la foule indifférente des cités.

* * *

— Moi, à votre place, dit, un jour, une commère à une autre commère, je sais bien ce que je ferais. Je lui écrirais un billet pour lui dire que son jeu est découvert, qu'elle n'a pas besoin de tant se cacher, que tout le monde est renseigné sur son compte. Ça lui apprendrait à se moquer de nous.

— Vous n'y pensez pas, chère dame. Écrire ! je ne voudrais pas même le lui dire. Les tribunaux sont là...

— Justement. Écrivez, mais ne signez pas. Défigurez votre écriture... Mettez votre lettre à la poste du village voisin. Et puis, vous allez voir, s'ils vont baisser le nez, vos voisins. Il y a un bout à se laisser bernier avec l'air de tout croire.

— Vous êtes plus habile que moi, je pense, pour combiner cela. Vous avez plus d'expérience. Aidez-moi tout de suite. À deux, pour l'envoi. Je surveillerai bien, ensuite, toute seule, les résultats. Tenez, voici du papier et de l'encre... de l'encre rouge.

— Très bien ! Voyez, j'écris de la main gauche...

Imaginez un peu ce qui se passa au cœur de la petite servante, quand sa mère lui transmit le cruel et anonyme document. Éplorée, affolée, atterrée, elle accourut auprès de sa mère ; elle voulut prendre conseil de son curé.

Or, vous pensez bien que, derrière ses rideaux, la voisine la vit passer et repasser, triste et les yeux tuméfiés. Le coup, selon elle, avait porté juste. Elle fit rapport aux commères du groupe. Le mari d'une commère voulut rendre, au père de la jeune fille, un service de bon voisin et le prévint, non pas d'une appréhension, mais de ce qui s'était réellement passé, dit-il, à sa cachette.

Le doute monta bientôt à l'esprit du père, à celui de la mère, puis, à l'esprit de M. le Curé.

L'honnête fille prenait maintenant figure de menteuse et d'hypocrite aux yeux des siens...

La reconnaissez-vous la cruelle et traîtresse blessure infligée, dans l'ombre favorable, par une ombre anonyme et cruelle ?

Et comprenez-vous que le conte fantastique est parfois pathétique réalité ?

8 - II - 34

Malheur enseigne

La glace, l'hiver, au front des toits, s'accumule et pend en menaçantes dentelles. Le soleil veut bien la faire disparaître. Mais la glace résiste. Elle trouve dans le froid, la bise et le brouillard des alliés puissants. À peine atteinte par quelques rayons, aussitôt elle ferme et guérit sa blessure. La glace veut rester glace et diadème au front des maisons.

Arrive toutefois le printemps, arrive un jour de plus grande chaleur, arrive un grand effort du soleil ardent et la glace disparaît, anéantie.

Ainsi de bien des préjugés tenaces.

Figurez-vous, en quelque lointaine paroisse d'une lointaine côte, un lointain curé, austère, rigide, et passablement entier. Chaque circulaire de la Crèche, chaque appel à la charité, chaque convocation de parents adoptifs le faisaient bondir. Il posait là sa pipe, et, debout, lançant vers le panier l'agaçant message, allant et venant dans son bureau, seul, ou devant sa ménagère, ou devant M. le vicaire, ou devant n'importe qui :

—Le voilà encore, s'écriait-il, le fameux abbé Germain, avec ses lamentations ! Si tous les confrères voulaient m'écouter, ça serait pourtant vite réglé cette question-là.

—Oui ? Que feriez-vous donc, M. le curé ?

—Plus de crèche ! Chaque mère élève son ou ses enfants. Tant pis pour chacune ! Vous savez, une telle : ses parents sont venus m'annoncer son malheur. Ah ! ça n'a pas été long. Je leur ai dit tout simplement ceci : « Voulez-vous la guérir de courir ? Gardez-la chez vous et faites-lui élever l'enfant de son péché. » Oui, que chaque curé fasse la même chose et on n'aura plus à chercher de parents adoptifs... C'est quand je les vois parler de question sociale, et se lamenter ! Le pur bon sens est là et personne ne veut s'en servir ! Eh bien, pour ma part, il y a longtemps que c'est décidé : pas un mot en chaire pour

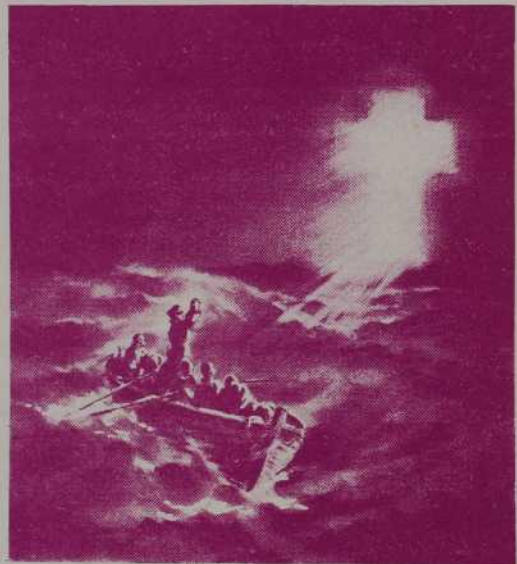
la Crèche, pas une recommandation pour des parents adoptifs, et pas un sou, même sur mon testament, pour une œuvre qui refuse d'admettre qu'elle favorise le vice ! Je ne m'en cache pas. J'ai déjà écrit tout cela à l'abbé Germain lui-même.

Et c'est vrai. Le brave curé, sincère mais un peu catégorique, y était allé de sa diatribe.

Toutefois, le Bon-Pasteur n'avait pas cru devoir déroger à la mission que lui avait confiée un saint archevêque et, fermant l'oreille à la simpliste solution, avait gardé grands ouverts à la fille pécheresse, déshonorée et embarrassée, sa porte accueillante et son cœur apostolique.

Or, savez-vous qui, un jour, ou plutôt, un soir, en grand secret, s'y engouffra ? Deux personnes, les yeux rougis, le chagrin plein le cœur, deux personnes, la nièce et l'oncle, la filleule et le parrain, deux personnes, la vingtaine et la cinquantaine.

—Ma Sœur, pouvez-vous me cacher cette enfant ? pouvez-vous me garantir que personne jamais ne saura qu'elle a franchi ce seuil ? Sa mère est ma sœur... une sainte femme de mère ; son père est universellement connu, admiré. S'ils savaient ce que je sais, ils mourraient de chagrin. Cachez-la-moi et arrangez toutes choses pour qu'on la croie là-bas, à mon presbytère. Ah ! je suis atterré ! Ma nièce de prédilection ! la plus brillante, la plus instruite, la plus choyée ! Celle sur laquelle je comptais le plus. Celle à qui je croyais avoir insufflé une vocation. Mon Dieu ! mon Dieu, quel coup !



—Ne vous laissez point abattre par l'épreuve, M. le Curé. Le Bon-Pasteur va vous arranger cela. Vous verrez. Nous allons prier pour que « quatre-vingt-huit », ce sera ici son seul nom, ouvre les yeux sur ses responsabilités et redevienne la bonne fille que vous avez aimée...

—Et vous m'assurez, ma Sœur, qu'il n'y a pas de danger pour sa réputation, pour notre réputation ? Vous figurez-vous ma situation, s'il fallait que mes paroissiens apprennent ce déshonneur ?

—Je vous assure, M. le Curé, que rien ne transpirera.

—Ah ! bon ! Eh bien, je respire un peu... Et je vous remercie. Maintenant voulez-vous me conduire chez M. l'abbé Germain ; je veux lui faire amende honorable.



La religieuse du Bon-Pasteur.

Eh oui ! plus le préjugé est tenace, plus doit être grand le malheur qui le fait fondre. Il avait fallu cette catastrophe morale pour faire comprendre à M. le Curé de là-bas, là-bas, l'incomparable utilité sociale d'une œuvre comme celle que poursuit à Québec, sur le chemin Ste-Foy, la congrégation du Bon-Pasteur.

16 - II - 37

De pied en cap

—Un portrait ?... Vous me demandez un portrait ? Je veux bien ; mais lequel ?

—Celui de la religieuse de la Crèche, s'il vous plait, M. l'abbé. Beaucoup ne l'ont encore jamais vue.

—Savez-vous que je la vois presque trop souvent, cette religieuse, pour bien vous la décrire. D'abord elle est diverse ; elle est multiple ; et ce qu'on en peut tracer ne constitue guère qu'une sorte de fonds commun. La personnalité plus ou moins attachante de chacune, son allure, sa caractéristique ou pittoresque, ou aimable, ou édifiante, débordent notre petit cadre ;

quant à la genèse des obédiences... mais non ! nous deviendrions indiscrets à trop vouloir admirer les desseins providentiels.

—Sachons nous contenter de peu. Ce peu ne manque d'ailleurs peut-être pas tout à fait d'intérêt.

* * *

Voici donc, de pied en cap, l'aspect quotidien de la religieuse de la Crèche.

—Ah ! enfin !

—Sa chaussure modeste, peu bruyante, porte d'ordinaire beaucoup d'usure. On marche tant ; il faut tant s'empresse, dans une maison où tout est mouvement, tout est vie, tout est impuissance, tout est besoin.

Dans les services, un grand tablier blanc, ou bleu, ou noir, vous dissimule la tenue officielle ; on ménage, vous savez ! Si donc on est à la cuisine, à la buanderie, chez les enfants, on s'enveloppe de blanc ; aux autres besognes, quelles qu'elles soient, vous apercevez toujours le tablier bleu et blanc ; même dans les offices supérieurs, pour les œuvres de routine, la jupe, fût-elle « notre jupe de seconde classe », jouit encore de la protection tutélaire d'un excellent tablier noir.

Mais, en sortie, au parloir, à la chapelle, alors c'est la grande tenue. La robe noire atteint le soulier ;

elle s'orne de la traditionnelle et trop sonnante chapelet, et se serre, à la taille, d'une ceinture de drap ; un domino la... domine, couvrant les épaules, le dos et la poitrine ; brochant sur le tout, comme on dit en style héraldique, une croix d'argent, souvenir de profession, brille et joue à chaque mouvement.

Et nous voici à la coiffe.

—Je vous y attendais justement.

—Une coiffe de religieuse ne se décrit point. Chacun recule devant l'effort ou le chef-d'œuvre à faire. Celle de la nôtre, blanche, bien empaillée, encadre le visage, cachant les cheveux, les oreilles et la gorge, une sorte de rabat blanc faisant base à l'édifice et deux volutes soutenant en quelque sorte le pignon. Un voile noir, flottant, bien drapé, retombe sur les épaules et donne à ce costume sa distinction et sa dignité.

Il grandit celle qui le porte.

À elle de l'illustrer.

* * *

—Et c'est déjà tout ?

—Non. La religieuse de la Crèche cache sous la modestie de ce costume peut-être bien certains attributs auxquels le monde attache quelque prix, mais surtout un grand cœur voué à un grand amour ; elle aime les enfants déshérités, elle aime les filles malheureuses et pour ces deux malheurs conjugués, elle consacre au Dieu trois fois bon et ses jours et ses nuits, et ses prières et ses bonnes œuvres, et les énergies de son corps et les ressources de son esprit.

Une bonne religieuse de la Crèche a besoin d'être une bonne religieuse tout court.

Ses consolations naturelles sont rares ; sa tâche est justement de se dévouer auprès de petits êtres tous en deçà de l'âge de raison et qui, une fois placés, une fois grandis, n'ont guère d'attrait à venir remercier pour les soins reçus. Sa tâche est justement de relever, dans le secret, des personnes qui, pour la plupart, croiraient exposer leur réputation à venir témoigner ou à seulement écrire leur reconnaissance.

Jamais de vacances ! jamais de congé ! jamais de répit ! Le personnel est toujours au grand complet. La besogne, ingrate toujours, commande toujours à toutes les capacités, requiert constamment toutes les abnégations.

—Pas de villégiature alors... pas de cure... pas de refuge ?

—Son refuge, c'est la contemplation du travail de la grâce dans les âmes, c'est de voir les brebis rentrer au bercail du Seigneur ; c'est de voir accourir les centaines de couples adoptifs ; c'est de penser qu'elle a sa part à la rédemption locale et à la réhabilitation multipliée.

Aussi est-ce une expression de remarquable sérénité qu'encadre la coiffe de la religieuse de la Crèche.

Aucune religieuse n'approche de si près que les religieuses du Bon-Pasteur la misère féminine, déchéance physique, déchéance morale ; aucune n'a plus connaissance d'innombrables drames ou malheurs de famille ; aucune n'aurait plus raison, semble-t-il à première vue, d'être déprimée et découragée.

—On le serait à moins !

—Aucune cependant ne s'attache plus profondément à sa tâche, ne l'accomplit avec plus d'entrain, et ne constitue meilleur exemple apologétique.

Fort intérieure et plutôt mortifiée, la religieuse de la Crèche, est cependant aimable, serviable, sans fausse pudeur, simple en sa conversation, appliquée aussi bien à prévenir qu'à guérir, à encourager qu'à réformer et sanctifier.

Elle a pu accueillir sa nomination avec effroi, aborder avec inquiétude et timidité son office nouveau ; redouter le contact des filles tombées ; toujours elle pleure quand elle doit quitter la maison où elle a connu, avec l'austère joie d'un sublime apostolat, le mer-

veilleux spectacle des relèvements et des redressements.

La religieuse de la Crèche se garde bien de penser qu'elle est d'une essence supérieure à celle des autres religieuses. Car elle trouve tout ordinaire de faire bien ce qu'elle fait ; mais elle a le culte de son institution et bénit le ciel d'avoir inspiré à la vénérée fondatrice l'établissement d'une œuvre où s'épanouit sa propre vocation.

* * *

—Mauvais portrait, direz-vous. C'est vrai. Mais en attendant mieux, fixons celui-là dans notre mémoire. L'hommage vaut aussi par l'intention.

—Eh bien ! M. l'abbé, ainsi soit-il.

7 - I - 35

L'accueil

Oui, ma fille, entrez ! N'hésitez plus. Pénétrez dans le secret refuge. Venez, nous vous cachons. Vous avez honte et c'est encore à votre louange. Le monde qui vous a perdue pour son plaisir, maintenant, vous méprise, vous honnit et vous repousse. Ah ! sans doute, il ne vous dit point à vous-même tout ce qu'il pense et répète sur votre compte. Mais comme le vide s'est fait soudain dans vos relations joyeuses ! Comme on vous a évincée de votre emploi ! Comme les vôtres, mis au courant, et sachant la cruauté des gens pour les gens, avaient hâte que vous fussiez admise et entrée ! C'est que votre malheur est de ceux qui ternissent la réputation des proches et peuvent compromettre dix avenir. Après vous avoir recherchée, on vous a bannie, oh ! avec des paroles adoucissantes, mais avec combien d'impératif dans la volonté de vous éloigner.

Vous, qui ne pouvez encore — vous êtes si jeune — comprendre tout de suite ce que nous vous expliquons, vous voudriez que le monde, qui abusa de vous, aujourd'hui vous témoigne au moins de la sympathie. Voyez cependant qui se penche avec bienveillance et miséricorde sur votre fragilité et votre misère : une sœur du Bon-Pasteur. C'est sa mission. Elle y est fidèle et sa miséricorde, et sa bonté, et sa charité, et ses conseils désintéressés, avant quinze, avant huit jours, vous auront déjà détournée de vous-même et ramenée au sérieux de la situation.

Ne la boudez point comme un prisonnier son geôlier ; ne vous en défiez point comme un captif de son conquérant ; ne lui mentez pas ; ne lui soyez ni arrogante, ni impolie ; ne vous montrez ni révoltée, ni désobéissante ; faites-lui confiance ; laissez-vous guider par elle ; n'est-ce pas pour vous être trop fiée à vos seules lumières, à votre seul caprice, à l'unique appel de vos sens que vous êtes tombée si bas ? Et ne voudrez-vous pas vous relever pour toujours ? Laissez-vous donc aveuglément conduire, laissez-vous conseiller, laissez-vous diriger. Dites votre nom, sans crainte ; nulle part, tant de graves secrets ne sont plus jalousement gardés ; dites votre nom et votre provenance ; vous ne voudriez tout de même pas — ce malheur est déjà survenu — mourir inopinément sous un nom d'emprunt et nous laisser pour tout paiement une dépouille non réclamée.

Faites tout ce qu'on vous dira de faire. Priez comme on vous l'indique et vous y invite ; travaillez comme on vous le prescrit ; reposez-vous comme on vous le conseille ; prêtez-vous à un règlement qui n'est point sévère mais qui reste indispensable. Silence quand c'est silence et récréation quand c'est l'heure de se détendre.

Nous prendrons soin de vous, de toute votre personne, de votre pauvre corps en si mauvaise posture,



Nous prendrons soin de vous

de votre pauvre âme en si lamentable état. Les médecins veilleront sur vous et sur la frêle existence qu'il faut conduire au terme du baptême ; le prêtre vous rappellera, avec les motifs de surnaturelle contrition, le catéchisme que vous avez oublié.

Vous verrez comme ce sera beau et encourageant de vous sentir, chaque jour, un peu plus détachée d'un passé vilain et démeritoire, de vous sentir, chaque soir, un peu meilleure que la veille et mieux pardonnée. Vous verrez comme il y a d'ivresse à se ressaisir pour se redonner à Dieu qui, lui, n'a point cessé de vous aimer.

Venez, entrez, donnez-vous tout entière à la conversion, comme vous vous êtes tout entière abandonnée au vice. Telle la pécheresse légendaire de Magdala, soyez sensible et docile au regard si pénétrant et si engageant du bon Maître Jésus qui passe et qui, peut-être, ne repassera plus. Entendez en votre cœur les avances, les empressements, les pressantes sollicitations de Celui qui s'est livré pour vous à toutes les crucifixions de l'esprit, de la chair et des sens. Revenez à la contemplation de la sainte croix et du cher Crucifié. Baisez les pieds transpercés ; jetez-vous dans les bras qui vous sont tendus ; buvez, au cœur qui saigne, le sang qui vivifie et transforme ; pleurez de regret, pleurez d'amour, pleurez de reconnaissance et, par les mérites du sacrifice éternel, implorez pour le petit être qui s'en vient l'adoption divine et le céleste héritage.

Déposez tout orgueil ; convainquez-vous de votre radicale impuissance ; défiez-vous désormais de vous-même, de vos penchants, de vos relations, de toute occasion qui porte scandale et péché.

Victime de votre indépendance, de votre légèreté, de votre manque de foi, relevez-vous. Rebâtissez pierre par pierre — ce sera peut-être long — l'édifice de votre honneur et celui de votre sainteté.

Vous ne serez plus seule, mais secondée par des compagnes de bonne volonté, aidée par la prière, les sacrifices et les exemples des religieuses, secourue par les conseils et les intercessions du prêtre.

Vous ne serez plus seule, ni désarmée, ni vaincue ; appuyée, au contraire, sur un généreux pardon de Jésus-Christ, sur une affectueuse sympathie de vos gardiennes, vous serez une victorieuse.

Et quand vous retournerez dans un monde qui vous scandalisa et vous perdit, si vous n'y rentrez point avec la tête haute des effrontées, du moins y pourrez-vous vivre avec l'intime et délectable consolation de l'enfant prodigue que son père a réhabilité et rétabli dans ses droits d'enfant repentante et de bon vouloir.

Entrez ; nous ne vous voulons que du bien, et nous vous en ferons, grâce à Dieu, dans la mesure où vous en serez avide et affamée.

C'est cela le Bon-Pasteur.

12 - VII - 37

Prière de l'indigne

Seigneur, je ne suis pas digne d'être mère. J'ai contrefait et blasphémé le mariage. J'ai transgressé vos commandements. J'ai méprisé vos grâces. J'ai fait la sourde oreille à vos inspirations comme à vos conseils. Dans ma folie, je vous ai bravé, et voilà que vous m'imposez le redoutable fardeau d'une maternité.

Seigneur, je suis indigne... Indigne et sans moyens, abandonnée que je suis par le père — le père sans entrailles — de mon enfant.

Mon abjection et mon déshonneur m'ouvrent enfin les yeux.

Que ferai-je si vous n'avez pitié de ma double misère ? Ah ! secourez-moi, Seigneur. Je sais qu'« il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens » ; mais je vous répète avec la Chananéenne : « Les petits chiens mangent sous la table de leur maître les miettes que laissent tomber les enfants. » Mendiant, moi aussi, j'implore quelques-unes des grâces que vous prodiguez aux mamans selon votre cœur.

Vous fûtes si bon, si miséricordieux, si divinement humain pour les femmes repenties, pour la débauchée de Samarie, pour l'adultère de Jérusalem, pour l'impudique de Magdala. Pitié, Seigneur, pour une autre pécheresse ! Pitié pour une mère indigne ! Pitié surtout pour un pauvre petit enfant ! Laissez-le venir à vous et laissez que je l'accompagne.

Faites, je vous en supplie, Seigneur, au nom de Marie, votre mère et la mienne, que malgré l'inconduite de ses parents, notre enfant soit de bonne conforma-



Pitié pour l'innocente victime !

tion, attrayant et sain, qu'il soit de bon naturel, intelligent, docile et courageux, qu'il vous aime et que jamais il n'ait le malheur de vous offenser gravement comme nous avons fait.

Je supplie votre Majesté de l'admettre à la vie nouvelle du saint Baptême et à l'incorporation de la sainte Eglise ;

Je supplie votre Providence de lui préparer, parmi les miens ou parmi les étrangers, de charitables parents adoptifs ;

Et surtout, je supplie votre Miséricorde de l'enlever tout jeune de la terre, s'il doit porter en lui le triste héritage des passions qui nous ont perdus.

Réparez, Dieu tout-puissant, les conséquences de nos erreurs.

Pitié pour l'innocente victime de si tristes péchés !

J'accepte de souffrir, j'accepte de mourir pour que mon enfant soit marqué du sceau indélébile des enfants de Dieu.

Autant qu'il est en mon pouvoir, je voue et consacre de tout mon cœur « à l'amour de votre service et au service de votre amour » le fruit d'un amour qui méritait votre haine.

* * *

Gardez-moi constante, malgré ma légèreté, mes sentiments de mère ;

Gardez-moi, pour ma pénitence, mes inquiétudes, mes angoisses maternelles et le souvenir de ma déchéance ;

Gardez-moi, pour ma purification, l'attachement aux sacrifices généreusement acceptés et plus amoureusement recherchés ;

Gardez-moi, pour ma réhabilitation, la vue continue de mes responsabilités cachées ;

Gardez-moi, pour ma persévérance, le dégoût des personnes, des lieux et des choses de perdition ;

Gardez-moi, pour ma sanctification et celle de mon enfant, la fidélité dans l'intercession et l'assiduité aux sacrements régénérateurs.

Mettez dans mon cœur, le trésor de la reconnaissance pour tous ceux qui m'ont secourue, éclairée, sanctifiée.

Et préservez-moi à jamais, préservez aussi, je vous en conjure, Seigneur, tous ceux que j'aime, des égarements qui aboutissent au déshonneur et au péché.

* * *

Quant à moi, pour mes infidélités passées, pardon, Seigneur ! Pour mes complicités, pour mes scandales, pour mes mauvais exemples, pour le tort causé à tous les membres de ma famille, pour les larmes de ma mère, pour l'intime chagrin de mon père, pour la contristation de votre Cœur adorable, pardon, Seigneur, mille fois pardon !

O Vierge Mère, soyez touchée de ma profonde misère et, par votre si puissante médiation, obtenez, pour la mère indigne, pour le père égoïste et pour leur malheureux enfant, la miraculeuse, la transformante bénédiction de votre adorable Fils, Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi-soit-il.

27 - I - 36

Pour une absente

Je sais, quelque part, un père pourtant bien fort et qui ploie, et blanchit, sous une invisible croix. Son front, jadis toujours serein, n'annonce plus que d'absorbants soucis. Et de ses amis l'ont souvent vu, dans l'église, échapper un impressionnant sanglot.

Je sais, quelque part, une mère, de la meilleure sorte, et dont la santé s'altère, dont les jours, et les nuits plus encore, ne sont plus qu'un mauvais et cruel souvenir ; sa désolation, qu'elle voudrait soustraire à toute curiosité comme à toute condoléance, lui est un brise-cœur. Mais ce cœur maternel et broyé, chaque jour, elle s'en va le soumettre au miracle de la consolation divine ; elle prie saintement ; elle supplie humblement ; oublieuse d'elle-même, uniquement éprise du salut d'une âme chère, elle s'offre à mourir pour que celle qui est morte ressuscite à la grâce.

Je sais quelque part un père et une mère abîmés dans la douleur.

* * *

Et je sais, quelque part ailleurs, une fille de la catégorie des étranges, dont on ne sait rien et dont on devine tout ; de ces personnes si bien élevées que leur langage est resté honnête pour les gens honnêtes et que leur tenue mérite à peine les restrictions des gens sévères, de ces personnes secrètement vaincues et dont on dirait que le bon Dieu a pitié, qu'il les ménage, qu'il retarde l'éclat de leur déshonneur afin que le retour de l'enfant prodigue se fasse, comme son départ, dans le secret.

Mais le bon Dieu et ses instruments de salut auront fort à faire ; car on est maintenant liée de cent nœuds ; on était pauvre et on est comblée ; on aimait la toilette et la garde-robe déborde ; on était vaniteuse et on voit les hommes à ses pieds ; on grandit dans un logis modeste et on habite un appartement cosu ; on se considérait captive et maintenant, c'est, du moins, on le dit, la plus entière liberté.

Cendrillon, aveuglée par le luxe, a perdu de vue son salut ; elle a menti à tous les siens, menti à sa mère, menti à ses promesses chrétiennes.

* * *



Cendrillon, aveuglée par le luxe...

Qui lui rendra les prunelles éteintes, les prunelles de la foi, qui réchauffera son cœur sans amour, qui rallumera le brasier de la sainte charité dans cette âme débauchée ? Qui dégagera des serres de Satan, de Satan fait homme, cette pauvresse ? Qui rendra à son père et à sa mère une vraie convertie sinon vous, ô Jésus, maître et moteur des cœurs ?

C'est de nouveau le cas de la Chananéenne :

— Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi ! Ma fille est cruellement tourmentée du démon. Seigneur, secourez-moi !

— Laisse d'abord les enfants se rassasier, dit Jésus. Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens.

— C'est vrai, dit-elle ; mais les petits chiens, sous la table de leurs maîtres, mangent les miettes que les enfants laissent tomber.

— O femme, ta foi est grande ! répondit Jésus. Va, et qu'il soit fait comme tu le veux. Grâce à la parole que tu viens de dire, va, le démon est sorti de ta fille.

Et c'est aussi le cas de la Samaritaine :

— Va, lui dit Jésus, appelle ton mari, et reviens ici.

— Je n'ai pas de mari, répondit-elle.

— Tu as raison... Tu en as eu cinq, et celui avec lequel tu vis maintenant n'est pas ton mari.

— Seigneur, s'écria la femme, je vois que vous êtes un prophète.

Et, courant à la ville :

— Venez, disait-elle, venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il point le Christ ?

O doux et miséricordieux Sauveur, aujourd'hui encore, une fervente Chananéenne vous implore ; aujourd'hui encore, une Samaritaine oublie le don de Dieu. Au nom de votre saint Evangile, au nom de votre sainte Mère, si pitoyable aux besoins des humains, au nom de votre divine rédemption, arrachez au démon et rendez à sa mère celle qui, si longtemps, signa tous ses devoirs de classe du pieux titre d'enfant de Marie.

Je sais, quelque part, un père et une mère qui chanteraient le *Te Deum*.

4 - XII - 39

La lépreuse

La lèpre, mal hideux et terrible, encore aujourd'hui regardé comme contagieux, fut, dans l'antiquité, le fléau le plus désolant de l'Égypte, son pays d'origine, des contrées bibliques, comme aussi de plusieurs régions d'Europe.



La lutte
contre le fléau.

Le législateur hébreu isolait le plus possible et rigoureusement ceux qu'elle atteignait. Tout lépreux, toute lépreuse étaient bannis des agglomérations. Aucune personne saine n'en devait approcher à plus de quatre coudées, soit sept pieds. Pour être reconnus et évités, ils devaient porter des vêtements déchirés aller tête nue, le menton couvert d'un voile et avertir les passants de leur approche en criant : « Tâmé ! Tâmé ! Impur ! Impur ! » Sans ressources et sans gagne-pain, livrés au désœuvrement et au découragement, ils mendiaient le plus souvent à l'entrée des bourgs, aux portes des villes. Groupés, la misère leur paraissait partagée, et, mises en commun, les aumônes soulageaient un plus grand nombre.

Faut-il ajouter que les lépreux n'obtenaient ni des étrangers, ni de leurs coreligionnaires l'universelle pitié qu'appelle pourtant un mal si abject.

La lèpre, toutefois, combattue en Europe, combattue dans les pays de missions par l'initiative première de la sainte Église, ensuite par les soins des gouvernements, a beaucoup rétrogradé. La lèpre ancienne cède le pas à une autre, la lèpre moderne, la syphilis, maladie plus honteuse, maladie non moins désastreuse ; celle-ci a son origine dans le désordre des sens ; mais elle peut à certaines phases, se communiquer aux personnes de la meilleure conduite.

Voyez ce que dit brièvement à ce sujet un spécialiste belge, le docteur Rulot :

« Cette maladie est éminemment contagieuse ; elle peut, en effet, se transmettre par un contact quelconque : le simple attouchement du malade ou l'emploi d'un objet (savon, essuie-main, verre, cuiller, fourchette, fume-cigarette, blaireau, pipe, rasoir, crayon, instrument à vent, linge, literie, siège de latrines, etc.) ayant servi à celui-ci, sont fréquemment cause de la maladie ; cela tient à ce qu'au cours des trois ou quatre années de son affection, le syphilitique porte sur la peau et les muqueuses (bouche, nez,) des éruptions suintantes dans lesquelles se trouve le germe du mal. De nombreux médecins se sont infectés en examinant de semblables malades ou au cours d'opérations sur des avariés. Pour la même raison, le syphilitique est un danger permanent pour son entourage (parents, frères, sœurs, femme, enfants, amis, compagnons de bureau ou d'atelier), danger d'autant plus grand qu'il est généralement ignoré. Soucieux de cacher son mal à tous les yeux, le syphilitique expose tous ceux qu'il approche à la plus terrible des contaminations. Ajoutons que le mal se transmet par hérédité ; les enfants, issus de syphilitiques, sont presque sûrement frappés, dès la naissance, de la triste maladie de leurs parents. »

Autrement dit, la syphilis, c'est la lèpre du vingtième siècle.

Fléau des organismes, fléau des familles et des générations, fléau des races civilisées et chrétiennes.

L'autre jour, à l'Hôpital de la Miséricorde, nous nous trouvions devant un de ces cas à la fois typiques et pathétiques, un de ces problèmes auxquels notre

société tarde à apporter la solution chrétienne, c'est-à-dire charitable, c'est-à-dire prévoyante, c'est-à-dire curative et préventive, mais coûteuse.

Une patiente, vingt-trois ans, mauvais caractère et mauvais esprit, rebelle à toute influence, à tout conseil, à toute prescription, une mère vicieuse et sans volonté, sur qui la morale n'a plus de prise et qui refuse d'apercevoir non seulement ses responsabilités maternelles mais encore ses responsabilités sociales indéfinies.

Or, si, momentanément, elle n'est plus contagieuse, elle ne tardera point à le redevenir.

Elle est sans le sou. Elle est de la campagne. Accès difficile, par conséquent, au dispensaire ; eût-elle des sous, on doute qu'elle en voudrait dépenser pour ces indispensables soins.

Son père l'a chassée de chez lui à cause justement de son inconduite et du scandale qu'elle sème effrontément. Il est venu nous répéter qu'il persiste dans sa décision, voulant protéger ainsi le reste de ses enfants.

Les autres membres de la famille l'ont en horreur.

Personne ne peut la recommander pour un emploi, qu'elle remplirait mal, du reste.

Elle a séjourné trois mois à l'hôpital ; et nous abandonnera, en partant, un rejeton taré, voué d'avance à toutes les misères physiques et mentales.

Notre part est faite : hospitalisation gratuite, isolement et traitements coûteux. D'autres patientes trop nombreuses attendent que son lit soit libre.

Où ira-t-elle ? C'est la lépreuse immonde et mal-faisante. Et elle a le chemin du roi pour partage.

N'y aurait-il pas moyen de circonscrire la contagion, d'enrayer la contamination, de protéger les faibles et les inconsidérés contre tant de ravages ?

Oui, c'est d'arrêter la vagabonde, de l'enfermer dans une annexe de la prison, dans un lazaret médicalement pourvu, et là, de traiter son corps et plus encore son âme.

Pareil soin social se pratique en certaines villes des États-Unis. Les syphilitiques sans feu ni lieu sont enfermées. Médecins et infirmières établissent les diagnostics et donnent les traitements ; religieuses du Bon-Pasteur surveillent, redressent, encouragent et convertissent les sujets. Manufacturiers et marchands fournissent l'atelier d'un travail de confection approprié. La patiente se fait même un léger pécule.

Ici, à Québec, rien de cela. Lépreux et lépreuses circulent librement et contaminent librement.

Il manque un lazaret.

5 - III - 36

Un château en Espagne

Je ne rêve pourtant pas. C'est bien dans le journal. Cinq québécois, riches, ont décidé, tout d'un coup, de ne pas attendre d'être consacrés millionnaires pour devenir munificents et faire quelque œuvre sociale.

Ils ont fondé le Club des Non-millionnaires et dans ce club un comité d'études sociales.



La conclusion d'une année de travaux, visites, enquêtes et lectures fut bipartite et consignée au procès-verbal : « Ce qui presse le plus, en ce moment, c'est le catéchisme aux hommes, et c'est le secours à la femme indigente. »

Or, si l'Action catholique a entrepris la catéchisation, la recatéchisation des masses, il reste que presque rien ne se fait, presque pas d'argent ne se dépense pour repêcher, pour empêcher de sombrer la fille isolée, désemparée et faible dans sa volonté comme dans sa vie spirituelle.

Il n'y a pas, pardon ! il n'y avait point de refuge connu et assuré où les indigentes, de quelque catégorie et en quelque nombre qu'elles soient, pussent se trouver temporairement nourriture, abri, conseil et impulsion.

* * *

Mais voici que le club des Non-millionnaires a trouvé le moyen de fonder, en plein quartier populaire sous l'égide du Bon-Pasteur, le Gynécée, une maison grande, simple, presque monastique, le foyer de la femme dans le dénuement.

Les errantes, les désœuvrées, les mendiante, les sans-emploi sont dirigées par les personnes d'œuvres ou se dirigent elles-mêmes sur ce point stratégique de récupération. Toute candidate au logement, ne fût-ce que pour une nuit, expose son cas à la surintendante. Admise, elle fait les étapes : il y a d'abord toilette de rigueur ; les vêtements seront, durant la nuit, ou blanchis ou désinfectés ; on la munit ensuite de la robe de chambre uniforme. Un repas frugal mais soutenant lui est servi ; puis elle a accès à une grande et paisible salle de récréation ; pas de radio, pas de jazz, pas d'énervement, mais des jeux d'intérieur simples et distrayants, du papier, de l'encre, des timbres, des livres...

À huit heures, l'hiver, à neuf heures l'été, couvre-feu, repos.

Le lendemain matin, réinstallée dans ses propres habits, elle peut, à la chapelle, fréquenter les sacrements, au réfectoire, se restaurer, au bureau, demander conseil ; on avise, de concert avec elle, au plus pressé : la faire soigner, si elle en a besoin, la rapatrier, si elle le désire, lui chercher un emploi, si c'est espérable, la garder tout simplement, si elle a besoin de repos.

La maison est non seulement entièrement payée, mais, comme chez nos frères séparés, elle est dotée, de façon à ne dépendre pour son efficacité, ni de la contribution de l'hospitalisée, ni de la charité du public.

Le club s'est adjoint pour cela des membres honoraires qui, malgré la crise, ont voulu tout de suite constituer la dot opportune. « C'est merveille ! » dit le reporter. Et de partout les travailleurs sociaux viennent admirer cette œuvre surgie presque aussi vite du sol québécois que de l'esprit d'un homme clairvoyant et entreprenant. Ainsi espère-t-on abaisser le chiffre effarant des filles-mères, des filles « en chambre », des concubines, des maitresses et, qui sait des prostituées. Tant de ces personnes doivent à une période d'indigence, d'avoir fait le plongeon dans le gouffre du vice !

* * *

Mais non ! je rêvais... hélas ! Voici le jour, et la bise, et les premiers flocons de neige... et le terrain vague. D'où me vint donc, en plein sommeil, ce beau château en Espagne ? Ah oui ! une réaction inconsciente sur un bête faits-divers consigné dans un récent journal ; vous avez peut-être vu cela : Un américain du Connecticut, taisons son nom, un dentiste, fort riche, n'ayant pas de descendants, vient de mourir ; il avait préalablement disposé de ses biens dans les termes suivants :

« Toute ma fortune sera employée à fonder un



refuge pour chiens, où les chiens seront reçus, nourris, soignés, jusqu'au moment où ils éprouveront le désir de reprendre leur liberté. Un chien a droit à la liberté comme un homme. »

* * *

Et dire que les chiens errants du Connecticut auront leur refuge avant la femme nécessiteuse de chez nous ! Malheureux caniches, vous ferez sûrement des jalouses à Québec, cet hiver !

4 - XI - 36

La palme

Elle était venue de très loin, profitant d'un voyage de vacances, me confier sa peine et me soumettre son cas. Un cas pathétique. Non pas un cas de maternité, mais... figurez-vous une grande et sympathique jeune fille, diplômée, avantageusement placée, avantageusement connue, populaire même, dans toute sa région, s'y acquittant avec compétence et zèle de fonctions délicates ; un brave cœur de fille, dévouée aux siens, d'éducation traditionnelle, pieuse encore et croyante, en proie à une véritable agonie morale. Son histoire ? Un insensible glissement vers l'abîme et un sursaut pour s'y arracher.

* * *

—M. l'abbé, d'une part, je suis une privilégiée. Ma situation matérielle est vraiment enviable. Il y a cinq ans, mon père ayant tout perdu, nous nous voyions réduits à la mendicité et je devais interrompre mes études. M. le Curé implora pour moi la charité d'un bienfaiteur. À mon tour, un peu plus tard, je sollicitai protection pour mon père. Et le même bienfaiteur, particulièrement influent, pris de pitié, non seulement défraya mes études, mais fit donner une fonction à mon père et voulut encore me faire parvenir où je suis.

—Votre curé fut bien inspiré, cette fois-là.

—J'en suis à me le demander, M. l'abbé. Car la médaille a son revers. Et je vous l'avouerai tout de suite, puisque je suis venue pour cela. M. l'abbé, le croirez-vous ? je suis devenue la maîtresse de cet homme qui avait paru d'abord me vouloir tant de bien.

—Hélas ! Malheureuse enfant !... Mais à tout péché miséricorde. Vous voulez vous arracher à cette emprise ?

—Je veux... C'est-à-dire que, tenaillée par les remords, bien souvent j'ai résolu de mettre fin à nos coupables rencontres. Mais, chaque fois, j'ai reculé devant les terribles menaces de cet homme toujours influent et qui, aujourd'hui, me fait horreur : « Si tu me délaisses, m'a-t-il dit encore avant-hier, je fais remettre les choses en leur premier état : ton père retombe sur la paille et toi, dans le chemin. C'est à prendre ou à laisser. Après tout ce que j'ai fait pour vous autres, je te trouve terriblement sans-cœur. Au diable tes scrupules ! Tu n'es plus une enfant. Lâche-moi la paix avec tes histoires de confession, de péché et d'enfer ! Tiens-toi-le pour dit, je ne veux plus t'entendre parler de cela. Autrement, adieu la protection ! »

—Oui, pauvre fille, le problème se pose ardu.

—Si vous saviez, M. l'abbé, combien, malgré mon état de péché, j'ai prié la sainte Vierge de venir à mon secours ! D'un côté, je ne veux point me damner. De l'autre, je ne voudrais pas revoir les miens dans le dénuement. Et je sais que mon homme est assez vindicatif, assez implacable aussi pour exécuter ses menaces.

—Et vous voulez un conseil ?

—M. l'abbé, je suis disposée à faire exactement ce que vous me direz. Je veux en finir.

—Vous avez déjà essayé d'éloigner ou d'éviter l'occasion sans malentendu grave, sans rupture, sans éclat ?

—Oui, et je suis convaincue que c'est inutile. Jamais il ne secondera ma bonne volonté. Quant à moi, je suis si lâche ! Il faut sûrement que je frappe un grand coup.

—Il s'agirait alors de marcher à une sorte de martyre. Cela consiste, pour parler saint Thomas, à « demeurer ferme dans la vérité et la justice contre les assauts des persécuteurs ». N'est-ce pas que ce serait un bel acte d'amour, une belle réparation, que de souffrir maintenant pour rester fidèle à l'enseignement que vous avez méprisé ? Êtes-vous prête à embrasser de nouveau la misère matérielle pour retrouver le bonheur spirituel ? Voulez-vous faire le sacrifice de votre situation ?

—En ce moment, oui. Mais qui me donnera le courage d'exécuter ?

—D'où venait, ma fille, d'où venait aux martyrs leur force d'âme ? Du Dieu même qu'ils préféraient à tout et qui les soutenait de son invincible grâce. Vous pourrez tout en Celui qui vous fortifie. Vous mettez de l'irréparable entre votre persécuteur et sa victime. Vous ferez la sage et indispensable rupture, l'arrachement de l'œil qui vous scandalise. Obéissante, vous serez victorieuse.

—Tout cela, j'y suis prête ; mais je tremble à la pensée de ce qui attend mon pauvre papa et tous ceux qui, à la maison, dépendent encore de lui.

—Ma fille, voulez-vous, à votre amour, ajouter un grand esprit de foi ? Le Dieu qu'on appelle infiniment bon, le Dieu-Providence voudrait-il abandonner ceux qui s'abandonnent à Lui ? Changez de protecteur. Prenez le vrai. Confiez-Lui votre père. Confiez-Lui tous les vôtres. Et confiez-Lui votre conversion.

—Très bien, mon père, et, comme on dit, à la grâce de Dieu !

* * *

Or, ce qui fut décidé fut accompli.

La grande et sympathique jeune fille, sans qu'on pût s'expliquer pourquoi, perdit son emploi. Il se répéta que, croyant obtenir un meilleur salaire, elle avait démissionné, et on sourit de la voir assise entre deux chaises.



Au diable tes scrupules !

Son tyran toutefois recula devant l'exécution entière de sa menace. Et encore aujourd'hui le brave papa ne se doute de rien : il croit à l'humeur capricieuse et fantasque de sa fille. et conserve les bonnes grâces du soi-disant protecteur.

Quant à la martyre, sereine, dans un emploi plus humble et bien moins lucratif, elle porte, invisible, la palme glorieuse de sa fidélité au Christ.

18 - V - 37

Un film

Rien de plus mêlé, de plus varié, de plus imprévu que le défilé au parloir de la Crèche. C'est l'anonyme théorie de la misère ou du bonheur sympathique, de

l'indigence ou du bienfait, de la rouerie ou de l'abandon, de l'orgueil ou de l'humilité.

Le mendiant demande une collation ; la mère indigente, du linge pour ses bébés ; des dames, des demoiselles offrent des aumônes ou des travaux de leurs mains ; un homme d'affaires accourt avec le pourcentage promis d'une heureuse transaction, tandis qu'un rastaquouère tente de solder une dette avec un chèque sans provision ; un père, une mère viennent pleurer sur leur fille... ou l'enfant de leur fille ; des parents adoptifs apportent des nouvelles de leurs protégés ; de jeunes couples viennent affermir une velléité d'adoption... Bref, inconnus les uns des autres, nos visiteurs déroulent sous nos yeux la pellicule dramatique par excellence.

Naguère, ce fut l'épisode de l'humilité.

* * *

Une dame se présente, d'un certain âge, toute en noir et d'allure fortunée. Elle fait, déclare-t-elle, une démarche excessivement coûteuse. Mais, sans cela, il lui semble qu'elle n'aura point la paix.

—Excusez-moi, M. l'abbé, si je viens vous occuper de ma pauvre personne. Il s'agit d'un secret de ma vie. J'ai cinquante ans. À dix-huit ans, j'eus ce que j'entends couramment appeler un accident. Le malheureux accident ! Toutefois le bon Dieu eut une pitié particulière pour des circonstances qui réellement étaient particulières. Je puis bien dire cela sans me vanter, je n'étais point vicieuse, mais je fus naïve et imprudente, et imprévoyante. Toujours est-il que personne, sauf mes parents, n'eut connaissance du scandale.

J'ai ensuite fait ma vie avec un honneur rapiécé par les religieuses du Bon-Pasteur et que j'ai, Dieu merci, conservé comme la prunelle de mes yeux.

M. l'abbé, je pourrais dire que je vous ai fait honneur. Je veux dire que la réhabilitation dont je vous étais redevable, je n'ai plus voulu m'exposer à la perdre.

Quant à mon enfant, j'ai su, dans le temps, qu'il avait été placé dans une des meilleures familles de la région. Où est-il ? Que devient-il ? Que pense-t-il de moi ? Saura-t-il jamais combien j'ai prié pour lui, combien je l'ai aimé d'un amour qui s'accroît tous les jours ? Ah ! pauvre, pauvre enfant de ma misère !

Mais je suis là à vous ennuyer avec mon histoire...

—Je vous en prie, madame.

—Ce n'est pas pour ce préambule que je suis venue, c'est pour autre chose. Ma démarche est d'ascétique pure. Voici : Je me suis fait une âme fière et j'ai inculqué aux miens la fierté d'être bons. Ce n'est pas mal, n'est-ce pas ? Or voilà qu'en lisant l'*Imitation*, l'autre jour — le chapitre II du livre premier, pour mieux préciser — j'ai eu ce mouvement d'une humiliation volontaire, librement consentie et sans préjudice pour les miens. « Celui qui se connaît bien, lisais-je, se méprise, et ne se plaît point aux louanges des hommes... Ne vous élevez point en vous-mêmes... Voulez-vous apprendre et savoir quelque chose qui vous serve ? Aimez à vivre inconnu et n'être compté pour rien... La science la plus haute et la plus utile est la connaissance exacte et le mépris de soi-même. Quand vous verriez votre frère commettre ouvertement une faute, et même une faute très grave, ne pensez pas cependant être meilleur que lui ; car vous ignorez combien de temps vous persévérerez dans le bien... Nous sommes tous fragiles ; mais croyez que personne n'est plus fragile que vous. »

—Comment, tout de même, madame, cette méditation sur l'humilité vous a-t-elle amenée ici ?

—Ah ! c'est vrai, vous ne pouvez pas savoir à quel point ce peut être pénible à ma fierté d'honnête chrétienne de venir ainsi m'accuser, me dénoncer... Mais je me dis que plus c'est dur à accomplir plus je dois me convaincre que j'en ai besoin. Sans l'humilité, pourrais-je me sanctifier ? J'ai l'impression de monter d'un degré en m'humiliant comme je fais.

—Que vous devez être heureuse de correspondre aussi généreusement aux inspirations de la grâce ! Oui, vraiment, vous êtes bénie du bon Dieu.

—Ce n'est pas tout. Je viens de refaire mon testament. Je vous y léguais mille dollars. Mais j'ai eu peur d'être regardée comme une bienfaitrice quand je ne suis et ne puis être qu'une débitrice. Cette somme, je vous l'apporte en billets de banque. Ensevelissez-la, elle aussi, avec mon secret.

Et maintenant, voulez-vous me bénir, M. l'abbé, et me recommander aux prières de votre communauté ?

—Ah ! bien volontiers et avec reconnaissance : *Benedictio Dei omnipotentis, Patris et Filii et Spiritus Sancti, descendat super te et maneat semper.*

—M. l'abbé, si jamais, vous pouvez me donner de ses nouvelles...

* * *

Un jeune couple entrait justement : l'homme était dans la trentaine ; c'était un de nos enfants ; de passage à Québec, il venait tout heureux, montrer aux anciennes sa femme et deux charmants enfants.

21 - I - 36

C'était en 1917

Toutes les conversions se ressemblent : l'obsession ou l'assaut de la grâce, un ou deux intermédiaires, l'expulsion de Satan, le règne de l'Esprit Saint, le triomphe de l'amour et le bonheur anticipé du Paradis. Mais le tempérament de chaque converti vaut à chaque diamant, pour la même eau, une taille propre, un aspect différent, quelque chose qui ménage à une histoire répétée tous les jours un intérêt chaque fois renouvelé.

Connaissez-vous la convertie moderne ? Elle a un pseudonyme qu'elle a rendu célèbre. Il cache le nom d'une enfant mal élevée par des parents mal assortis, le nom d'une fille qui, à dix-huit ans, vit son père, ivre et colère, tuer son épouse à bout portant et, tout de suite, s'enlever la vie ; le nom d'une petite modiste en



Sa femme
et deux charmants enfants

chapeaux qui rêve tout de même de devenir, au firmament théâtral, une étoile et qui, à force de travail, parvient à la gloire, à la richesse, mais, hélas ! sans foi ni loi, vit dans l'inconduite. Adultée des rois, de la presse et des peuples, idole, elle reçoit un culte mais n'en rend point à l'Auteur de tout don.



Indomptée mais domptable.

C'était en 1917, au château de la Porcherie, à Chantreaux-sur-Choisille, la villégiature de l'actrice :

— Vous n'allez jamais à la messe ?

— Ho, M. le Curé ! vous n'y pensez pas. À la messe ?... Moi, Lavallière ?... Ève Lavallière, des Variétés ? Mais ce n'est pas ma place ! Qu'est-ce qu'on dirait !

— Comment ? Pas votre place ? Mais l'Église du bon Dieu est ouverte à tout le monde.

— C'est égal ! je ne me vois pas bien...

— À l'Église ?... Vous y viendrez ! Croyez-moi, vous y viendrez.

L'artiste sourit, et ne répondit pas. Mais la grâce avait prélué. Et la grâce parut aussi pressée que pressante. On se confessa. On rapprit son catéchisme ; on lut la Sainte Écriture ; on voulut aussi, pour compenser tant d'abstentions, assister à la messe en semaine et, surtout, on renonça, pour l'amour de Dieu, non seulement à Satan, ses œuvres et ses pompes, mais encore à la carrière même pour laquelle on s'était si éperdument passionnée.

Repentie, la pécheresse sera aussi pénitente.

Et dans l'humiliation, dans la maladie, dans la souffrance morale, elle s'acheminera vers le calvaire de sa propre rédemption. Aussi essuie-t-elle un refus d'admission au Carmel ; aussi est-elle soupçonnée d'espionnage politique ; aussi est-elle jalouse, calomniée... aussi sa santé est-elle précaire, chancelante puis mauvaise. En toutes ces épreuves son âme s'épure et son amour s'affine.

Devenue méditative et restée personnelle, Ève a l'habitude d'écrire, chaque soir, après sa prière, ses pensées. Le 20 janvier 1921 elle fait à un très original questionnaire des réponses révélatrices :

— Mon nom préféré ? Jésus.— Ma fleur préférée ? L'épine de la couronne.— Ma nourriture préférée ? Le Pain des anges.— Ma boisson préférée ? L'eau vive.— Mon animal préféré ? L'Agneau divin.— Mon parfum préféré ? L'encens.— Ma robe préférée ? La robe baptismale.— Mon sport préféré ? La genuflection.— Ma prière préférée ? Pardon, merci, amour.— Mon site

préféré ? Le Calvaire.— Ma patrie ? Le ciel.— Ma vertu préférée ? L'humilité.— Mon directeur ? Le Saint-Esprit.— Mon livre préféré ? L'Évangile.— Mon endroit préféré ? Rentrer en moi-même.— Mon occupation préférée ? La contemplation.— Ma maison préférée ? La route.— Mes couleurs préférées ? Blanc et rouge : pureté et amour.— Le nom de mon ombre ? Ange gardien.— Mon bijou préféré ? Le chapelet.— Ma propriété ? La tombe.— Mon aspiration ? L'aimer.— Ma tristesse ? Ne pas savoir si je l'aime.— Mon but ? Lui.— Le meilleur usage de mes mains ? Les joindre.— Ce qui m'étonne ? Son amour pour moi.— Ce qui me navre ? Mon ingratitude.— Mon saint préféré ? Celui qui Lui a procuré le plus de gloire.— Mon plus grand défaut ? Parler de moi.— Ma qualité, si j'en ai une ? Me regarder en face.— Ma coiffure préférée ? L'auréole.— Mon ascenseur préféré ? La croix.— Mon mode de locomotion préféré ? Les ailes.— La capitale du monde ? Thuilleries (sa retraite).— Mon nom de famille ? Tertiaire franciscaine.— La clef du pur amour ? Fiat ! — Ce que je suis ? Un ver d'ordure.— Comment je m'appelle ? Ça !!!...

* * *

Quelques lignes, quelques alinéas achèvent de montrer ce que l'humain fortifié par la grâce peut accomplir d'efforts persévérants et de radicale transformation. Jetons un coup d'œil sur la fine et grande écriture :

Souvenir de ses remords : "Au milieu de mes plus grands succès, j'emportais de la scène une tristesse indicible ; parfois je pleurais... Il me semblait qu'une voix me poursuivait, disant : "Ève, tu n'es pas faite pour cela ! Quelquefois, je désespérais, au point de vouloir me suicider."

Elle se cloître : "J'ai eu deux lettres mais je n'y veux pas répondre pour ne pas m'amollir ; j'ai tant pleuré en lisant ce qu'ils me disaient sur mon enfant. Je ne les oublie pas, mais je veux rester ferme, ne rien écrire, ne rien lire, ne rien savoir, pour ne pas avoir de défaillance ; souvent j'ai besoin de toute ma volonté pour éviter de penser !"

Elle intercède ! "La sainte Vierge à qui, me trouvant indigne de ce beau titre de mère, j'avais donné mon enfant, me rend le cœur de ma fille. Je le sens, ce cœur, me revenir tout entier ; à moi, indigne, la sainte Vierge donne cette joie suprême de travailler à purifier deux âmes ; je ne veux pas vous dire, je ne le saurais pas du reste, ce que j'éprouve, mais mon bonheur est très grand."

Elle est malade : "Pauvre corps humain ! et dire que c'est à cause de lui, de tant de pourriture, que presque tous les péchés se commettent ; quelle stupidité ! quel aveuglement ! Mais aussi comme elle est tenace, cette chair ! Ah ! que le dépouillement en est difficile ! Sans la grâce ce serait impossible."

Elle se fait compatissante : "Croyez-vous que c'est beau le travail de Jésus sur une âme ! Il m'a prise misérable pécheresse. Il m'inonde de ses bienfaits ! Il a refait mon cœur au contact de son Corps divin que je reçois chaque jour, et mon âme de misère s'adoucit et tremble à son contact comme un oiseau frileux que l'on tient dans la main. Que c'est beau, que c'est grand l'amour qu'il inspire ! Ah ! plaignons de tout notre être les pauvres créatures qui ont une âme comme la nôtre, faite à son image et qui ne s'en doutent pas !... et donnons, donnons de l'amour, de la vie s'il le faut pour les sauver."

L'amour miséricordieux la ravit : "Jésus dans son amour sublime daigne m'accorder, à moi, la souillure, des grâces de lumière et d'amour incomparables. Mon bon cher Monsieur le Curé, il me faudrait ma vie, mes jours, mes nuits, pour donner un aperçu de tout cela. Je suis la plus vile des misères, la plus souillée, l'égoût, et Jésus m'entoure, me protège, en un mot m'aime, et je le sens cet amour, il est pour ainsi dire palpable !

Voilà Dieu dans toute sa miséricorde infinie."

Enfin, elle révèle sa voie : " Vous ne me reconnaissez guère à l'heure actuelle ; souffrances morales et physiques, dénuement, tout... et d'autres souffrances se préparent ; ce sera probablement ainsi jusqu'à la fin de ma vie, puisque c'est ma voie, et je bénis et je remercie Dieu de ce qu'Il daigne regarder cet être si affreusement misérable que je suis. Certes je crie, je pleure, je me plains, je gémis, mais ma volonté veut accepter tout ce que veut la volonté de mon Jésus ; la nature est un vil pourceau (la mienne), elle crie comme les pores avant qu'on leur ait rien fait ; c'est la lâcheté de la bête ; cela est humiliant à constater, mais

il faut que je le constate. Alors la volonté se dresse au-dessus et dit : Crève si tu veux, mais obéis. "

Son purgatoire fini, Eve Lavallière s'écrie :

" Mon cœur ne peut contenir tout son bonheur. Avoir été tirée du fond de l'égoût et vivre dans l'air pur, dans l'oubli, dans la prière, dans l'amour, dans l'abandon total. Oh ! oui, Dieu est bon, bon, trop bon ! "

Et le dix juillet 1929, à soixante-trois ans, la pécheresse purifiée allait augmenter en Paradis le chœur des imitatrices connues ou inconnues de Marie-Madeleine, miraculées du pur Amour.

18 - XII - 34



Le parfum de la vertu

Soeur Louise

Une pécheresse est devenue sainte. Victime, quinze années, d'une mauvaise mère, victime, quinze autres années, d'un milieu particulièrement mondain, victime enfin, trente-six ans, de l'amoureuse miséricorde d'un patient Rédempteur, soeur Louise est morte en beauté.

" Telle mère, telle fille ". Le proverbe, trop souvent, se trouve prophétie. Heureusement que la grâce, par une sorte de miracle, vient corriger ou annuler certaines hérédités, certaines formations ou plutôt certaines déformations.

Mettez une enfant, un charme d'enfant, " fort douce, fort jolie, fort naïve ", dont " le son de la voix va au cœur ", une enfant précoce et qui connaît sa volonté : " Je suis la faiblesse même ", déclare-t-elle ; mettez cette enfant dans le voisinage de l'homme le plus influent, le plus riche, le plus passionné.

C'est la chute inévitable ; c'est aussi l'inévitable remords. C'est la rechute et l'inévitable retentissement d'une liaison coupable : on se sait la cause des larmes de l'épouse, l'objet de mépris d'une famille, le sujet de maintes médisances et d'innombrables calomnies ; on est partagée entre la fausse fidélité à un amour faux et jaloux, d'une part, et, de l'autre, l'inspiration obsédante de la fuite, de la libération et du salut à tout prix ; on s'enfuit dans un couvent ; mais le puissant du jour vient reprendre sa chose. Dans le secret de l'âme, cependant, l'appel retentit sans cesse du Père des cieux, du Pasteur de la brebis folâtre ; à l'église, les sermons semblent faits exprès pour elle ; dans le monde s'ourdissent des machinations, surgissent des rivalités, surviennent même des maternités clandestines mais connues et commentées ; suprême abjection, on est supplantée, et réduite à servir là où l'on régnait. Tourmentée toujours, mais assoiffée de paix spirituelle, une seconde fois la pécheresse s'enfuit au cloître ; on l'en retire une seconde fois.

— Ah ! mon Père, écrit-elle à son confesseur, que Dieu me punisse si je blasphème ; je ne sais ce qu'est l'enfer, mais je ne saurais en imaginer un plus terrible que celui qui est mon cœur.

* * *

L'espoir toutefois reste permis. " Aussitôt que l'amour de votre grâce commencera à poindre, je commencerai de travailler à l'œuvre de mon salut ", avait-elle dit au bon Dieu. Et Dieu fait poindre cet amour. Elle se met à prier ; elle porte un cilice ; elle s'initie à la méditation qu'elle définit " un regard de notre cœur vers Dieu ". Présente de corps dans tous les divertissements et tous les voyages que lui impose son emploi, elle s'absente de plus en plus par l'esprit et par le cœur. Elle s'en va vers la grande, et austère, et sereine Thérèse d'Avila ; elle s'achemine, par raison, vers le Carmel que son cœur lui présente comme un supplice.

Un jour, enfin, s'accomplit la grande démarche ; elle la prévoit retentissante !

— Mes crimes ont été publics ; ma pénitence doit l'être aussi.

Elle fait donc ses adieux à tout le monde, demande publiquement pardon à la véritable épouse qui l'embrasse longuement, et, au milieu de l'émotion générale, grave exemple, vivante exhortation, elle se voue à la pénitence, ou plutôt, à l'amour.

— Mon Dieu, je vous offre ma grande misère... Je sens que l'amour a plus de part à mon sacrifice que l'obligation de faire pénitence... La grâce m'a toujours dit : Dieu est tout.

Les grilles s'ouvrent et se referment. La postulante se jette à genoux.

— Ma mère, j'ai fait jusqu'à ce jour un si mauvais usage de ma volonté que je viens la remettre entre vos mains pour ne jamais la reprendre.

Et la prieure de la relever :

— Entrez, ma fille, vous vous appellerez désormais Louise de la Miséricorde.

* * *

Sœur Louise, appuyée sur le miséricordieux Amour, entra résolument dans la voix héroïque ; héroïquement elle y persévéra.

Il y eut tout d'abord, providentielle, l'allégresse de la prise d'habit. Le prédicateur y commenta l'évangile de la brebis perdue. L'assemblée fut particulièrement frappée d'une apostrophe aux viveurs : " Quelque satisfaction que vous paraissiez avoir en cette vie, vous êtes les misérables ; et quelque souffrance que vous remarquiez en leur profession, elles sont les heureuses. " Puis l'allégresse de la prise du voile : " Qu'avons-nous vu, s'écrie l'évêque, et que voyons-nous ? quel état, et quel état !... Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes... Resserrée de toute part elle ne pouvait plus respirer que du côté du ciel ". Puis l'allégresse de la persévérance : " Je suis à Dieu pour jamais. Je suis liée par les vœux que j'ai faits, et mille fois plus liée par l'amour qui me les fait faire... Rien ne me fait peur ! quelque étroit que soit le chemin, j'y passerai... Ce n'est que de ce jour que je commence d'être heureuse ".

En bonne carmélite, cependant, elle ne trouvera de bonheur, de vrai bonheur que dans la souffrance. Elle a cette heureuse formule : " Quand je ne souffre point, je suis tranquille ; et quand je souffre, je suis ravie ". Aussi, pour multiplier ses bonheurs, elle multiplie ses mortifications. Sœur Louise a la permission de se lever à trois heures, deux heures avant la communauté ; elle passe au chœur, à prier, contempler et pleurer, ce temps prélevé sur le sommeil ; elle est des semaines sans boire, jeûne, porte la haire, le cilice et d'autres instruments de pénitence. Quand on lui refuse l'autorisation de certaines austérités :

— Ne m'épargnez point, dit-elle. Au nom de Dieu, pas de ménagements !... Vous m'épargnez beaucoup, ma mère, mais Dieu y pourvoira.

Dieu y devait pourvoir, en effet, et combler d'épreuves celle qui voulait absolument effacer dans l'amour parfait les imperfections de fautives amours. Elle eut tout son purgatoire, physique et moral ; sa santé fut mauvaise : maux de tête, érysipèle à la jambe, rhumatisme universel causé par le froid qu'elle recherchait comme une expiation, mal intérieur humiliant et cruel, rien ne lui fut refusé comme purification des sens ; rien non plus comme purgation de l'esprit : ses souvenirs la crucifiaient de honte et de contrition ; un fils extravagant, une fille indigne, une nièce à scandales lui tenaient le cœur dans l'angoisse ; enfin, le départ pour l'éternité de tous ceux et celles qui l'avaient aimée et soutenue dans sa conversion achevait le détachement des créatures.

Deuils, humiliations, souffrances finirent par avoir raison de l'organisme débilisé.

Vint le suprême épuisement. On la trouva évanouie, à l'heure de matines, sur le pavé du cloître. C'était l'avertissement et c'était la fin. Elle ne se démentit point.

— Expier dans les plus vives douleurs, voilà ce qui convient à une pécheresse, expliqua-t-elle humblement. Et elle s'éteignit, le lendemain, à l'angélus de midi.

* * *

La nouvelle de sa mort réveilla l'émotion de son entrée en religion. Le monde, de nouveau, s'y intéressa.

Couronnée de roses, des roses aussi sur son cercueil, elle fut exposée à la grille du chœur. Il y eut affluence. Chacun voulait voir la sainte, son visage émacié, si grave, si pur, si spiritualisé.

Quatre religieuses suffisaient à peine à faire toucher à son corps les objets qu'on présentait.

La pécheresse était vénérée par le monde même qui l'avait failli perdre ; et la chronique alla jusqu'à noter comme coïncidence que, le matin du jour où sœur Louise passait de vie à trépas, un vieillard, son compagnon, son maître dans l'inconduite, converti lui aussi, avait assisté à la messe, qu'il avait communiqué, même qu'il avait assisté à vêpres dans l'après-dînée.

Et maintenant, voulez-vous des noms ?

Le vieillard, c'était Louis XIV, roi de France.

Sœur Louise, dans le monde, s'appelait Françoise-Louise de la Baume-le-Blanc, duchesse de La Vallière.

27 - XI - 34

La maison de Béthanie

I

C'était à Béthanie de Judée, en l'an 30 de notre ère. Jésus avait inauguré, depuis quelques semaines, sa campagne d'éducation, de conversion, de recrutement.

Et il allait, ce jour-là, de Jérusalem à Jéricho. On était en mai. Il faisait plein soleil.

La marche, ses fréquentes allocutions, la chaleur torride, l'avaient fatigué. À un moment donné, il dit à ses disciples :

— Chers amis, veuillez m'attendre un peu. J'ai besoin de me restaurer.

— Maître, dit Philippe, n'avons-nous pas là tout ce qu'il faut ?

— Merci ; je veux aussi savoir si nous aurons des amis assurés dans cette bourgade.

Et Jésus, se dirigeant vers une porte, y frappa doucement.

— Que désirez-vous, Seigneur ?
 — La paix soit avec vous ! Obligeriez-vous un voyageur, un passant ?
 — Ne seriez-vous pas, Seigneur, le nouveau prophète, Jésus de Nazareth ?
 — Je le suis.
 — Entrez, Seigneur, et soyez le bienvenu ! Je m'appelle Marthe.
 — Un verre d'eau, Marthe, pour l'amour de Dieu.
 — Un verre d'eau, c'est trop peu, Seigneur !
 — Un verre d'eau ne reste point sans récompense.
 — Veuillez vous installer là, sur ce divan. Nous vous donnerons à manger. Vous vous reposerez quelques jours chez nous. Vous avez, en effet, l'air fatigué, Seigneur.
 — Oui, mais ce n'est pas la peine de vous déranger.
 — En attendant, tenez, voilà de la bonne eau fraîche que ma sœur venait à peine d'aller puiser.
 — Votre sœur ? amenez-la que je la connaisse.
 — Vous connaîtrez aussi notre frère, un homme bon, et juste, et craignant Dieu.
 — J'ai hâte de les voir tous les deux.
 — Ah ! Seigneur, quel honneur vous nous faites et quel bonheur vous nous apportez !

* * *

Marthe se trouvait seule pour accueillir le Messie. Marie, sa sœur, et Lazare, son frère, dès que la nouvelle de l'approche de Jésus s'était répandue, étaient sortis pour du moins le voir passer.

Quelle ne fut point leur surprise en voyant soudain l'Étranger se détacher du groupe de ses adeptes et se diriger vers l'hospitalière demeure ! Ils accoururent donc.

Et dans cette rencontre privilégiée, le frère et les sœurs connurent le délice d'une conversation avec le divin Maître.

Chacune de ses paroles était d'une sagesse inouïe ; chacun de ses conseils portait lumière et force ; chacun de ses regards était une bénédiction...

Mais ce plaisir fut court. Jésus, restauré, continua sa route. Il avait laissé à ses nouveaux amis une promesse de retour.

II

C'était à Béthanie de Judée, en l'an trente et un de notre ère.

Des mois s'étaient écoulés depuis la sympathique rencontre.

Jésus s'était éloigné. Il avait parcouru toute la Galilée et revenait vers Jérusalem pour la Pâque. Fidèle à son bienveillant engagement, il frappa de nouveau à la porte de ses amis.

Marthe était là, toujours accueillante, toujours empressée, toujours dévouée ; Lazare était là, toujours fidèle, toujours saint.

Mais ni Lazare ni Marthe ne pouvaient sourire.

Ils étaient tristes.

— Qu'y a-t-il donc ? fit le Maître.

— Il y a, Seigneur Jésus, que nous ne sommes plus que deux au foyer. Marie est partie.

— Partie ?

— Oui, partie à la ville, à Magdala.

— Quand reviendra-t-elle ?

— Dieu seul pourrait nous la rendre.

— Que fait-elle là-bas ?

— Sa perdition et celle de beaucoup d'autres ; notre déshonneur et celui de tous les nôtres.

— Vraiment ! Marie ? si bonne encore l'an dernier, si tendre, si spontanée, si ouverte !

— Oui, et, aujourd'hui, pécheresse connue dans toute la ville, sans honte et sans honneur...

— La pauvre brebis s'est égarée.

— Ah ! Seigneur, si au moins le bon pasteur dont

vous nous parliez, l'an dernier, pouvait partir à sa recherche !

— Qui sait, Marthe, s'il n'est pas déjà en route.

— Seigneur, en connaissez-vous un bon pasteur ?

— J'en connais un qui vous ramènera votre brebis.

— Ce sera difficile. Nous avons tout essayé. Il faudrait un miracle.

— Priez. Je prierai avec vous. Nous serons exaucés.

Et on ne put guère parler que de ce triste départ, de cette lamentable déchéance, et de la possibilité de ramener la prodigue dans la voie du salut. La bonté de Jésus rasséréna un peu les affligés.

— Confiance ! Le bon Pasteur est à sa recherche.

* * *

La triste nouvelle, Jésus avait feint de l'apprendre.

Mais l'égarement de Marie n'avait point échappé à sa divine clairvoyance, ni le séjour de la pécheresse en Galilée.

Aussi, en quittant Capharnaüm pour revenir vers Jérusalem :

— Passons par Magdala, avait-il dit à ses disciples. Il y a là du bien à faire.

Et le groupe, devisant des plus hautes choses, à pas moyens, avait cheminé vers la petite ville. Il y était entré, il en était sorti.

— Maître, avait dit Pierre, ne deviez-vous point vous arrêter dans Magdala pour y faire du bien ?

— M'arrêter, non. Y faire du bien, oui.

Aucun des quatre compagnons n'avait compris cependant de quelle façon ce bien avait pu s'accomplir. Aucun n'avait remarqué qu'une jeune femme, arrêtée soudain sur le pas d'une porte, stupéfaite de reconnaître Jésus de Nazareth, avait connu le tendre et pénétrant reproche de son regard... Un regard de Jésus dans le cœur d'une fille tombée !... Comment résister à ce miraculeux langage ?

* * *

Et, les cinq missionnaires avaient parcouru le long trajet qui sépare Magdala de Béthanie. Une petite lieue les séparait maintenant de Jérusalem.

Ils y étaient à peine arrivés qu'un pharisien cossu, Simon, pressa Jésus et les siens de venir chez lui prendre le repas.

Or, Jésus était encore à table lorsqu'une femme pénétra hardiment dans la salle, portant un vase d'albâtre rempli de parfum. Se tenant en arrière de l'Hôte d'honneur, à ses pieds rituellement dépouillés de sandales pour la durée de l'hospitalité, la survenante se proposait de parfumer humblement les pieds de son mystérieux bienfaiteur.

Mais une émotion violente gonfla tout à coup son grand cœur ; la contrition, la gratitude, le respect, l'affection des anciens jours firent tout ensemble déborder ses larmes au moment même où elle se penchait pour vénérer les pieds de Celui qui était allé à sa recherche dans Magdala.

Mortifiée d'arroser ainsi les pieds sacrés, ingénieuse cependant, elle dénoua aussitôt son abondante chevelure pour en essuyer, comme d'un linge, le torrent de ses pleurs.

Elle baisa ensuite longuement les pieds du Maître et y répandit le parfum précieux qu'elle avait apporté. On pense bien que l'émotion fut générale. Voyant cela, celui qui recevait Jésus, le pharisien, en vrai pharisien, se disait en lui-même :

— Si cet homme était un prophète, il saurait certainement qui et de quelle espèce est cette femme qui le touche ; il saurait ce qu'elle vaut ; il saurait que c'est une pécheresse.

Jésus, alors, répondant à sa pensée :

— Simon, j'ai quelque chose à te dire.

— Parlez, Maître !

— Un créancier avait deux débiteurs : l'un devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient ni l'un ni l'autre de quoi s'acquitter, le créancier leur remit à tous deux leur dette. Lequel l'aimera donc davantage ?

— Je pense, répondit Simon, que c'est celui qui a reçu la plus large remise.

— Tu as bien jugé, répondit Jésus. C'est pourquoi je te le déclare : Les nombreux péchés de cette femme lui sont pardonnés. Aussi a-t-elle beaucoup aimé. Mais celui auquel on pardonne peu aime peu. Et il dit à la femme :

— Tes péchés te sont remis. Ta foi t'a sauvée. Va en paix.

La pécheresse absoute, rayonnante, s'écria :

— Un seul de vos regards, ô bon Maître, m'a transpercé le cœur ; une seule de vos paroles me donne le ciel. Que rendrai-je au Seigneur pour un si grand bienfait ?

III

C'était à Béthanie de Judée, l'an trente-deux de l'ère chrétienne. Marie, convertie, au grand bonheur de Marthe et de Lazare, avait réintégré le foyer. On avait tué le veau gras, comme dans la parabole chère au grand Ami. O merveille de la grâce et de la fidélité ! Marie, de pécheresse était devenue sainte. Elle avait suivi de temps à autre le divin Maître avec d'autres pieuses femmes, pour s'imprégner de sa doctrine et de son amour. Et elle ne vivait plus que pour le Ciel. Or, Jésus, qui connaissait cette persévérante ardeur, voulut la récompenser par son auguste visite. Il apparut, donc, à l'approche de la fête des Tabernacles. C'était en octobre. Il venait se reposer de lointaines courses de recrutement et de conquête.

Lazare avait couru aux provisions. Marthe, l'aînée, la maîtresse du logis, s'affairait, avec un empressement bien explicable, à la préparation du repas, allant, venant donnant des ordres.

Marie, elle, dépouillée de tous ces matériels soucis, tenait compagnie à l'Hôte vénéré. Elle avait bien aidé un peu sa sœur ; mais le travail avait été de courte durée. Elle était venue s'asseoir, disciple, aux pieds du Maître, l'interrogeant et l'écoutant, avec une avidité jamais satisfaite.

C'est qu'elle avait juré de laver, dans un amour parfait, les souillures de sa vie passée ; et cet amour, elle en demandait le secret à l'Amour même. Moments précieux entre tous ! instants bénis ! instants préférables à tout autre plaisir ! même celui de préparer le repas de l'Hôte fatigué...

Marthe ne l'entendait pas tout à fait de même. Elle aussi aimerait se tenir aux pieds de Jésus. Et comme elle y retournerait plus vite si elle avait l'aide continuelle de la cadette ! Pourquoi elle aux soins de l'hospitalité et Marie à la joie de la contemplation ? S'arrêtant donc soudain devant le Sauveur, elle dit, avec un certain dépit :

— Maître, vous ne vous mettez donc pas en peine de ce que ma sœur m'a laissée seule servir ?

Le reproche était à double adresse. Il nes'expliquait que par l'attraction du Visiteur et l'ardeur que Marthe éprouvait de l'écouter elle aussi et de ne rien perdre de sa conversation. L'Hôte bien-aimé régla l'incident avec une douce autorité :

— Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et tu te troubles au sujet de beaucoup de choses. Or, s'il y a beaucoup de choses utiles, une seule chose est nécessaire.

— Laquelle donc, Seigneur ?

— Oublier les soins matériels ; écouter Dieu qui parle ; se donner à lui sans réserve ; l'adorer, l'aimer, ne vivre que pour Lui.

Marie a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera point ôtée.

— Seigneur, vous allez m'attrister...

— Marthe, ton application, ton entrain, ton dévouement ne m'ont point échappé. Je ne t'ai point blâmée

de tes soins, de ton empressement ; mais je t'ai reproché de vouloir que ta sœur s'arrache à un soin plus élevé, la meilleure part.

Et dès lors, par un charisme bien digne du Dieu fait homme, l'esprit de Marthe s'ouvrit à des lumières insoupçonnées.

Elle comprit que, si la fidélité des saints honore la justice divine et leur vaut un bonheur spécial, le retour des pécheurs infidèles fait éclater la divine miséricorde et vaut, aux convertis, un bonheur non moins spécial.

Elle comprit que, parmi les familiers du Seigneur, la vocation, toujours providentielle, toujours ordonnée à la gloire de Dieu et de son Église, voue les uns aux missions d'oraison et les autres aux missions de travail.

Elle comprit que, chacun soignant la tâche assignée par le Maître, a pour soi-même la meilleure part, celle qui lui sera la plus profitable ; mais que, par ailleurs, chacun doit se garder ou de mésestimer son obéissance, ou encore d'envier l'obéissance du prochain.

IV

Aujourd'hui encore, l'Esprit Saint souffle où il veut, semant les bons désirs, stimulant les saintes entreprises, embrasant les faibles ardeurs de la convertie.

Dix-neuf siècles se sont écoulés. Jésus passe toujours. Jésus visite les familles amies. Il y entre au jour de la première communion ; il y revient fréquemment. Il cause. Il s'intéresse aux chrétiennes et surnaturelles ambitions des parents dont les enfants grandissent.

Puis, un jour, c'est la tristesse, le chagrin, le déshonneur parfois.

Une fille est tombée au chemin ardu de la vertu. On implore le bon Pasteur de ramener la brebis égarée. Et le sujet de tant d'alarmes, le sujet de tant de sollicitudes, le sujet de tant de bienfaits méconnus, connaît la divine componction. Le Jésus de la communion se révèle le Jésus de la conversion.

La Madeleine renonce à sa vie de péché, se prosterne, repentie, aux pieds de son Sauveur et se relève, régénérée, engendrée de nouveau à la vie de la grâce. Jésus passe toujours, affermissant les bons, convertissant les mauvais.

* * *

Dix-neuf siècles ont passé. Et le foyer de Béthanie existe toujours, multiplié par la bonté conquérante de l'Hôte bien-aimé. C'est le foyer où la grâce a ramené le fils ou la fille prodigues et changé en enfants vertueux des sans-cœur. C'est le foyer où le cercle de famille, brisé, s'est ressoudé dans un bonheur plus grand que le premier.

Béthanie, le foyer béni, il existe à Québec, au numéro quatorze de la rue Couillard, où, sous la bure religieuse, dans la chasteté reconquise, dans l'obéissance parfaite, dans la pauvreté absolue, dans l'abnégation totale, dans la réclusion volontaire d'un cloître impénétrable, des filles, des jeunes filles, au cœur ardent mais trop longtemps égaré, au cœur contrit enfin et désireux d'amour vrai, sont revenues s'asseoir aux pieds du divin Maître, pour goûter désormais sans cesse l'indéfinissable charme de la compagnie de Jésus.

Béthanie, asile béni des saints repentirs, des saintes expiations, et des amoureux colloques, attend toujours Madeleine la pénitente, Madeleine multipliée, Madeleine éprise de sanctification.

11 - V - 33



Au puits de Jacob

Nous ne savons jamais tout le bien que nous faisons quand nous faisons du bien, fût-ce à une seule âme. Nous ne saurons jamais tout le bien qui s'accomplira par suite d'une conversion. Car les vrais convertis cherchent nécessairement des prosélytes. Ils deviennent les auxiliaires de qui les a ramenés au bercail et re-fortifiés de la grâce divine. Ils veulent pour d'autres leur propre bonheur.

Y a-t-il plus bel exemple de cela que le cas, raconté dans l'Évangile, de cette femme, honnie des autres femmes pour son inconduite, et qui s'imposait d'aller faire, au loin et seule, sa journalière provision d'eau ?

Vous vous rappelez ?

* * *

Jésus avait célébré, à Jérusalem, la première pâque de sa vie publique; il avait passé une huitaine de mois dans les campagnes de la Judée. Le nombre de ses adhérents soulevait déjà la jalousie et l'ire des Pharisiens. Mais son heure n'étant pas venue, comme il disait, Jésus voulut alors passer de Judée en Galilée; il piqua tout droit, du sud au nord, à travers la Samarie, au lieu de la contourner. C'était la route la plus courte, mais la moins fréquentée des Galiléens, à cause des vexations, des avanies et même des agressions, que réservaient aux pèlerins de Jérusalem les naturels de ce pays schismatique.

La marche était assez pénible; le pays plutôt montagneux; et la distance longue. Au second jour du voyage, sur le midi, la petite caravane, Jésus et ses disciples, en était rendue à dix ou douze minutes de marche de la bourgade appelée Sichar. Or, il y avait là le puits de Jacob, un endroit d'étape sur la route chaude et desséchée. Le puits creusé dans le calcaire n'avait pas moins de soixante-quinze pieds de profondeur. Son eau était excellente. Jésus fatigué s'assit tout simplement sur la margelle. On pense qu'il retint saint Jean, vu que c'est lui qui nous a raconté l'épisode; les autres se rendirent à la ville pour acheter des vivres.

C'est-à-lors que surgit, à la rencontre des disciples, dans le sentier qui mène à Sichar, une jeune femme avec son amphore d'argile. Elle venait, elle aussi, au puits. En y arrivant, elle laissa descendre, au bout d'une longue corde, son amphore, et remonta l'eau pure et fraîche.

Jésus, altéré, sans doute, Jésus, épris d'une âme à sauver, dit tout simplement :

— Femme, donne-moi à boire; veux-tu ?

Et tout le procédé apostolique, le procédé modèle de Notre-Seigneur se déroule; c'est en quatre temps: il met d'abord à profit une circonstance immédiate et banale; il passe ensuite et fait passer son élève du connu à l'inconnu, du sensible au spirituel, du naturel au surnaturel; il émet, troisièmement, une formule difficile à comprendre, paradoxale ou profonde, excitant par là l'attention et requérant la foi; enfin, après avoir convaincu, il persuade, il exhorte, il invite, il convertit les gens de bonne volonté.

Surprise donc de voir un Galiléen (ses vêtements et son langage le caractérisaient) lui adresser la parole, elle en marqua son étonnement. Mais Jésus, négligeant ce sujet oiseux, tout de suite provoqua l'attention de la Samaritaine sur la grâce qui lui était offerte.

— Si tu connaissais, dit-il, le don de Dieu et quel est celui qui te demande à boire, c'est toi qui lui aurais fait cette demande; et il t'aurait donné mieux encore que l'eau de citerne, de l'eau vive.

— Seigneur, s'écria la femme, devenue respectueuse

et attentive, mais encore privée de lumière, Seigneur, vous n'avez rien pour puiser, et le puits est profond; d'où avez-vous donc de l'eau vive ? Seriez-vous plus grand que notre père Jacob ?

Jésus, délibérément, poursuit son allégorie. Il veut amener cette femme à comprendre qu'il y a autre chose que les sens, autre chose que la vie temporelle, autre chose que les besoins d'un jour. Oui, quiconque boit de cette eau aura encore soif; mais celui qui boira de l'eau que lui, Jésus, donnera, n'aura plus jamais soif; l'eau qu'il lui aura donnée deviendra, en lui, une source intarissable et toujours rafraîchissante.

La Samaritaine ne tarde pas à se convaincre de la maîtrise de Jésus; mais elle ne voit pas le sens mystique de son discours :

— Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif; et que je n'aie plus à venir ici pour puiser.

On voit venir la grâce.

La Samaritaine ne sait pas ce qu'elle a demandé; mais Jésus l'exauce comme si elle avait compris.

— Va, dit-il, trouve ton mari; et viens ici avec lui.

Embarrassée, rougissante, adroite cependant, elle répond :

— Je n'ai pas de mari.

Mais Jésus, qui sait tout, ne la laisse pas éluder.

— Tu as eu raison de dire: Je n'ai pas de mari; car tu as eu cinq maris; et maintenant celui que tu as n'est pas ton mari. En cela, tu as dit vrai.

Atteinte en pleine conscience, désarmée devant cette clairvoyance et cette bonté, la femme légère et pécheresse avoue franchement sa honte.

— Seigneur, je vois bien que vous êtes un prophète.

Elle fait ce pas vers la foi; puis, cet autre :

— Je sais que le Messie doit venir; lors donc qu'il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

La récompense du Maître est immédiate, grave et simple :

— Je le suis, moi qui te parle.

Jésus se révèle à une pécheresse notoire et qui lui a fait pitié.

Justement les disciples revenaient de leur emplette. Habités aux prescriptions des scribes et des pharisiens concernant les relations extérieures entre hommes et femmes, ils furent surpris de la liberté que prenait leur Maître de parler en public à cette aventurière. Mais ils avaient pour Lui un tel respect, ils avaient de son ministère une idée si haute, qu'ils y virent, plutôt qu'un scandale, un exemple à suivre pour la conversion des âmes.

Quant à la Samaritaine, en voyant revenir les disciples, discrètement, et sans même emporter son amphore, elle reprit le chemin de Sichar. Elle s'y hâta, joyeuse, émue de la si frappante rencontre, enthousiasmée dans sa foi, et désireuse de la communiquer. À tous ceux qu'elle rencontrait :

— Venez et voyez, disait-elle, un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait. Ne serait-il pas le Messie ?

Et, de fait, en un rien de temps, la plupart des habitants de la localité s'étaient rendus au puits de Jacob, pour voir de leurs yeux l'extraordinaire pèlerin.

Mais voir quelqu'un de grand, c'est bien peu; on préfère le connaître de près, entrer dans sa conversation, dans son intimité, dans ses confidences, dans son amitié. On veut se pénétrer de son enseignement, partager son expérience, retenir et reproduire en quelque sorte sa personnalité.

— Demeurez avec nous, dirent ces gens.

Bon comme toujours, Jésus s'arrêta dans sa course; il séjourna deux longues journées chez les Samaritains de Sichar...

Et ceux-ci, contents, reconnaissants, et taquins tout à la fois, disaient à la convertie :

— Ce n'est plus à cause de ce que tu nous as dit que nous croyons; mais nous l'avons entendu Lui-même et nous savons qu'il est le Sauveur du monde.

Ici, à la Crèche, ailleurs, dans nos refuges, quand nous ouvrons les yeux, quand nous touchons le cœur de la moderne Samaritaine, nous savons qu'elle fera ensuite du bien dans sa bourgade. Et combien pour l'avoir écoutée, voudront ensuite entendre, accueillir et servir le Sauveur lui-même ? Dieu seul le sait.

29 - IV - 42



Nous ne savons jamais tout le bien que nous faisons...

Marie l'Égyptienne

Quel est le prêtre qui n'a point rencontré, au cours de son ministère, de ces âmes spécialement favorisées de la grâce du repentir et spécialement attentives à y correspondre ? De grands pécheurs se vouent à l'expiation ; bien plus, ils ambitionnent de racheter les fautes de leurs anciens complices et veulent, coûte que coûte, les ramener à Dieu. De grands pécheurs deviennent parfois de grands apôtres.

De grandes pécheresses, connues, comme Marie-Madeleine, par toute la ville, s'arrachent à une vie de débauche et disparaissent de la circulation, oubliées en quelque maison de retraite, où elles se sanctifient par l'amour de Jésus-Christ. De grandes pécheresses, dans le secret d'une claustration volontaire, prient pour tels gens du monde et provoquent d'explicables conversions.

Mais ce qui est particulièrement admirable, c'est la délicatesse de cœur de tant de personnes qui, coupables seulement de ces fautes que le monde estime des accidents, et bien pardonnables, consacrent cependant tous leurs soins, que dis-je, toute leur vie, à réparer telle erreur de leur adolescence ou de leur jeunesse.

Et pourquoi sommes-nous frappés de ces repentirs profonds, sentis et durables ? Parce que, d'instinct et par amour-propre, nous atténuons toujours nos égarements personnels, nous exagérons toujours nos pénitences, nous minimisons toujours les peines que, par nos péchés, petits ou grands, nous contractons à l'en-droit du juste Juge.

Les saints et les saintes, les saints de nos jours comme ceux des anciens jours ne se ménagent point ; au contraire, c'est systématiquement, et amoureusement aussi, qu'ils s'appliquent à venger, sur eux-mêmes, les offenses faites à la majesté de Dieu par ses indignes sujets.

Ce qui frappe, dans tous ces cas de pénitence réparatrice, c'est la générosité, c'est la constance, c'est la persévérance, c'est surtout l'immensité de la réparation.

Semblables réflexions vous viendront, à coup sûr, si vous lisez les Petits Bollandistes, à la relation du deux avril.

L'histoire est du cinquième siècle ; mais elle a son pendant, tous les jours, au vingtième.

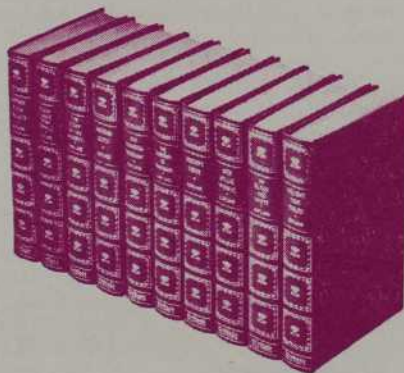
Figurez-vous une jeune égyptienne, une enfant de douze ans, et de mauvais caractère, qui décide de fuir la maison paternelle : les corrections qu'elle mérite lui paraissent intolérables. Elle s'en va se cacher dans la grande ville d'Alexandrie où, tout de suite, et pour des années, la débauche s'en empare. Plus de pudeur ! Plus de honte ! Plus de crainte de Dieu ! À tel point qu'un jour, plusieurs pèlerins s'embarquant pour aller célébrer, à Jérusalem, l'Exaltation de la sainte Croix, l'impudique ose se joindre à leur groupe. Pleine d'astuce, à bord, elle tend ses filets et fait des victimes ; ainsi entend-elle solder les frais de son voyage. Et rendue à Jérusalem, elle fait encore plus grand scandale qu'auparavant.

Néanmoins, le jour de la fête étant arrivé, sa curiosité l'amène à l'église où se trouve exposé le bois vénérable de la sainte Croix. Mais sur le seuil, quand toute la foule se précipite, une force secrète retient la pécheresse. Elle veut passer outre : Impossible ! Qu'arrive-t-il donc ?

La lumière se fait en son âme. Elle comprend son indignité, regrette tant de péchés, bat sa coulpe et pleure à chaudes larmes. Une effigie de la sainte Vierge est là, tout près. Elle lui parle :

« Glorieuse Vierge, qui avez porté un Dieu fait homme, et qui l'avez donné au monde, je ne suis pas digne de vous regarder ; je le suis moins encore d'être regardée par vous ; car vous avez toujours été très pure et très chaste, et moi je ne suis qu'un égoût d'impureté. Mais puisque Dieu s'est fait homme pour sauver les pécheurs, n'abandonnez pas, ô Vierge sainte, celle qui est seule, sans aide et sans autre recours ni asile que le vôtre ; permettez que j'entre dans l'église pour voir l'Arbre salubre de notre rédemption ; et je vous promets de ne jamais plus souiller mon corps des plaisirs défendus ; je vous promets qu'en voyant la sainte Croix, je renoncerai à toutes les choses du monde, et suivrai à l'avenir le chemin du salut que vous me montrerez. »

Cette prière terminée, elle se rend, sans plus de difficulté, jusqu'à la relique de notre rédemption, s'y



Les petits Bollandistes

pénètre du plus sincère regret, et se livre ensuite à la conduite de la Mère de Jésus.

La transformation n'est pas moins radicale que subite. En hâte donc elle s'en va au monastère de Saint-Jean-Baptiste, sur le bord du Jourdain, s'y confesse et communie ; puis, mue par une inspiration qui ne trompe pas, après dix-sept années de désordres, elle s'enfonce dans la solitude et la privation de tout.

Or, quarante-sept ans plus tard, dans un monastère des bords du Jourdain, les religieux, suivant leur coutume, après les offices du premier dimanche de carême, quittaient les lieux; en souvenir de Notre-Seigneur au désert, ils s'isolaient tous dans les ermitages pour n'en revenir que le dimanche des Rameaux.

L'un d'eux, nommé Zozyne, s'étant rendu à vingt journées de toute habitation, plus loin, par conséquent, que quiconque n'avait jamais fait, aperçut, un jour, en plein midi, une personne dont le corps était tout brûlé des ardeurs du soleil et les cheveux tout blancs des suites de la vieillesse. C'était notre pénitente.

Elle raconta au moine, en qui elle reconnut tout de suite un homme de Dieu, l'histoire de sa conversion et celle de son expiation; autant d'années elle avait jadis vécu dans le péché, autant d'années, ensuite, elle avait été en butte aux tentations du démon; sa force, elle l'avait obtenue à se tourner en esprit vers la sainte image de la Vierge, multipliant larmes et prières, gémissements et sacrifices. Depuis trente ans, elle jouissait d'une grande paix et recevait, par l'entremise de sa fidèle et puissante protectrice, d'inexprimables grâces.

Sa mortification habituelle avait consisté dans l'isolement absolu, dans le défaut de protection contre le chaud ou le froid, dans l'extrême frugalité de la nourriture. Elle ne s'était sustentée que d'herbes, de racines sauvages, et de « toute parole qui procède de la bouche de Dieu. »

Cette rencontre, à tous points de vue, était providentielle. Le prêtre prit rendez-vous pour le Jeudi Saint suivant, aux bords du Jourdain, où il lui apporterait la sainte communion.

Au jour et à l'heure convenus, la pénitente vint recevoir la sainte Eucharistie. Puis chantant son *Nunc dimittis*, elle réintégra le lieu de son purgatoire. « Laissez maintenant votre servante, Seigneur, s'en aller en paix; suivant la promesse que vous lui en avez faite; parce que mes yeux ont eu le bonheur de voir votre salut. »

Et de fait, le lendemain, Vendredi Saint, elle allait recueillir sa palme et sa récompense.

Le Martyrologe romain célèbre le décès de sainte Marie l'Égyptienne, patronne des repenties, le deux avril.

Grande sainte, en vérité, et dont l'exemple ne saurait rester stérile. Hier encore, en effet, s'ensevelissait, dans le mystère d'une solitude claustrale, une pécheresse notoire arrachée à la perdition par la vertu de la médaille dite miraculeuse.

La Vierge Marie a répété à sa fille la même recommandation qu'aux gens de la noce, à Cana, en Galilée: « Faites tout ce qu'il vous dira de faire. » Et l'eau s'est changée en vin; c'est-à-dire une fille galante s'est muée en sainte femme.

8 - X - 41

Faut-il désespérer?

Non, en vérité, je ne saurais accepter ce mépris total, collectif, global, définitif et sans recours, dans lequel vous enveloppez les gens qui se conduisent mal. Ce n'est pas que je veuille, par un excès de miséricorde, canoniser, de leur vivant, la plupart des mécréants, des libertins ou des effrontés, et vous montrer, grande ouverte, certaine porte du paradis qui devient tout étroite quand les justes en veulent franchir le seuil.

Au contraire, je reste convaincu qu'il y a un juste Juge, et qui rendra à chacun selon ses œuvres. Mais je me convaincs aussi que Lui, le Juge, voit au plus intime des pécheurs, de vraies œuvres dont l'impondérabilité nous échappe, et qui ont, à notre insu, soit leur démerite, soit encore leur mérite. Je me convaincs également que les plus méprisables pécheurs, dans la rage même du méfait, sont, parfois, sur le chemin où Saul de Tarse galopait vers la conversion. Je sais que d'indignes serviteurs sont venus à résipiscence, grâce aux intercessions, grâce à l'influence méritoire d'âmes particulièrement intéressées à leur salut.



Grâce aux intercessions

Et si je trouve difficile, dans la pratique, la récupération de beaucoup de personnes perdues d'honneur et de vertu, si même je trouve laborieuse et souvent décevante la prétendue conversion des grands passionnés et des grands imprudents, je reste disposé à accueillir avec bienveillance et confiance la nouvelle d'un coup de la grâce à la suite duquel, terrassé, le persécuteur du Christ n'a plus voulu d'autre chose que du bon plaisir divin:

— Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?

En d'autres termes, le mal d'aucun dévoyé n'est incurable ni désespéré. Et il y a mille et un pécheurs qui, un jour ou l'autre, finissent par correspondre à une grâce de salut.

Quel apostolat ne faut-il pas, dès lors, attendre de ces convertis sincères et qui, par de certaines voies providentielles, reviennent des confins de l'enfer ?

On trouve de ces cas tout le long de l'histoire de l'Eglise, et ils ne manquent point d'éloquence. Celui-ci, par exemple, qui est typique:

C'est le fait d'un jeune garçon, bien doué, léger, dissipé, paresseux, ennemi du grec, orgueil de son père et voué aux belles-lettres. Il n'est point baptisé.

C'est la coutume, en son pays, d'inscrire les enfants comme catéchumènes et d'attendre, ensuite, qu'ils aient traversé l'adolescence et la jeunesse pour, d'un coup, effacer d'inévitables fautes. Coutume à déplorer, il faut le reconnaître, et qui a privé d'irremplaçables secours des âmes en butte aux pires dangers spirituels. Aussi, le garçon dont je parle, à seize ans, à peine sorti de son foyer, est-il circonvenu par Satan et ses équipiers. N'étudie-t-il pas sous des maîtres païens, dans une ville païenne? Les autres étudiants ne sont-ils pas pervers? Ne fréquente-t-il pas un théâtre licencieux? Et surtout, n'est-il pas infatué de soi-même? Précoce dans la rhétorique, il l'est aussi dans la débauche. Tout de suite, il adopte une maîtresse et, à dix-huit ans, il lui naît un fils. Non content de mal se conduire, il s'aggrave à une secte hérétique pour laquelle il fait de la propagande.

Sa mère, veuve, est une parfaite chrétienne et n'a rien tant à cœur que la conversion de son fils à la foi et aux mœurs chrétiennes. Elle ne peut toutefois rien que pleurer, prier, espérer contre toute espérance.

De ville en ville, en deçà, au delà de la mer, le précepteur recherche et trouve le gagne-pain de sa famille. Remarquons-le, il n'a pas que des défauts. Il n'a pas que de mauvais amis. Il n'admire pas que le vice. Au contraire, et ce sera, sans doute, son achèvement vers Dieu, il aime passionnément le beau, la dialectique, la philosophie. Il a, pour ses amis, un cœur d'or et une amitié séduisante. Son plaisir, c'est d'être aimable et d'aimer. Les grands hommes, les géants de la pensée lui imposent et l'attirent.

Cicéron et Platon l'ont frappé par leurs écrits. Son évêque le frappe par sa prédication. Des sermons de la cathédrale, notre catéchumène en vient aux saintes Écritures, qu'il étudie avec ardeur. Enfin, à trente-quatre ans, il reçoit, de la main épiscopale, un baptême trop longtemps différé.

On pense bien qu'entre temps le converti a congédié sa maîtresse. D'autre part, il a voulu garder charge de son fils qui a quinze ans et qui, lui aussi, bien en retard, est baptisé.

La scène se passe à Milan. On est en 387, le jour de Pâques. L'évêque s'appelle Ambroise. Le converti s'appelle Augustin; sa mère, Monique; son fils, Adéodat.

Quant à la concubine, nul n'a retenu son nom. Mais en acceptant son ignominieux renvoi, en acceptant la séparation d'un homme qu'elle aimait, qu'elle admirait, et dont elle avait eu tant d'affection, en acceptant l'abandon du fils de ses entrailles, en se vouant de son côté à l'isolement et à la continence, comme elle a grandi malgré son effacement et son anonymat! Eut-elle, comme récompense de son sacrifice, le pressentiment qu'elle donnait, enfin, à sa vocation, un élu de Dieu et, à l'Eglise de Dieu, un de ses plus fermes appuis?

Toujours est-il que, séparé de sa maîtresse et rendu à la foi intégrale, Augustin brûle les étapes. Il médite. Il étudie. Il écrit. Il fonde un monastère, devient prêtre, prêche la doctrine, combat les hérésies, dirige un concile, est fait évêque, suscite des disciples et des fondateurs en grand nombre; il est tour à tour épistolier, prédicateur, apologiste, philosophe, théologien, exégète. Son œuvre écrite nous a été conservée. C'est dix-sept volumes *in-quarto*. Une œuvre immense!

Quant à la Règle de saint Augustin, norme de vie monacale, on ne saurait compter les communautés d'hommes et de femmes qui, aujourd'hui encore, s'en inspirent et en vivent.

Les admirateurs d'Augustin lui ont trouvé la dialectique de Platon, la profondeur scientifique d'Aristote, le savoir d'Origène, la grâce de Basile, l'éloquence de Chrysostome, le talent spéculatif des grecs, l'esprit pratique des latins; nul, parmi les Pères de l'Eglise, n'est resté aussi aimé; nul n'a mis autant de cœur, autant de vraie poésie, autant d'observation psycholo-

gique dans ses écrits; nul n'a été aussi pénétrant, aussi chaud, aussi saisissant. D'autres ont surtout éclairé la théologie; lui a inspiré, restauré, enseigné la piété chrétienne; et l'influence de son enseignement dure autant que l'Eglise.

* * *

En vérité, faut-il jamais désespérer des concubinages les plus stables en apparence, des hérésies les plus tenaces? Faut-il regarder comme irréparable une longue, longue accumulation de péchés? Faut-il croire que des débauchés, des licencieux, des hérétiques sont irrémédiablement voués à l'enfer et irrémédiablement exclus de la vocation de héros du Christ?

Non. La grâce fait des miracles. Et le bon Dieu, souvent, se plaît à faire, d'entre tel de ses persécuteurs, un instrument d'élection.

15 - X - 41

Lettre d'une pénitente

Très honoré M. l'Abbé,

Peut-être la brève confession qui suit pourra-t-elle servir votre cause. Vous y verrez vous-même les excellentes raisons que j'ai de citer en exemple mon propre cas.

Je suis italienne de naissance, mais il y a bien longtemps déjà que j'ai quitté l'Italie. Mes parents? de modestes cultivateurs. Ma province? La Toscane. Mon village? Peu importe, n'est-ce pas?

J'avais perdu ma mère, une sainte mère, à l'âge de sept ans. Et mon père, je ne sais par quelle erreur, la remplaça par une véritable marâtre qui, en me rendant la vie au foyer intolérable, me poussait, par le fait même, à chercher au dehors l'affection dont une fillette normale a toujours besoin.

C'est dire que je grandis plutôt détachée du foyer, n'ayant, du reste, qu'une préoccupation: en sortir au plus tôt. J'étais honnête. Mais j'avais l'esprit alerte, le cœur ardent, et on me prêtait une régularité de traits, une physionomie qui est la beauté. Sans avoir conscience de tout cela, je sentais que je plaisais et je me plaisais à plaire. Quel ne fut pas mon enchantement, le jour où j'attirai l'attention d'un jeune gentilhomme, le fils du podestat de Montepulciano! Rieuse, insouciant, sensible moi-même à la beauté de mon héros, ignorant le tout de la vie, âgée à peine de dix-sept ans, je me laissai conter fleurette et promettre mariage. Je me laissai surtout gagner au péché. Pour prix de ma vertu, j'habitais un château crénelé, je menais une vie de luxe, je portais robes de soie et bijoux précieux, je montais le palefroi, j'étais de toutes les fêtes, j'étais enfin libérée de ma pauvreté et d'une tutelle odieuse; mais j'avais perdu, dans ce décor de rêve, l'honneur, la dignité, la paix, la joie. J'avais tout perdu, sauf la foi. Telle était cependant la faiblesse de ma volonté, que j'avais persévéré neuf longues années dans cet état, quand sonna l'heure du réveil. Ah! ce fut tragique! Mon compagnon, mon complice, celui que j'aimais en esclave, partit, un jour, pour un très bref voyage et ne reparut point. Au bout de quelques jours, une petite chienne, qui le suivait dans ses courses, étant revenue seule au château, on eut l'idée de la suivre. Je vivrais mille ans que je n'oublierais jamais le tableau où elle nous conduisit. Le fils du podestat gisait assassiné dans un fossé profond; son cadavre était déjà en putréfaction et inspirait l'horreur. J'allais pleurer ma perte, quand un Dieu infiniment bon voulut que je compris davantage la grâce qui m'était faite. Et sur le champ, je me convertis.



Je me convertis...

J'avais vingt-six ans. J'abandonnai tout ce que m'avait valu ma trahison. Et, pauvrement vêtue, flétrie mais pénitente, je réintérai le village natal. Tendrement accueillie par mon père, je fus honteusement repoussée par ma belle-mère.

L'inspiration me vint, alors, d'aller à Cortone, du côté des Apennins. Là, je fus prise en pitié par deux charitables chrétiennes qui me donnèrent asile et me trouvèrent le directeur de conscience qu'il me fallait. Je devais le garder vingt-quatre ans.

Je me relevai de ma confession avec la paix du cœur, l'horreur de la rechute et la haine d'un corps qui avait failli me perdre. Je coupai donc mes cheveux d'ébène, je me lacérai le visage et, sans attrait, désormais, pour autrui, je me vouai à l'assistance d'autrui. Ma spécialité, c'était d'imiter la Vierge Marie secourant sa cousine Elisabeth et d'assister les jeunes parturientes. Rien ne me consolait tant que de porter leurs nouveau-nés aux fonts baptismaux.

Après trois années de probation, je fus admise dans le tiers-ordre de saint François. Et, j'aurai la simplicité de vous le dire, sans doute pour avoir voulu consoler Notre Sauveur de mes égarements passés, je fus, quoique misérablement indigne, favorisée des plus précieuses et directs encouragements.

Devant mon crucifix, n'ai-je pas entendu, comme je pourrais vous entendre, Jésus lui-même me dire :

— Que veux-tu de moi, ma pauvre pécheresse ? Moi, je veux que l'exemple de ta conversion prêche la confiance à ceux qui désespèrent. Je suis toujours prêt à ouvrir les bras à n'importe quel prodigue, s'il est sincère.

Et vous auriez dû entendre le ton avec lequel il me dit ces deux mots :

— Ma fille !

Croyez-le, ce fut pour moi le moment de l'extase, oui, je dis bien, de la véritable extase.

Pareilles faveurs appellent des retours d'amour. Sans pour ainsi dire de difficultés, je me consacrai à mon prochain dans lequel je retrouvais Jésus-Christ. C'est ainsi qu'aidée de quelques généreuses compagnes, j'instituai un hospice pour les nécessiteux et pour les malades ; à ceux-ci, nous prodiguions les meilleurs soins ; pour ceux-là, nous demandions la charité. Le soir, rentrée chez moi, rentrée en moi-même, je retrouvais mon endroit favori : le sommet du Golgotha, Jésus en croix. Qui pourrait rapporter de pareils entretiens ? Rencontre, conversation touchante du Thaumaturge et de la lépreuse guérie, de la Bonté divine et de la malice humaine, du père débonnaire et de la fille reconnaissante !

Qu'il fait bon, aux bourreaux convertis, de revenir au pied de la Croix ! J'y ai trouvé jusqu'à la faveur d'un crucifiement spirituel où Jésus daigna verser, dans mon propre cœur, les amertumes de sa passion.

Le mal que j'avais commis dans ma légèreté, j'ai eu l'impression de l'avoir réparé par le sérieux de mon retour à Dieu et par les retours que j'ai voulu provoquer chez les personnes qui rayonnaient autour de moi.

Répétez-le, révérend Monsieur l'Abbé, à quiconque voudra l'entendre, dites-le surtout aux grands pécheurs, aux grandes pécheresses, aux Madeleines et aux Augustins :

— Le salut n'est pas difficile : il suffit d'aimer.

La mort n'est pas effrayante : on dit « Mon Dieu, je vous aime ! »

L'éternité n'est pas vaine : on y continue à faire du bien à ses frères.

Mais voyez à quoi tient qu'une enfant se perde : son père convole. Voyez à quoi tient qu'une pécheresse revienne à Dieu : une petite chienne la conduit où pourrit son séducteur.

Vivons en garde contre les circonstances de péché : vivons attentifs aux circonstances de grâce et de retour à Dieu !

Je vous présente, très honoré Monsieur l'Abbé, mes humbles respects en Notre-Seigneur et notre séraphique Père saint François.

Sr Marguerite de CORTONE,
tertiaire indigne.

Pour copie conforme :
V. G., ptre.

29 - X - 41

Demeurez avec nous

Allons, ma fille, réfléchissez, voulez-vous ? tandis que les circonstances vous favorisent, réfléchissez sur votre situation. Faites le point. Voyez où vous en êtes sur la mer où vous avez navigué. Vous avez connu l'angoisse et la détresse. Quand nous vous avons secourue, vous étiez désespérée, prête à sombrer. Vous souvenez-vous de notre rescousse, de nos encouragements, de nos soins ? Vous souvenez-vous de votre surprise quand, honteuse de votre naufrage, et vous attendant à tous les reproches, vous vous êtes vu envelopper de miséricorde ? Vous n'étiez pas foncièrement méchante et notre attitude vous toucha. En retour, vous vous êtes montrée serviable dans les choses matérielles, docile dans les choses de Dieu, et, très vite, vous avez repris votre aplomb de chrétienne. Vos compagnes vous ont trouvée de bonne compagnie. Vos maîtresses vous ont trouvé bon cœur. En un mot, vous avez participé à l'esprit de charité qu'on ambitionne de voir régner dans la nombreuse famille toujours changeante et toujours diverse. Aussi n'avez-

vous pas eu de difficulté à vous dévouer auprès de nos bébés délaissés. Tout de suite vous avez considéré qu'il fallait faire aux enfants des autres ce que vous souhaiteriez qu'il fût fait au vôtre quand il serait né. Le bon Dieu bénit de pareils sentiments et les récompense par d'intimes consolations. C'est pourquoi, déshonorée, repoussée par un monde qui ne vous avait souri que pour vous séduire et vous perdre, mais accueillie, recueillie par le Bon-Pasteur, vous avez quand même été heureuse. Heureuse de cette atmosphère de pardon qui règne dans tout le grand refuge, heureuse de votre vie spirituelle restaurée et progressive, heureuse d'une réhabilitation que vous sentiez déjà possible et réelle.

Vous avez béni votre pauvreté, vous avez béni l'abandon où vous laissait votre complice, parce que, sans cela, vous seriez retournée trop tôt dans une vie trop semée de dangers.

Tous ces sentiments, toutes ces attitudes vous honorent. Votre nef, remise à flot, vogue donc maintenant sur des eaux tranquilles et sûres. Mais la question se pose maintenant de votre départ en haute mer. Vous nous avez revalu, en service, les soins de votre hospitalisation. Strictement parlant, bien que nous ayons sur les bras l'innocent reliquat de votre inconduite passée, vous êtes quitte. Vous pouvez partir, vous remettre en quête d'un emploi, et reprendre, seule dans la vie, la lutte pour le pain quotidien.

Beaucoup de celles qui passent parmi nous, instruites de leur propre expérience, sérieuses et prudentes, se refont une situation et même un avenir.

Mais vous, vous qui êtes jeune, qui avez aimé le plaisir, qui n'avez point les protections de la famille, vous, de volonté faible, de caractère influençable, et de personnalité attirante, je vous le demande, devez-vous vous risquer de nouveau, et si tôt, dans le milieu qui vous a perdue ?

N'est-ce pas un abri sûr qu'il vous faut, une maison et une famille où vous serviez le bon Dieu dans la sécurité de l'état de grâce, dans la sécurité de l'obéissance, dans la sécurité d'une claustration temporaire ? N'avez-vous pas besoin de vous affermir dans la vertu retrouvée, de mûrir votre jugement d'enfant, de rattraper en un mot, le temps et l'honneur perdus ? Quoi de mieux alors pour vous que de passer quelques années à l'écart du monde ?

Vous savez sans doute qu'en Afrique du Nord la France accueille, dans des régiments spéciaux, des gens de toutes provenances; elle ne leur demande aucun état civil officiel; à la seule condition qu'ils respectent le contrat qui les lie à leur nouveau drapeau, elle ferme les yeux sur leur passé, empêche toute vindicte et leur fournit, comme dit Larousse, l'occasion d'une nouvelle vie, toute d'action, d'énergie et d'honneur.

Le Bon-Pasteur, lui aussi, a ses troupes, ses régiments de réhabilitation. Y vient qui veut; y reste qui veut; pourvu, bien entendu, qu'on se plie à la discipline et qu'on veuille de l'idéal commun. Pas besoin toutefois d'être criminelle, il suffit d'avoir besoin de tutelle morale. Il suffit d'être orpheline et exposée, il suffit qu'on n'ait plus de chez soi, il suffit qu'on veuille fuir une occasion prochaine de péché. Le recrutement est en fonction non pas des fautes mais de la crainte des fautes. Le repentir y voisine la candeur et lui porte respect. L'âge mûr y coudoie l'adolescence et lui donne le bon exemple. La réhabilitation va de pair avec la carrière sans tache. Rien qu'à la Crèche, cent vingt excellentes filles prodigent leur dévouement à des enfants qui ne leur appartiennent point mais dont le départ ou le décès leur point le cœur.

Je me demande pourquoi vous ne vous enrôleriez pas à votre tour librement, volontairement, gratuitement, héroïquement donc, parmi notre Légion étrangère. Vous la connaissez. Vous l'avez vue à l'œuvre. Vous lui devez même une personnelle reconnaissance pour des soins dont votre progéniture bénéficie encore tous les jours.



Choisissez

Choisissez: D'un côté, il y a le monde, la liberté, l'indépendance, le salaire, les divertissements et les occasions de péché; de l'autre, il y a la réclusion, le règlement, l'obéissance, la pauvreté, les récréations de communauté et la paix de la conscience; d'un côté, il y a le plaisir et de l'autre, le sacrifice; d'un côté, l'imprudence et de l'autre, la sagesse; d'un côté, l'amour de vous-même et de l'autre, l'amour de Dieu; d'un côté, les embûches de Satan et de l'autre, la protection d'un bercail; d'un côté, le danger et de l'autre, le salut; d'un côté, les sollicitations de la chair et de l'autre, l'inspiration de l'Esprit Saint.

Demeurez avec nous, chère fille. Voulez-vous ? Et faites un pas de plus dans la voie du bonheur.

14 - I - 42

Des volontaires

Hé ! Vous, là-bas ! Oui, oui ! Vous, la dilettante ! Vous, qui décrochiez, naguère, haut la main, tant de diplômes, de médailles, de bouquets et de couronnes ! Vous, qui ployiez sous la brassée des prix, et qui, depuis, ne savez plus rien faire de vos dix doigts et de vos méninges ! Que restez-vous les bras croisés ? Vous ne voyez donc pas tout l'ouvrage à faire ? Allez-vous toujours vous reposer de ce cours d'études ? Allez-vous indéfiniment conserver, dans une égoïste jouissance, votre excellente éducation, vos aptitudes à beaucoup de choses et les trésors de cette grâce divine qui est en vous ? Allons ! sondez votre cœur ! Est-il sans courage, sans amour ? Interrogez votre âme ! Est-elle sans envergure, sans idéal ? Faut-il parler de négligence, de passagère distraction ou bien simplement de lâcheté ?

Vous promettiez d'être de l'élite et vous vous attardez dans le commun. Sans doute, vous trouvez encore belles les grandes actions, mais vous n'en rêvez plus pour vous; sans doute vous admirez encore les vies héroïques consumées dans les tâches obscures, mais c'est à titre de spectatrice; sans doute, vous déplorez encore que le bon Dieu soit si universellement oublié, offensé, blasphémé, vous déplorez les défections si nombreuses de la jeunesse qui vous entoure, mais plutôt comme le témoin accidentel d'un tragique accident. Autrement dit, vous vous désintéressez de plus en plus du salut de votre prochain et du règne de Jésus-Christ.



Vous vous attardez dans le commun

—Mais, monsieur l'abbé, où voulez-vous donc en venir ?

—Ah ! c'est très simple ! J'ai, sous les yeux, une communauté vouée à l'éducation et au relèvement des filles. Je vois se consumer, dans un perpétuel et généreux dévouement, un millier de religieuses. J'en vois mourir, chaque année, soit dans la fleur de l'âge, soit à la fin d'une longue et utile carrière, une bonne dizaine. Et je songe aux remplaçantes... qui ne viennent point.

Or, c'est très souvent que, faute de sujets disponibles, la Maison-Mère refuse de nouveaux postes où rayonnerait la bienfaisante influence de l'Institut.

Et c'est tous les jours, dans tous les services et dans toutes les écoles, qu'on entend lamenter l'insuffisance du personnel devant des programmes et des progrès toujours plus exigeants. Oui, j'évoque celles qui n'osent pas venir, les hésitantes et les pusillanimes.

C'est pourtant une belle tâche que l'enseignement de la jeunesse ; c'est pourtant un bel apostolat que la préservation des adolescentes et le relèvement des filles tombées ; c'est pourtant une belle forme de vie religieuse que celle du Bon-Pasteur de Québec.

Mais la mélancolie me gagne quand je vois tant d'excellentes personnes, faites pour un labeur joyeux et saint, traîner leur ennui, leur désabusement, leur inutilité dans un milieu banal ; quand le recrutement ne va plus à son rythme normal ; qu'il manque des volontaires. Et que nous ne saurions recourir à la conscription.

C'est toujours triste partout, de ne point suffire à la tâche et de voir autour de vous des jambes et des bras croisés, des coeurs et des esprits oisifs.

Vous, là-bas ! Vous qui êtes pure et connaissez le prix de la virginité, vous qui êtes souple et appréciez l'harmonie des rapports familiaux ; vous qui avez, il y a déjà des années, assez travaillé sur vous-même pour vous convaincre de votre imperfection et de votre perfectibilité ; vous qui souvent, dans le secret du coeur, avez éprouvé ces élans qui sont des motions divines, ces besoins d'aimer qui ne sont pas de la terre, ces goûts surnaturels, ces ambitions de sainteté ; vous qui, dès votre adolescence, vous essayiez à l'apostolat et connaissiez l'enivrement de ramener dans le droit chemin quelque compagne rétive ; vous, libre, et maîtresse de vos mouvements, qu'allez-vous faire de cette invitation ?

Moi, si j'étais de vous, je commencerais une fervente neuvaine au Saint-Esprit, je demanderais le prospectus, je soumettrais ma vocation à mon confesseur et, s'il en était aussi d'avis, j'irais, au plus tôt, prêter main forte.

Une bonne interpellation aurait stimulé mon courage et rallumé un surnaturel amour.

21 - I - 42

Adieu !

C'est donc demain, brebis de notre bercail, que vous quitterez pour toujours l'asile de réconfort et d'amendement. Demain, vous rentrerez dans le grand tourbillon où, il y a cinq ans, vous perdiez votre honneur et votre âme. Vous rappelez-vous votre désarroi quand la honte fut venue, vos sautes d'humeur, votre mauvais esprit, vos résistances, vos entêtements, vos enfantillages ? Vous étiez si jeune et vous aviez été tellement gâtée, gaspillée par vos trop bons parents. Vous rappelez-vous aussi les longues patiences et les tenaces objurgations de vos maîtresses ? Vous a-t-on jamais dit les prières et les mortifications qu'on s'imposait, en groupe, pour vous gagner, pour vous arracher à vous-même, pour vous rattacher au véritable Amour ? Ah ! la grande grâce que le bon Dieu vous fit de vous amener à nous ! Vous aviez l'impression d'un internement, d'une incarcération, d'une punition. Vous étiez aveugle, et Jésus-Christ, le bon pasteur et le thaumaturge, vous dessilla les yeux. Vous vîtes la lumière et, par elle, et en elle, avec un courage que vous ne connaissiez point, vous revîntes dans le droit chemin.

Ce fut parfois affreusement pénible, parce que ce fut humiliant et que Satan croyait vous retenir par le fil de l'orgueil. Quel hautain caractère vous aviez, au début ! Aujourd'hui, vous en riez ! Mais comme il faut que la grâce soit puissante pour venir à bout d'un vice aussi invétéré ! L'orgueil et la passion, le démon n'a point de meilleurs auxiliaires.

Peu à peu, toutefois, et beaucoup plus vite qu'on ne s'y attendait, le Saint-Esprit multipliant en vous ses petits miracles, vous entriez dans le moule de la discipline chrétienne. Rien comme une fille qui se laisse éclairer et conduire. Ses menus pas de recul deviennent, dans le retour à Dieu, des pas de géant.

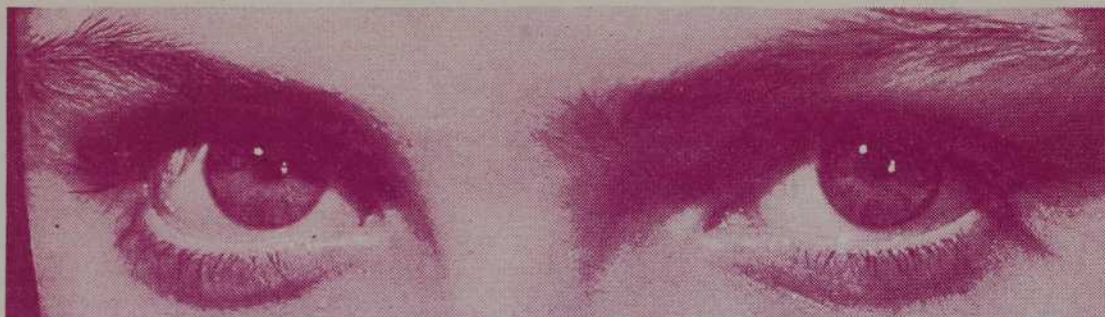
Hé oui ! il vous fut d'abord donné, au spectacle des innombrables couchettes d'enfants, de comprendre, de mesurer, de qualifier votre responsabilité devenue maternelle. Désormais, vous n'avez plus voulu vivre devant Dieu qu'en fonction de celui qui vous devrait le jour et le déshonneur. Ce fut très beau. Vous fûtes d'un parfait dévouement et notre sujet « malcommode » devint bientôt un exemple à citer.

Tant les Sœurs vous avaient témoigné de bonté, tant vos compagnes avaient fait d'efforts pour vous endurer, que vous sentîtes le besoin de vous racheter dans leur estime et de mériter un pardon qui ne s'était point fait attendre. De désagréable, vous devîntes affable et obligeante.

Enfin, la prière, les courts séjours à la chapelle, qui vous avaient paru des éternités et des purgatoires, finirent par vous devenir des consolations et des moments de paradis.

Dévouée dans votre office, agréable dans la vie commune, restaurée dans la vie spirituelle, trois bons résultats de la rééducation à laquelle les religieuses du Bon-Pasteur consacrent, à la Crèche, tant de nobles efforts.

Aussi, quand vint l'échéance de votre séjour obligé, vous ne vouliez plus partir. Le monde vous effrayait,



Vous vîtes la lumière.

et plus encore votre faiblesse. Vous vous sentiez mal affermie. Cette conscience de votre fragilité jointe au ferme désir que vous aviez de rester honnête vous amena tout logiquement à consacrer de bon cœur et librement, et gratuitement, au soin des délaissés, quatre années de votre jeunesse. Quatre années de réclusion volontaire, quatre années de protection et de bénédiction. Le bon régime, la bonne cure pour une âme comme la vôtre !

Voyez ! Qui donc vous reconnaîtrait, de vos anciennes fréquentations ? Vous êtes toute refaite, même de figure. Vous reflétez la paix de l'âme, la sérénité, la joie, le contentement. Vous avez la satisfaction d'une dette payée, d'une faute réparée. Vous vous savez l'objet d'une miséricorde privilégiée, d'une rédemption, d'une résurrection.

Vous connaissez et vous aimez le bon Dieu. Vous avez touché du doigt la vérité de sa tendresse.

Partez donc, le cœur content, le cœur confiant. Allez maintenant puisqu'on vous y invite, reprendre votre place dans un foyer qui jadis vous fut fatal et dont maintenant vous pouvez être l'ange tutélaire. Que la prudence surnaturelle soit votre sauvegarde et que l'amour des âmes soit votre occupation ! Que

votre expérience serve votre apostolat ! Que la prière et le sacrifice soient votre force ! Et que le bon Dieu qui vous a rendu, dès longtemps, sa grâce et son amour vous aide à regagner aux yeux du monde un honneur qui fut gravement compromis.

N'ayez crainte. Si vous persévérez, on vous aimera et vous serez consolée. Les mesquins ne pardonnent jamais ; ils sont plus exigeants que Dieu lui-même. Mais que de cœurs magnanimes, touchés de votre conversion, émus d'une si véritable expiation, voudront vous être bons et secourables !

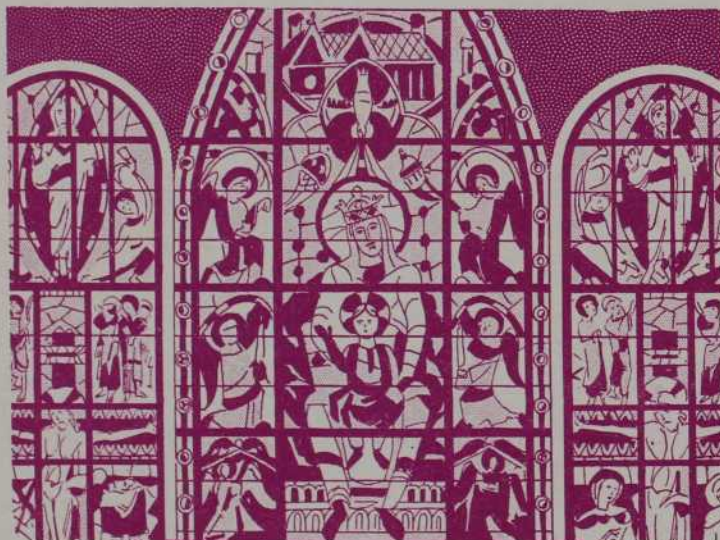
Restez fidèle à vos engagements de chrétienne, à vos devoirs de religion, au souvenir d'un petit être qui ne connaîtra jamais sa maman ; soyez-lui mère toujours dans le secret de votre cœur et dans le mystère de vos intercessions ; consacrez la mère et l'enfant à la sainte Mère de Dieu ; abandonnez-vous aux desseins de la divine Providence et, courageusement, remettez-vous à la tâche un peu nouvelle d'ainée, de grande sœur, et d'exemple.

Adieu ! vraie brebis du Bon Pasteur !

Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent !

Restez sous son invisible houlette !

21 - VI - 37



Au giron de Marie.

Prière

O Jésus, qui même avant que de naître vous voyiez refuser une place dans les hôtelleries, et dès votre naissance deviez vous contenter d'un refuge d'animaux pour abriter votre sainte humanité ; Jésus, qui dès votre plus tendre enfance, deviez fuir en pays lointain pour vous soustraire au massacre des innocents, nous vous en

supplions, prenez pitié des centaines de pauvres petits êtres, nés de parents inconnus, abrités à la Crèche, et pour lesquels ne se trouve en aucune famille.

Souvenez-vous, ô Verbe tout-puissant, que vous avez voulu apparaître frère sur la terre dans le cadre d'une famille sainte, et daigne votre bonté donner une famille à celui qui n'en a point.

Vous qui scrutez les cœurs et les consciences, vous qui connaissez les cœurs capables d'aimer et les consciences désireuses de grands mérites, envoyez une étoile

et guidez vers le berceau de l'enfant délaissé de nouveaux mages avec le durable présent de l'adoption.

Vous qui connaissez les secrets ennuis, la lassitude et le désœuvrement de tant de couples sans progéniture; vous qui voyez la morne monotonie du foyer sans enfant, et la triste vieillesse des vieillards sans descendance; vous qui prévoyez l'avenir, inspirez la prudente résolution, la prudente charité, l'aumône, le dévouement qui rapporte du vrai bonheur.

Vous qui pénétrez la mystérieuse provenance de tant de petits et remontez jusqu'à la source de tant de maux, vous qui démêlez les parentés secrètes et la généalogie, proposez à la raison des chrétiens la juste réparation d'une injustice de famille.

Vous qui, souvent, demandez aux bons, aux meilleurs, aux plus saints de suppléer, dans la charité ou la pénitence, ceux qui refusent l'amour et la réparation, dirigez vers l'hospice les parents héroïques qui, pour l'amour de vous et par compassion pour des parents pécheurs, voudront prendre le risque d'élever un enfant d'origine suspecte.

Vous qui avez adopté pour frères les pécheurs, induisez les pécheurs à adopter en retour pour fils des innocents.

Vous qui considérez comme faite à vous-même la moindre obole offerte pour le moindre d'entre vos frères, rappelez aux âmes capables de ce dévouement l'incalculable récompense de l'adoption d'un étranger.

O Jésus, par les mérites infinis de votre séjour à Bethléem et de votre fuite en Égypte, nous vous demandons d'avoir pitié des pauvres enfants délaissés de la Crèche,

... Jésus, frère de ceux qui n'en ont point ;

O Marie, qui avez tant souffert de voir le dénuement et l'abandon de votre divin Enfant,

... Marie, mère de ceux qui n'en ont pas ;

O Joseph, qui avez tant et si bien gardé le précieux dépôt de l'Enfant-Dieu,

... Joseph, père de ceux qui n'en ont pas ;

Jésus, Marie, Joseph, famille sainte, donnez une famille à chacun de nos enfants sans famille.

7 - III - 34.



Un soleil nouveau se lève pour les trois

Supplique à l'aïeule

Ô Bonne Sainte Anne, heureuse mère de Marie toujours vierge, heureuse aïeule de Jésus toujours Dieu, protectrice de tous ceux qui font pitié et qui réclament votre intercession, je vous salue, je vous aime, je vous révère et je vous prie.

Ma requête d'aujourd'hui est pour les époux sans enfants.

Vous qui, avec saint Joachim, avez si longtemps porté l'opprobre d'une humiliante stérilité; vous qui aviez déjà renoncé au possible honneur d'avoir, en votre

descendance, le Messie rédempteur; vous qui, si longtemps, avez nourri en vain de maternels sentiments; vous qui, par une providentielle attention du Maître du monde, avez vu vos espoirs comblés, quand il allait n'y avoir plus d'espoir, et votre honte imméritée le céder à un incomparable honneur, n'aurez-vous pas de compassion pour tous ces ménages involontairement stériles, avides cependant de multiplication, de dévouement et d'apostolat ?

Si leur mal est curable, ô grande Thaumaturge, obtenez-leur-en la guérison.

Que si, au contraire, leur infirmité doit toujours durer, alors, ô maternelle aïeule des enfants délaissés, obtenez du Saint-Esprit, pour ces couples sans postérité mais charitables, l'inspiration de reporter sur un orphelin de chez nous l'affection sans objet de leur union sans fruit.

La Trinité Sainte vous a donné Marie, et à Marie, elle a donné Jésus. Marie, qui a renoncé à toute maternité, se voit confier l'Enfant-Dieu; et vous, épouse de Joachim, longtemps stérile, Marie vous est confiée.

Est-ce que l'humble femme au bon cœur qui, par moi, vous implore, est-ce que l'humble époux qui cherche en Joachim et Joseph des protecteurs et des modèles, ne devraient pas aussi voir leur espérance récompensée?

Est-ce que, d'autre part, tant de délaissés — des centaines, des milliers — devront pour toujours se passer de parents, faute d'une aussi auguste, aussi tendre et aussi irrésistible protection que la vôtre? Sainte Anne, glorieuse sainte Anne, vous qui avez connu le mystère et le prix de l'humaine fécondité, ne consolerez-vous pas les épouses qui s'en trouvent privées? Sainte Anne, radieuse sainte Anne, vous qui avez connu le mépris, parce que votre famille était sans complément, ne consolerez-vous pas l'enfant qui n'a connu ni son père, ni sa mère, et qu'à cause de cela le monde méprise?

Sainte Anne, maternelle patronne, réservée pour le rôle unique d'une maternité sans précédent, ne ferez-vous pas comprendre à celles qui se voient refuser la conception, qu'elles aussi sont réservées à une extraordinaire maternité, c'est-à-dire à l'adoption d'un petit être malheureux, mal conçu, mal accueilli et mal partagé, bien qu'innocent et capable quand même de faire le bonheur d'un foyer chrétien! Ah! oui, obtenez, je vous en conjure, que soit effacée, par l'adoption de fait et de droit, la souillure qui s'attache à l'enfant sans soutien, sans famille et sans nom.

Obtenez que de parfaits chrétiens, que de parfaits éducateurs demandent à alléger, en en prenant leur part, notre immense fardeau d'enfants illégitimes mais réhabilitables.

Rendez aimables nos protégés.

Rendez aimants leurs bienfaiteurs.

Dirigez des parents adoptifs vers ceux qui n'en ont point.

Auguste Sainte, je vous salue, je vous aime, je vous révere et je vous prie.

Auguste Sainte, priez pour nous tous.

Amen!

26 - VII - 42

Six!

Ils étaient six, hier soir, à pleurnicher vaguement dans la sacristie, en attendant l'infusion de la vie divine dans leur âme créée. Oui, six, bien comptés, nés dans les précédentes vingt-quatre heures, et bien décidés de vivre, et bien décidés d'être aimés malgré tout. Six nés de parents inconnus.

Pauvres petits, va! Une heure, une malheureuse heure de folie, vous a voués, pour la vie, au plus cruel opprobre. Heureux petits, toutefois! Les graves enseignements et le zèle de la sainte Église vous ouvrent les portes de la bienheureuse éternité.

Le comprendrez-vous jamais? Votre origine, par la faute de vos père et mère, se trouve honteuse; mais le Sauveur Jésus-Christ ne vous veut pas moins dans son royaume que les enfants les plus illustres. Le péché originel est effacé de vos âmes comme de la leur; c'est la même grâce initiale qui vous est impartie; c'est du même caractère ineffaçable de spirituelle appartenance au Christ que vous êtes marqués.

Mais votre père n'était point là. Mais aucune parenté ne vous tenait sur les fonts; mais aucune fête de famille n'a marqué le si grand événement de votre admission à l'héritage du ciel.

Espérons du moins que, de pensée et de cœur, ceux des vôtres qui vous abandonnent matériellement voudront toujours vous rester unis devant Dieu et, pour vous, sans cesse intercéder. Espérons que ces absents vous seront toujours mystiquement présents et secourables. La paternité naturelle, la maternité illégitime sont des faits acquis, et comportent d'inéluctables devoirs spirituels.

* * *

S' imagine-t-on l'étrange aspect d'un baptême à la Crèche?

Comme, en cette circonstance, on sent bien, d'un côté, la totalité du délaisement et de l'autre, la totalité de la charité; d'un côté, des parents qui abandonnent leur progéniture, qui renoncent à son éducation; de l'autre, l'Église qui recueille et fait siens ceux qui sont de trop pour leurs vrais parents; d'un côté, des familles qui se dérobent et se cachent; de l'autre, des étrangers, des étrangers qui vêtent et soignent, comme si c'était l'Enfant Jésus, ce petit pauvre pour lequel ils veulent, avant tout, l'accès du ciel!

Ah! oui, la charité, la maternelle charité de l'Église, la charité, la surnaturelle charité du Bon-Pasteur! Voyez plutôt:

Le démon du péché originel habite ce nouveau-né:

— *Sors de cet enfant, esprit impur, et fais place à l'Esprit Saint!* ordonne le ministre.

Les suites du péché, des tares héréditaires menacent cette jeune âme: d'un signe de croix, d'une onction, d'une prière, le prêtre la pourvoit:

— *Que marqué du signe de votre sagesse, il soit préservé de l'infection des vices.*

Satan, privé d'une proie, voudra naturellement, la ressaisir:

— *Et ce signe de la croix sainte que nous imprimons sur son front, toi, maudit Satan, n'aie jamais l'audace de le violer.*

Puis l'entrée au baptistère symbolise l'espérance du baptisé:

— *Entre dans le temple de Dieu afin que tu aies part avec le Christ à la vie éternelle.*

L'eau sainte opère dans l'âme ce qu'elle signifie sur le front:



—*Je te baptise, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

Régénérée dans le sang rédempteur de l'Agneau, l'âme trouve, du même coup, sa vocation à l'éternelle béatitude :

—*Reçois cette robe blanche et porte-la sans tache jusqu'au tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Il faudra la fidélité :

—*Reçois ce flambeau ardent et conserve inviolable la grâce de ton baptême.*

Pour rester fidèle, il faudra les secours surnaturels :

—*Va en paix et que le Seigneur soit avec toi !*

L'anoblissement spirituel est complet devant Dieu.

Six petits bâtards sont admis aux mêmes privilèges que les enfants de la plus haute lignée. Un germe de sainteté, un germe sans prix, a été déposé gratuitement dans leur âme. Viendraient-ils à mourir, gratuitement encore ils toucheraient la récompense des saints.

S'ils vivent, s'ils grandissent, il ne tiendra qu'à eux de développer le germe et de lui faire produire, grâce aux grâces de toutes sortes que leur réserve le Seigneur, la fleur et le fruit de la pleine sanctification des élus.

Que le Père des cieux a de miséricorde pour les sans-famille et les déshonorés !

* * *

Ils étaient six, hier soir, qui pleurnichaient vaguement et faisaient grimace en goûtant pour la première fois le sel de la divine sagesse.

Pour le leur faire aimer, pour les conduire au terme qui est le bonheur éternel, savez-vous ce qui fait maintenant défaut ? Six couples de parents adoptifs.

9 - IX - 39



Le 800e

Psaume du 800e

C'est moi, Seigneur, moi, l'infime, le dernier-né, le huit centième de la grande maisonnée des sans-famille.

Du plus profond de la misère, ô Dieu mon père, je crie vers vous ; écoutez ma prière.

Prêtez l'oreille à mes balbutiements ; soyez même touché de mon inénarrable détresse.

Mon père et ma mère, hélas ! m'ont ignoré ; ils passent près de moi et disent : à qui donc cet enfant misérable ?

Vous seul, Seigneur, êtes mon secours et mon rédempteur, vous seul et vos envoyées, vos saintes femmes, les religieuses du Bon-Pasteur.

Je suis le dernier-né, le huit centième de la grande maisonnée des sans-parents.

La multitude, elle, me honnit et me repousse ; seul le bon cœur se penche sur le berceau où je veux quand même sourire à la vie.

Je suis comme le vase brisé, ou comme le gazon foulé aux pieds, ou comme l'oiseau captif tourmenté par des enfants cruels.

Que vous importent cependant, à vous, la race et la naissance, quand on vous offense d'un cœur dur ? N'aimez-vous pas plutôt les humbles qui vous servent avec un cœur pur ?

Souvenez-vous alors, Seigneur, de ma misérable origine et de mon saint baptême ; souvenez-vous des prières et des promesses de ma mère ; souvenez-vous de sa conversion et de sa persévérance.

Ne me tenez point compte des fautes de mes parents ; entourez-moi plutôt des bras de votre miséricorde et jugez-moi selon l'innocence qui est en moi.

Ayez pitié de nous, pitié de ma mère, pitié de mon père, pitié de tous ceux qui devraient m'aimer.

Disposez de moi selon votre sagesse ; faites que mon tour soit prochain ou d'aller vivre en votre séjour ou de trouver ici-bas d'indispensables parents.

Conduisez-moi dans vos sentiers si sûrs ; conduisez-moi dans votre saint royaume.

Moteur des cœurs et dispensateur de la vie, c'est vous qui suscitez ou retenez la postérité des époux ; c'est vous qui ferez accourir à mon triste chevet le cortège des ménages sans enfants.

Moteur des cœurs et providence des délaissés, c'est vous qui agrandirez, pour m'y inclure, le cercle de la famille déjà nombreuse.

Heureux qui prêtera l'oreille à votre inspiration ; heureux ceux dont les égarements anciens seront ainsi à jamais réparés ; heureux les tenants de la pure et inappréciable aumône !

Bénies les âmes charitables qui m'accueilleront comme venant de vous et par amour pour vous ; bénies les âmes qui en moi voudront honorer le Maître de ma tragique destinée !

Par elles, j'annoncerai votre amour à nos frères ; par elles, je témoignerai de votre miséricordieuse bonté envers les abjects.

Levez mon opprobre et, par moi, votre bénédiction régnera dans le foyer, par moi viendront vos biens, par moi, la persévérance et le salut.

Je me confie à vous, Seigneur ; en paix, je dormirai sous l'aile de votre protection, en paix, je reposerai.

Et jusqu'à la vieillesse, jusqu'à mes cheveux blancs, jusqu'au seuil du tombeau, en vous je maintiendrai mon espérance.

Moi, l'infirme, le dernier-né, moi le huit centième de la grande maisonnée.

Gloire au Père, gloire au Fils, gloire à l'Esprit.

Maintenant comme hier, et toujours, dans les siècles des siècles. Amen.

3 - VII - 35

La foudre

Les amis de la Crèche, ses bienfaiteurs, les simples curieux ne cessent de nous demander :

— Est-ce que ça diminue, les naissances illégitimes ?

— Est-ce que ça augmente, les adoptions ?

Notre réponse, hélas ! est toujours la même.

— Non ! les adoptions se raréfient ; et les abandons augmentent.

Le chômage y est pour beaucoup.

Des couples qui songeaient à prendre de nos enfants hésitent, temporisent, renoncent même parfois définitivement à leur beau projet.

Tant de gens qui avaient des moyens... moyens se sont vus tout à coup sans moyens du tout !

Tant de bons ouvriers, tant d'hommes de métier, tant de spécialistes de l'atelier se sont trouvés sans emploi !

Tant de cultivateurs endettés n'ont plus vu jour de faire honneur à leurs obligations !

Nous prétendons bien que de prendre en adoption un de nos délaissés pourrait être, en certains, cas un moyen de restaurer une situation difficile, autrement dit, de forcer le bon Dieu à quelque extraordinaire bénédiction ; mais cette manière de voir ne s'impose pas. Nous sommes intéressés ; les gens du monde sont prudents. Ils ont peur de tenter la Providence. Et notre gros bataillon de bébés pendant ce temps marque le pas...

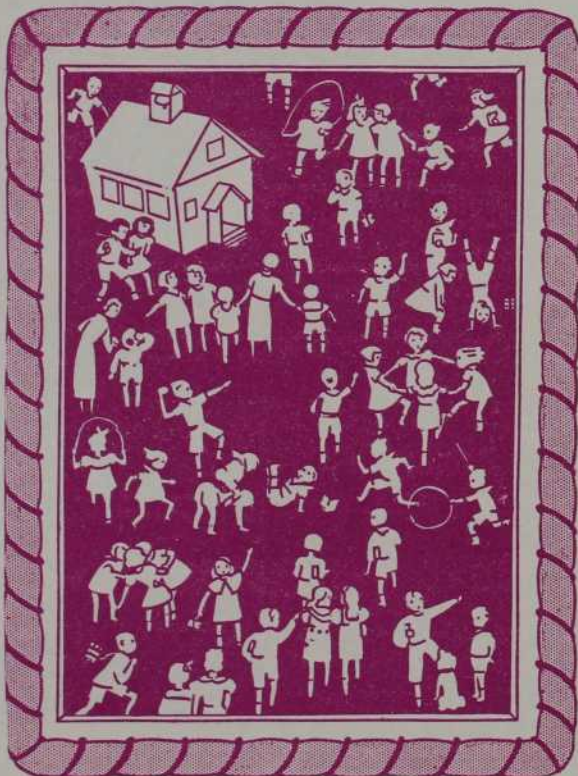
C'est comme dans le vieux conte :

— Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

— Non ; je ne vois rien que le soleil qui poudroie et l'herbe qui verdoie.

L'encombrement devient tragique...

L'entassement progresse sans cesse des rebuts de familles, des survenants malvenus et malvoulus. Il faut voir cela... le voir avec un bon cœur humain, ouvert à la pitié, pour comprendre vraiment ce que représente de bienfaisance, de réelle et durable et méritoire charité, l'adoption d'un enfant.



L'encombrement devient tragique...

Ah ! si tous les hommes qui se livrent à la débauche, si toutes les filles et les femmes qui s'abandonnent à l'inconduite voulaient venir défilier, incognito, à l'heure de visite, parmi les rangées serrées et interminables de nos petits lits !

Si toutes les personnes cupides, qui favorisent les sorties, les rencontres et les pratiques honteuses ou criminelles, venaient voir de leurs yeux la misère humaine dont elles se font les complices !

Il nous semble qu'un grand nombre de ces gens-là ouvriraient les yeux sur des responsabilités qui leur avaient toujours paru légères ; et qu'ils sentiraient le besoin de redresser leurs mœurs ; et que les plus sérieux entreprendraient la réforme de leur vie spirituelle, se mettraient à prier, voudraient fréquenter les sacrements qui libèrent de la servitude des sens les chrétiens de bonne volonté.

La visite de la Crèche est salutaire au plus grand nombre. Il n'y a guère que les têtes de linotte et les cyniques à subir, sans réaction morale, le spectacle d'une pareille collection de malheureux orphelins.

Orphelin, du reste, est un terme figuré, car le plus triste de la situation, c'est que le père et la mère de nos enfants vivent, soi-disant inconnus, souvent fort à l'aise, trop souvent insouciant d'une progéniture vouée à la plus lamentable des carrières.

* * *

La leçon d'une visite est profitable aux jeunes comme aux personnes plus âgées, aux meilleures comme aux moins bonnes.

Rien n'y scandalise.

Mais, accompagnée de commentaires judicieux, cette promenade pitoyable et sympathique peut prévenir quelque grand malheur.

Elle est souvent l'occasion de saines et fortes directions paternelles ou maternelles.

" Mon garçon, ma fille, tu as vu tous ces petits malheureux. Tu te demandes pourquoi leurs parents les ont abandonnés ? comment on peut être à ce point sans cœur ?

Écoute bien ; ne juge point trop vite et profite de ce que je vais t'expliquer :

Le père et la mère de ces enfants n'étaient point mariés.

Or, pour des chrétiens, avoir un enfant, sans avoir reçu le sacrement de mariage, c'est une honte, parce que c'est une preuve de mauvaise conduite.

C'est la preuve qu'on s'est soustrait à toute surveillance pour commettre, seule à seul, des choses que défendent le VI^e et le IX^e commandement.

C'est la preuve ordinaire de fautes graves.

Car, le bon Dieu qui voit les actions les mieux dissimulées, comme les pensées les plus secrètes, le bon Dieu qui est le Maître souverain de la vie et de la mort, envoie, souvent, un enfant aux couples qui, profanant le sacrement de mariage, vivent, à la cachette, comme s'ils étaient mariés.

Les familiarités déplacées, les caresses et les touchers inconvenants, toutes les attitudes qu'on s'interdirait devant son père ou sa mère, conduisent petit à petit, plus ou moins vite, mais presque infailliblement, à ce déshonneur. C'est pour cacher pareille honte qu'on abandonne à la Crèche cet enfant illégitime.

Mon garçon, ma fille, prends garde. Écoute un bon conseil ; évite-nous ce déshonneur et ce malheur ; évite à un petit être innocent, comme à toi-même, l'opprobre de toute une famille et de toute une vie."

De tels propos, vulgarisés, transposés, et qui supposent quelques précisions de détail appropriées aux connaissances ou à l'ignorance du sujet, donnent du sérieux aux jeunes confidants et complètent la leçon d'une visite à la Crèche.

* * *

On dit de la foudre qu'on ne sait où elle tombe que quand elle est tombée.

Que de fois cette comparaison nous est venue à l'esprit en apprenant la provenance de tel ou tel sujet de la Miséricorde ou de la Crèche !

Personne n'a le droit de mépriser qui que ce soit.

Dans les milieux les plus honorables, parmi les classes et les catégories les plus diverses, surgit le déshonneur d'un sujet imprudent, léger, passionné, insubordonné, sans direction, sans frein, sans volonté...

L'imprudence de quelques heures a parfois suffi, et pas toujours l'imprudence de l'enfant, mais celle du père ou de la mère.

" Souviens-toi de te méfier " : cette devise ancienne devrait revenir à l'ordre du jour.

Hier encore, ne recevions-nous pas la lettre suivante qui confirme ce que nous venons de dire.

La foudre a foudroyé une pauvre maman pleine de cœur, d'esprit surnaturel et de dignité. C'est elle qui présente sa fille à l'Hôpital :

" Je viens vers vous, mon Père, pour implorer lumière, consolation et refuge en faveur de ma fille X. que le déshonneur a frappée.

Combien de fois n'ai-je point versé des larmes en lisant, sur le journal, la chronique de la Crèche !

J'étais bien loin de penser cependant que pareil malheur viendrait fondre sur notre foyer. Non ! j'étais plutôt sévère, injuste faudrait-il dire ; et je concevais en mon âme comme de la révolte et du mépris à la pensée de toutes celles qui se laissent ainsi avilir.

Aujourd'hui, mon tour est venu de me courber, sans murmurer, sous la volonté infiniment sainte du bon Dieu.

L'humiliation est à son comble.

Ce qui me peine le plus cependant, c'est de voir que j'ai prodigué en vain, probablement trop tard, les meilleurs conseils, sans pouvoir me faire écouter.

Mais j'espère, en l'envoyant vers vous, que vous lui ouvrirez les yeux, d'abord sur la gravité de ses offenses à Dieu, puis sur ses responsabilités envers le petit être qui va naître ; puis enfin sur la blessure inguérissable qu'elle a faite au cœur de sa pauvre mère.

Elle n'est pas méchante, vous savez ; et j'espère qu'après pareille leçon, elle saura marcher droit dans le droit chemin.

J'offre cette grande épreuve au bon Dieu et j'unis mes prières aux vôtres pour sa sanctification.

Priez aussi pour moi, s'il vous plaît. Je n'ai qu'elle d'enfant. Ma santé qui chancelait ne sera pas améliorée par la prostration de tous ces mauvais jours."

* * *

Mères, qui ne voulez point verser, trop tard, des larmes de sang, plus que jamais, veillez sur vos filles !

10 - IV - 33

La journée de Jean

Sept heures du matin.

Il fait beau soleil.

Les salles de la Crèche sont toute lumière.

Jean s'éveille.

Il fait sa méditation et sa prière.

Tant de personnes, hier encore, passèrent près de sa blanche couchette, le contemplèrent, apitoyées, tant de personnes pour lesquelles il resta l'étranger, l'inconnu, le sans-nom, le sans-famille !...

Son espoir, son ferme espoir, c'est d'être recueilli par notre Père des Cieux.

Sur terre, il reste abandonné.

Ah ! le triste sort !

Il chante sur un air connu :



Tant de personnes passèrent
près de sa blanche couchette !...

*Dans ce berceau d'asile, envoyé comme infâme,
Nul ne me reconnaît, car l'honneur le défend.
Que je serais heureux de connaître la femme
Qui m'a donné le jour et dont je suis l'enfant !
Pourquoi suis-je ici-bas, seul avec ma misère ?
Moi, d'aucun être humain, je n'attends de l'amour ;
Car je suis seul, hélas ! abandonné sur terre...
Ah ! daigne, au ciel, mon Dieu, me recevoir un jour !*

* * *

Dix heures de l'avant-midi !
Jean vient de perdre un bon voisin de couchette,
le petit Jacques.

Jacques commence à parler : il a demandé une maman
à une visiteuse.

La dame a été touchée ; elle s'est écriée : " Viens-
t'en avec moi !

Les parents que tu as perdus, tu les retrouveras.
Viens-t'en chez nous, pauvre petit, et cesse de faire pitié."

Jean plus que jamais ressent son isolement :

*Point de bonheur pour moi, tant ma vie est flétrie.
O mon Dieu, par pitié ! daigne me secourir.
Toi seul es bon, prends-moi ! ton ciel est ma patrie.
Que je serais heureux si je pouvais mourir !
Car je suis seul au monde avec ma peine amère,
Et de pas un parent je n'attends le retour.
Moi, je n'ai pas connu mon père ni ma mère ;
Pour le ciel, ô mon Dieu, garde-moi leur amour !*

* * *

Deux heures de l'après-midi.
Les visiteurs affluent et passent en procession.
Jean se reprend à espérer.

Qui sait si, parmi tant de curieux, parmi tant de per-
sonnes sympathiques, parmi tant de bienfaiteurs qui
défilent sous ses yeux attentifs et voilés, ne surgira pas
le couple charitable dont il sera l'enfant, le réconfort
et la joie ?

*O vous qui du malheur écoutez la complainte,
Laissez-vous du moins votre cœur s'attendrir ?
Ou bien resterez-vous insensible à ma plainte ?
Hélas ! jusqu'à la mort, n'aurai-je qu'à gémir !
Pourtant j'espère encor, mon Dieu, trouver un père,
Des amis, un foyer qui me reçoive un jour.
Mais j'espère surtout en l'amour d'une mère
Que je saurai chérir et combler de retour.*

* * *

Six heures du soir.

Un homme et deux femmes s'attardent dans le dor-
toir voisin ; ils ont procédé par élimination ; la reli-
gieuse a bien suggéré monsieur Jean dont elle est fière ;
mais madame tient absolument à une fille.

Et Jean, debout dans son petit lit, la lippe fréquente
au coin des lèvres, les joues perlées de grosses larmes,
suit, tout mélancolique, à travers la cloison vitrée, les
échanges de tendresse de la petite fille chanceuse et
de ses parents adoptifs.

Cette scène lui ramène au cœur le besoin de sa mère
selon la nature.

*Languissant, inquiet, je cherche dans la foule
Une mère et un père au cœur compatissant ;
Mais l'heure qui s'achève et le jour qui s'écoule
N'amènent point encore le couple bienfaisant.
Espérerai-je en vain, mon Dieu, trouver un père
Dont le cœur généreux m'arrache à ce séjour ?
Moi, je n'ai pas connu les baisers de ma mère,
Et pour elle, ô mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour !*

Telle se déroule la complainte de l'enfant de la Crèche.

C'est une adaptation, par une religieuse, des couplets du "Masque de Fer" d'Émile Barateau. Le titre a été conservé.

La musique est d'Adrien Boieldieu.

Tous les amateurs de chant sympathique et prenant voudront chanter "Toujours seul" dans les salons.

Une édition en a été faite, avec gravure frontispice, grand format, huit pages, un feuillet portant l'accompagnement, l'autre, le texte noté des quatre couplets.

Le tout se vend vingt-cinq sous, franco, à la Crèche et au profit de la Crèche.

25 - III - 33

Cinq tableaux

1er tableau.— Madame X. trouve son joli intérieur sans animation. Il manque dans le frais paysage une bête du bon Dieu. Et depuis longtemps ce vide l'obsède. Elle a feuilleté des catalogues, compulsé des listes de prix.

Aujourd'hui donc, elle s'engage dans la voie des réalisations. Penchée sur son secrétaire, elle rédige à l'adresse d'un chenil commercial la commande d'un toutou de vingt-cinq piastres. Quant à vouloir un ornement, mettons-y un certain prix. D'ailleurs Monsieur X. ne s'oppose pas aux désirs de Madame X...

2e tableau.— La lettre est écrite, elle est là, sur l'étagère, tout près de la porte, afin que Monsieur X. pense à la mettre à la poste, dès sa prochaine sortie.

Mais Monsieur X. rentre justement ; il rapporte le courrier dans la masse duquel il discerne une lettre adressée conjointement à Monsieur et Madame X.

Une invitation probablement. Que Madame X. ait le plaisir de la primeur !

Le cachet saute. On lit presque en même temps ; on se regarde ; on est troublé, Madame encore plus que Monsieur.

Que se passe-t-il donc ?

3e tableau.— Eh bien ! mais c'est très simple. Il s'agit d'une circulaire. Plusieurs la reçoivent en même temps que nous. Ça n'engage à rien.

— Ça n'engage à rien ? Moi, ça m'engage à réfléchir. J'ai là une lettre où je fais venir à notre foyer un vulgaire animal. Et la coïncidence me frappe.

La Providence me met dans l'alternative d'égayer notre foyer ou des ébats d'un joli chien ou des pleurs, des joies et des courses d'un enfant délaissé. Comment n'être pas émue ? Comment passer outre à pareille et si frappante inspiration ?

Qui l'emportera dans nos amours, de l'être sans raison ou du petit animal raisonnable ?

La belle charité !... Les beaux soucis !... Le beau travail !...

Et Monsieur X. écoute, ravi.

Le secret désir que, par discrétion pour une apparente légèreté, il se retenait d'exprimer, le voilà réalisé.

Et l'espoir d'un bel enfant règne dans les deux cœurs.

4e tableau.— On est à la Crèche S.-Vincent-de-Paul. La tournée d'élection achève. Une petite fille a con-



quis d'emblée les sympathies. Mais déjà retenue, elle est destinée à d'autres parents. Restent alors deux beaux garçons ; ils ont la santé, l'âge et l'apparence désirables. Concours de sourires, concours de prouesses. Qui l'emportera de Séraphin ou de Jean ? Séraphin a du mystère et comme de la mélancolie dans de beaux grands yeux. Jean est sans souci. C'est de la finesse qu'il étale dans ses traits ; il est déjà câlin. Le suffrage se prend. Monsieur X. se rallie à la majorité. Une nuance d'opinion, cela se sacrifie pour le bonheur d'un être abandonné, pour l'amour d'une épouse.

Et Jean part pour le vestiaire.

Et l'heureux couple s'en va signer les papier d'usage, pendant que Séraphin, deux fois délaissé, trotte gaie-ment vers le groupe de ses compagnons d'infortune.

Pauvre Séraphin, va !

5e tableau.— Monsieur et Madame X. montent en voiture avec le précieux pupille. La joie et la tendresse, déjà, se partagent leur cœur et brillent dans leurs yeux.

Et Monsieur X. de se pencher vers Madame X. :

— Ma chère femme, je suis heureux. Nous ne mériterons plus le reproche ingénu de cette fillette dont parlait tout à l'heure l'abbé Germain. Ah ! cette parole ! il faudrait la faire entendre dans tous les foyers sans enfants. As-tu remarqué ? *Ma tante, pourquoi ce que tu t'achètes pas un enfant-monde ? C'est bien plus beau qu'un enfant-chien.*

Et l'enfant-monde, souriant à la nouveauté de son état de vie, se voit emporté à vive allure vers les régions hospitalières de la terre beauceronne...

Bon voyage et bonne carrière, petit enfant-monde !

15 - XI - 31



L'ancien rival.

Idoine ou inapte

Comment savoir, à l'avance, si on peut prétendre à l'obtention d'un délaissé? Comment prévenir un refus? Comment correspondre à une bonne inspiration? Voici, pour faciliter le raisonnement ainsi que la conclusion pratique:

Etes-vous pauvre, très pauvre, ostensiblement ou secrètement secourus? Il ne serait pas raisonnable que vous ajoutiez, à votre misère et aux obligations de vos bienfaiteurs, le coût d'entretien d'un enfant. Etes-vous simple journalier, trouvant avec peine du travail pour suffire à votre femme et à vous-même? Attendez d'être plus connu et plus recherché, attendez une clientèle. Attendez du travail à l'année. Etes-vous chômeur, même avec quelques économies en banque? Ce n'est point le temps d'adopter un enfant. Votre situation peut s'améliorer, elle peut aussi empirer. Trouvez un emploi, persévérez-y une couple d'années. Puis, alors seulement, venez nous voir.

Etes-vous endetté? Devez-vous à Dieu et ses saints? Devez-vous à la fabrique? Devez-vous des taxes? Trouvez-vous difficile de rencontrer vos redevances, vos termes, vos billets? Avez-vous toujours la même difficulté à attacher les deux bouts? Ce n'est pas le temps de faire l'aumône à un étranger.

Etes-vous soldat et sans espoir d'enfant? Ne nous demandez point un pupille en vue de l'allocation aux enfants de militaires. Le motif est sordide et les autorités font enquête avant d'accorder de telles permissions. Du reste, c'est vilain de spéculer sur la misère.

Si votre foyer est le théâtre de mondanités coupables, si on s'y livre au désordre, si on y boit ferme, si on y blasphème, si on y joue à l'argent, si on s'y prend aux cheveux, si on se menace de séparation, s'il n'y a ni vertu, ni prière, ni religion sinon une pratique extérieure toute de routine ou d'hypocrisie, ne songez point à l'adoption. Vous êtes hors concours.

À combien plus forte raison, si vous n'êtes pas réellement mariés, si, mariés, vous avez l'habitude de l'adultère, si vous êtes un de ces couples désunis, désaffectés, désemparés, sans foi ni loi, attentifs seulement à sauver des apparences qui vous trahissent quand même, à combien plus forte raison, n'êtes-vous point les éducateurs qu'il faut à nos petits.

Pour prévenir plus d'équivoques, j'irai encore plus loin et je dirai:

Fussiez-vous à l'aise et persona grata dans votre milieu, si votre argent vous vient de quelque exploitation malsaine et réprouvée, si vous êtes un profiteuse du vice, de grâce, en votre âme et conscience, récusez-vous!

Si votre avoir est mal acquis, si votre fortune est bien d'autrui, ne recherchez point d'héritier.

Si vous êtes mous, prodiges, sans talents d'administration, si vous êtes comme vos parents étaient, c'est-à-dire, si vous avez été élevés dans le caprice, l'indolence et l'imprévoyance, si vous n'avez jamais su vous renoncer, vivre selon vos moyens, observer un règlement et vous plier à une discipline, comment pourriez-vous prétendre transmettre ce que vous n'avez point reçu?

Si vous êtes rigides, austères, pingres, si vous tondez sur un oeuf et exigez d'un enfant la tenue d'une grande personne, vous manquez de la compréhension, vous manquez de la magnificence qui garde à une bonne action outre son mérite la grâce d'un sourire. Votre foyer serait une geôle pour un enfant.

Enfin, il peut se faire que vous soyez d'excellente conduite morale, mais que vous portiez encore la mauvaise réputation d'une conduite qui fut, jadis ou naguère, vraiment scandaleuse ou, tout au moins, fort déplorable. Patientez, alors, priez et persévérez. Un jour viendra où votre entourage, à l'envi, voudra témoigner de votre honorabilité retrouvée. Et nous serons heureux nous-mêmes de vous confier un enfant.

Que si maintenant, sans être riches, vous n'êtes pas non plus de vrais pauvres; si, en menant une vie sans dépenses de luxe mais plutôt frugale, vous réussissez à faire, en vue des mauvais jours, quelques économies; si vous sentez au coeur un vide, une place pour un être cher et qui ne vient jamais; si, à l'évocation de tant d'enfants sans famille, vous êtes saisis de pitié pour un tel isolement dans la dure entreprise de la vie; si la perspective de vous renoncer pour faire l'éducation d'un petit étranger, à qui vous ne devez rien, vous attire autant comme mise en valeur de vos talents que comme acte de charité surnaturelle; si vous allez jusqu'à voir, dans le geste de l'adoption, un soulagement aux charges de la société civile, une collaboration au salut des âmes, un mystique réconfort prodigué à Jésus-Christ lui-même; si vous aimez le méprisé, le laissé pour compte, l'illégitime, au point de le regarder toujours comme issu de vous, héritier de votre nom et de vos traditions familiales, n'hésitez plus.

Allez confier votre besoin charitable à votre pasteur, allez chercher vos références, et venez au foyer de la misère, choisir l'objet de votre protection et de votre amour.

C'est l'heureux mélange d'une charité surnaturelle envers le prochain et d'une sage recherche de satisfactions du coeur, c'est l'heureuse combinaison d'une prudente prévoyance pour leurs vieux jours et de la constante orientation d'un malheureux vers le bonheur du ciel, c'est l'heureux alliage du généreux détachement de ce que coûte de plus l'éducation d'un enfant et de la recherche des compensations divines, c'est tout cela qui fait la bonne qualité des parents adoptifs.

Car, il ne faut pas vouloir d'un enfant uniquement pour s'en faire choyer: c'est de l'égoïsme, et la déception vous attend.

Il ne faut pas vouloir d'un enfant uniquement pour le choyer, le chérir, le caresser: c'est de la sensualité, et c'est la banqueroute assurée d'une éducation.

Il ne faut pas vouloir d'un enfant uniquement pour le profit matériel que tôt ou tard on en retirera: l'affection baisse alors à mesure que la créance augmente.

Au contraire, voulez-vous d'un délaissé pour normaliser une situation, un état civil, une éducation, voulez-vous d'un délaissé pour l'amour hiérarchisé de Dieu, du prochain et de vous-mêmes, vous êtes de la meilleure sorte de parents. C'est vous qu'il faut à l'un ou l'autre de nos sept cents protégés.



Si vous sentez au coeur un vide

R. S. V. P.

Les rêves qu'on fait, les yeux ouverts, et en plein jour, devant un problème ardu, en suggèrent souvent la solution. Ici, à la Crèche, devant cette difficulté sans cesse accrue de pourvoir à l'avenir des enfants abandonnés, nous rêvons souvent... Nous rêvons longtemps... Nous rêvons même logiquement. Foin alors de ces funambulesques et invraisemblables aventures que provoque, chez la folle du logis, durant le sommeil, la digestion d'un repas trop copieux ! Nos rêves, mais ils sont, pour ainsi dire, de raison. Et ils ne s'appellent rêves, après tout, que parce que trop peu de gens veulent bien nous aider à les réaliser.

...

Vous demandez à quoi ou de quoi nous rêvons ? Tout simplement de parents adoptifs. Rien que cela ; mais tout cela ! Nous les rêvons nombreux et de la meilleure sorte. Nous les rêvons sans enfants ; mais nous nous réjouissons quand ils en ont déjà, à cause de l'expérience acquise. Nous souhaitons, pour nos petits, l'air de la campagne ; mais nous savons qu'il y a une hygiène de la ville, elle aussi salubre. Nous désirons de jeunes ménages, mais nous constatons que des couples dans la quarantaine réussissent, eux aussi, de fort belles éducations.

Or, ce ne sont pas les sujets qui manquent, allez ! Car, sur six ou sept cents protégés, il n'est pas téméraire de prétendre que cinq cents seraient de véritables ornements dans des familles qui sont, de toutes manières et en vérité, bien.

Pourquoi donc, de notre part, tant de vœux ? Pourquoi cette obsession ? En premier lieu, parce que nous sommes littéralement tannés de refuser des enfants à des couples excellents mais trop pauvres, trop mal installés ou de situation trop précaire. Pourquoi tous ces désirs ? Parce que nous avons sous les yeux, ou des amis nous indiquent, par douzaines, de riches foyers sans enfant et qui restent strictement, aveuglément, obstinément fermés à un petit malheureux de chez nous.

L'idéal, à notre avis, ce serait que nos enfants plaignables aboutissent tous chez des cultivateurs à l'aise, chez des artisans à l'aise, chez des commis ou des marchands à l'aise, chez des employés ou des fonctionnaires à l'aise, chez des bourgeois, chez des professionnels, ou même chez des militaires de carrière ; et cela parce que nous ne voudrions jamais, pour tout l'or du monde, transférer un enfant de la misère de l'hospice à une autre misère.

Serait-ce à dire, cependant, que nous ne regardons qu'à l'état de fortune ? Non ! Mille fois non ! Car il se rencontre des riches tout à leur richesse et incapables d'une véritable éducation. Un enfant, ils en feraient un mauvais sujet. Cela s'est déjà vu, hélas !

Mais qui ne connaît, par contre, de ces braves familles où, chacun ayant réussi dans la vie, le patrimoine moral est non moins considérable que le matériel ? Le bon milieu, alors ! On y est religieux ; on y est charitable ; on y est hospitalier ; on y est sensible à mille misères. Or, c'est à la vie de famille traditionnelle que nous destinons notre pupille ; et c'est de richesse morale, c'est de trésors surnaturels, avant tout, que nous voulons le voir hériter. Pourquoi faut-il que, si souvent, nous voyions de si bonnes gens vivre solitairement à deux, par routine, dans une maison trop grande ? Apprivoisés à l'idée de mourir sans postérité, ils ont endormi la naturelle ambition de se survivre en quelqu'un d'autre, de se donner, pour des années, à une tâche difficile mais consolante autant que noble ; ils se sont faits à leur inutilité.

Mais il y a pis encore parmi tout cet excellent monde : en effet, on nourrit trop souvent, et on voit approuver, on voit encourager des antipathies, des dédains, des préjugés à l'égard des illégitimes. Et l'expression de ce mépris va jusqu'à prendre figure de vertu. Juste l'envers de la miséricorde !

En avons-nous vu de ces assauts livrés à des couples à l'aise et sans enfant par leurs héritiers présomptifs ! Eux aussi, comme nous, bien éveillés, rêvent : un gros magot peut leur échoir, à condition toutefois qu'un tel et une telle meurent sans héritier direct. Mais, surgit, tout à coup la perspective de l'adoption légale d'un petit étranger ; et le rêve devient cauchemar : Arrière, l'intrus ! Tout, mais pas cela ! Pas de cet alliage dans un métal comme le nôtre ! Ça n'a pas de bon



Juste l'envers de la miséricorde

sens ! Il faut à tout prix et de toutes façons contre-carrer pareil projet.

Il nous souvient, à ce propos, d'un homme d'affaires qui s'était vu amèrement reprocher, par un proche parent, l'adoption d'une petite fille de la Crèche. Lui-même, dans le temps, nous confiait :

— Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir, X. non plus ne sait pas la peine qu'il m'a faite. Mais, si le bon Dieu le veut, mon enfant ne sera jamais à ses crochets. J'ai, plus que jamais, un but dans la vie.

Cet homme mourait naguère et légua à cette enfant, à son enfant, à notre enfant, quelque chose comme quatre cent mille piastres...

Faut-il dire qu'au Service des Adoptions, nous ne rêvons pas de parents qui valent quatre cent mille piastres. Mais nous voulons de parents qui, pour l'amour de Dieu, aient l'ambition de tirer un sujet de la misère et de lui fournir les moyens matériels et spirituels pour n'y point retomber. L'intégrité morale est une des conditions; l'aisance relative en est une autre...

Amis lecteurs, ne seriez-vous pas, par hasard, de ceux que nous voyons passer, en rêve, et qui détournent la tête, crainte d'entrer chez nous et de s'y remplir les bras et le cœur d'un trésor de charité ?

R. S. V. P.

Répondez, s'il vous plaît.

10 - II - 42

Martin

Martin est un brave petit bonhomme qui habite la Crèche depuis environ deux ans. C'est un de nos sujets de choix. Il a bonne santé, bon naturel et belle humeur.

On l'aime beaucoup.

Un bon matin, sans trop savoir pourquoi, il se voit lever avant les autres ; en hâte, on lui fait sa toilette et on le fait manger ; lui a bien sa gaieté de tous les jours, mais sa bonne a les yeux rouges, et elle pleure, et elle l'embrasse, et elle le plaint à mi-voix :

— Pauvre Martin, va !

— Hein ? fait le petit gars, comme s'il voulait se faire expliquer.

On le déménage dans une pièce où il n'a jamais pénétré encore. Il revêt des appareils et des habits inaccoutumés. Cela le rend tout fier.

— Où vas-tu, Martin ?

— Mener, mener.

Eh bien ! oui, Martin va se promener. Il part en automobile avec deux jeunes confrères taciturnes qui le rejoignent au vestiaire. En attendant, il court, ici et là, faisant à chaque bonne attendrie, à chaque religieuse ses suprêmes gentilleses.

— Allons, dis bonjour, Martin, Fais ta ! ta !

— Bondou ! bondou ! Ta ! ta !

Et Martin, tandis que ses confrères indifférents au voyage de la Gaspésie, rechignent et se montrent parfaitement ennuyés d'être dérangés d'aussi bonne heure et sans raison apparente, Martin, tout affairé, observe, cherche à comprendre, et, dans son jargon, veut tout de suite savoir ce que contiennent les valises et les boîtes qui lui font face.

* * *

On démarre. Il y a le chauffeur, la garde, deux religieuses et trois enfants de la Crèche. Ceux-ci s'en vont à leur foyer adoptif. Ils ont été choisis sur les indications mêmes de leurs futurs parents :

— Un bon gros garçon entre deux ans et demi et trois ans, capable de me remplacer plus tard sur le bien paternel ; brun, en santé, intelligent ;

— Un garçon de huit à dix mois, blond, doux, facile à élever ;

— Un petit garçon d'environ deux ans, bien en vie, blond, avec des yeux bleus, ce que vous avez de mieux dans ces âges-là.

Martin est sûrement ce qu'il y a de mieux dans ces âges-là. Il a bien, à l'œil droit, un soupçon de strabisme, mais faites-le sourire ou plutôt regardez-le sourire, et vous oublierez tout de suite ce petit défaut dont il ne sait même pas rougir.

Le brave petit homme part si volontiers pour la Baie-des-Chaleurs qu'on dirait qu'il y va toutes les semaines.

C'est à se demander si quelque secret instinct ne lui dit pas qu'il va trouver des remplaçants pour ceux qui lui ont donné la vie et le triste sort des abandonnés.

* * *

L'auto file à grande allure sur la grand'route. Martin ne veut rien perdre du cinéma qui se déroule à la portière. Il y a tant de nouveau ! Martin, du reste, a l'œil précis ; on dirait même que d'avoir si longtemps borné sa vision aux horizons des salles et des corridors de l'hospice, il a des yeux tout neufs, tout jeunes, et tout puissants. Les moindres détails le frappent. Debout sur une boîte, il voit les poules avant le chauffeur. Les chats de rencontre le jettent dans des transports d'amitié. Il les appelle :

— Minou ! Minou ! Viens ! Lait !

Même les vaches, ou les moutons, au loin, dans les champs, passent pour de moyens chats et reçoivent les mêmes invitations.

Mais la monotonie d'une longue course, le mugissement uniforme du moteur, le bercement de ressorts obéissants portent Martin au sommeil.

— Dodo !

L'enfant fait son somme.

À peine ce tribut est-il payé à la nature, qu'il se remet à sa tâche de touriste. Il mange sur le pouce comme tout le monde, et plus abondamment même que tout le monde. Martin a un robuste appétit. Il n'exige rien, mais il ne refuse rien.

— Ah ! que c'est beau ! nous écrivons-nous souvent.

— T'es beau, hein ? répète Martin, qui n'est pas rendu à la prononciation des sifflantes.

Et plus ça va, plus c'est beau... Cacouna, le Bic, Sainte-Flavie, Les Méchins, L'Anse-Pleureuse, La Madeleine, Gaspé !

Martin va, chez les Ursulines, se constituer diocésain de Monseigneur Ross et demander sa bénédiction. Ni l'Excellence ni la grandeur ne le rendent timide. Il tend les bras à son nouvel évêque et, par signes, par attitudes, se déclare prêt à faire partie de la curie épiscopale. Mais nous l'emmenons vers ses vraies destinées.

Sur le bac, Martin est frappé d'un voisinage :

— L'eau ! l'eau !

Pendant la traversée, de lui-même, il envoie la main aux hommes qui passent à proximité, en barque à moteur. Et les pêcheurs qui l'ont vu lui répondent avec amitié.

Tout à l'heure, c'était l'évêque, maintenant c'est la population qui accueille le nouveau venu.

Martin sera sûrement chez lui, dans ce sympathique pays.

Il arrête à Percé. Pendant que ses deux compagnons dorment sur le siège de la voiture, stimulé par le salin, Martin gambade, si l'on peut dire, aux côtés des religieuses qui vont admirer, du pied de la vieille croix de bois, l'étrave du granitique navire. Les goélands, les fous de Bassan l'intéressent par leurs vols et pirouettes dans la brise et le ciel bleu.

— Prenez la première route à droite, monsieur, montez jusqu'aux Quarante, c'est l'avant-dernière maison du rang.

Et l'on monte vers les terres de colonisation récente.

— Est-ce ici chez monsieur Félix Un Tel ?

— Oui, monsieur ! Pour quoi-ce que c'est ?

— Ce sont les gens de la Crèche qui arrivent.

— Mon Dieu ! Félix, not' p'tit garçon !

Vous avez remarqué : "notre petit garçon !"

Et Martin est déjà dans les bras de son père, qui l'emporte vers la maison. Mais Martin veut descendre à



Félix ! not' p'tit garçon !

Rien ne le rebute, rien ne le fatigue. Il chante. On s'aperçoit même qu'il a de l'oreille. On lui fait répéter : Do mi sol do. Do sol mi do. Mais la lettre s lui ôtant du plaisir à chanter, on se rabat sur la vocalise. Alors, il reproduit le modèle avec entrain et patience, au grand amusement de tous les voyageurs.

* * *

Tout a une fin, même un beau voyage, sur de splendides routes, dans un féerique décor de printemps, parmi la nature si tourmentée de la péninsule gaspésienne.

— Chez monsieur Félix Un Tel, s'il vous plaît.

terre. Il y a quelqu'un qu'il n'a pas salué : Carlo, le bon gros dogue, vers lequel il se précipite comme vers son meilleur ami.

Et la nouvelle maman, l'heureuse maman le regarde attendrie :

— Mère, il me rappelle mon petit défunt. Viens voir maman, Martin.

Et elle l'embrasse, des larmes plein les yeux.

— On n'est pas riches, vous savez, mais je vous assure qu'il n'aura pas de misère avec nous autres ; on va assez l'aimer ! Cher petit malheureux, va !

— Alors, vous êtes contents ?

— Oui, je pense qu'on est contents !

— Mais son petit œil ?

— Son petit œil ? c'est pas ça que je regarde, c'est son sourire !

— Alors, bonjour donc, et bonne chance !

— Bonjour et merci ! Vous direz une petite prière pour que tout aille bien...

— Entendu ! Vous méritez bien ça. Bonjour, Martin !

— La petite main d'un petit homme dans les bras de sa mère, s'agite devant le plus beau des sourires et nous entendons pour une dernière fois :

— Bondou ! bondou !

La voiturée, silencieuse, emporte et savoure longuement ce tableau d'un enfant joyeux faisant aux gens de la Crèche, dans l'envoi d'un baiser, le geste de l'affection et de la reconnaissance...

* * *

Comme la voiture était vide en redescendant la route des Quarante, au soir de ce beau placement !

Vraiment, Martin, tu étais ce qu'il y a de mieux dans ces âges-là !

Dieu te bénisse, brave petit bonhomme !

* * *

Or, dans le silence où chacun roule, sur l'origine et le sort des enfants de la Crèche, des réflexions tragiques, je pense soudain à toi, le père de l'enfant abandonné, à toi qui me lis peut-être en ce moment et qui, désintéressé jusqu'ici, ne sais même pas le nom du fils dont tu nous as chargés, à toi qui n'eus pas le courage d'assumer tes responsabilités paternelles et qui, égoïste jusqu'au bout, persévérant même dans ton désordre, nous prépares d'autres victimes, bien loin que de te réhabiliter ; je pense à toi, père anonyme de l'enfant illégitime, et une phrase monte à mes lèvres comme conclusion de ce charitable péripète :

— Si, au moins, il nous disait merci !...

Martin, que tu es aimable, mais que ton père a le cœur dur !

Mieux vaut sans doute que tu ne le connaisses jamais...

9 - VI - 32

Quoique malade

Nous prétendons, à la Crèche, que les parents adoptifs de nos enfants délaissés sont, le plus souvent, favorisés de l'illusion que notre enfant leur est propre ; ils l'aiment tellement qu'ils ne sauraient l'aimer plus s'il ne venait de l'étranger ; il est enté, mieux que cela, greffé sur le tronc familial ; il participe à sa vie et se développe conformément à l'éducation du milieu où on l'installe ; s'il est bien élevé, il fait un bon sujet ; car, les parents adoptifs, aussi bien que les parents réels, récoltent ordinairement ce qu'ils ont semé ; cela suppose, comme de raison, une certaine austérité chrétienne, de l'esprit surnaturel et qu'on s'y prend à bonne heure. On ne sème pas au mois d'août ni on ne récolte de grain où fut semé du foin.

N'est-ce pas dimanche dernier que la mère adoptive d'une enfant, adoptée toute jeune, et qui compte aujourd'hui treize ou quatorze ans, nous disait :

— Chaque fois que des parents, des connaissances ou des voisins échappent la fameuse phrase : " Mais ce n'est toujours pas votre enfant, " cela me creève le cœur. Elle serait de mon sang que cela ne m'affecterait pas plus.

Disons que c'est la bénédiction spéciale, corollaire de la grande aumône, qui opère ce bonheur.

Une grande charité attire une grande bénédiction.



Une adoption porte avec elle sa récompense.

* * *

Cette récompense prend diverses formes.

Tantôt c'est la grâce de quelque prospérité matérielle, le don longtemps demandé de quelque importante guérison physique, le miracle de telle guérison morale.

Tantôt c'est l'assouvissement d'un besoin latent du cœur, d'une aspiration naturelle et mal analysée jusque là, exercice d'une des plus hautes formes du dévouement surnaturel.

Le cas suivant vient à point renforcer nos prétentions :

Il y a une couple d'années, en Gaspésie, nous confions à un brave petit couple de cultivateurs une jolie et intéressante fillette. Tout alla bien pendant six mois. Un jour, l'enfant contracta une de ces maladies contre lesquelles certains organismes trop frêles se défendent mal. L'enfant est restée languissante, malade, sujette à de fréquentes observations médicales et objet de beaucoup de soins.

Peinés d'avoir occasionné une pareille charge à la jeune famille, craignant même qu'on nous en tînt rigueur un peu, nous avons d'abord voulu fournir les remèdes plutôt coûteux qui avaient été prescrits ; enfin, dernièrement nous avons offert aux parents adoptifs d'aller reprendre la petite malade et même de la remplacer par un bébé de parfaite santé.

La réponse ne s'est point fait attendre ; elle a jailli sans détour, lumineuse, heureuse en ses formules, frappante d'affection sincère :

Révérènde Mère : — Nous avons bien reçu votre lettre du seize, mais il nous est impossible d'acquiescer à votre demande. La petite X. est trop attachée à nous, et nous à elle, pour vous la remettre. Ce serait à l'égard de cette chère enfant une cruauté inouïe et nous-mêmes sommes incapables de supporter son absence à notre foyer.

Donc inutile d'en amener une autre pour lui ravir notre affection. Si vous n'êtes plus capables de four-

nir les remèdes, nous les prendrons à notre charge ; nous ferons même l'impossible pour elle ; et après tout, si le bon Dieu veut venir la chercher, nous aurons conscience d'avoir fait notre devoir jusqu'au bout ; il ne nous restera plus qu'à la pleurer, mais sans aucun remords.

J'espère toutefois que le bon Dieu récompensera nos efforts en rendant la santé à notre enfant.

Nous vous remercions sincèrement des bons remèdes que vous lui avez prodigués jusqu'ici et si vous voulez arrêter la voir, en passant, vous serez la bienvenue.

Je vous souhaite un heureux voyage.

Respectueusement à vous,

Madame X. X.

* * *

Le cœur d'une vraie mère n'aurait pas de plus belle réaction, si on lui proposait l'échange de son véritable enfant.

Et notre prétention du début se trouve étayée sur un authentique et tout récent document.

Couples sans enfants, vous ne savez point de quel bonheur intime vous restez privés.

24 - IX - 33

De préférence, un garçon !

—M. l'abbé, nous venons chercher un de vos enfants. M. le Curé nous a tellement bien parlé de cette charité, dimanche, à son prône, que vite, avant les neiges, nous accourons.

—Bienvenue ! Bienvenue ! Et félicitations ! Voilà ce que c'est que de ne point dormir au pied de la chaire. On entend parler l'Esprit Saint.

—Si l'Esprit Saint a parlé, il n'a cependant pas tout dit.

—Comment cela ?

—Moi, dit la jeune femme, je veux prendre une fille.

—Moi, dit l'époux, je suggère à ma femme de prendre un garçon.

—Mais, dit l'épouse, un garçon, j'ai peur que ça tourne mal. Je ne me sens pas de taille !



Le petit rachitique, une consolation de fils !

—Si vous saviez, dit le mari, comme elle vous élèverait cela un petit homme. Elle a grandi, chez elle, parmi des garçons, et de bons garçons !

—Chers amis, si vous vouliez de nouveau consulter le Saint-Esprit, je me ferais volontiers l'intermédiaire. Prenez la peine de vous asseoir et, comme au prône, écoutez bien :

Ce que vous entendez faire, c'est une charité. Cette charité, vous la pouvez vouloir plus ou moins mitigée, plus ou moins parfaite aussi. Il y a, en effet, dans l'héroïsme de la belle action que vous projetez, toute une gamme. Vous comprendrez sans peine qu'il y a autrement plus d'abnégation et de mérite à emmener, comme on le faisait l'autre jour, une fillette borgne qu'à choisir et emporter, triomphants, le bambin le plus sain, le plus robuste, le plus éveillé, le plus rose, le plus souriant, le bambin le plus prometteur, l'as de nos as.

N'ai-je point connu le cas de cette dame charitable qui, entrant à la Crèche, rencontre une bonne avec sa brassée, un bébé malade qu'on porte à la consultation. L'enfant a des yeux noirs profonds, mais la petite face annonce du rachitisme.

Si tu le prenais, celui-là, tel quel, souffle je ne sais quelle voix intérieure. Si tu t'y consacrais ; si tu le faisais soigner pour ton propre compte ; si tu l'arrachais à la mauvaise santé ; si il te coûtait cher de soins et peut-être d'argent, quelles chances de pur amour et de filiale tendresse ! Et, dans ce risque, quel beau témoignage d'amour à Celui qui regarde comme fait à Lui-même le soin des malheureux !

Femme de décision et d'esprit surnaturel, la visitante ne voulut point aller voir les bien portants ; le petit rachitique changea de bras, puis de berceau. Il retrouva un père et une mère. Le médecin de famille l'entreprit et, méthodiquement, le ramena à l'allure normale des enfants de son âge. Ce fut un bel enfant ; ce fut une consolation de fils. Et c'est aujourd'hui un honnête et intelligent et brillant élève... mais je m'en voudrais de trop le désigner.

Retenons seulement que beaucoup de bonnes actions trouvent ici-bas une partie de leur récompense... tant elles font plaisir au bon Dieu.

—Et alors, vous voulez que nous aussi nous prenions un petit rachitique ?

—Non. Pas précisément. Laissez-nous le rachitique. Mais prenez un garçon. Comme cela fait bien, au foyer, un garçon ! S'il est vrai que le mari est l'indispensable protecteur et pourvoyeur de la famille, dans un fils, réel ou adoptif, il se prépare un continuateur et un remplaçant. Un fils, un aîné, c'est un espoir de force et de soutien. Le bâton de vieillesse, ce n'est pas seulement une figure de rhétorique, c'est aussi, en bien des vies, une heureuse réalité.

Sans doute, voit-on des jeunes filles soutiens de famille, suppléer, dans ce rôle, un homme qui manque. Mais ce ne sont toujours que des cas exceptionnels et qu'on n'imagine guère chez les cultivateurs et en cent autres milieux.

Il est donc sage de prévoir.

Si dans quinze ou vingt ans, le père devait mourir, vaudrait-il mieux que la mère reste avec une fille ou avec un fils ?

Salomon, en ce cas, vous conseillerait l'adoption simultanée d'un fils et d'une fille. De fait, il y a deux ans, un problème fut ainsi tranché. L'homme, un professionnel à l'aise, des États-Unis, ne pouvait se détacher des deux enfants, garçon et fille, sur lesquels devait s'exercer un dernier choix, et ne pouvant se faire à l'idée de renvoyer l'un des deux à son délaissement, dit à sa femme :

—Et si nous prenions les deux, toi, ta fille, et moi, mon garçon...

—Cher ami, dit-elle, je n'osais te le proposer.

Il y a depuis lors, dans un foyer de la Nouvelle-Angle-

terre, ce phénomène d'un petit frère et d'une petite sœur n'ayant, de différence d'âge, que trois mois, et cet autre phénomène que la fille est à son papa et le fils à sa maman.

Vous le voyez, notre petit garçon déjà, d'instinct, se porte au devant de sa mère, pourtant forte, tandis que notre petite fille, par sa gentillesse, repose de ses labeurs son vaillant et généreux père.

—Prétendez-vous que nous devrions, nous aussi, prendre garçon et fille ?

—Oui, mais l'un après l'autre. Commencez par un garçon ; et, dans un an ou deux, donnez une petite sœur à votre fils unique.

—Alors, vous n'avez pas d'objection au placement des filles ?

—Mais non ! mais non ! Seulement, il y a un gros empêchement, c'est que tous les parents adoptifs ayant, ces dernières années, jeté leur dévolu sur les filles, il ne nous en reste pour ainsi dire plus. Nos plus âgées plaçables, n'ont pas six mois, tandis que nous pouvons disposer de quatre cents garçons dont l'âge va de celui du nouveau-né à celui de quatre ou cinq ans.

Voyez-vous cette misère, chez nous ? Voyez-vous ce bonheur dans les foyers ?

—Deux motifs alors, l'un d'économie familiale, l'autre de plus opportune charité, veulent qu'on vous prenne un garçon.

—Cher monsieur et chère madame, comme le Saint-Esprit peut mettre les choses au clair quand les gens veulent bien lui prêter leur attention ! Quel âge, s'il vous plaît, aura votre prochain fils ?

18 - XI - 38

Si vous ne venez...

Notre plus grand souci à la Crèche, c'est l'enfant que personne ne choisit ; c'est l'enfant dont le délaissement menace perpétuité. Son chemin est sans autre issue que la misère noire.

Tandis que l'autre, le petit sur lequel, un jour, un jour bienheureux, deux êtres sympathiques se sont penchés pour l'enlever dans leurs bras et l'emporter chez eux, quelque pauvre, quelque modeste, quelque isolé que soit son gîte, ce petit n'est plus à plaindre ; il a d'assurés, pour son adolescence, un foyer, des parents, une éducation.

Si vous ne venez le chercher donc, Adrien, Luc ou Martial restera à la Crèche encore une couple d'années, regardant, chaque après-midi, de deux heures à trois heures, avec une curiosité de plus en plus éveillée, le défilé des visiteurs qui n'emmènent point d'enfants délaissés à leur foyer.

Il parlera tard ; il verra trop peu de choses ; à peine attaché à une religieuse ou à une bonne il lui faudra, poussé par les nouveaux arrivants, passer en d'autres mains ; son horizon sera longtemps restreint aux quatre murs du département, de la maison, puis du jardin. Né trop tôt, il est cependant voué à l'arriération.

S'il n'est pas choisi comme enfant adoptif, à quatre ans, Adrien, Luc ou Martial, resté à la Crèche, se verra déménagé à l'Hospice de Lyster, où il continuera de grandir, de s'éduquer en série, non moins éloigné de la vraie et bonne vie de famille.

Il fera du progrès, c'est entendu. Mais l'anormalité de sa situation continuera de s'accroître. Malgré tous les soins actuels, malgré la bonté des sœurs et des bonnes, il restera seul dans l'immense monde, seul dans la tragique vie.

Si personne ne va le quérir à Lyster avant ses sept ans, Adrien, Luc ou Martial sera transféré dans un orphelinat. Ils sont remplis d'orphelins, les orphelinats ; mais on y trouvera quelque place pour le plus

orphelin, pour le plus privé de parenté et de protection, de tous les nécessiteux. À Giffard, donc, ou à Lévis, ou à Lauzon, ou à Rivière-du-Loup, Adrien, Luc ou Martial fera ses débuts scolaires, seul toujours, et déjà parfois honni à cause de sa néfaste origine.

Enfin, si tous les couples sans enfants persistent à le laisser à lui-même, Adrien, Luc ou Martial atteignant la limite d'âge, il faudra le transférer encore ; où ? c'est le grand problème. Il y a bien une couple d'orphelinats agricoles ; mais il n'est pas prouvé que tous les illégitimes ont, à douze ans, les aptitudes requises pour les travaux de la ferme.

Que deviendra donc, à douze ans, l'enfant sans parents ?

Il n'y a point d'institutions où il puisse faire le pont entre douze et dix-huit ans.

Faudra-t-il le mettre à pied sur le chemin du roi ? Il passerait alors du modeste bien-être de l'hospice à la mendicité ; de la tutelle des religieuses à la liberté du chemineau ; du réconfort inconscient à une décourageante indigence.

Et après ?...

Qui l'accueillera pour plus qu'un repas charitable ? Qui le gardera pour plus qu'une nuit de repos ? Qui lui épargnera la tentation du vol, de la rapine et de la débauche ? Qui le détournera de la crapule ? Qui en voudra faire inopinément un jeune homme comme les autres, avec une table où manger, un lit où coucher, une maison où vivre, une famille où aimer et se sentir aimé, une occupation où développer ses talents ?

On se le demande avec appréhension, presque avec terreur.

Et on voudrait que, pris de la divine et surnaturelle pitié, de toutes parts, se précipitent au secours de l'enfant de la Crèche, Adrien, Luc ou Martial qui a déjà trop grandi, de dévoués parents adoptifs.

Et on voudrait surtout faire comprendre à tous les étourdis qui risquent de conduire à la Crèche la progéniture d'un déshonneur, l'incommensurable responsabilité qu'ils encourrent devant Dieu, devant la société et devant celui qui, toute sa vie, s'il n'est adopté, pourrait maudire les auteurs de ses jours.

4 - VIII - 39



La boîte de sacrifices

Noël et le jour de l'an voient affluer à la Crèche les dons de toutes sortes, spirituels ou prosaïques, matériels ou mystiques, neufs ou usagés, solides ou fragiles, tous enveloppés d'intelligente et de charitable sympathie. Le riche envoie son chèque, le pauvre son obole, l'enfant, lui-même, bien inspiré, fait, à Jésus dans ses indignités, une part de ses petites économies. Mais Noël et le jour de l'an verront-ils, cette année, plus bel envoi que la boîte, la grosse boîte, la lourde boîte des benjamins de la 5e salle à l'Hospice Saint-Charles ?

* * *

Imaginez qu'en octobre dernier, l'abbé Germain, terminant la retraite des orphelines, et s'efforçant de concrétiser par quelques exemples l'apostolat de la prière, avait tout simplement proposé le suivant :

Supposez, mes enfants, qu'au lieu de vivre en égoïstes, orgueilleuses, colères, paresseuses, jalouses, méchantes peut-être, supposez que vous vous mettiez toutes à faire, pour obtenir aux pauvres petits bébés de la Crèche des parents adoptifs, les sacrifices que le bon Dieu met chaque jour sur votre chemin : sacrifice d'obéissance, sacrifice de silence, sacrifice de travail, sacrifice d'humilité, je suis sûr que nous placerions, à cause de vous, plus d'enfants ; et vous pouvez être sûres que, très vite, vous-mêmes deviendriez meilleures ; bientôt même on ne vous reconnaîtrait plus !... Et qu'est-ce qui vous empêcherait de marquer vos petits sacrifices sur un bout de papier que vous déposeriez dans une boîte spéciale ? Vous ne savez pas comme cela vous intéresserait...

* * *

Il se trouva quelqu'une pour instituer la boîte et les coupons. Il se trouva aussi 50 braves petites pour s'atteler à la tâche du placement des délaissés par le moyen de la menue mais fréquente mortification. On en vit de belles, de bonnes, de très belles, de très bonnes. Par exemple, un midi, Charlotte ne veut point de soupe.

— Si tu voulais, suggère sa voisine, tu pourrais faire un beau sacrifice ; il ne manque peut-être plus que celui-là pour qu'un pauvre bébé à la Crèche soit adopté.

Charlotte est ébranlée, mais rien de plus.

— Compte les cuillérées, dit l'autre voisine. Ça va en faire bien plus, des sacrifices.



Adrien, Luc ou Martial.

Charlotte est frappée du calcul et s'exécute :

— Il y avait, conclut-elle, trente-deux "ti sacrifices" dans mon assiette. Pas des gros, mais des "ti sacrifices" comme a demandé le père de la retraite.

Charlotte, avec le même motif surnaturel, a corrigé en quelques semaines ses caprices de réfectoire.

* * *

Il y a aussi la procession chez le dentiste. On est à l'âge des extractions nombreuses ou fréquentes, et des angoisses, et des pleurs, et des cris.

— J'ai trois dents à me faire ôter, dit Simonne. Je ne crierai point pour en accomplir trois bons.

Trois bons sacrifices, n'est-ce pas ? Une dent, un sacrifice. Autant de dents, autant de sacrifices. Autant de fillettes, autant d'héroïnes. À tour de rôle, les yeux humides, le mouchoir rougi, contenues, presque joyeuses de leur victoire, les petites, en silence reprennent leur siège dans la salle d'attente.

Merci, braves enfants !

* * *

Mais la boîte aux sacrifices est remplie.

— Comptons-les ! Et envoyons-les à M. l'abbé Germain.

Sitôt dit, sitôt fait. Il y a même un billet :

"Nous sommes si contentes de vous apporter notre boîte de sacrifices ! Soupeusez avec nous, M. l'abbé, et vous verrez qu'elle pèse pas mal... S'il y a une adoption de plus que l'an dernier, c'est nous qui l'aurons payée. Veuillez agréer, M. l'abbé, ce cadeau de Noël, fruit de vos prédications, que nous voulons déposer près du saint Enfant Jésus pour le bonheur de vos petits protégés".

— Et qu'avez-vous répondu ? demande quelqu'un.

"Mes chères enfants, — Au milieu de travaux de toutes sortes, j'avais perdu de vue l'invitation que je vous avais faite de m'aider à placer nos enfants. D'autre part, justement hier, je cherchais à m'expliquer comment, malgré la rareté de l'argent et des moyens d'en gagner, malgré la pauvreté de tant de personnes qui connurent naguère l'aisance, voire la richesse, malgré aussi le grand nombre d'enfants déjà placés, nous

allions tout de même dépasser d'une trentaine au moins le nombre des placements de l'année dernière.

Au beau milieu de cette méditation, m'arrivait votre si beau bouquet spirituel.

Trente mille sacrifices et... trente placements de plus, c'est-à-dire un placement par mille sacrifices.

Savoir que le bon Dieu n'élèverait pas son tarif pour 1935, je demanderais à trois divisions, trois salles, chacune trente mille beaux petits sacrifices bien faits et, l'an prochain, nous placerions, en plus, quatre-vingt-dix enfants sans parents...

Pour quatre-vingt-dix adoptions de plus, qui nous donnera quatre-vingt-dix mille sacrifices ? Où seront les deux autres boîtes ?"

* * *

Eh oui ! amis lecteurs, dans le privé de vos vies, sans même que nous le sachions, vous priez, vous vous renoncez, vous vous privez en vue de coopérer à notre œuvre et soudain, de quelque part, deux âmes charitables, prises de pitié, viennent se choisir un pupille.

Ne vous rappelez-vous pas que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dans le jardin de son carmel, marchait, épuisée, pour quelque inconnu et lointain missionnaire ?

26 - XII - 34

Les rogations à sainte Anne

L'œuvre du placement des enfants abandonnés est sous la protection spéciale de la puissante thaumaturge.

Que ne vous est-il donné d'assister à nos rogations ! Figurez-vous-en du moins le spectacle : l'arrivée à la chapelle, par toutes les portes et de tous les départements, de toutes les bonnes, portant dans leurs bras chacune un poupon, ou conduisant par la main chacune un ou deux enfants, plaçables soit dans un foyer, soit au ciel du bon Dieu ; évoquez le gazouillis inaccoutumé dont s'anime le lieu de la prière, les courses des plus vieux — ils auront bientôt trois ans, — dans les allées, les pleurs de quelques-uns et l'effort pour les consoler, les cris de joie d'un grand nombre et la tentative pour atténuer leur gai tapage, puis les prières préliminaires, puis le cantique, puis, au refrain, la mise en branle.

C'est une véritable procession, bruyante un peu, pittoresque beaucoup, et imposante, — cinquante religieuses, deux cents bonnes, deux cents enfants, — pathétique quand même, — le défilé de la grande misère qui s'ignore, — et pieuse surtout ; car on sait que l'intercession de l'auguste Sainte est profitable à qui l'invoque avec ardeur et foi.

Le défilé, croix en tête, prend toute sa signification quand il arrive dans les dortoirs où gît l'impressionnant ensemble de ceux qui, trop lourds et trop peu agiles encore, n'ont pu prendre une part active à la démonstration. Ils assistent, la plupart intéressés, au passage des orantes et de leurs vivants fardeaux, les plus éveillés reconnaissent telle bonne ou telle religieuse qu'ils affectionnent et leur font des joies attendrissantes ; aucun pauvre petit ne comprend que tout ce déploiement, toutes ces prières, tous ces cantiques et le port respectueux, par la Sœur Supérieure, de la statue de sainte Anne, est pour leur obtenir un autre sort que celui dont les ont gratifiés leurs malheureux parents.

Nous serait-il permis de faire appel, non seulement à la protection de la bonne sainte Anne, mais encore à l'intelligente charité des vrais amis de la bonne sainte Anne ?

Il paraît logique et tout naturel que l'aïeule de Jésus, aïeule adoptive de ses petits frères abandonnés, s'en aille frapper au cœur de ceux qui lui doivent de la reconnaissance et leur demande, en retour, de protéger





Prenez dans vos bras qui sont faits pour cela l'enfant du malheur . . .

eux-mêmes l'un ou l'autre de ses petits protégés : — Mon ami, tu es marié ; tu as un certain bien ; tu travailles ; tu n'as pas d'enfants ; tu es sobre, bon chrétien ; tu as bon cœur. Ton épouse est vaillante, généreuse, pleine d'un dévouement sans objet . . . Vous manquez de quelqu'un à chérir ; vous n'avez personne à préparer pour le combat de la vie et pour la récompense éternelle. Cessez d'être inutiles au prochain malheureux. Allez à Québec. Allez à la Crèche. Écoutez la clameur des petits qui jamais ne verront de leurs yeux les beaux yeux d'une chère maman, qui jamais ne sauteront sur les genoux d'un papa fier et dévoué, qui jamais ne porteront ni un nom vrai, ni un honneur inattaquable, qui jamais ne connaîtront la réconfortante atmosphère d'une famille craignant Dieu. Écoutez, penchez avec sympathie votre cœur, plein des expériences de l'amour et de la souffrance, sur ce petit cœur vide encore des gros chagrins qui l'attendent. Prenez dans vos bras, qui sont faits pour cela, l'enfant du malheur, et recueillez-vous ; fermez les yeux ; écoutez, en vous-même, la voix, l'appel, la vocation à cette forme extraordinaire de charité qui s'appelle l'adoption. Puis, ouvrez les yeux, ouvrez-les bien grand ; regardez le petit que vous avez élevé, pour un temps, jusqu'à votre cœur, jusqu'à votre front, jusqu'à votre honorable condition, et qui vous a passé le bras autour du cou ; avant de le redescendre à sa condition d'enfant trouvé, regardez tout autour et à perte de vue : Ils sont là plus de 700. S'il reste avec vous, il perd presque tout entier l'opprobre de sa vie ; s'il reste où il est, il garde tout entière son abjection.

Regardez et voyez. Voyez, dans l'avenir, votre foyer, votre cerveau, votre cœur tout remplis de leur préoccupation normale : l'enfant, l'éducation de l'enfant. Voyez, plus loin encore, l'âge mûr et l'établissement dans la vie du pupille qui vous fait honneur. Voyez, enfin, l'heure où la vieillesse, à pas lents mais décidés, s'approche de vous et vous invite au grand pèlerinage : vous ne cheminez point seuls ; votre enfant est là, attentif, soigneux, empressé, reconnaissant.

C'est lui qui vous amène à moi, et c'est moi qui vous amènerai à mon Jésus, le souverain Juge.

Ah ! comme vous serez favorablement jugés !

Il me semble l'entendre :

" Venez, les bénis de mon Père . . . Ce que vous avez fait au moindre d'entre ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait."

* * *

Puisse l'auguste Sainte amener par centaines au berceau de l'enfant délaissé, *La Crèche*, 680, *Chemin Sainte-Foy*, Québec, les couples de parents adoptifs fidèles à son culte et à ses inspirations !

26 - VII - 34.





"Chronique de la Crèche"

Colon et colonne

C'était au printemps dernier.

Le curé d'une paroisse de colonisation avait fait, au nom et en faveur d'un couple sans enfants, une commande extraordinaire. "Puisque, disait-il, vous livrez à domicile quand il s'agit de lointains parages, amenez-nous à la prochaine occasion, outre les deux enfants déjà demandés, un petit garçon de deux ans et demi, plus une petite fille de cinq à six mois. J'ai ici un colon de cinq années d'établissement. Lui et sa femme sont d'excellentes gens, d'esprit foncièrement chrétien, la crème de mes vaillants paroissiens. La *Chronique de la Crèche* et un récent appel du pasteur ont hâté la maturation de ce qui ne fut d'abord que simple velléité. Lui, veut un garçon, elle une fille, et ils les veulent d'un seul coup. Ils disent qu'au tarif ordinaire, en cinq années de mariage, ils devraient être rendus à deux..."

* * *

On choisit donc deux enfants robustes et prometteurs.

— Si jeunes, observe quelqu'un, et déjà orientés !

— Oui, hier encore, ils faisaient face à l'incertain, à l'inconnu et voilà qu'un providentiel destin leur attribue, à près de trois cents milles, un père et une mère ; ceux-ci les accepteront de confiance, les aimeront du meilleur amour, en feront d'excellents sujets et cicatriseront la blessure originelle.

Ah ! les bons samaritains qui veulent soigner deux enfants délaissés, deux petits meurtris de la vie, deux malheureux sans défense et sans ressources !

Ah ! les braves gens qui veulent pour toujours partager avec deux parfaits pauvres les revenus de leurs biens !

Ah ! les charitables chrétiens qui veulent léguer à deux parfaits étrangers le fruit matériel de leur labeur et le capital moral de leur exemple, de leur expérience et de leurs enseignements vertueux !

Nos petits, devenus colons, ne seront jamais sans doute millionnaires, mais quelle richesse approche seulement du bonheur d'un bon chez soi, d'une honnête famille, d'un entourage sain, d'un labeur simple, d'un gain modéré, d'une vie ordonnée, et du contact continu de la terre nourricière ?

Heureux petits chômeurs qui, vous aussi, retournez à la terre !

Vos parents devaient en venir. La ville, la petite ou la grande, les avait déracinés, avilis dans leur cœur et dans leurs mœurs. Retournez, petits, vous refaire un nom, un foyer, un avenir dans l'austère milieu des terres neuves et des familles renaissantes.

* * *

Le voyage vers les hauteurs de la Matapédia s'accomplit sans encombre tant que la voiture file sur la grand'route provinciale. Quatre compagnons ou compagnes de fortune roulent en gazouillant, vivants et gais, vers leur nouveau foyer. Les religieuses et la garde leur trouvent toute espèce de charmes et s'y attachent au point qu'elles seront attendries tout à l'heure quand commencera la distribution.

Mais voici le chemin vicinal, cahotant, détrempé, usé déjà par la pluie et le charroyage... le rude chemin, l'ultime épreuve, après quoi nos enfants seront à destination.



Ah ! les braves gens !

Vous n'avez jamais vu l'arrivée dans un rang de colonisation des "sœurs qui donnent des petits enfants" ? Quel événement dans le canton ! Et que de jeunes, que de grandes personnes parfois autour de la voiture ! Les grands sont surpris de la beauté de

pareille progéniture. Leur langage trahit des idées préconçues.

— Regardez-moi donc ça, vous autres, s'ils ont l'air fin. Ah ! mais les beaux enfants !

Quant aux plus jeunes, aux fillettes surtout, elles sont toujours prêtes à l'adoption :

— Maman, demandez-en donc un pour nous autres !... Est-ce qu'il faut payer ?... Est-ce qu'ils les vendent ?... Moi, c'est celui-là que j'aimerais.

Et nous sommes déjà loin que, fixés sur place, grands et petits, par groupes, continuent de commenter l'extraordinaire événement de l'arrivée des bébés.

— Ah ! y a pas d'inquiétudes à avoir. Un enfant, chez un tel, n'aura point de misère. Et puis, sans rien dire de trop, pour la mère, il y regagne.

— N'empêche que si le Curé n'en avait pas parlé en chaire, ces enfants-là n'auraient peut-être pas été si bien placés. Il n'y a pas à dire, il y a une destinée...

— J'aimerais donc ça, conclut une bambine, si M. le Curé disait à chez nous d'en prendre un !

* * *

Mais il reste dans la voiture le petit couple, Damien et Solange. Et le jour commence à baisser. Hâtons-nous lentement, avec les précautions d'usage. Autant le chemin est accidenté, autant le paysage est délicieux.

C'est la forêt, entrecoupée de terres ensemencées, d'abatis récents, de brûlés, la forêt, avec, en bordure, des établissements soit rudimentaires, le colon vient d'arriver, soit déjà complets, le colon peine depuis cinq ans. Encadrant tout cela, c'est le grand spectacle de montagne, lavé par la pluie, éclairé, à ce moment, par le soleil tombant et embelli, pour finir, par un joli lac au repos.

C'est là, sur le bord, dans une propre et simple maison, que nous déposons nos précieux fardeaux. L'accueil est tout de suite cordial. C'est vrai que nous avons affaire à du bon, à de l'excellent monde. La jeune mère a les yeux pleins d'eau quand elle embrasse sa fille d'adoption.

— Pauvre petite, va ! Si ça ne fait pas pitié ! Comment font-elles, mère, pour abandonner ça ?... Laisse faire ! On va t'aimer pour tout effacer. N'est-ce pas, mon mari ?

— Pour sûr ! Regarde-moi donc ce beau grand garçon ! Il est à la veille de m'aider. Viens voir ça, mon Damien, la belle terre que je t'ai préparée... Venez voir ça, les Mères... Venez, M. l'abbé...

Et nous sortons, tout le groupe. Et nous causons. Solange, indifférente, s'abandonne sur le cœur de sa petite maman nouvelle et somnole en suçant son pouce. Damien, que nos propos n'intéressent pas, nous laisse pour faire connaissance avec César, un bon chien sympathique et amusé ; puis il se dirige vers le groupe des poules, puis vers les veaux venus à la clôture voisine.

Au moment de repartir, nous crions nos bonjours à notre compagnon de voyage. En entendant son nom, il a tourné la tête, mais quand il a vu la différence entre ce qu'il laissait et ce qu'il trouvait, il n'a plus rien voulu entendre. Et comme nous démarrions, l'enfant, tout à son petit instinct de terrien, se dirigeait vers un champ voisin où achevaient de brûler de récents arrachis.

* * *

Faut-il ajouter que la vision nous obséda longtemps du beau symbole de ce placement ; Solange, rentrant à la maison dans les bras tutélaires d'une femme aimante dont elle seconderait plus tard le travail assidu et Damien, le petit homme, pressé de s'enfoncer, précédant le colon, son père, dans la forêt prochaine.

Bienheureux colons ! Bienheureuses colonnes !

6 - XI - 34.

Madame Belletête

Il y a des rencontres fortuites qui tiennent du roman : deux êtres se croisent et sympathisent avant et, plus encore, après s'être parlé.

Il y a des rencontres où, par la force des circonstances, deux personnes, antipathiques l'une à l'autre, se découvrent des qualités réelles quoique jusque là totalement insoupçonnées.

Mais il y a aussi la rencontre décevante, celle qui déjà faisait le thème d'une fable antique. Voilà, en effet, quelqu'un de bon maintien, de mise soignée, et qui parle. Vous lui trouvez un abord plein d'affabilité. Madame a du monde. Et vous faites confiance ; vous conversez ; vous émettez quelque idée que vous avez mûrie ; vous proposez les constatations de votre expérience ; vous ramenez à quelque principe fondamental l'objet de l'entretien. Nenni ! Trop tard ! Impossible ! Son siège est fait...

— Ah oui ! parlons-en de votre Crèche ! Voulez-vous que je vous dise ? Vous encouragez le vice, tout simplement. Vous débarrassez les mères et elles retournent recommencer la même vie. Je ne m'en cache pas, je suis contre des maisons comme la vôtre ! Quand on quête pour vous autres, je refuse de donner. Je trouve que c'est de l'argent bien mal placé. Et puis, vos dames qui m'invitent à faire partie d'un ouvroir, à faire la collecte à domicile, ou bien à tenir un comptoir de la vente de charité, je leur dis ma façon de penser...

— Vous avez déjà visité la Crèche ?...

— Non ! Il n'y a pas de danger que je mette les pieds là.

— Vous reviendriez avec un bébé dans les bras...



Les reliquats

— Moi ? Entrer ça dans ma maison ? Ah non, jamais. Les reliquats du vice. Euh !... Je ne comprends pas les gens... Je les trouve fous de prendre de pareils risques quand ils pourraient si bien se tenir tranquilles. Non ! Je vous assure que ce n'est pas moi qui encourage votre propagande.

— Vous avez lu notre littérature ?

— Jamais ! D'abord, c'est rien que des menteries pour faire valoir vos sujets.

— Évidemment, vous avez fait une étude approfondie de la question.

— Oui, vous l'avez dit. Et je n'ai pas honte de mon opinion. D'ailleurs, n'essayez pas de discuter avec moi, vous n'aurez jamais le dernier mot.

— Vous savez pourquoi les femmes ne peuvent servir la messe ?

— Non, je ne le sais pas.

— C'est parce que, au Kyrie eleison, elles ne pourraient avoir le dernier mot.

— Je ne vois pas ce que le Kyrie eleison vient faire ici.

— Ce n'est pas nécessaire, madame. Bonjour, madame. Sans rancune. Enchanté !

* * *

Ah oui ! La fable antique du temps où le cours classique ne bifurquait pas... Tu me préparais à cette rencontre, Esope, fabuliste plein d'embûches et de sens pratique, *Oia kephaly!* s'exclamait le grec. Quelle tête !

Au fait, notre bon La Fontaine a repris la fable d'Esope. Mais oui ! c'est au livre quatre, fable quatorze : « Le renard et le buste. »

.....et quand il s'aperçoit
Que leur fait n'est que bonne mine,
Il leur applique un mot qu'un buste de héros
Lui fit dire fort à propos.
C'était un buste creux et plus grand que nature.
Le renard, en louant l'effort de la sculpture :
« Belle tête, dit-il : mais de cervelle point. »

La tête creuse, vraiment, que celle où ne se trouve aucune intelligence de la charité et de l'héroïsme !

La tête vide, vraiment, où ne bourdonnent que la superficialité et l'égoïsme frelon !

La tête sans cervelle, où les graves et grands enseignements de l'Évangile ne peuvent trouver prise !



* * *

À quelque chose, toutefois, malheur est bon. Après vingt ans de propagande par les moyens les meilleurs, un propagandiste pourrait avoir l'envie de se croiser les bras, de laisser la machine à son impulsion, de croire la partie des déshonorés gagnée contre un public mal informé. Et voici que la bonne Providence met sur son chemin quelqu'un qui n'a encore rien voulu comprendre à ses écrits, à ses efforts et à sa mission. Soyons humble.

Et prions ! La prière seule obtiendra que madame, et ses émules, refassent un siège pourtant si mal fait.

Et puis, entre nous, Madame a trois fort jolies filles...

Oui, prions !

P. S.—On sait que l'abbé de Vertot, ayant longtemps espéré en vain des notes exactes sur le siège de Rhodes, en avait entièrement rédigé l'histoire quand les précisions arrivèrent. Il se contenta de dire : « J'en suis fâché, mais mon siège est fait. » Il est devenu le modèle et le patron de ceux qui ne consentent point à reviser un point de vue, une affirmation, une méthode, un jugement.

Le maudit fou

Elle tenait, disait-elle, de sa mère. Le père, lui, était plutôt dur, hautain, emporté. Cela gâtait même le bonheur de famille ; cela avait contribué à faire de l'aînée, trop tôt, une petite servante émancipée, aventureuse, soucieuse avant tout de plaisir.

Et le malheur, naturellement, avait fondu sur elle. Et l'amitié du partenaire, naturellement aussi, avait fondu devant le malheur.

De liaison, d'amour, de dévouement, il ne restait plus rien, rien qu'une épave de jeune fille ; car, de partout, bientôt, elle fut éconduite, repoussée, montrée du doigt. Seul le Bon-Pasteur en voulut. Il en voulut pour la refaire ; l'encourager d'abord, lui expliquer le sens surnaturel de sa grande épreuve, la leçon de la divine Providence, l'urgence de se convertir à jamais. Il en voulut pour faire d'une fille de rien, selon le monde, une fille de bien, selon la miséricordieuse religion de Jésus. Et Madeleine la pécheresse devint Madeleine la consolatrice du Cœur offensé. Elle mena la vie obscure et toute de dévouement des bonnes de la Crèche. Assidue au soin des enfants, elle sentit s'affermir en son âme des sentiments tout naturels au cœur des mères, et la petite, qu'abandonnée elle-même par un compagnon sans entrailles elle avait dû abandonner, devint le centre de ses préoccupations, de sa pitié, de ses intercessions. Puisque le bon Dieu n'en voulait point en son ciel, il faudrait que ses parents à elle, que les grands-parents en voulussent à leur foyer...

* * *

Elle prit conseil au Service des Adoptions. Le directeur ne put que l'approuver et louer pareille compréhension de ses responsabilités.

—C'est rare à dix-sept ans ! Quel bon travail vous avez fait ! Quelles grâces vous avez reçues ! Bien sûr que la meilleure place d'un enfant illégitime, c'est encore dans la famille de sa mère, chez les grands-parents, chez le frère ou la sœur, chez l'oncle ou la tante. Hélas ! comme on le comprend peu ! Et comme, par crainte du déshonneur, on se solidarise mal dans les familles pour secourir un membre malheureux et sans péché. Le danger du déshonneur n'est-il pas plus grand pour les familles d'avoir un membre délaissé aux frais de l'Assistance publique et privée ; le déshonneur ne consiste-t-il pas à se dérober au devoir de justice ou de charité ? Le vrai déshonneur n'est-il point dans le manquement au devoir ? Si la famille concernée, avec les précautions voulues, recueille le petit, bien loin de se déshonorer, elle s'honore. Honneur, en effet, à qui répare, pour soi-même ou pour autrui, pour un parent, une parente ou pour des étrangers ! C'est là la rédemption catholique, le rachat des égarements, le paratonnerre contre des châtiments mérités. Ah ! sûrement, l'adoption faite pour l'unique amour du bon Dieu et du prochain, source infaillible de bénédictions !

Oui, ma fille, écrivez, proposez, plaidez votre cause. Invoquez le Saint-Esprit. Et puis... à la grâce de Dieu !

* * *

La lettre de la jeune mère à ses parents fut d'une rare habileté. Elle évoquait le décès prématuré d'un petit frère toujours regretté ; elle se demandait si ce n'était pas lui qui, du ciel, suggérerait qu'on le remplaçât dans la couchette restée vide ; d'un cœur tout amour pour la petite enfant d'une malheureuse enfant, elle évoquait la grande pitié des enfants anonymes, sans famille et surtout sans parents. L'abandon définitif lui paraissait une impossible cruauté. Mais, seule, et sans moyens, que pouvait-elle sinon recourir



à la charité de ses père et mère ? Elle les aiderait de toutes ses forces et de toutes ses ressources. Surtout, elle serait bonne fille toujours et toujours supplierait le bon Dieu de bénir cette belle action.

Le plaidoyer partit.

Huit jours passèrent qui parurent des siècles à la mère angoissée.

— Ça doit être papa qui refuse, disait-elle.

Enfin le courrier apporta la nouvelle, fatale, comme on l'avait pressentie.

Deux phrases, textuelles, en résument toute la teneur.

— Laisse-moi ça là et n'en parlons plus jamais !

Et puis :

— Veux-tu bien me dire quel maudit fou t'a mis dans la tête de me faire une pareille demande.

* * *

Le fou, mon bon monsieur, par les présentes, je confesse que c'était moi.

20 - VI - 35

Dilemme

Le père adoptif de Gemma, ruiné à la Bourse, devenu veuf, et devant, par profession, voyager beaucoup, avait demandé à la Crèche de reprendre sa petite protégée.

L'enfant courait à peine sa huitième année ; mais comme elle annonçait un certain retard mental, les religieuses décidèrent de la confier à l'Hospice Saint-Charles ; elle y grandit, incognito, parmi les orphelins, apprenant à lire, écrire et compter, s'adonnant aussi à des travaux élémentaires de ménage.

Le père adoptif, à son tour, vint à mourir.

Enfin, au mois de juin dernier, Gemma atteignait la limite d'âge et de séjour à l'hospice. C'était de nouveau l'isolement complet, l'abandon renouvelé, le cas lamentable par excellence.

Mises au courant, les religieuses de la Crèche se préoccupèrent du sort de leur infortunée pupille.

— Si nous pouvions la remettre à ses parents, fit une ancienne. J'ai su qu'ils étaient mariés et qu'ils sont des cultivateurs plutôt à l'aise. Qui sait s'ils ne pourraient point rétablir la situation ?

— Ce serait bien l'idéal, conclut la supérieure. J'entends tout de suite le cas.

On s'informa d'abord discrètement, au Curé de la paroisse, de l'honorabilité du ménage. M. le Curé fit tenir le meilleur des certificats.

Restait à négocier le projet.

* * *

Ce fut le directeur du Service des Adoptions qui partit pour le lointain foyer où devait se faire l'aléatoire proposition.

L'entrevue se fit le soir, un soir de pluie, de ténèbres et de rafales.

Elle fut courte et tragique à la fois.

— Écoutez : vous n'avez point oublié l'enfant qui naquit à l'Hôpital de la Miséricorde le 23 juin 1919 ; l'enfant baptisée sous les prénoms de Marie-Gemma, et à laquelle vous vous étiez intéressés un certain temps. Je viens vous dire que placée dans une famille puis reprise par nous, puis replacée dans un hospice, elle nous retombe sur les bras par la force des circonstances.

— Mon Dieu ! et moi qui ai tant prié pour que le bon Dieu vienne la chercher, fit la mère.

— Je suis venu voir si vous ne pourriez point la recueillir, simuler une adoption...

— M. l'abbé, dit le père, après un moment de réflexion profonde, c'est impossible. Personne de nos deux familles n'a eu connaissance de l'abandon. Nous avons aujourd'hui cinq enfants. Sans nous vanter, nous avons bon nom. Il faudrait troubler toute une situation de famille. Dans quinze jours, la vie ne serait plus tenable.

— Alors...

— Alors, vraiment c'est impossible.

— Mais vous comprenez qu'il s'agit de votre enfant à tous deux...

— Ah ! oui, hélas ! Et si nous n'en parlons à peu près jamais, il ne se passe point de jour sans que revienne le souvenir de cette enfant ; n'est-ce pas, femme ?

— Pour ma part, vous pouvez me croire, M. l'abbé, je n'ai jamais passé une journée sans prier pour elle.

— Mais vous ne pouvez rien pour la secourir aujourd'hui...

— Que voulez-vous ? Avec la langue des gens... Avec la malveillance... l'envie... Je suis dans la politique municipale. Je suis maire de la paroisse. Autant vaut dire que le désordre caché si soigneusement pendant quinze longues années va éclater au grand jour.

— Pourquoi cela se saurait-il si vite ?

— M. l'abbé, il faudrait que l'enfant ait bien changé ; c'était tout le portrait de sa mère. Comment voulez-vous ? Avec une ressemblance si frappante !...

— Et nous ne serions plus seulement deux ; mais sept, exposés au déshonneur.

— Alors, mettons que je n'ai rien dit et laissons porter. Repensez-y, cependant. Priez. On ne sait jamais. La possibilité peut vous apparaître tout d'un coup ; écrivez-nous alors.

— Qu'allez-vous en faire ?

— En prendre soin, comme le pasteur de sa brebis. Mais nous ne lui remplacerons jamais son vrai père et sa vraie mère, honnêtes et consciencieux comme vous êtes devenus.

— M. l'abbé, vous comprenez que c'est impossible.

— Je n'ai point à discuter vos raisons. Nous avons pris charge de l'enfant. Vous n'étiez point censés en entendre reparler. Supposons que nous ne nous sommes point vus. Dieu vous bénisse ! Bonsoir.

* * *

Et dans la nuit fratchissante, des mains se sont serrées, des sanglots mal étouffés ont trahi le trouble intérieur causé par le cruel dilemme.



Oui, le cruel dilemme :

Perdre une réputation, être montré du doigt, déchoir dans l'estime de sa parenté et du public environnant, mais faire entrer au foyer la petite exilée ;

Ou bien :

Laisser le passé bien enterré, garder intacte une renommée soigneusement, chèrement conservée, faire durer la tranquillité d'une situation devenue facile et laisser au soin des hospices la chair de sa chair.

Tragique dilemme, en effet ! Et dénouement trop triste !

La prudence humaine, l'intérêt a parlé plus fort que la voix du sang.

Gemma reste en exil.

2 - X - 33

Saisie-exécution

Un humoriste américain, n'était-ce pas Marc Twain ? marchandait, un jour, dans une librairie de New-York, certain bouquin.

—Combien ce volume ?

—Deux dollars, monsieur.

—Mais je fais partie de la Société des Auteurs et j'ai droit à vingt pour cent.

—C'est juste, monsieur. Alors, ce n'est plus qu'un dollar soixante !

—Et puis, j'y pense, voici ma carte d'adhésion à la Fédération des Auteurs hilarants.

—Un autre vingt pour cent.

—Vous n'avez pas d'objection à ce que j'use de tous mes privilèges ?

—Mais, je vous en prie, cher monsieur ; notre maison honore tous ses engagements.

—Eh bien, je trouve en ce portefeuille encore quatre différentes attestations avec privilège de rabais. Examinez-les, voulez-vous, et dites-moi ce que je vous dois pour ce livre.

—Tout compte fait, monsieur, c'est notre maison qui vous redoit trente sous. Voici votre livre. Un instant, s'il vous plaît, je cours à la caisse.

Cette histoire faite à plaisir, nous revenait à l'esprit, l'autre jour, en lisant certaine sommation de certain homme de loi. En effet, il y a sept ou huit mois, la consternation régnait dans un foyer. Une mère venait d'apprendre de sa fille et un père venait d'apprendre de sa femme que le jeune un tel n'était qu'un voyou, que le jeune un tel avait abusé des facilités de fréquentation comme de la confiance qu'on lui avait faites, que l'irréparable était là-haut, dans une chambre, sous la forme d'une fille honteuse, hargneuse et surtout embarrassée.

L'honneur ne préoccupe pas outre mesure les parents négligents ; mais quand, d'aventure, le déshonneur veut faire irruption dans leur foyer, c'est une bataille à mort. Il faut à tout prix le secret. Il faut à tout prix la bonne réputation. Il faut à tout prix les opportunes coopérations. Et le lointain, le coûteux voyage s'est accompli.

—Mère Directrice, vous ne nous refuserez pas cela. Il faut, tout de suite, nous cacher notre fille.

—C'est bien tôt. Trop tôt pour l'encombrement de nos services.

—Mère Directrice, il faut que vous la gardiez.

—Vous paierez la pension ?

—Ah ! non. Nous n'avons pas les moyens ; mais on vous demande en grâce de la garder. Elle peut rendre service. Vous la ferez travailler. Mère Directrice, pour l'amour du bon Dieu, aidez-nous. Il ne faut absolument pas que ça soit connu. Pour l'amour du bon Dieu, au nom de ce que vous avez de plus cher, admettez-la.

—C'est bon. Pour l'amour du bon Dieu !... Mais votre fille, une fois délivrée, en retour de sa pension et de ses frais d'hôpital, donnera du service auprès des enfants.

—Tout ce que vous voudrez, Mère Directrice !

—Nous ne vivons pas de l'air du temps. Elle non plus. Son enfant non plus n'en vivra. Et c'est bien le moins qu'elle vaille, pendant quelques mois, au pauvre petit dont nous allons nous charger pour toujours.

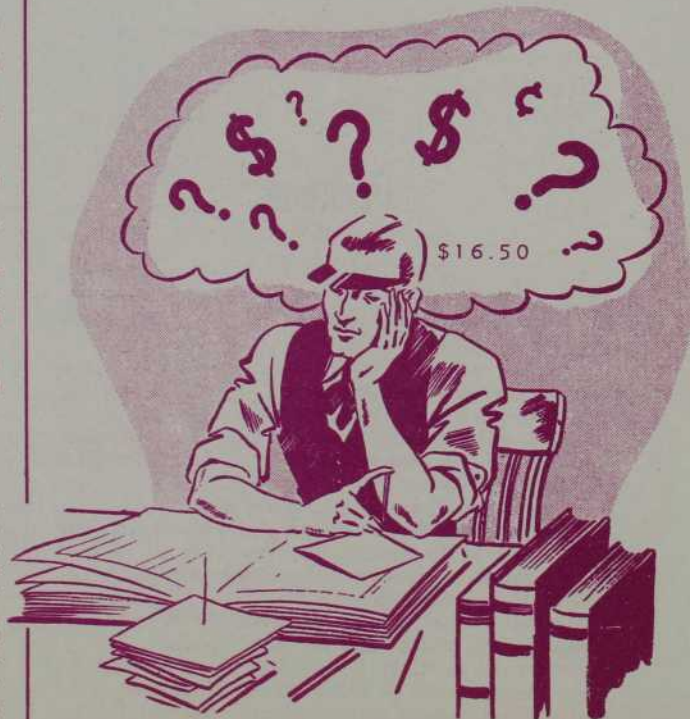
—C'est entendu, Mère Directrice.

—Son compte baissera à raison de dix piastres par mois de travail après ses relevailles.

—Mon Dieu ! que vous êtes bonne, Mère Directrice !

Tel fut en substance l'entretien d'il y a sept ou huit mois. Pour tout obtenir, on était prêt à toutes les acceptations.

Et la fille dont nous n'avions que faire, l'enfant gâtée, capricieuse et peu vaillante nous resta comme partage.



Mais, en tout drame le rideau baisse et lève ; et c'est durant l'entr'acte que vont les commentaires.

L'entr'acte, chez nous, c'est quand la crainte des douleurs, des complications et d'un possible saut dans l'éternité est disparue ; si le fond de l'âme est mauvais chez la patiente, adieu les promesses et les engagements ; si le fond du cœur est mauvais chez les parents, c'est la volte-face qui révèle toute une série d'hypocrisies.

Tel fut le cas des parents de notre fille, de celle que, par exception, nous avions hébergée quatre ou cinq mois de plus que l'ordinaire.

Ils demandèrent, quémendèrent, puis exigèrent sa libération pure et simple. Nous refusâmes.

Ils expliquèrent le service qu'ils nous avaient rendu en se privant de leur fille pour la consacrer à nos travaux. Nous ne voulûmes rien entendre à ces subtilités.

Ils confièrent alors leur querelle à un avocat ; celui-ci, apitoyé, vient de nous transcrire, entre autres choses, pour le compte de ses clients, une considération à tout le moins inattendue :

« Si vous déduisez, dit-il, de son compte le salaire qu'elle a gagné depuis huit mois à \$8.00 par mois, vous lui devriez un surplus de \$16.50. »

Rien que cela ! Pardon, cher maître, mais au temps de l'immigration intensive, la statistique ne nous enseignait-elle pas que chaque nouveau citoyen ajoute une valeur de \$3,000. à la fortune nationale ? Mademoiselle nous a fait cadeau d'un citoyen. J'estime que c'est \$3,016.50 que nous redevons à votre cliente. Comme toutefois nous n'avons pas sous la main cette somme liquide, mais que nous en avons l'équivalence en capital humain, nous osons vous suggérer de faire saisir le bébé.

Ce sera toujours autant de pris.

Et quant à l'huissier, vous pouvez l'en avertir, jamais il n'aura été accueilli avec autant de bienveillance par des créanciers.

Nous renonçons au bébé.

25 - I - 40

À deux inconnus

Vous n'avez jamais demandé de nouvelles de la petite fille que vous déposiez en cachette, au Sacré-Cœur, le 12 juin 1927.

Vous savez la première partie de son histoire et de son malheur, votre égoïsme, votre inconduite, votre imprudence, votre embarras et votre débarras.

Bien peu de gens eurent connaissance de cette équipée tragique dont un pauvre enfant sans famille et sans nom devait faire les frais et rappeler toute sa vie le déshonorant souvenir.

* * *

En ce temps-là, les Hospitalières du Sacré-Cœur offraient un abri aux enfants trouvés. La vôtre fut par elles accueillie et soignée comme un membre de Jésus-Christ. Au baptême, on lui donna le nom d'Imelda.

Imelda était attrayante. C'était un de ces bébés à frimousse régulière, délicats dans leurs traits, harmonieux dans leur complexion.

Elle plaisait rien qu'à voir, la gentille brunette.

Aussi ne fut-elle pas lente à se conquérir une mère adoptive.

Un jour, un après-midi, une dame s'était présentée, dûment, chaleureusement recommandée par son curé. Elle voulait une petite fille. Elle la voulait, naturellement, belle. Elle la voulait même bouclée.

Jugez alors si le choix fut simplifié quand, de la corbeille de fer où gazouillait l'enfant brune et bouclée, la dame se vit tendre deux petits bras pleins d'invitation.

Imelda était placée.

Imelda avait désormais des parents, de bons parents, meilleurs que les premiers, charitables, ceux-là, généreux, dévoués, pleins de cœur, honorables, ceux-là, et de bonnes mœurs et de bonne renommée.

Imelda allait sûrement, en dépit d'une infortune profonde, se faire dans ce foyer un honneur nouveau et un heureux sort.

* * *

Hélas ! Mystère de la destinée humaine !

Penchés avec bonté, avec tristesse, avec commisération sur l'enfant du malheur, jamais les parents adoptifs ne purent apercevoir, au fond de son petit cerveau, fût-ce une lueur de raison.

Les grands yeux noirs restèrent sans expression.

On eut beau essayer, toute éducation fut impossible. Jamais une caresse en retour, jamais un regard d'affection, jamais une parole, jamais une spontanéité touchante.

On eût dit un corps sans âme.

C'est tout juste si, avec les années, on obtint le dressage élémentaire d'une petite bête.

Et c'est seulement après cinq années d'efforts patients mais vains, que les parents se sont rendus à l'évidence. Leur petite protégée est idiote.

On leur a représenté qu'ils ont fait leur part de charité et qu'il s'agit d'un sujet d'hospice. Décus, presque découragés, le chagrin au cœur, ils sont venus remettre au foyer des abandonnés, la petite fille au regard sans



... votre embarras ...

vie, aux cris rauques, aux crises maniaques qu'ils n'avaient pu arracher à ses ténèbres.

Et hier, nous conduisions l'enfant à la Baie-Saint-Paul où un suprême effort sera fait pour l'éduquer.

Elle est là-bas, Imelda, la petite folle, parmi la cettaine de pauvres enfants malades comme elle.

Imelda ne réclame point sa mère ni son père. Mais toutes les circonstances de sa vie évoquent le couple malheureux qui lui valut un jour sans lumière.

Où sont-ils, aujourd'hui, ses parents ?

Que font-ils ? quelle vie ? quelle pénitence ? quelle réhabilitation ?

Leur cœur peut-il rester vide d'un amour que la nature met farouche à celui des bêtes ?

Ont-ils compris leur folie à eux, et leur responsabilité, ou bien ont-ils persévéré dans leur néfaste égarement ?

Tout est possible, le bien comme le mal, le retour au vice ou à la vertu.

Tout est possible, même le retour de la mère coupable au berceau de l'abandonné.

* * *

Contraste frappant de sentiments, la mère adoptive d'Imelda, elle, ne peut se faire à l'éloignement de la petite étrangère, de la petite idiote. Elle écrit à la Sœur Supérieure de la Crèche :

Veuillez croire, chère Sœur, qu'elle a laissé un grand vide ici et que nous ne pouvons facilement nous faire à l'idée qu'elle n'est plus des nôtres.

Je souffre sans doute plus de son absence qu'elle souffre de la nôtre, mais je ne sais vraiment pas comment je pourrai vivre séparée d'elle. Je constate que son pitoyable état mental n'a pas empêché qu'on s'y attache ; car, chère Sœur, malgré tous les chagrins qu'elle me causait par son infirmité et les soins qu'elle exigeait, j'étais moins malheureuse que je le suis depuis qu'elle me manque.

J'offre le grand sacrifice que j'ai fait de m'en séparer et la peine que j'ai de vivre sans elle, afin que le Sacré-Cœur lui fasse la grâce de devenir normale et surtout de n'être pas malheureuse.

Dites-moi que je puis espérer en sa guérison et qu'elle pourra encore être mienne ; car, sans cela, j'ai l'impression que je serai la plus malheureuse des mamans.

J'éprouve un grand besoin de la recevoir ; parlez-m'en longuement je vous prie.

* * *

Parents inconnus d'Imelda qui ne comprennent pas, le temps est venu pour vous de comprendre.

Viveurs et viveuses, comprenez. Ne risquez plus l'aventure des parents inconnus d'Imelda.

20 - VI - 33.



Le temps est venu de comprendre

Trois risques

Chère madame,

Votre question m'arrive et je m'empresse d'y répondre. Vous vous demandez et vous me demandez 1° s'il n'y a pas un grand risque à venir chercher un de nos petits protégés et 2° si c'est vrai que ces enfants sont comme fatalement enclins au vice.

Ce qui vous impressionne, c'est la qualité et c'est aussi la quantité des gens qui vous mettent en garde contre la folle entreprise.

Ce qui vous impressionne encore, c'est l'insidieux argument que prêtres et religieuses, à la Crèche, n'ont qu'un souci, borné, aveugle, impitoyable : mettre sur les bras de n'importe qui, n'importe quel enfant, pourvu qu'il ne reste point à la charge de l'institution.

Votre cas n'est point nouveau. Il peut varier dans ses modalités ; les motifs des gens qui détournent un couple de l'adoption forment, en effet, toute une gamme, depuis l'intérêt égoïste et sordide de ceux qui veulent à tout prix garder un espoir d'héritage, espoir qui s'évanouirait le jour de l'adoption légale du survenant, jusqu'à ce sentiment d'affection jalouse par lequel on voudrait éviter à des personnes follement aimées tous les dérangements, toutes les abstinences et toutes les abnégations que suppose l'éducation normale d'un enfant chrétien, en passant par telle crainte instinctive de toutes les maladies contagieuses dont nos enfants seraient le foyer, par tel pharisaïsme et indomptable mépris pour le caractère de déchéance dont se trouvent marqués pour toujours les enfants du malheur ou du péché, par cette légende que nécessairement un illégitime trouve dans sa corbeille, en naissant, une supérieure et irrésistible inclination à tous les vices, par l'impossibilité enfin de conduire à la profession religieuse ou au sacerdoce un enfant qu'on y aurait destiné.

C'est là, je crois, la somme des objections qui travaillent contre et, souvent, pour nous.

Que répondrai-je après cela à votre première question ? Y a-t-il un risque ? Mais certainement ! Je n'irai pas de main morte. Il y en a même deux. Risque de déception quant à la beauté, quant à la santé, quant à l'intelligence, quant au naturel, même quant au progrès spirituel, le risque ordinaire, toutefois, des ménages ordinaires. Risque aussi, c'est le second, de grandes consolations du cœur, d'immenses mérites, de bénédictions même temporelles. Et les deux risques sont grands. De s'exposer au premier, c'est héroïsme ; de s'exposer au second, c'est confiance en Dieu ; de s'exposer aux deux, c'est charité chrétienne.

Voilà qui explique l'affluence des parents adoptifs, la procession des couples avec ou sans enfants qui chaque année, défilent dans nos salles et cueillent chaque jour en moyenne une fleur de notre jeune et frais parterre : il y a encore, Dieu merci, au sein de nos populations, soit de la campagne, soit de la ville, des réserves de la vraie charité faite pour l'amour de Dieu et plus de 300 fois l'an, pour notre part, nous en admirons le réconfortant spectacle.

Je vous parlerais bien d'un troisième risque. C'est le nôtre. Nous risquons l'avenir, tout l'avenir de notre pupille. Nous prenons la responsabilité de choisir pour nos pupilles tels éducateurs qui nous sont recommandés. Les parents adoptifs seront-ils à la hauteur de la tâche, même si elle s'avère tout à fait ardue ? Au fond, c'est là la vraie question, et l'angoisse, comme vous le voyez, peut dans chaque adoption, se trouver de part et d'autre.

Aussi me permettrai-je de vous rappeler, qu'à part certaines exceptions, toujours notoires dans le canton, car personne n'est si sévèrement jugé que l'enfant de la Crèche, à part certaines exceptions douloureuses, les enfants adoptifs donnent comme résultat ce qu'a valu leur éducation. Rien ne remplace une chré-

tienne éducation ; et la morale catholique fournit à tous, éducateurs et éduqués, les armes efficaces pour dompter une mauvaise nature qui ne relève point de la pathologie.

D'où je conclus que même si tous vos conseillers vous déconseillent de prendre un délaissé en adoption, à moins qu'ils ne vous en détournent parce qu'ils vous en jugent incapables, je persiste à vous y exhorter comme à une action méritoire pour vous et glorieuse pour le bon Dieu.

* * *

Ma réponse à votre première question apaise déjà votre seconde et plus vive appréhension. Mettons toutefois les choses au pire. Mettons qu'en dépit de toutes les précautions médicales et psychologiques, vous soyez mal servie. L'institution reprend volontiers l'enfant qui ne répond pas à vos légitimes exigences.

Et disons, maintenant, quel enfant n'est ni un idiot, ni un déséquilibré, ni un infirme, mais que vous le trouvez de tempérament aboulique, ou sensuel, ou égoïste, ou colère ; je dis que ce sont les moyens d'éducation indiqués parmi les devoirs des parents chrétiens qui viendront à bout de ces défauts, disons, hérités.

Mais qui donc, parmi les enfants légitimes, n'a pas reçu un héritage de déficiences que ceux-là mêmes qui le lui avaient légué ont dû s'efforcer de transformer en sagesse ? Avez-vous déjà songé que tous les illégitimes sont nés d'enfants légitimes ? Ne sont-ce pas, en effet, des légitimes qui peuplent d'illégitimes nos crèches et nos hospices ? Bien élevé, il est rare qu'un illégitime aille en prison, au pénitencier, à l'échafaud.

D'où je conclus, seconde conclusion : que la nature déchue de l'enfant de famille et la nature déchue de l'enfant sans famille, en vertu d'un certain péché originel, se ressemblent étrangement et que des tares pèsent parfois beaucoup plus lourdement sur des enfants nés du légitime mariage que sur des enfants nés de parents inconnus.

* * *

Avec votre permission j'ajouterai ici une remarque d'importance. L'Eglise, qui est toujours sage, toujours sagement inspirée, pour des raisons éminemment respectables, considère l'illégitimité de la naissance comme parfois une objection et souvent un empêchement à l'admission à certaines vocations ou certaines charges. Outre que ces restrictions peuvent être levées en des cas particuliers, je suggère une autre considération ; et c'est la suivante : Les vues de Dieu sur sa créature sont souvent bien différentes de celles de la créature elle-même, et les parents qui ont voulu préparer à l'Eglise un prêtre, un religieux ou une religieuse et qui voient l'Eglise, au nom de Dieu, refuser ce sujet, peuvent bien s'en trouver déçus comme en tout insuccès, comme en tout évanouissement d'un beau rêve, mais ils auraient tort de ne point saisir dans l'événement le langage clair du Maître souverain ; sa volonté s'est fait connaître : la vocation de l'enfant adoptif n'a pas cessé d'être pour le ciel, mais elle est clairement pour le monde. Pourquoi pleurer ? Pourquoi porter le deuil d'une erreur qui fait honneur à ceux qui se sont trompés et qui leur a valu un dialogue indirect avec notre Père des cieux ?

N'est-ce pas lui, du reste, le Père des malheureux et des heureux qui m'institue aujourd'hui le trait d'union, l'agent de liaison entre votre bonheur d'époux chrétiens et le malheur d'innocents enfants ?

Croyez-moi, ne tardez point à prendre votre risque. Le risque avec le bon Dieu, dans la conduite de la vie intérieure, change de nom ; il s'appelle le saint abandon.

20 - I - 38



Le risque ordinaire des parents ordinaires

"Chus don' fatigué"

Certains enfants abandonnés ont des destins particulièrement tristes.

Il y a d'abord les infirmes : infirmes d'esprit, idiots incurables, infirmes de corps, être difformes ou aveugles pour toujours, fruits de la basse débauche et de l'alcoolisme.

S'il est des êtres auxquels leurs parents devraient s'intéresser, ce sont bien ceux-là. Mais la débauche et l'alcoolisme n'engendrent pas seulement des infirmités chez la progéniture ; ils tuent, dans le cœur d'un père ou d'une mère, jusqu'à l'apparence d'un bon sentiment.

Les sans-cœur restent cachés ; ils pensent se dérober impunément à leurs responsabilités.

Et la masse de chair, mal animée par un esprit débile, mal protégée par des sens défectueux, et l'esprit inerte enseveli dans un corps normal, restent, en perpétuel fardeau, à la charge des institutions de charité publique ou privée.

— Enfants du vice, assurément, s'écriait, un jour, un visiteur devant ces pauvres petites épaves.

* * *

Il y a, secondement, les laids de corps ou d'esprit ; ceux dont la figure ou le tempérament maussade n'attire point la pitié des visiteurs ; eux aussi ont hérité. Innocents, le public les traite comme s'ils étaient coupables. Il leur refuse sa sympathie ou sa caresse. Oh ! parfois, pour pas grand-chose ; un peu de strabisme, des oreilles trop grandes, un nez trop plat, une tache, un signe, un tic, de la nervosité, de l'impatience, de la peur. Cela suffit : personne ne voudra l'aimer.

— Enfants du vice ?
 — Pas toujours.
 — Enfants du péché ?
 — Le plus souvent.
 Et puis, il y a encore les autres.
 — Enfants du malheur ? je suppose.
 — Disons que oui. Bonne physionomie et bon caractère. Intelligents et attirants. La mère a prié pour que son enfant soit mieux doué qu'elle-même, pour que son enfant, par son charme, fasse oublier la honte de son origine ; ou encore la mère fut victime de quelque imprudence, de quelque agression, la mère ne fut point coupable.
 Le fruit alors tient de la souche qui est bonne. Et l'enfant du malheur force pour ainsi dire l'affection de quelqu'un.

Mais le foyer des parents adoptifs n'est pas à l'abri de toute épreuve.

L'extrême pauvreté assaille parfois les meilleurs couples ; le deuil aussi vient à passer ; il rend doublement orphelin l'enfant de la Crèche. Et il arrive que celui-ci doive réintégrer le lieu de sa prime enfance.

Le foyer des parents adoptifs n'est pas non plus à l'abri des tentations.

L'intempérance, le blasphème, l'inconduite, l'irréligion peuvent parfois s'y installer. Et alors, le pauvre pupille se voit reprendre à d'indignes parents.

Pauvreté donc, deuil, indignité, trois cas de retour à la Crèche.

Ces cas restent encore exceptionnels, bien entendu. Mais comme ils font toucher du doigt et apprécier le bienfait d'une vie de famille chrétienne !

À peine un enfant a-t-il connaissance, qu'il prend racine dans les cœurs et dans toute l'ambiance où il séjourne et s'ébat. On ne l'enlève pas à ce milieu, on l'en arrache ; et la pauvre plante, dans la mesure même de son âge et de son avancement, subit le contre-coup.

Nous nous souvenons d'un brave petit homme de sept ans, repris à des colons ruinés par l'incendie, placé dans un orphelinat pour l'année scolaire, hospitalisé gratuitement, durant les vacances, dans une famille bienfaitrice de la Crèche, et sur le point de partir pour un nouveau foyer d'adoption. Il était au vestiaire des enfants ; la sœur préposée complétait le trousseau et garnissait la valise. Elle l'encourageait. Ce serait beau là-bas. Il ferait le bon garçon. Il serait bien. Il serait aimé. On le ferait instruire. Plus tard il gagnerait de l'argent. Il prendrait soin de ceux qui auraient pris soin de lui... Comme le bon Dieu était bon de s'occuper de lui, quand ses vrais parents n'étaient plus là pour y voir !... Antoine écoutait, debout, songeur, nerveux, parlant peu. Il avait le cœur gros. Et tous les préparatifs qui, en temps ordinaire, intéressent un bambin, ne lui rappelaient que plus vivement qu'on l'avait déraciné, replanté et arraché encore. N'y tenant plus, des larmes pleines les yeux et plein la voix, il dit :

— Chus don' fatigué, moi, mère, d'changer d'papa pis d'maman !

Mettons-nous à sa place, ami lecteur.

5 - XII - 33.

Le Fils de l'homme

— Mon cher abbé, vous allez m'expliquer une chose. J'achevais justement hier ma visite paroissiale...



Antoine

— Toutes mes sympathies. C'est une corvée. En ville... des escaliers... des absents... de la misère... des critiques... des situations louches... des difficultés de famille... des chagrins...

— Non ! Savez-vous que je trouve la visite paroissiale plutôt réconfortante pour un curé ? Il y a un réel plaisir à rencontrer ses ouailles. Le bon, l'excellent monde n'est pas rare, comme vous pourriez le penser. Le prêtre est encore le bienvenu dans nos foyers québécois... Mais, je reviens où vous m'avez fait aiguiller...

— Je vous demande pardon.

— Une chose me laisse perplexe : j'ai recensé parmi mes paroissiens au moins une dizaine de vos sujets adoptés, greffés sur une bonne famille chrétienne. Et partout, j'ai eu l'impression, je dis l'impression, que les parents adoptifs aiment plus leurs pupilles que les parents réels leur progéniture authentique. Pouvez-vous m'expliquer cela ?

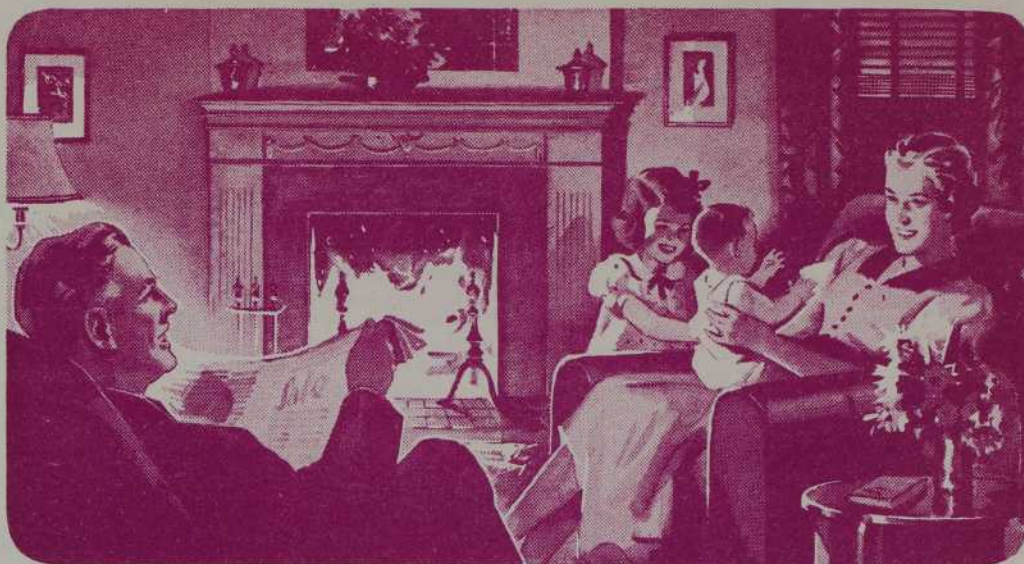
— Ah ! oui. Et vous allez trouver cela bien simple.

— Eh bien, j'ai hâte !

— Une impression, M. le curé, comme vous dites. Mais remontez à son pourquoi. Faites un peu la psychologie du ménage adoptif. Ou bien on était sans enfant, sans espoir d'enfants, ou bien on avait des enfants et on a voulu quand même recueillir un abandonné. Les parents qui ont déjà des enfants voient s'accroître leur affection pour le petit étranger auquel ils se dévouent de toute une indéfinissable pitié. Ce leur est si facile de comparer les sorts de leurs deux sortes d'enfants ! Et ils sont si heureux de contribuer à effacer en grande partie l'indélébile marque.

— Oui, je comprends que la mère de famille compatisse mieux que toute autre femme au malheur du plus orphelin des orphelins, comme vous dites souvent.

— Bien. Maintenant, passons au cas des ménages sans enfants. Il faudrait remarquer d'abord que, d'ordinaire, ils ont été privés durant des années d'un bien ardemment souhaité. C'est normal de vouloir se survivre. C'est normal de vouloir d'un foyer vivant et perpétuel. C'est normal de vouloir se dévouer à quelque nécessité... Et voilà, que tout à coup, dans le jardin stérile, la bonne Providence a transplanté une fleur dont ne veulent point les jardiniers



Les parents adoptifs aiment-ils plus leurs protégés ?

d'à côté. Comment voulez-vous que la nouvelle plante ne soit point choyée, entourée des mille soins qu'on n'avait encore pu prodiguer à quelque faiblesse ?

—C'est vrai. Je ne m'étais pas rendu compte.

—Ajoutez, ensuite, l'enchantement de voir grandir le sujet sans aucune des tares pronostiquées par tous les adversaires de l'adoption. « Moi de vous, leur a-t-on répété, je les laisserais là, ces enfants. Cherche de qui ça vient ! C'est bien beau tout jeunes. Mais il paraît qu'ils ont tous quelque chose : mauvaise santé, mauvais caractère, mauvaises dispositions morales. »

—C'est vrai qu'il y en a qui parlent comme cela, et pas toujours des moindres.

—Je concède, en passant, M. le curé, qu'il se rencontre des cas malheureux. Il y a des enfants qui parfois évoluent mal. Il y a des enfants qu'on n'a pas su éduquer. Il y a des faillites.

—Comme parmi les enfants ordinaires.

—Oui, c'est cela. Mais l'immense majorité fait le bonheur de son milieu. L'acte de charité porte avec lui sa récompense, et l'acte héroïque sa consolation...

—Que c'est donc vrai, ce que vous dites là, cher abbé !

—Imaginez alors l'état d'âme habituel des heureux parents adoptifs, le sentiment de joie, le réconfort de ce que ne se réalisent point les appréhensions suggérées ; imaginez si on l'aime, le sujet de tant de secrètes alarmes, l'enjeu d'un si grand risque !

—Je crois que vous donnez deux bonnes explications à ce phénomène d'une si extraordinaire affection, d'une affection...

—Souvent aveuglante, aveuglée ou aveugle. Le bon Dieu permet cela, M. le curé, pour le bonheur du foyer qui, dans un petit étranger abject, a cru accueillir le Fils de l'homme lui-même.

—Oui, l'abbé, une adoption, une constante bénédiction.

29 - X - 36

Saint Pierre est averti

—Sont-ils vraiment tous sains, tous beaux, tous intelligents, les enfants que vous offrez en adoption, M. l'abbé ? À vous lire, on dirait cela.

—Pourtant, Monsieur, c'est bien loin de ma pensée. Ah ! sans doute, c'est la crème, c'est le dessus du panier, c'est la fine fleur que nous proposons aux couples charitables, mais si vous voulez vous apitoyer, venez avec moi. Vous verrez de tristes héritages légués, en plus du déshonneur, à de pauvres petits êtres sans crédit. Tenez, Jean-Berchmans est intelligent ; il serait beau ; mais on a dû l'opérer pour ce que les médecins appellent une gueule-de-loup ; même corrigée, croyez-vous que cette infirmité lui sera pardonnée ? Fernande ne manque pas d'attrait ni d'esprit ; mais elle souffre de strabisme ; elle louche. Et les spécialistes n'interviennent que vers douze ou quatorze ans. Fernande nous restera sûrement sur les bras. Georgette est bancale ; c'est un réel désavantage ; et le défaut résiste aux meilleurs traitements ; vous comprenez que la petite a mille chances sur cent de passer sa vie dans le voisinage des bonnes sœurs.

—Oui, c'est un des aspects bien tristes de votre œuvre.

—Et je n'ai parlé ni des idiots, irrémédiablement voués à l'hospice, ni des sous-doués, les uns rééducables avec des soins spéciaux dans des écoles spéciales comme celle de La Jemmerais ; les autres, à jamais médiocres d'intelligence. Ah ! le fardeau est lourd pour la société !...

—Mais n'arrive-t-il pas que des enfants, pris en élève tout jeunes, se révèlent en bas de la moyenne ?

—Certainement, et si l'enfant devient à charge nous le reprenons.

—Vous le reprenez ?

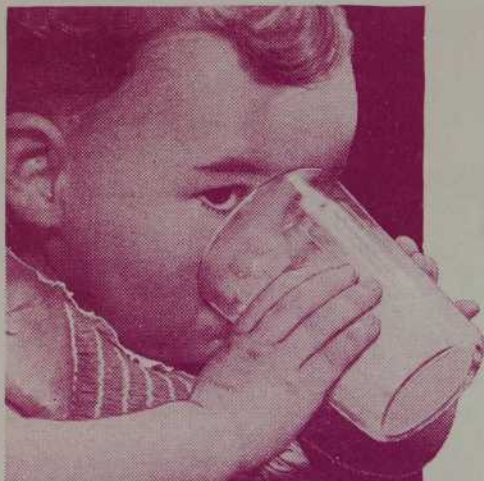
—Ou plutôt, il nous arrive de le reprendre. Car très souvent, les parents, la famille se trouvent quand même, peut-être par cela même, extrêmement attachés à l'enfant misérable et refusent de s'en départir.

—Ce qui coûte cher, ordinairement, devient cher.

—Cet attachement et cette abnégation sont admirables. Cette participation acceptée au dévouement charitable des établissements hospitaliers reste au-dessus de tout éloge ; mais nous voyons parfois des héros peut-être encore plus touchants ; je veux parler des excellentes personnes qui veulent de tel enfant à cause de son désavantage et de son plus grand délaissement.

—Vous voyez de ces cas ?

—Certainement et plus souvent qu'on ne le croirait. Si vous aviez connu Marie-Louise : de consentement unanime, elle était très laide ; elle avait trois ans et demi et ressemblait vaguement à une négroïdienne ; un



brave homme de cultivateur, sûrement inspiré par le Dieu des miséricordes, désignant Marie-Louise : « Nous ne sommes point beaux, ni ma femme ni moi, dit-il, je prends celle-ci. »

Alice nous était restée jusqu'à l'âge de cinq ans, à cause d'un nez camus. De bonnes gens ont trouvé qu'elle faisait trop pitié et l'ont prise à leur foyer où elle est devenue l'aînée de deux petits gars.

Rose aussi nous était laissée pour compte à cause d'une tache rouge sur un nez pourtant joli. Elle trouva preneurs aux alentours de sa septième année.

— Qu'il y a donc encore du bon monde !

— Vous pouvez le dire ! Et vous ne le direz jamais assez. Les exploits de la canaille sont gazettés tandis que les grandes actions restent dans l'ombre. Savez-vous, par exemple, qu'à la Crèche, nous ne séparons jamais jumeaux ou jumelles ?

— Oui-da !

— Nous trouvons toujours et sans grande difficulté des parents qui veulent du couple. La dernière fois, un des deux était malade ; la mère ne voulut pas attendre la convalescence et se dit heureuse de prendre soin du pauvre. Or, elle avait déjà deux de nos enfants.

— Chapeau bas ! Voilà qui est chrétien !

— Oui, du véritable amour de Dieu prouvé par un véritable amour du prochain. Le vrai passeport pour le ciel : Saint Pierre est averti de se montrer large et bienveillant.

— M. l'abbé, il faut que je vous place une petite loucheuse.

— Bénis les gens qui sympathisent avec toute misère !

6 - VIII - 37

Huit infirmes

Il y a une charité surnaturelle ; nous ne cessons d'y convier les catholiques de chez nous ; nous leur disons en effet : « Pour la rémission de vos péchés, pour une plus belle place dans le ciel, pour l'amour de Jésus-Christ, faites l'aumône aux pauvres de Jésus-Christ. Hébergez, éduquez, adoptez le pauvre de la Crèche. »

Mais nous avons toujours coutume d'ajouter comme attrait à l'adoption : « Nous vous donnerons l'enfant de votre choix, de vos rêves : sain, vigoureux, intelligent, attrayant. » Nous promettons, enfin, comme surcroît à la récompense surnaturelle la charmante consolation d'une présence bientôt précieuse, bientôt indispensable, et dont on sera fier parmi la parenté.

Ces arguments portent la persuasion dans des centaines de braves cœurs chrétiens. Ces considérations valent à des centaines d'enfants leur greffage sur un bon arbre généalogique.

* * *

Mais la simple charité naturelle produit, elle aussi, des chefs-d'œuvre. La pitié parle au cœur des humains et fait parfois accomplir à des gens qui ne partagent ni notre foi ni nos riches espérances d'éternité, des actes héroïques dont nous nous sentons totalement incapables : c'est qu'ils aiment leur prochain à un degré auquel nous ne saurions porter notre amour du bon Dieu.

Témoin, ce cas, extraordinaire sans doute, rapporté par un médecin anglo-saxon, le Docteur William-E. Aughinbaugh dans son livre *I swear by Apollo*. Nous traduisons :

— « Docteur, nous voulons vous charger de nous choisir, dans un hospice d'enfants trouvés, une fille et un fils adoptifs. Nous ne voulons point d'enfants attrayants et qui ont des chances de placement. Au contraire, nous insistons pour qu'on nous donne des cas vraiment sans espoir. Nous procurerons à ces deux enfants le bienfait de la vie à la campagne et dans des conditions de particulière salubrité. » C'était bien le plus étrange service que puisse être appelé à rendre un médecin. Néanmoins je dus me convaincre de la sincérité de mes clients. Mariés sur le tard et ne pouvant plus espérer de progéniture, ils se croyaient quand même des devoirs envers l'enfance.

Je leur choisis donc un garçon et une fille : Chacun de ces enfants louchait, avait les jambes arquées, était rachitique, sans compter encore d'autres déformations congénitales. Et je me disais qu'en apercevant ces misères, « Lord et Lady Bountiful » (l'auteur désigne ainsi ses clients) renonceraient à leur projet. Mais comme je me trompais !

Ils voulurent adopter légalement les deux infirmes. Puis des spécialistes furent mis à l'œuvre ; on leur redressa la vue ; on leur enleva amygdales et végétations ; on fit même d'un bec-de-lièvre une bouche presque normale.

Les résultats furent si agréables à ces bonnes gens que, deux ans plus tard, je fus chargé de leur choisir deux autres enfants et, plus tard, encore deux. J'ai suivi l'évolution de ces six enfants d'année en année et leurs progrès tiennent du prodige.

La dernière fois que j'ai revu les parents, je leur ai demandé s'il ne leur faudrait pas bientôt deux autres bébés.

— Oui, très prochainement, reprit vivement le père, mais cette fois c'est deux bébés noirs qu'il nous faut.

* * *



Nous aurions, à la Crèche, passablement de sujets pour des cas héroïques de ce genre. Il est vrai que notre corps médical et nos institutions hospitalières coopèrent avec beaucoup de bonté à la guérison de toutes les infirmités de nos petits. Mais comme il y a des centaines, plusieurs centaines, six au moins, d'enfants plaçables, c'est-à-dire de constitution et de santé normales, nous continuerons de faire appel à des parents adoptifs pour les beaux sujets.

Il est entendu que, pour obtenir un enfant normal, les parents, sans être riches, doivent tout de même avoir de quoi vivre aisément ; c'est une folie, quand on dépend des autres, d'ajouter au fardeau des autres, même si *les autres*, c'est la Saint-Vincent-de-Paul, la municipalité ou l'assistance gouvernementale. À plus forte raison faudrait-il, pour pouvoir prendre à sa charge un enfant défectueux, avoir les moyens d'en prendre les soins requis et de poursuivre son éducation dans des conditions spéciales.

Des catholiques se doivent et doivent à leur religion de pratiquer une charité non pas terre à terre, non pas intéressée, non pas égoïste, non pas purement naturelle, mais cette belle, cette généreuse, cette affectueuse, cette surnaturelle charité faite avant tout et par-dessus tout pour l'amour du bon Dieu.

Toutefois, l'exemple du couple américain est à retenir : huit enfants adoptifs soigneusement choisis parmi les moins adoptables.

4 - VII - 39

Quand même

M. et madame Boncœur n'avaient qu'un désir et ce désir qui leur tirait des larmes de regret, c'était d'obtenir du ciel une progéniture. Ils avaient les principes qu'il faut, l'aisance qui facilite une éducation, et surtout la bonté de cœur, source de tout dévouement.

Certaines espérances avaient bien fait leur apparition, mais toujours temporaires et toujours fugaces.

On espérait, par assaut de prières et de promesses, faire violence au Ciel. Mystérieuse en ses desseins, la divine Providence faisait la sourde oreille.

De sorte que, de guerre lasse, et après bien des tergiversations, on s'arrêta au projet d'emprunter du bonheur familial puisqu'on ne pouvait le trouver chez soi. Et l'on vint à la Crèche, et l'on choisit, parmi sept cents, s'il vous plaît, le remplaçant, le substitut, le fils adoptif. Ce fut naturellement le plus beau, le plus robuste, le plus fin, le plus aimable enfant qui soit sorti de nos mains, un amour de garçon ! Tout le canton fut ému de son arrivée, et ne demanda qu'à partager la ferveur des parents. Le nouveau venu était, par rang d'importance, dans les nouvelles de la paroisse, juste après M. le curé et M. le député.

À la maison, c'était tout simplement le premier. Aveuglement ? Peut-être, mais consolation aussi. De pareilles bonnes actions portent avec elles leur récompense. Ne trouve-t-on pas son propre bien à faire du bien ?

Et notre Jacques grandit vite, pas gâté, comme vous pourriez penser, mais redressé, mais formé de bonne heure à une certaine discipline qui n'est autre, en somme, que la bonne éducation familiale et chrétienne.

Satisfait de leur première expérience et voulant doubler leur mérite, M. et madame Boncœur songèrent à donner à Jacques une petite sœur. Jacques, du reste, dans sa prière de chaque jour, se mit à en demander une au petit Jésus. Pour les parents, ce n'était plus compliqué ni difficile. On savait maintenant où s'adresser pour être bien servis.



—Ma sœur, vous n'auriez pas une petite fille comme notre Jacques, ou quelque chose d'approchant ?

Mais la divine Providence, qui n'avait rien voulu entendre alors qu'on l'implorait, cette fois, voulut bien donner ce qu'on ne demandait plus.

La Crèche avait proposé, comme sujet de choix, Alphonsine.

La Providence, elle, envoya comme cadeau de Noël une petite Boncœur authentique.

Prévenue, Alphonsine resta d'abord un peu chagrine, un peu songeuse. Puis, de sa plume menue mais ferme, elle dit à M. et madame Boncœur ses clairs sentiments sur la naissance imprévue de la plus belle, de la plus robuste, de la plus fine et de la plus aimable des petites filles.

* * *

Voici sa lettre :

La Crèche, 18 déc. 1935.

Cher monsieur et chère madame,

Quoique petite, je vous écris ces félicitations. J'ai bien le cœur gros et la lippe toute prête, et de l'eau salée aux cils quand je pense qu'il faut que je donne ma place à une vraie petite Boncœur ; mais, quand même, je suis contente, pour vous autres et pour elle... Moi, qui, l'année dernière, me faisais une joie d'aller rester avec Jacques et faire sa petite sœur !

La mère m'a dit : « Eh bien, ma pauvre enfant, ce sera pour une autre fois ! » En connaissez-vous, une autre fois, vous, M. Boncœur ? Est-ce que votre petite nouvelle, elle, a été pour une autre fois bien longtemps ? Moi, je vous assure que je n'aime pas beaucoup qu'il y ait des fois comme ça et qu'il faut attendre.

Mais je vous félicite, parce que j'avais commencé de vous aimer et que je ne suis pas capable d'arrêter cela. J'ai tant su des bonnes nouvelles sur votre compte... surtout sur madame Boncœur ! Ça ne vous fait rien quand je parle ma vérité comme je fais, M. Boncœur ?

Dire que j'ai passé si proche de vous avoir pour mon papa et ma maman et que je reste les bras vides, le cœur presque vide ! J'ai envie de vous adopter pour mes parrain et marraine. Ça me fera quand même des amours à aimer, en attendant la bonne fois.

Vous allez voir, madame ma marraine adoptive, comme c'est fin d'avoir une petite fille. C'est bien mieux qu'un garçon, dans la maison ; ne lisez pas ce petit bout tout haut, ça ferait de la peine à Jacques. Mais c'est tellement vrai qu'ici, on ne fournit pas à partir, les filles, tandis que, des garçons, il y en a de reste.

C'est drôle la vie, hein, parrain ? Je veux dire que c'est triste, hein, des fois ? Voyez-vous, pendant que le bonheur remplit votre maison, moi, c'est le malheur qui m'environne. Ça ne fait rien. C'est le bon Dieu qui mène. S'il ne veut pas que je sois une petite Bon-cœur, il a toujours bien voulu que je sois une petite catholique ; n'ayez crainte, il finira bien par me trouver des catholiques pour prendre soin de moi.

Je suis triste, mais je ne suis pas jalouse ; même que je pense que c'est mieux que vous gardiez votre petite fille plutôt que de venir la mettre ici, comme il y en a qui font, et puis m'emporter à sa place. Ça, je trouverais que ça n'a pas de bon sens. Moi, au fond, j'aime mieux les choses qui ont du bon sens même si elles me font pleurer. Vrai là, je suis en même temps triste et contente... quand même !

Votre petite fille manquée,

9 - I - 36

« Alphonsine »

Leur bénédiction

— M. le Curé, vous nous connaissez, ma femme et moi. Nous sommes bien unis.

Ma femme est éprise de charité.

Je ne suis pas riche, mais j'ai une bonne situation, une situation stable, et quelques économies.

Notre foyer est terne, monotone, parce qu'il y manque les ébats d'un ou deux enfants.

D'autre part, vous nous avez tiré les larmes, avec votre prône de ce matin, en commentant l'appel des religieuses de la Crèche.

Ma femme m'a dit : " Il faut aller chercher le couple des jumeaux. Demande la permission de M. le Curé. "

Et me voici.

* * *

Les Saint-Aubin habitaient, depuis cinq ans, une petite ville industrielle de l'Est.

Lui était l'homme de confiance d'une puissante entreprise ; affable dans ses relations, intègre dans les affaires, il avait conquis d'emblée, tout nouveau venu qu'il était, l'estime de la population ;

Elle, secourable à tous les miséreux, et d'une remarquable tenue, passait pour un modèle de vertus domestiques et paroissiales.

M. le Curé lui-même était sous le charme ; aussi fut-ce de sa plus belle main qu'il rédigea, à l'adresse de la supérieure de la Crèche, la lettre d'introduction que lui demandait son excellent paroissien.

" Ma révérende Mère, y disait-il, le porteur de cette lettre, M. Saint-Aubin et sa digne épouse comptent parmi mes meilleures ouailles. Ce sont d'excellents chrétiens, assidus aux exercices paroissiaux, dévoués à toutes nos œuvres et qui désirent vous venir en aide en adoptant, me disent-ils, du même coup, la paire de délaissés que vous mentionniez, hier, dans votre chronique. Jumeau et jumelle, prenez-en ma parole, auront là de parfaits parents adoptifs.

Avec tout mon respect,

X, curé."

Le prêtre avait à peine signé qu'il abonda en prophéties de bonheur :

— Un verre d'eau ne reste pas sans récompense... Vous verrez : toutes sortes de bénédictions inattendues vont arriver chez vous avec ces petits malheureux.

— Tant mieux, tant mieux ! Et grand merci, M. le Curé ! Bonsoir.

— Le brave homme ! les braves gens ! fit le pasteur en refermant la porte.

* * *

Les jumeaux, garçon et fille, étaient à la maison depuis quinze jours. Ravissants enfants ! Éveillés, rieurs, caressants, ils faisaient la joie foncière de leurs nouveaux parents.

D'un intérieur trop tranquille, monotone et morne, ils avaient, à eux seuls, fait une sorte de volière où les ébats, les chants et les prouesses prodiguaient la vie et faisaient grandir l'amour.

Visiteurs et visiteuses ne tarissaient point d'éloges sur les beaux sujets fournis par la Crèche.



Leur bénédiction

— Savoir d'être aussi bien servis, ma foi ! ça ne nous coûterait point d'aller en chercher...

Et M. le Curé :

— Je vous l'avais bien dit ; ces enfants, c'est votre bénédiction assurée.

La belle charité que vous avez faite, là !

* * *

Personne ne se serait douté de la bénédiction qui allait fondre sur ce foyer, M. le Curé moins que tout autre.

Un soir de retraite paroissiale, M. et madame Saint-Aubin demandaient leur curé au parloir :

— Ah ! bienvenue ! bienvenue ! chère madame et cher monsieur.

— C'est par affaire, M. le Curé.

— Vous ne voulez plus des *petits* ?

— Ah ! il s'agit de bien autre chose !

Nous faisons notre retraite, une belle retraite, bien prêchée. La grâce nous a touchés et nous venons, comme les Pères nous y ont exhortés, régler de vieux comptes.

— Allons, dites-moi cela, vite ! que je passe l'éponge.

— Vous allez être bien surpris.

— Non ; mon ministère me met à l'abri de toute surprise.

— Eh bien, voici : Le couple à qui vous avez donné, de confiance, une si bonne recommandation pour la Supérieure de la Crèche, n'est marié que devant le ministre protestant...

— Pauvres vous autres !...

— M. le Curé, c'était dans l'Ouest, il y a huit ans...

Et toute l'histoire défila. Ignorance religieuse, fréquentations protestantes, soucis d'avancement, légèreté, obnubilation, puis, promotion et transfert dans la vieille province, souci de bien faire, retour aux pratiques extérieures, assiduité aux prédications, prière, charité, lumière et victoire.

— Seul le respect humain nous a empêchés, jusqu'à présent, de dévoiler cette erreur de jeunesse. Maintenant que c'est fait, pourrez-vous régulariser notre situation ?

— Bien sûr ! bien sûr ! Ah ! que je suis heureux !

— Vous nous pardonnez de vous avoir abusé à ce point ?

— Mes chers amis, à tout péché miséricorde.

— Et vous allez nous marier valablement ?

— Dès que j'aurai la preuve de votre liberté respective.

— Ah ! merci. Merci, mon Dieu !

* * *

À ce moment, la cloche convoquait les fidèles au sermon du soir.

Le trio s'était levé.

Une autre inquiétude avait cependant surgi dans l'esprit de madame Saint-Aubin :

— Encore une question, cher M. le Curé :

Maintenant que vous savez toute notre histoire, notre honteuse histoire, serez-vous obligé de rétracter votre recommandation à la Crèche ?

— Moi ? Rétracter ma recommandation ? Mais jamais elle n'aura été si vraie ! C'est maintenant que vous en êtes dignes.

— Monsieur le Curé, vous êtes vraiment un bien bon pasteur. Vous comprenez mieux que personne.

— Écoutez, je ne savais pas sous quelle forme votre geste charitable attirerait la bénédiction du Ciel ; mais j'étais sûr qu'il ne resterait point sans une belle récompense.

La voilà, votre bénédiction !

25 - V - 33.

Une zélatrice

Un jour, vers 1932, dans un petit coin des Laurentides, un coin de villégiature, l'homme de garde d'un joli cottage, le voisin des gens de la ville, un travailleur, père de famille, intelligent, laborieux, mais fruste, brusque et colère, s'emportait, au grand scandale de ses employeurs, contre sa propre mère.

— La vieille maudite ! s'écriait-il, m'oblige à lui payer deux cents piastres par année. Je ne sais pas ce qui me retient de l'envoyer au diable !...

— Eugène, ne parlez donc pas comme cela de votre mère. C'est grave: un fils qui maudit sa mère !

— Pensez-vous qu'elle ne le mérite pas ? Je lui souhaite rien qu'une chose, c'est de crever au plus vite.

— Eugène, taisez-vous. Un pareil langage porte malheur. Je ne veux plus que vous parliez comme cela chez moi.

— C'est bon ! c'est bon ! Je vais me taire. Mais je n'en pense pas moins, vous savez, Madame. Quand on dit qu'elle va me coûter deux cents piastres par année, jusqu'à sa mort !

— Voyons ! Eugène. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Tandis que d'autres peines peuvent faire mourir.

— Ces propos se tenaient sur la véranda du cottage où madame X présidait, fin de septembre, à la pose des volets et à la fermeture de la maison d'été.

* * *

Par un beau jour de la saison suivante, Eugène, à six heures du matin, frappait chez les citadins, ses voisins. Il était hors de lui, violent et désespéré. Aussi, quel coup !

Le médecin appelé, en hâte, dans la nuit, pour l'aînée des filles en proie à de grandes souffrances, s'était trouvé devant un pur cas d'obstétrique.

Le père était passé d'un premier émoi, déjà sérieux, elle pensait mourir, à un second, beaucoup plus vif, elle était déshonorée ; mais le troisième était indicible ; n'y avait-il pas là-haut, dans la respectable vieille maison, un petit être accusateur, signe sensible et permanent de la profanation de cette chose sacrée qu'est le mariage ?

Le grand-père inopiné ne se possédait plus. Il blasphemait ! Il voulait faire maison nette. Il voulait lui-même disparaître. Il maudissait sa fille ; il maudissait plus fort encore l'innocente créature qui n'avait pourtant pas demandé à naître en de telles circonstances.

— Eugène, dit tout à coup la dame de la ville, je compatissais à votre malheur. Mais je vous trouve injuste envers votre fille. Y a-t-il beaucoup plus de neuf mois qu'ici même vous maudissiez votre mère et lui souhaitiez malemort ?

Une douche d'eau froide produit de telles réactions. L'homme se tut, frappé de cette remarque qu'il n'attendait pas et qui le prenait en plein défaut.

Au surplus, la sagesse de son interlocutrice forçait son respect non moins que son assentiment.

— C'est vrai ! vous faites bien de me faire penser au Grand Maître. Ça va me radoucir. Sans cela, j'aurais été capable de tuer...

Pure coïncidence, diront des sceptiques. Soit. Mettons que la divine Providence ne se mêle plus de fournir aux gens des occasions de se reconnaître, comme elle donnait aux rois du siècle de Bossuet de grandes et terribles leçons. Mais qui voudrait s'exposer, de gaieté de cœur, à des coïncidences aussi vraisemblablement dirigées par le Souverain Maître ?

* * *

La leçon fut acceptée, elle fut comprise ; elle profita au delà de toute espérance.

Car l'enfant qui embarrassait tant son grand-père, l'année suivante, c'est son grand-père qui venait nous le redemander avec la jeune mère qui avait passé un an à la Crèche.

Il faut dire que jamais leçon ne fut plus habilement, plus patiemment, plus constamment expliquée que par cette dame, cette voisine, qui avait voulu aussi devenir la marraine de toute la famille éprouvée.

Il y avait, à la maison, une grand'mère inconsolable de savoir qu'un pauvre petit enfant gisait, à Québec, dans un hospice, et ne connaîtrait jamais la douceur d'une vraie maman;

Il y avait aussi un grand-père, d'abord inexorable, mais qu'une retraite fermée rendit miséricordieux et calme;

Il y avait, enfin, à la Crèche, une jeune convertie, attachée au bébé dont elle prenait soin et qui en donnait d'intéressantes nouvelles;

Madame, tout l'hiver prit des nouvelles du petit enfant, vit la jeune mère, donna des nouvelles et des conseils aux grands-parents.



Attachée au bébé dont elle prenait soin

Ah ! l'excellente zélatrice de la réhabilitation ! Même les bonnes gens du petit village, tous au courant et tous scandalisés, les bonnes gens qui faisaient un détour pour ne point passer devant la fatidique maison du déshonneur, par les soins de la marraine de Québec, finirent par comprendre et se répéter les uns aux autres, trois aphorismes pleins d'à propos :

1° À tout péché miséricorde;

2° Si je répare une faute, je me grandis;

3° On se servira envers moi de la même mesure dont je me serai servi envers les autres.

Nous passions, l'autre jour, vis-à-vis la maison d'école. C'était le quart d'heure de récréation. Eh bien ! savez-vous qui était traité avec la meilleure camaraderie ? Oui, vous avez deviné : c'était, après huit ou dix ans, réadapté, aimé, aidé, guidé, l'enfant même qui était apparu si fâcheusement, un matin de printemps, message de la divine Providence à quel'un qui, dans son cœur et par ses paroles, violait avec colère le quatrième commandement.

20 - VIII - 41



Trop tard

— Bonne fête, Mélanie ! Avez-vous pleuré ?

— Oui, j'ai pleuré, mon Père.

— Qu'y a-t-il ? De mauvaises nouvelles ? De la maladie chez vous ? Un deuil ?

— Non, Dieu merci ! mon Père ; mais, tenez, lisez cette lettre et voyez si cela ne tire pas les larmes.

Mélanie est une digne fille, bonne d'enfants à la Crèche depuis bientôt vingt ans.

Elle fait partie de notre fameuse *Légion étrangère* où se confondent, dans un beau dévouement de tous les jours, d'honnêtes filles et d'anciennes pécheresses, des orphelines, de jeunes mères, de pauvres victimes, toutes désireuses de sécurité morale, de fidélité au devoir, de progrès dans la vertu, toutes désireuses de persévérance et de sanctification.

Mélanie, déjà ancienne, a vu passer dans nos services d'enfants bien des filles *auxiliaires*.

Mélanie, fille de confiance, a dû relever parfois des courages de *passagères* mal aguerries et lasses du combat. C'est ce qui lui a valu, entre autres, l'épître qui, aujourd'hui, la fait pleurer.

Elle me la tend et je lis.

Avec sa permission, je lis tout haut :

Ma chère Mélanie. — C'est votre fête et je vous la souhaite bien heureuse. Vous savez, j'ai toujours hâte à cet anniversaire d'hiver comme à mon annuel voyage d'été. Pour de vieilles amies, nous n'abusons pas : une lettre et une couple d'heures de parloir par année...

Mais nous savons qu'il faut être discrètes, si nous voulons garder intact notre grave secret.

Mélanie, je suis contente de vous dire que l'année reste bonne pour nous. Mon mari travaille toujours, nous sommes en bonne santé, nous nous aimons sincèrement. Nos deux familles sont parfaites à notre égard. Bref, on ne peut demander mieux, dans les circonstances.

Pour vous, j'imagine que vous avez toujours votre santé robuste, votre belle humeur et votre beau courage. Quelle place vous vous préparez pour le ciel !... autrement plus belle que la mienne en tout cas !

Je m'efforce cependant de remplir saintement mon simple devoir d'état, me disant que ne ne suis pas digne de plus nombreuses responsabilités.

Le gros événement des derniers mois, c'est que j'ai un bébé maintenant — oh ! pas celui que j'ai toujours désiré ! — le petit garçon de ma sœur ; il a un an ; nous sommes allés le chercher pour soulager la maman qui est veuve, qui est malade et qui n'est pas riche du tout.

L'enfant devait passer quelques semaines ; mais nous l'aimons tellement que nous trouvons mille raisons, à chaque visite, pour prolonger son séjour.

Si vous le voyiez ; il est blond avec de beaux yeux bruns, de grosses joues rouges ; c'est l'annonce même de la santé et de la joie de vivre.

Il marche et commence à parler ; il m'appelle *tante* et mon mari *papa*. Nous l'aimons à la folie. Je vous envoie son portrait ; vous aimerez sûrement sa frimousse et vous comprendrez que la présence de cet enfant à notre foyer nous donne un bonheur difficile à décrire.

Mais vous comprendriez sans que je vous le dise, chère amie, que ce bel enfant ne remplace pas, dans mon cœur, ma petite Cassilde.

Le bonheur qui m'en vient ne va pas sans souffrance. Je ne me plains pas. Au contraire, je savoure plus encore ma souffrance que le bonheur qui me l'apporte...

Un cœur de mère est ainsi fait.

Une fois blessé, la cicatrice ne vient pas.

Le mien saigne toujours.

Chaque soir, pour l'endormir, je berce, dans l'obscurité de notre chambre, notre petit Jean-Marie. Je ferme les yeux, je chantonne ; et je m'imagine que c'est mon enfant qui repose en mes bras, telle que je l'ai connue et caressée. Et je pleure et je sanglote, douloureuse, le cœur brisé...

Mon Dieu ! que je souffre ! Et que j'expie donc chèrement l'erreur de ma jeunesse !

* * *

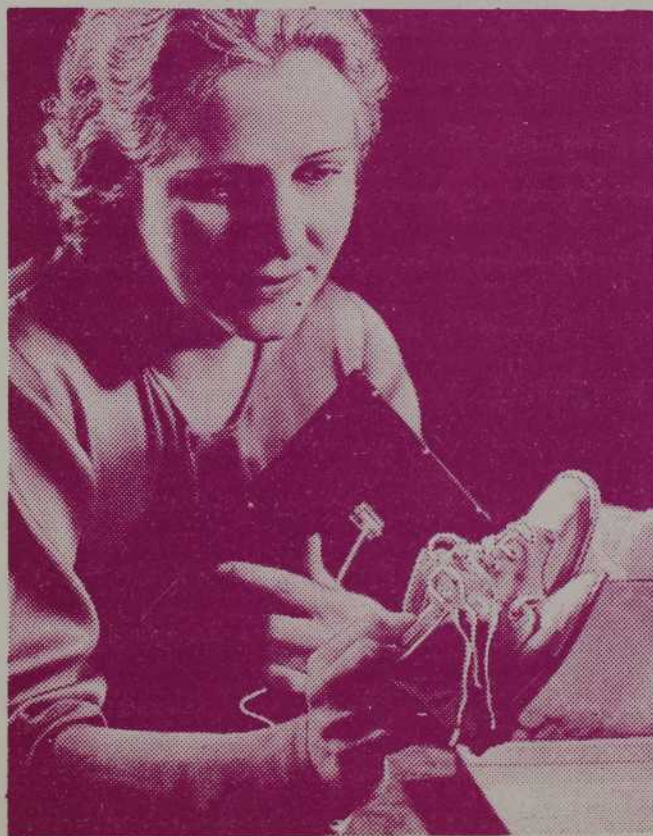
Hier, Mélanie, c'était sa fête ; elle a eu quatre ans ; toute la journée, le cœur me battait bien fort et je me mordais les lèvres pour ne point pleurer devant les gens.

Toute la journée, je l'ai passée en esprit au pied de la croix, nouvelle Madeleine, pénitente et résignée. Ah ! quel martyre d'être séparée de son enfant... et pour la vie !

Chère amie, si vous avez de ses nouvelles — vous l'avez peut-être entrevue ; les parents adoptifs en sont peut-être fiers ; ils vont peut-être la montrer aux religieuses ; ils envoient peut-être des photographies. Je ne sais pas, moi.

Procurez-moi, s'il vous plaît, quelques renseignements, quelques reliques... une mèche de ses cheveux... quelque chose d'elle.

Mettez-vous à ma place ; aidez-moi dans mon isolement !



Procurez-moi quelque chose d'elle...

Ayez pitié d'une pauvre mère malheureuse à jamais.

Mais je m'arrête, ma plainte a assez duré. Veuillez excuser ma faiblesse et cette nouvelle confiance qui ressemble tant à celles d'autrefois.

Présentez mes respects à la Mère Supérieure, à la Mère Directrice, aux religieuses et aux compagnes qui m'ont connue. Recommandez-moi à leurs excellentes prières. Pour vous, ma bien chère amie, souvenez-vous de ma grande misère et de ma fidèle affection..

Madame X.

* * *

— N'est-ce pas, mon Père, que c'est triste ?

— Oui, et il faut prier pour la consolation de ce bon cœur.

— Mais, dites-nous, Mélanie, comment lui advint cette privation de son enfant ?

— Ah ! c'est tragique et bien simple. Le père de l'enfant se convertit deux années plus tard que la mère — une vraie conversion, par exemple — et il se mit en frais de réparer ses méfaits.

Il retraça son ancienne compagne, lui démontra la droiture et l'honnêteté de ses intentions, et l'épousa.

Toutefois, quand il s'agit de réclamer à la Crèche, l'enfant légitimée par le mariage de ses parents, on découvrit que, fort attrayante, aimable toute jeune, Cassilde avait été confiée à un excellent couple et adoptée légalement après six mois de séjour dans sa famille adoptive. Pressentis sur la possibilité de remettre leur pupille à sa mère, les parents adoptifs n'en voulurent point entendre parler.

Ils l'aimaient comme la chair de leur chair et feraient valoir leurs droits jusque devant les tribunaux.

Voilà comment, atterré devant l'irréparable conséquence, le jeune époux dut reconnaître qu'il avait commencé la série de ses réparations beaucoup trop tard.

20 - III - 33.

Le vin bavard

En avaient-ils pris des précautions pour cacher à tous le grand malheur qui allait fondre sur un foyer jusque là sans tache ! Le médecin s'était enquis, le curé était venu, la mère, à son tour, avait voulu vérifier les renseignements qu'on lui avait rapportés. Et c'avait été réglé que nous coopérerions en tout pour fournir à la jeune fille inconsidérée d'une famille fort considérée le plus vraisemblable des alibis.

Précautions au dehors, précautions au dedans, précautions auparavant, précautions durant le séjour, précautions, minutieuses précautions, au sortir du secourable refuge. Tout, dans le détail, était prévu.

Une fois rendue à la Miséricorde, elle cacherait, même à toute compagne de malheur, non seulement son identité, mais encore son visage et sa personne. Elle s'isolait totalement, dans une chambre écartée, vue seulement d'une religieuse, d'une infirmière et du médecin traitant.

Nul ne la verrait arriver, nul ne la verrait repartir.

Coûte que coûte, on sauverait son honneur, son avenir ; coûte que coûte, le malheur serait atténué dans ses graves et multiples conséquences ; oui, coûte que coûte, fallût-il la séquestration d'un long semestre.

* * *

Ah ! sans doute sacrifiait-on, sans y beaucoup réfléchir, la frêle victime qui allait voir le jour dans des circonstances si particulières et si embarrassantes... Mais, le pauvre petit, lui, on ne le connaissait point encore. Et pour tous les embarrassés que sa présence pourrait stigmatiser, il prenait d'avance figure d'im-



Chut !

portun, d'intrus, de fâcheux. Non ! pour lui, ni considération, ni pitié ! Tant pis s'il ne devait jamais connaître ni son père ni sa mère, ni leur visage ni leur cœur ni leur nom ! Tant pis ! L'honneur primait tout. Trois autres filles à la maison ne risqueraient-elles point de ne jamais trouver preneur à cause des prévarications de leur aînée ? Un frère ne se montrait-il pas particulièrement dur au conseil de famille ? Décidément il faudrait laisser « ça » à la Crèche et n'en plus jamais entendre parler. On dépenserait n'importe quoi, mais il faudrait passer l'éponge à tout jamais sur ce néfaste souvenir.

Et, d'avance, le petit payait du malheur de sa naissance un bonheur qu'on voulait malgré tout restaurer.

* * *

Il faut avouer qu'on était particulièrement intelligent et que le plan, longuement et savamment élaboré, devait réussir au delà de toute espérance.

Mademoiselle partit, mademoiselle revint ; et il n'y eut âme qui vive à soupçonner le drame où elle avait le rôle principal.

Les religieuses furent félicitées pour leur doigté, leur discrétion et on leur voua une reconnaissance illimitée. Jamais on n'aurait cru à tant de savoir-faire uni à tant de chrétienne et compréhensive bonté. Enfin, on comprenait la vérité de la parabole du Bon-Pasteur. Enfin, on était convaincu de l'utilité d'une œuvre encore trop discutée, encore trop peu secourue...

Bref, tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes...

...lorsque, au jour de l'an, faisant des visites, et ayant accepté trop de petits verres, l'autre, le partenaire, le distingué jeune homme qui avait séduit la distinguée jeune fille, l'autre acteur du drame, entra en scène.

Eméché, il eut le vin expansif ; et, en nombreuse compagnie, à la vue d'une jolie famille où on vantait les charmes du dernier-né :

— Moi aussi, dit-il, j'en ai une belle petite fille.

— Vous...

— Oui, moi !

— Mais, où donc est-elle ?

— À la Crèche !

— Allons donc ! vous plaisantez !

— Non ! non ! demandez à une telle. C'est elle qui l'a laissée là. Une belle petite fille, vous savez !

* * *

Il n'y avait que cela qu'on n'avait point prévu : le vin bavard !

Vous pensez qu'il y eut du susurrement dans Lanterneau.

Tout le monde, dans le grand village, connut quelque chose de l'incident, et, sur ce quelque chose, broda quelque légende plus ou moins sensationnelle. Il n'y eut guère que la famille si précautionneuse à n'en point entendre parler. Personne n'aurait osé.

* * *

À quelque chose, toutefois, malheur est bon.

Cette indiscretion révéla au frère du coupable le poignant abandon d'une innocente créature.

Et trois jours après, sa femme et lui venaient réclamer leur nièce comme fille adoptive.

Consolant épilogue d'un drame qui, quatre-vingt-dix fois sur cent, se termine par un abandon sans retour.

1 - IX - 36

Mariage-réhabilitation

Les grandes actions sont souvent le fait des petites gens. On le constate en bien des domaines ; on le touche du doigt presque tous les jours à la Crèche, soit au domaine de la pénitence, soit à celui des adoptions.

Hier, il s'agissait de réparation.

Un garçon, modeste travailleur, vient offrir d'épouser celle qu'il a déshonorée et de reprendre l'enfant qu'il avait d'abord cru devoir abandonner.

Résultat d'un bon carême, résultat d'une bonne retraite. Il a médité sur la double conséquence, éternelle et temporelle, du péché. Il a prié. Il a consulté. Il a décidé de prendre toutes ses responsabilités. Il a décidé de faire rentrer dans l'ordre toute une situation anormale.

— Autrement, dit-il, j'ai l'impression que, du reste de mes jours, je n'aurais plus de paix. Après tout, j'ai bel et bien gâché l'avenir de ma compagne. J'ai ruiné d'avance celui de notre enfant. Et je comprends trop, maintenant, pour tourner le dos à mon devoir. Voulez-vous, M. l'abbé, demander sa main, et offrir la mienne ?

— Très bien ! je vais pressentir et, au besoin, intercéder pour vous. Vous me paraissez avoir un bon fond... un bon père et une bonne mère...

— Ah ! pour cela, vous l'avez dit.

* * *

— Ma fille, celui que vous avez déjà appelé votre ami revient à la surface. Il est prêt à réparer votre commune erreur dans la mesure de ses forces. Il offre de vous marier. Que vous en semble ?

La convalescente ferme les yeux comme pour mieux réfléchir ; puis, après une pause, assez longue :

— Mon Père, il faut que je commence par pardonner. Car, moi aussi, j'ai été abandonnée. Il n'y avait pas que mon enfant... Mais puisque le bon Dieu permet ce retour, il me semble que c'est pour le bien des trois. J'ai tant prié que ça me paraît une réponse. Quant à lui, il appartient à une bonne famille, et ça ne se peut pas, s'il est lui-même converti, que nous fassions un mauvais ménage... Je dis oui, mon Père.

— Mais que diront vos parents ?

— Je suis en âge. Ils sont loin ; et puis... je ne les aurai pas toujours, tandis que, toujours, je me reprocherais l'abandon de notre enfant. Si je dois avoir de la peine, j'aime mieux que cela vienne de chez nous que de la Crèche.

* * *

Les négociations ne se sont point éternisées. Tout a été pour le mieux.

Du jour où le retraitant a décidé d'assumer les graves responsabilités d'un mariage chrétien, il a vu sa situation s'améliorer de cent pour cent.

Du jour où il a revu, transfigurée, d'âme et de visage, la malheureuse qu'il avait abandonnée à son triste sort, il a connu l'amour de bonne qualité et fait vœu de dévouement.

Du jour où, tremblant d'émotion et des larmes plein la vue, il a tenu dans ses bras l'innocente victime de deux amours égoïstes et coupables, il a juré d'être, en dépit de tout et par la grâce de Dieu, un époux et un père sans reproche.

— Je n'aurais jamais cru, dit-il, qu'après une conduite si honteuse, je pourrais encore marcher le front haut et me sentir si heureux.

— Mon ami, c'est là, dans toute sa splendeur, la réhabilitation de Jésus-Christ. Tout est effacé ; et la reconnaissance des pardonnés ajoute encore à leur bonheur... Mais il va rester à vaincre un grand obstacle : vos parents, vos connaissances, vos ennemis, si vous en avez...

— Monsieur le Curé, il doit y avoir moyen de faire comme Notre-Seigneur dans sa passion, se taire.

— Ah ! si vous avez le courage de tout endurer par amour pour lui, c'est bien sûr que vous n'en retirerez que de plus grandes bénédictions.

* * *

Hier donc, un peu mystérieusement, dans la crypte d'une grande église, à une heure tardive, sans éclat, sans appareil, sans publication, avec toutes les dispenses requises, le rite s'est accompli du sacrement de mariage entre un garçon et une fille qui, d'abord, s'y étaient fort mal préparés, mais, dans la suite, se sont ressaisis et ont voulu compenser le retard et les défaillances. Un vrai bon mariage plein des promesses faites par la sainte Église aux époux craignant Dieu.

De l'église, le cortège s'en est venu au parloir de l'Hôpital de la Miséricorde, prendre livraison du cadeau de nocces. Vous devinez ? Un poupon d'un mois avec son trousseau, avec son biberon, avec, par écrit, son régime, avec un Évangile pour le père et un crucifix pour la maman.

Décidément, les petites gens, quand Dieu leur parle au cœur et qu'ils écoutent, les petites gens peuvent accomplir de grandes choses.

4 - IV - 35.

Recouvrement

C'était à Montréal, il y a trois ans, un dimanche soir. On sortait de vêpres.

Un jeune couple, d'allure sympathique et particulièrement distinguée, se dégagea tout de suite de l'encombrement du parvis.

L'un et l'autre gardaient silence, comme à la veille d'une explication, l'un réfléchissant à ce qu'il allait dire, l'autre appréhendant l'entretien tout prochain.

* * *

Dès qu'on se fut isolés, la conversation s'engagea :

— Ma petite femme, j'ai une chose à te demander... Je ne voudrais pas être indiscret...

— Mais demande, cher ami, demande !

— Es-tu malheureuse avec moi ?

— Malheureuse ? Y penses-tu ? Toi, si bon, si prévenant, si dévoué, si affectueux ! Malheureuse ? Allons, qu'est-ce qui te passe par la tête ? et pourquoi cette question, en bonne vérité ?

— Vais-je te le dire, maintenant que tu parais si déterminée à ne rien laisser voir ?

— Parle, parle ! Tu ne mérites pas de pareilles inquiétudes.

— Écoute, chérie. Tout à l'heure, dans l'église, secrètement, tu pleurais. Depuis notre mariage, chaque fois que nous sommes entrés dans une église, tu y as furtivement essuyé des larmes ; je suis à la fois touché et mortellement inquiet de ta station obligée à la statue de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Jusqu'ici, je n'ai jamais rien voulu faire voir. Mais ma discrétion s'efface aujourd'hui devant mon tourment moral. Que de fois je me suis aperçu, en arrivant à la maison, que tu avais pleuré !

— Mais tu sais bien que, nous autres, les femmes, nous nous faisons de la peine avec des riens.

— Alors, c'est bien mal, puisqu'il s'agit de vétilles, de me faire si soigneusement tant de cachettes.

— Pardonne-moi ; c'est ta faute aussi. Si tu m'avais plus tôt questionnée...

— Allons, mon amie, confie-moi tes scrupules.

— Des scrupules ! Si tu savais !

— Ne me fais pas peur, au moins.



Le cadeau de nocces.

— Tu veux savoir la cause de mes larmes ? Sois tranquille. Tu n'y es pour rien. Mais, si tu en verses à ton tour, ce sera ma faute, ma très grande faute. Crois-moi, il faut que je sois bien sûre de ton immense amour, pour te faire ma confiance.

— Chérie, je t'ai épousée pour être ton appui, ton protecteur, ton consolateur. Ma seule peine, c'est de constater que tu ne m'as pas demandé plus tôt de sécher tes pleurs.

— Eh bien, voici :

Mon Dieu, aidez-moi ! aidez-nous !

Il y a quatre ans, en pleine folie de jeunesse, j'ai eu l'épreuve qui assagit toute personne bien née. J'étais légère, mondaine, imprudente, sensuelle. Le bon Dieu imposa à mon cou trop raide le joug du déshonneur... Mais j'ai peur de ton mépris.

— Chère, j'ai pitié de toi. Je t'aime telle que je t'ai connue, telle que tu es, je t'assure. N'aie point peur.

— La grâce m'attendait à l'Hôpital de la Miséricorde. J'y fus traitée, moralement, mieux encore que physiquement. J'en sortis transformée, telle que tu m'as connue, comme tu dis, sérieuse et triste...

— Mais pourquoi triste, maintenant ?

— Tu le demandes ? Ah ! c'est vrai, tu ne sais pas ce qui peut se passer au cœur d'une mère privée de son enfant.

— Ma chérie, je te demande pardon d'avoir si lentement découvert et compris la grave cause de ton chagrin. Où est-il cet enfant ?

— Pour protéger l'honneur des miens, pour empêcher ma pauvre maman, qui était malade, de mourir de chagrin, comme j'avais caché ma honte, ainsi j'abandonnai le pauvre petit être... Mais depuis, sa pensée, ses vagissements, ses appels me poursuivent sans cesse, et le jour et la nuit, au travail, dans ma prière et jusque dans mes rêves.

— Pauvre martyre ! Mais demain, mais, ce soir, nous irons chercher ton enfant ; moi aussi je souffre pour lui, je souffre avec toi.

N'est-ce point cette charité, la réparation de cet abandon, que le bon Dieu attend pour nous accorder des enfants ?

* * *

Le lendemain, à la Crèche, un monsieur et une dame demandent à voir Mère Supérieure.

C'est le monsieur qui parle. La dame, elle, ne fait que pleurer.

— Ma mère, je suis M. Untel. Ma femme, que j'aime de tout mon cœur, m'apprend qu'elle a ici, de bien avant notre mariage, un enfant, une petite fille, Yolande. Je veux la rendre à son affection. Est-elle encore ici ?

— C'est un gros risque de l'avoir abandonnée si longtemps. Elle peut être décédée ; elle peut avoir été placée. Mais auparavant, avez-vous bien pesé votre démarche ? Avez-vous pensé au qu'en dira-t-on ? Vous rendez-vous compte que vous n'êtes pas tenu à cette adoption, et qu'une si belle action pourra être bien diversement appréciée ?

— Ma mère, c'est tout pesé. Je trouve que j'accomplis un devoir et une charité. Je suis sûr de la bénédiction du bon Dieu.

— Très bien, monsieur ; je cours au dossier. Mais comment identifier la petite ?

— Elle est née le 8 février 19..

— Et sa mère pécheresse portait à l'Hôpital le numéro cent soixante-treize, ajouta humblement la jeune épouse.

Mère, hâtez-vous, s'il vous plaît. J'endure le martyre. J'ai peur qu'elle soit morte ; j'ai peur qu'elle soit placée. Est-ce un pressentiment ?...

— Confiance, ma fille. Attendez-moi et priez. Ce ne sera pas long.

* * *

La Mère Supérieure n'a fait qu'une course du parloir aux archives, et du dossier de Yolande au solarium où, toute rougeade et joyeuse, la petite délaissée sourit encore à l'avenir et attend l'embrassement d'une mère.

Personne ne décrira jamais la scène pathétique du recouvrement, du cri maternel, de la surprise et de l'effroi de l'enfant, de l'émotion des témoins...



La scène pathétique du recouvrement

* * *

— Cent soixante-treize, on vous l'avait prédit que, si vous restiez bonne, le bon Dieu vous donnerait quelque bonheur inattendu.

1 - III - 33.

La jeune veuve

Au Service des Adoptions :

— Vous me reconnaissez, M. l'abbé ?

— Vaguement, pour dire vrai.

— Vous ne vous rappelez pas ? "Deux cent treize". Il y a deux ans, celle qui, pauvre, vous demandait de lui garder son petit garçon... et dont vous avez eu pitié.

— J'y suis maintenant ; oui, je vous retrouve. Vous aviez des accents si sincères que nous vous avons

fait cette charité exceptionnelle. Et pour vous montrer que je vous remets tout à fait, je vous dirai que la sœur économe m'a signalé vos envois d'argent de ces derniers mois...

— Oui, le bon Dieu m'a aimée, malgré tout.

— C'est que la vraie conversion efface tout.

— Aux yeux du bon Dieu...

— Ah ! le monde a la mémoire malveillante. Il est cruel, c'est entendu. Mais le bon Dieu...

— C'est sûr qu'il m'a aimée grandement. Voyez, j'étais sans le sou, sans position, sans influence, avec une mère veuve, malheureuse et malade. Nous étions deux, ou plutôt trois dans la véritable misère.

— Oui, trois dans trois misères.

— C'est vrai. Maman dans la misère du chagrin, moi dans celle du déshonneur et le petit dans celle de l'abandon.

— Mais tout s'est arrangé, n'est-ce pas ?

— Oui, M. l'abbé. Vous savez que je suis couturière. Eh bien ! je n'ai point manqué d'ouvrage une journée, depuis mon départ. Je donne satisfaction et, d'une cliente à l'autre, ma bonne réputation me précède. C'a été la consolation de maman. Elle croit à ma réhabilitation parce qu'elle en est témoin. Elle me voit aller à la messe et communier chaque matin. Nous récitons ensemble, chaque soir, le petit office de l'Immaculée et le chapelet. Je ne sors jamais qu'en sa compagnie...

— Heureuse faute alors qui vous vaut à toutes deux tant de bonheur !

— Ne parlons pas de bonheur, M. l'abbé. Car nous ne l'avons pas encore.

— Je devine. Je sais. Vous voudriez votre petit.

— Oui. Et nous sommes toutes les deux d'accord sur ce point. La première fois que je me suis ouverte à maman du besoin de mon cœur de mère elle m'a dit : "Je ne me ferai jamais à l'idée qu'un enfant de même sang que nous traîne dans un hospice." Cette parole m'a donné le courage de n'importe quel sacrifice. Vous savez, tout le monde a du cœur dans notre famille.

— Mais le monde ? le qu'en dira-t-on ? le déshonneur perpétué ? Lui avez-vous représenté ?...

— Le cœur de maman est plus fort que tout cela. Nous avons seulement changé le lieu de notre habitation et laissé tomber des relations qui eussent favorisé les cancans. Dans la ville et parmi la clientèle, je me suis toujours donnée comme veuve. Je ne porte que du noir. Je parle de mon bébé. On lui est sympathique. On me plaint. On me souhaite de pouvoir le reprendre.

— Votre histoire est de plus en plus belle, ma fille.

— Et maintenant, M. l'abbé, je viens vous demander de nous remettre mon petit. Nous viendrons le chercher cette après-midi. Il est temps qu'il soit choyé par les siens et grandisse dans l'atmosphère à laquelle il a droit, après tout.

— Comment voulez-vous que je vous désapprouve, que je vous refuse ?... Mais...

— Mais quoi ?...

— Mais êtes-vous sûre de pouvoir subvenir aux besoins de trois personnes ?

— Pourquoi douterais-je de la Providence ? J'ai de l'ouvrage au point d'en refuser.

— Et si l'ouvrage venait à manquer ?

— Au besoin, je quêterai. Mais je ferai honneur à mes obligations.

— Vous renoncez au mariage ?

— Il y a longtemps que c'est fait. Ma vocation est toute trouvée. Je me consacre à mon enfant.

— Savez-vous que c'est beau, que c'est grand, que c'est héroïque ce que vous entreprenez là ?

— M. l'abbé, au couvent, on m'a toujours dit que faire son devoir, ce n'est pas être héroïque...

— Heureux alors le couvent qui prépare de si belles conversions ! À cette après-midi, ... madame.



La jeune veuve

Hélas ! pourquoi ne s'en est-il trouvé qu'une avec un si grand cœur ?

700 autres petits abandonnés voudraient une héroïne pour mère.

10 - IX - 33.

... de la faiblesse

Une mère adoptive est tombée gravement malade. Le médecin diagnostique un cas avancé de tuberculose et prescrit le séjour à l'hôpital.

— Entre nous, glisse-t-il, elle n'en reviendra point.

Et il nous ramène, comme à sa vraie maison, Monique, une brave petite fille de douze ou treize ans.

— Il n'y aurait personne pour veiller sur cette existence. Le reste de la famille, sauf le père qui est en proie à un amer chagrin, nourrit à son égard les plus tenaces préjugés. La reprendriez-vous, ma sœur ?

— Sûrement, docteur, que le Bon-Pasteur ne laissera point à l'abandon cette enfant dont la Providence lui avait déjà autrefois confié la garde. Venez, Monique, nous allons nous occuper de vous durant la maladie de votre maman. Plus tard... vous irez la rejoindre, vous irez vivre avec elle. Dites bonjour et merci au bon docteur...

Monique a de l'élégance ; elle a de la grâce ; elle a même une simplicité qui charme. On a développé — est-ce sa mère adoptive, est-ce l'institutrice, est-ce M. le Curé ? — on a développé, chez Monique à peine adolescente, un remarquable esprit surnaturel. Les bonnes de la Crèche en sont frappées ; elles en retirent même une profitable édification.

Monique est blonde avec de beaux yeux noirs.

Elle est dévouée, prévenante, modeste, s'applique à bien parler, à bien chanter, à bien ravauder, déjà.

Elle est plus mûre que son âge et ne s'en doute aucunement.

C'est ce qui fait qu'on lui parle comme à une fille sérieuse et qu'on l'aime comme une simple enfant.

Mais septembre approche, et les études de Monique vont reprendre. Le séjour à la Crèche est purement passager. Elle y est singulière, seule d'âge scolaire. Et comme ce serait dommage d'entraver l'élan de son âme ! Elle veut s'instruire, déclare-t-elle, pour "faire une religieuse... en tout cas une sainte". Comme



Monique

ambition raisonnée, ce n'est pas si mal : Apprendre pour se sanctifier.

Nous la conduisons donc naguère au pensionnat. Le trajet comportait pèlerinage à un sanctuaire de la bonne sainte Anne. Et nous l'engageâmes à mettre, par une fervente invocation, son année d'études sous la protection de la mère si vénérée de Marie.

En sortant du sanctuaire :

— Pourquoi donc qu'on est toujours *déchétée*, nous autres, les enfants de la Crèche ?

— « Déchetée », Monique, quand nous nous occupons de vous avec tant d'affection ?

— Ah, pas vous, mon Père... Pas les religieuses... ni papa... ni maman. Mais...

— Mais qui ?

— Tous les autres. Où je restais, personne ne m'aimait, à part mes parents.

— Allons, allons ! quelle exagération !

— Certain, mon Père ! Tenez, j'ai entendu une dame dire à maman qu'elle n'aurait jamais dû me prendre, parce que je suis *l'enfant du crime*.

— Du crime ? Qu'est-ce qu'un crime, Monique ?

— Je ne sais pas, mais je sais que c'est très laid.

— Oui, un crime, ce serait comme de... tuer. Qui pourrait dire que vos vrais parents ont tué ?

— Mais pourquoi alors, disait-elle cela, la dame ?

— Écoutez, Monique, écoutez bien. Cette bonne femme ne comprend pas la misère. Vous, il faut que vous la compreniez. Enfant du crime ? non ! Si vous aviez des vices, si vous faisiez sans cesse de graves péchés, on pourrait peut-être penser que vos parents étaient des criminels. Mais vous avez bon cœur, vous avez bon caractère ; vous êtes obéissante, vous êtes franche, vous êtes studieuse... Vous aviez sûrement une bonne mère, mon enfant.

— Alors comment diriez-vous ça, vous, mon Père ?

— L'enfant de la faiblesse, Monique. Vos parents ont manqué de volonté. Ils ont manqué d'obéissance. Ils n'étaient pas prêts à se marier et ils ont vécu en-

semble comme s'ils étaient mariés. Le bon Dieu a fait semblant de croire qu'ils étaient mariés et a fait comme pour tout le monde ; il leur a envoyé un petit enfant...

— Moi ?

— Oui, vous, l'enfant de la faiblesse. Alors, vos parents se sont aperçus de leur erreur et de l'impossibilité où ils étaient de prendre soin de leur petite fille. Ils l'ont déposée, naissante, à la Crèche. Et c'est ainsi que les religieuses du Bon-Pasteur, devenues vos mères, se sont chargées de votre avenir.

Monique pleure et abandonne son front sur le bras du prêtre :

— Comme ça, mes vrais parents, quand même qu'ils vivent, je ne les connaîtrai jamais ?

— Ah ! pauvre enfant ! j'ai bien peur qu'il faille en faire le sacrifice pour ici-bas. Vous voulez devenir une sainte. Eh bien ! une sainte, quand le bon Dieu la met devant un sacrifice, elle le fait tout de suite, généreusement, vaillamment, saintement...

Silence... silence émouvant.

Monique a les yeux fermés et les joues couvertes de larmes ; elle ploie sous quelque invisible croix :

— Je le fais, mon Père, mon sacrifice, dit-elle enfin, pour tous mes parents.

* * *

L'enfant de la faiblesse est vraiment forte dans sa trop durable épreuve.

Bravo, Monique !

28 - X - 34

Indiscrétions

Il se commet, à l'égard des enfants adoptifs provenant de la Crèche, une grande cruauté : c'est celle de leur révéler indûment, de leur reprocher, ou de leur jeter comme une injure l'illégitimité de leur naissance.

Toute personne qui a du cœur, de la charité, toute personne qui a la compréhension, le sens de la vie, voit, d'un simple coup d'oeil, et l'opprobre qui s'attache à ces malheureux enfants, et la discrétion qui s'impose sur un si triste sort.

Mais que faut-il trop souvent déplorer ? Par exemple : Les enfants du voisinage ont quelque dispute avec le pupille ; l'affaire s'envenime et soudain, écho spontané des conversations de famille, l'injure jaillit... Ou bien : Le pupille fait quelque action répréhensible, il taquine plus que de raison ; il incite à la désobéissance ; ou encore il brise, par accident, un carreau : en faut-il davantage ? C'est un bâtard, un petit maudit bâtard. Qu'il ne remette plus les pieds ici ! On va le faire reconduire d'où il vient. Quelque fois, l'enfant parle de son papa, de sa maman ; il invoque leur témoignage, leur goût, leur opinion. Et quelqu'un de malveillant trouve moyen de lui dire : « Tes parents ?... Ton père, M. un tel ? ta mère, Madame X ? Mais non ! Des parents, tu n'en as pas, toi. Tu viens de la Crèche ! » D'autres fois, enfin, les parents, tout fiers, présentent l'objet de leur protection : — « C'est notre petit garçon, Monsieur..., notre grande fille, Madame. » — « C'est-à-dire vos élèves. Vous n'aviez pas d'enfants à vous, si je me souviens bien. Ceux-ci viennent de la Crèche. Ah ! ils sont bien chanceux de vous avoir ! »

Et coëtera...

Des enfants qui ne comprennent pas la portée de leurs discours, des grandes personnes mal disposées,

d'autres sans circonspection, sont la cause d'incommensurables peines, sinon immédiatement pour l'enfant adoptif, assurément toujours pour ceux qui l'aiment comme leur véritable progéniture.

Or, c'est pourtant un devoir élémentaire de psychologie, pour tout chrétien, que de souvent s'imaginer dans la peau du prochain et de s'appliquer, alors, à ne point faire à autrui ce qu'à sa place il n'aimerait pas qu'on lui fit.

La recommandation est aussi ancienne que l'Evangile.

Même quand il s'agit de défauts dont le prochain peut être tenu responsable, il faut une raison suffisante pour s'ériger en juge sévère. Mais l'orgueil, le dépit, la colère, et, pour tout dire, la méchanceté peuvent être des prétextes; ils ne sont pas des raisons de morigéner. « Hypocrite, s'écrie alors Notre-Seigneur (Matth., VII, 5), ôte d'abord la poutre de ton oeil, et ensuite tu verras comment ôter le fétu de l'oeil de ton frère. »

À plus forte raison donc, faudrait-il être charitable et retenu quand il s'agit de reprocher à quelqu'un, non plus ses propres défauts, mais les fautes de ses parents. Quelle part ce prochain y a-t-il eue? En quoi fut-il complice? Et qu'y peut-il vraiment, aujourd'hui, après votre remontrance?

Aussi bien, s'il faut tenir compte du grave avertissement de Celui qui nous jugera tous (Matth., VII, 2): « On se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis. Vous serez jugés selon que vous aurez jugé », et s'il faut avoir à coeur de se ménager miséricorde et pardon pour l'ultime comparution au tribunal du souverain Juge, qui donc voudrait, ces salutaires pensées à l'esprit, reprocher à un gamin d'être né de parents naturels? Qui voudrait braver le talion du Tout-Puissant?

Non, soyons humbles! Un bâtard humilié est mieux en cour qu'un enfant de famille orgueilleux. C'est au coeur avant tout que le Seigneur attache du prix; quand je serais de la souche la plus noble, si je suis altier, si je suis seulement pécheur invétéré, que me vaud, en définitive, ma naissance, que me vaud mon éducation, sinon une aggravation de mes responsabilités?

* * *

À supposer toutefois que votre horreur et votre répulsion pour les sans-famille fût irrésistible, et que l'appel à la charité chrétienne coule sur votre esprit comme l'eau sur l'aile d'un canard, n'injuriez point les bâtards. Ils font partie de la société civile et celle-ci leur assure la protection de son code et de sa police. Ils ont droit à une vie paisible et honorable. Sans doute, un préjugé court-il parmi nos gens. Ils s'imaginent que, pourvu que ce soit vrai, ils peuvent impunément jeter, à la face de n'importe quel coupable, l'injurieux rappel de ses fautes, de ses condamnations et de ses peines. C'est une erreur, et qui a déjà coûté cher à plusieurs. Non, ce qui compte, en pareil cas, devant les tribunaux, c'est l'intention de celui qui profère les injures, l'intention de mépris, de ridicule, de vengeance, le besoin en un mot d'assouvir un mauvais sentiment. Ah! certes, nous ne sommes point de ceux qui approuvent les personnes chicanières et processives. Mais, quand des parents adoptifs ont épuisé les moyens de bon voisinage et voient persévéramment ridiculiser ou mépriser leur enfant, quand ils ont demandé aux compagnons ou compagnes de jeu ou de classe, de cesser leurs brimades, quand ils sont intervenus, de vive voix ou par lettre, auprès des parents mis en cause, et toujours sans résultat, qu'ils recourent alors à la loi, qu'ils voient un avocat et qu'ils obtiennent des garanties de paix, ce n'est que dans l'ordre.

Seule, en effet, une raison de bien public peut justifier, sur le compte du prochain, la mention de quelque circonstance diffamante.

Amis lecteurs, soyons pitoyables, soyons bons et soyons discrets pour les enfants qui viennent de la Crèche.

21 - V - 41

Provenance ou orientation?

—M. l'abbé, notre garçon a cinq ans; nous le trouvons incomparable et surtout nous avons la parfaite illusion d'être ses vrais parents. Mais ce n'est un secret pour personne du canton que le petit Maurice vient de la Crèche. En pareille notoriété, que nous conseillez-vous? De lui cacher autant que possible son origine ou de la lui révéler tout de suite?

Il vient de la Crèche



—Votre cas, chers amis, se pose tous les jours. Examinons-le froidement. D'une part, par un sentiment bien naturel et fort louable, on voudrait, n'est-ce pas ? que le pupille fût toute sa vie sous l'heureuse impression qu'il est de souche authentique et bien saine ; on voudrait lui épargner la douloureuse épreuve d'avoir, un jour ou l'autre, à rougir de sa propre mère ; on sait avec quelle dureté les uns, avec quelle sympathie les autres, se chargent de rappeler à un pauvre abandonné le déshonneur d'une naissance où il ne fut pour rien ;

avant tout cela, et en prévision de tout cela, nous avons expliqué à notre petit que nous ne sommes pas ses premiers parents, qu'après sa naissance il a été déposé à la Crèche, que, peut-être, ses vrais parents étaient trop pauvres, ou bien trop malades, pour en prendre soin, que, peut-être, ils sont morts, qu'en tout cas, on n'en a plus jamais entendu parler ; si nous lui avons exposé combien le bon Dieu a été bon de lui remplacer ses premiers parents par des seconds, qui l'aiment et veulent en prendre soin toujours... jusqu'à ce que



Eustelle

on se met à la place d'un enfant choyé, mais, toute sa vie, exposé aux quolibets, aux injures, au silencieux mépris de personnes souvent plus exigeantes pour l'honneur des autres que pour leur propre conduite morale ; oui, d'une part, on souhaiterait effacer à tout jamais un lamentable souvenir ; d'autre part, toutefois, on hésite à briser le charme d'une bienheureuse apparence. L'enfant dit avec une telle candeur : « papa... maman... grand-papa... grand'maman... » Comment oser lui annoncer que rien de cette parenté n'est réel ? Et surtout quand lui avouer la triste vérité ?

J'aime beaucoup la solution envisagée par une intelligente petite maman adoptive : « Ça vous surprendra peut-être, me disait-elle naguère, mais j'ai hâte que l'enfant comprenne assez pour lui dire que nous ne sommes pas ses parents... »

—Pourquoi la hâte ?

—Pour être la première rendue. Vous comprenez qu'à la moindre petite chicane avec les enfants du voisinage, aux premières brimades des enfants d'école, aux premières espiègleries d'un enfant taquin ou léger, compagnons ou compagnes lui serviront, en périphrase ou tout crûment, l'épithète redoutée. Mais si, bien

lui, à son tour, et en retour, prenne soin de ses parents devenus vieux et impotents, nous avons préparé notre enfant à recevoir, sans trop d'étonnement ni d'émotion soit les indiscrétions, soit les injures ; car si, en effet, quelqu'un lui dit : « M. Untel n'est pas ton père. Ta mère t'a abandonné. Tu viens de la Crèche. Tu n'es qu'un enfant trouvé, » l'enfant, quoique bien jeune, se dira intérieurement :

—Bah ! s'il pense m'apprendre quelque chose, celui-là ! Il y a longtemps que papa et maman m'ont tout expliqué...

J'estime aussi que ce sera moins douloureux pour notre enfant, lorsque, plus tard, ayant compris d'avantage le sérieux de la vie morale, il se rendra compte de sa vraie situation dans la conventionnelle échelle sociale.

Et j'aurai donc, par cette révélation précoce, fait d'une pierre deux coups ; en les prévenant, j'aurai atténué deux dramatiques étonnements.

Et voilà le système, tout de vigilante bonté, prévu par l'intelligente petite mère adoptive.

Heureuse solution, n'est-ce pas ? pour le cas où les circonstances ont empêché un rigoureux secret de l'adoption.

* * *

J'ajouterai, pour achever la consultation, deux exemples de la façon dont certaines mamans tirent parti d'incidents inévitables et gardent haut le moral d'enfants que leur situation pourrait parfois attrister ou décourager :

Dans un petit pensionnat, une fillette dit à une autre fillette :

—Maman l'a dit, aussi, que tu n'avais pas besoin de faire ta sucrée : que tes parents t'avaient prise à la Crèche.

—Tu diras à ta maman que ma maman m'a trouvée la plus belle et la plus fine parmi sept cents petits garçons et petites filles... Demande-lui combien il y en avait quand elle t'a choisie, toi.

—Qu'est-ce que vous dites, Eustelle ?

—Je dis ce que ma maman m'a dit de répondre quand quelqu'un me dirait ce qu'elle m'a dit.

Eustelle est bien stylée, comme vous voyez, et prête pour le rude combat.

Paul, lui, a cinq ans. Il arrive de la classe enfantine. En jetant son sac d'école sur la table, il dit à sa maman, qui lui demande ce qu'il y a de nouveau :



—Les petits Untels disent que je viens de la Crèche.

Le cœur serré, mais l'air dégagé, la maman éduque son fils :

—Ne t'occupe pas de cela. On ne peut pas tous venir de la même place. S'ils t'en reparlent, tu leur diras que ce n'est pas d'où on vient qui importe, mais où l'on va.

Et la maman d'expliquer, en détails à la portée de son petit écolier, comment les meilleurs peuvent devenir les pires et comment, par la miséricorde divine, les pires peuvent finir par briller comme des étoiles au firmament des cieux.

* * *

Ah oui ! vraiment, ce n'est pas tant d'où l'on vient qui compte, qu'où on a choisi et où on s'efforce d'aller. Ce n'est pas la provenance, c'est l'orientation qui fait les hommes. La leçon vaut même pour les plus fiers d'une légitime et honorante naissance.

26 - IX - 38



Ce que je lui dirais ?

Votre garçonnet vient de la Crèche; il grandit; et vous vous demandez s'il faut lui dire ou lui cacher sa provenance.

Je réponds :

—Il y a des cas où les circonstances sont telles que nul ne sera exposé à révéler le secret: peu de personnes le connaissent; et toutes sont unanimes à le garder. Les probabilités favorisent alors le silence et l'illusion.

Mais, je le souligne, ces cas sont des plus rares. Tôt ou tard, vous aurez à parler. Et plus ce sera tard, plus cela vous paraîtra pénible.

Heureux donc serez-vous, heureux aussi votre enfant, si vous le prévenez dès son jeune âge, du fait de son abandon et du fait de son adoption

* * *

Ah ! ce n'est pas la mer à boire ! Deux phases: la préparation et l'exécution. D'avance, vous annoncez une belle histoire à raconter comme récompense de tel effort déterminé; vous faites désirer cette histoire, vous hésitez, vous doutez si cela intéresse vraiment, si on n'est pas trop jeune.

Puis, au moment propice, à l'heure zéro, le saint nom de Dieu invoqué, vous prenez votre petit à l'écart, et vous déroulez devant son imagination le beau film:

—Il y avait une fois un homme et une femme qui étaient mariés et qui demandaient, tous les jours, au bon Dieu, de leur envoyer un petit enfant. Mais ils avaient beau prier, ils avaient beau faire des sacrifices, ils avaient beau faire des promesses, après trois ans, le bon Dieu se faisait encore tourmenter.

Un jour, deux religieuses arrivèrent dans la paroisse. Deux grandes religieuses, habillées de noir, un rosaire à la ceinture, une croix d'argent sur la poitrine, et la figure encadrée de blanc, sous une capeline noire.

Ces deux religieuses passaient de porte en porte et qu'étaient pour donner à manger, à boire et à coucher à des centaines de bébés qu'elles avaient sous leur garde, dans la ville de Québec.

Le monsieur et la dame furent contents de donner quelques piastres à ces bonnes quêteuses. Ils s'informèrent aussi des petits enfants: s'ils avaient leurs parents? beaucoup n'en avaient pas; s'ils étaient âgés? il y en avait de quelques jours à peine; s'ils étaient malades, infirmes, laids? et les religieuses dirent qu'il y en avait pour tous les goûts, même les plus difficiles...

Mais les religieuses ne pouvaient pas causer longtemps. Elles dirent un beau merci et continuèrent leur tournée.

Or, à peine étaient-elles rendues chez le voisin, qu'une sorte de parole intérieure ne cessait de répéter à l'homme et à la femme qui s'étaient montrés généreux:

—Si vous alliez les voir, ces petits enfants, ces petits délaissés? Demain, c'est dimanche, et lundi, c'est fête. Prenez un vrai congé. Allez à Québec. Allez voir les enfants. Oui, allez ! allez ! Ne tardez plus !

L'homme et la femme, qui priaient depuis trois ans, se dirent que peut-être c'était là la voix du bon Dieu et sa réponse à leur prière. Toutefois, ils voulurent consulter M. le Curé.

Lui aussi pensa que c'était une inspiration venue du ciel. Et il donna aux voyageurs une lettre de recommandation pour les religieuses en noir et en blanc qui servent de mères à ceux qui n'en ont plus.

Mon Dieu ! que c'était triste d'arriver dans cette grande maison toute remplie de bébés, trop jeunes pour comprendre qu'ils sont là parce qu'ils n'ont plus de parents. Partout des couchettes, et, dans chaque couchette, un petit enfant. Il y en a qui dorment,

il y en a qui pleurent, il y en a qui jouent avec un hochet, il y en a qui sourient et ont l'air de vous reconnaître.

Le monsieur et la dame avaient le cœur malade à la pensée de toute cette misère. Et ils dirent aux religieuses :

— Nous allons être papa et maman à celui que vous nous choisirez. Donnez-nous ce que vous avez de mieux.

Or, il y avait là un petit garçon de tant de mois. Il était en bonne santé, et de bonne humeur. Le monsieur et la dame le choisirent; il les regarda un peu drôlement d'abord, mais il s'accoutuma vite à leur compagnie. Et depuis ce temps, il est toujours resté avec eux. Lui, le petit garçon, pense que le monsieur et la dame sont ses vrais parents. Eux, les parents adoptifs, font comme s'ils étaient les vrais parents du petit garçon...

Étaient-ils obligés d'aller chercher ce petit étranger dont les bonnes sœurs prenaient soin? Pas du tout!

Ont-ils bien fait? Ils ne le savent pas encore. Quand le sauront-ils? Lorsque leur garçon aura grandi, s'il est bon, s'il est vaillant, s'il est gentil, s'il aime le bon Dieu et ses parents, s'il veut aller à l'école et s'instruire...

* * *

Peu d'enfants, à ce point du récit, retiendront leur enquête:

— Les connaissez-vous? ... Où restent-ils? ... Comment s'appellent-ils?

C'est le moment de la révélation:

— Vas-tu le dire? Vas-tu en parler à d'autres qu'à nous? Tu promets le secret? Eh bien, voici. Écoute de tes deux oreilles: Le monsieur et la dame, c'était nous, ton père et ta mère. L'enfant, c'était toi.

Embrasse-nous, maintenant, et aime-nous encore plus.

Mets-toi à genoux. Ensemble nous allons remercier le bon Dieu de t'avoir fait retrouver des parents, quand tu avais perdu les tiens.



Notre vraie parenté de cœur

— Mais mes vrais parents? où sont-ils?

— Ah! cela, nous n'en avons jamais rien su. Ils sont peut-être morts. Mais les religieuses gardent toujours le secret sur les vrais parents de leurs petits abandonnés.

Ainsi parlerais-je à mon garçonnet, bien avant que les indiscrets viennent troubler l'harmonie de notre vraie parenté de cœur.

9 - VII - 41

Même sang

Connaissez-vous le cas de notre Geneviève? Non. Du reste, il y a maintenant plus de trente ans.

L'histoire de Geneviève est à la fois ordinaire, hélas! et triste.

Geneviève, en effet, était le reliquat de l'engouement fou d'une fille en vue de chez nous pour un officier de marine venu au pays, sur un vaisseau de guerre, promouvoir une amitié internationale.

Née rue Couillard, déposée à la Crèche et méconnue des siens, telles furent les trois circonstances déplorables de sa naissance.

Une brave famille de la campagne voulut bientôt recueillir la petite abandonnée, lui assurer une parfaite éducation chrétienne, un cours d'étude, puis, au cas où personne n'en voudrait pour épouse, la profession de garde-malade.

Remplis de consolation, les parents en donnaient périodiquement des nouvelles et même des portraits aux religieuses qui leur avaient confié un si remarquable sujet.

Pas de dossier mieux orné ni plus riche.

Et donc les anciennes de la communauté la connaissaient bien, sans l'avoir jamais revue.

Elles se réjouissaient de son sort, de ses heureux dons, de la visible protection de la divine Providence et priaient avec bonheur pour leur petite Geneviève.

Naturellement, Geneviève portait, dans le monde, un autre nom. Mais son origine était connue. Les plus sympathiques la disaient *orpheline*; et il ne fallait rien de moins que l'ensemble de ses qualités pour qu'on ne lui fit jamais de peine là-dessus.

* * *

Un jour, au bureau de placement, une jeune personne qui venait de visiter la maison demanda la permission de faire des compliments sur une enfant de la Crèche. C'était gracieux et ce fut accueilli comme tel. Mais, ô surprise! ne s'agissait-il point encore de Geneviève? On l'allait bientôt voir.

— Je vous assure, mère, qu'elle vous fait honneur...

— Où donc avez-vous rencontré ce beau sujet?

— À la maison même. Elle est garde-malade et nous a été recommandée pour prendre soin de maman assez gravement atteinte...

Ici son nom et plusieurs particularités très favorables qui la précèdent comme réputation et comme annonce: bien élevée, modeste, réservée, compétente, affable, dévouée, consciencieuse, rien ne lui manque. Elle et ses parents sont enveloppés dans la même appréciation.

— Du fameux de bon monde, mère! Si vous voyiez!

— L'éducation fait foi de tout, mademoiselle, même des origines; touchez du doigt.

— C'est tellement vrai, mère, que, malgré la honte qu'il y a à l'avouer, nous sommes, mes sœurs et moi, presque jalouses de cette jeune fille.

— Jalouses de quoi?

— Jalouses de l'affection qu'elle a suscitée tout de suite, par enchantement, je dirais, au cœur de maman. Elle est cent fois plus aimable que nous... je n'ose pas dire qu'elle est cent fois plus aimée, mais c'est à donner

des tentations. Maman ne cesse de nous en dire du bien. C'est comme si elle l'avait toujours connue. Si on était plus riche, on la garderait. Si seulement papa vivait. Comment se consoler de la séparation prochaine... etc... etc...



Maman ne cesse de nous en dire du bien

* * *

Et la jeune personne, contente d'avoir rapporté le succès d'agrément d'un des sujets reçus et placés il y a si longtemps par la bonne mère Sainte-Augustine, s'en va.

Les deux religieuses du bureau se regardent. Un pressentiment traverse l'esprit de la plus jeune :

— Geneviève serait-elle allée aboutir au chevet de sa vraie mère ?

L'autre, l'ancienne, la discrétion personnifiée, se reproche d'avoir trop intensément pensé ce que la jeune sœur a deviné. D'instinct, elle a fermé les yeux.

— Ma sœur, fait-elle, dites-vous bien que, dans la vie, il faut s'attendre à tout : le prévu et... l'imprévisible...

Rien de plus ne fut dit sur le sujet.

Mais tout le reste de la journée, la jeune sœur entendit l'ancienne fredonner par intermittence, obsédant mais inconscient réflexe, l'air d'une chanson popularisée par Botrel au début du siècle :

*À côté de ta mère,
Fais ton petit dodo,
Sans savoir que ton père
S'en est allé sur l'eau...*

Discrète, à son tour, la jeune sœur fait mine de ne rien entendre mais comprend le mystérieux attrait de deux cœurs animés d'un même sang.

* * *

Ah ! les secrets enfouis aux archives de la Crèche ! Geneviève est morte. Sa mère aussi est morte. Au ciel, la mère et la fille se sont-elles reconnues et embrassées ? Le bon Dieu, sûrement, ne saurait refuser les tendresses maternelles à une aussi brave élue que la petite Geneviève.

Née à Québec

Elle avait vingt-trois ans et habitait Montréal depuis son âge de raison.

On lui avait raconté que son père, pour un motif inconnu et inexplicable, avait délaissé sa mère, elle, l'enfant à peine âgée de quinze jours. On lui avait recommandé de garder le secret, de prier pour l'absent, fidèlement, de demander au bon Dieu de pardonner à papa et de le ramener au foyer, si toutefois c'était la divine volonté.

Quant à la maman, débrouillarde et dévouée, elle s'était vite trouvé un emploi rémunérateur à Montréal.

À Montréal, avait-elle expliqué à sa fille devenue grande, parce que l'abandon de papa était trop connu à Québec ; tandis que dans la grande ville, on la disait et on la croyait veuve, tout simplement.

L'enfant avait grandi, en pension d'abord avec sa mère, dans une brave famille, puis, l'âge venu, dans un couvent, où, orpheline et vraiment sympathique, prise en commisération et en amitié, elle avait reçu une parfaite éducation du cœur et de l'esprit.

Ses succès scolaires lui avaient, du reste, valu la situation d'assistante de sa mère dans une grande administration de la métropole.

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes.

* * *

Mais des événements précipités vinrent soudain troubler le cours de cette heureuse existence.

La maman laborieuse et chérie dut être transportée d'urgence à l'hôpital. Son mal comportait privation de la parole. Il fut si vif qu'en trois jours il consuma une vie déjà passablement usée.

L'orpheline, restée seule dans la vie sans même un adieu, ressentit toute la peine de l'exil ; mais, foncièrement chrétienne et courageuse comme sa mère, elle ne se laissa point abattre par l'épreuve.

Coup sur coup, le règlement de la modeste succession et un projet de mariage avancé par son deuil prématuré, l'amènèrent à chercher la preuve de son état civil.

Elle n'avait jamais vu son certificat de naissance mais elle savait être née à Québec et une image, souvenir de première communion, portait aussi la date de son baptême. Qu'à cela ne tienne alors, elle écrirait à Québec.

Et elle écrivit.

Mais ni à Notre-Dame, ni à Saint-Roch, ni à Saint-Sauveur, ni à Saint-Jean-Baptiste, ni à Saint-Malo, ni à Jacques-Cartier, on ne put fournir de renseignements.

* * *

Une appréhension traversa enfin son esprit ;

— Est-ce que, tout de même, je ne serais point illégitime ?

Et elle vint à Québec, elle vint à la Crèche, solliciter bien humblement la compulsation des registres.

On y trouva, en effet, son acte de naissance ; comme tant d'autres, comme trop d'autres, hélas ! elle aussi était "née de parents inconnus."

Courbée un moment sous l'opprobre, elle fit peine à voir. Mais une vieille religieuse, qui avait connu sa mère, lui raconta des faits qui la rassérénèrent ; elle lui dit comment, repentante et convertie bien avant la naissance de son enfant, la jeune mère, elle-même abandonnée à son sort, n'avait point voulu envisager, fût-ce une seconde, la perspective d'un abandon ; comment, au bout de quinze jours, elle avait voulu avoir sous ses yeux et dans le voisinage de son cœur maternel l'enfant du malheur ; comment elle avait trouvé moyen de gagner honorablement sa vie et de prévoir jusqu'à un cours d'étude et des assurances en faveur de sa bambine ; comment, pour soustraire son enfant aux quolibets et aux insultes possibles, sacrifiant une bonne situation à

Québec, elle avait voulu, soi-disant veuve, aller s'en faire une autre à Montréal, avant l'âge de raison de sa fillette et pour son unique amour...

— Que vous aviez une bonne maman! conclut la religieuse.

— Mère, je croyais le savoir, mais je ne le comprends bien qu'en ce moment. Oh! que je bénis le ciel d'être venue vous voir!

— Et qu'allez-vous faire maintenant, mon enfant?

— Gagner ma vie moi-même... Vous savez, mère, j'ai un ami très sérieux, un fort bon parti. J'y renonce. Puisque ma mère a sacrifié tout son avenir pour l'amour de moi, je ne ternirai point sa mémoire en révélant mon origine à qui que ce soit. Je reste fille.

* * *

Il y a de cela vingt ans, et fille elle est restée. Fidélité jusque dans la mort, jusque par delà le tombeau.

Ah! que de noblesse vraiment dans cette roture!

13 - IX - 34



... assistante de sa mère dans une grande administration

Et leur vocation?

Des parents adoptifs nous posent souvent la question :

— Mon petit garçon pourrait-il être prêtre ou religieux? Ma petite fille pourrait-elle entrer en communauté?

La réponse est très simple :

— Oui, avec une dispense spéciale de l'autorité compétente.

Mais on insiste :

— Dans n'importe quel diocèse? n'importe quel ordre? n'importe quel institut ou congrégation?

Réponse :

— Non. Pas n'importe où. L'admission du sujet dépend d'une foule de circonstances, à commencer par la notoriété de son origine, ses qualités personnelles d'éducation, le développement de ses vertus. Elle dépend aussi du degré de sévérité des constitutions, du besoin de sujets et de la répugnance plus ou moins grande, plus ou moins justifiée, qu'on éprouve à demander des exemptions ou des exceptions.

— Mais, en fait, n'y a-t-il pas une barrière infranchissable?



— Nous ne croyons pas. Il s'agit de chercher sa voie et de le faire sous un guide expérimenté, discret. Il s'agit de comprendre que les autorités ecclésiastiques ou religieuses ont à tenir compte d'un certain préjugé mondain qui nuirait au prestige de leurs sujets dans certains milieux particulièrement difficiles. Et c'est pourquoi, quand on veut se donner au bon Dieu, travailler à l'extension de son règne, et qu'on porte la tache d'une origine humiliée, il est sage de songer à s'éloigner du milieu où ce fait pourrait mettre entrave, soit à l'acceptation du sujet, soit au libre exercice de son ministère apostolique. Et comme il est prudent de redouter un certain atavisme, rare, mais toujours possible, il ne faut point non plus être surpris qu'on exige une plus méticuleuse probation des dispositions morales naturelles.

Rappelons-nous, après cela, qu'il ne manque pas de personnes de l'un ou de l'autre sexe, légitimes celles-là, et qui, aspirant ardemment à la vie religieuse, s'en voient détournées pour des raisons de famille, d'éducation, de caractère ou de santé.

Si donc, après avoir fait son possible pour se consacrer au service du bon Dieu dans le sacerdoce ou la vie religieuse, on s'en trouve empêché pour des raisons qui paraissent sages à l'autorité compétente, il faut avec une soumission toute surnaturelle du jugement, accepter ce qui est sûrement l'expression de la volonté divine. On n'est pas appelé.

Mais voulez-vous la quintessence de la sagesse sur ce point?

Une supérieure de monastère l'a demandée à une religieuse de grande expérience, de grande réputation, et qui avait été à l'école d'un directeur spirituel de la taille d'un docteur de l'Église.

On prévoyait qu'une religieuse de naissance illégitime, admise quand même à la profession, pourrait être portée au premier poste par le suffrage de ses sœurs; et on demandait un avis.

Cet avis, nous vous le transcrivons avec toute la saveur de sa substance et de sa forme. Il peut faire autorité.

« Quant à ce que vous me demandez, si l'on peut
« mettre Supérieure, une fille qui n'est pas légitime,
« Notre Bx Père, lui-même a résolu cette demande, et
« dit que les enfants ne peuvent mais de leur naissance,
« et ne portent pas l'iniquité de leurs pères et mères.
« Croyez-moi, ma Fille, où est la vraie vertu, le reste
« ne peut nuire. Notre-Seigneur n'est point acceptant
« des personnes. Sainte Brigide était bâtarde d'un
« esclave, et Dieu ne laissa pas de la choisir pour son
« Épouse et de la rendre illustre et renommée en son
« Église. Cet exemple nous doit suffire pour rem-
« barrer les raisons de la prudence humaine. Je me
« souviens que notre Bx Père me parlant une fois,
« sur le sujet d'une réception me dit que véritablement
« il n'aurait pas agréé que l'on reçût si facilement les
« filles illégitimes que les autres, qu'il les fallait un peu
« plus considérer et prendre garde à la douceur et bonté
« de leur naturel ; et quand à ce qui est de les mettre

« en supériorité, qu'il n'y avait point de danger, pour-
« vu qu'elles eussent les vertus et talents requis ; et
« qu'il fallait encore prendre garde de les envoyer en
« des lieux, où leur résidence ne fût pas un sujet d'ab-
« jection. »

— Ces raisons sont frappantes ; Mais si on savait qui
les expose !... L'argument d'autorité a toujours sa
force, n'est-ce pas ?

— Oh ! il n'y a point de secret sur ce point. La reli-
gieuse consultée était Jeanne Frémiot de Chantal, de
l'ordre des Visitandines et le « Bienheureux Père »,
saint François de Sales, évêque de Genève et docteur
de l'Église.

— Alors...

— Alors, pitié, prudence, charité !

17- X- 33



La guerre finira.

“ À présent ”

Chaque institution a ses anciens. L'esprit de famille peut y être plus ou moins développé ; l'œuvre peut être plus ou moins appréciée de ceux qui en bénéficient ; mais il paraît normal que, de temps à autre, parmi la masse des ingrats ou des indifférents, surgisse quelque âme reconnaissante.

On fait alors le pèlerinage à l'Alma Mater ; on évoque les souvenirs, on met à jour les biographies, on s'épanche, on se console, et, le point fait, l'idéal ressaisi, la solidarité restaurée, on remet le cap sur le devoir providentiel. C'est ainsi qu'Antée, le géant de la fable, soutint la lutte contre Hercule tant qu'il put reprendre contact avec la Terre, sa mère, *alma mater*.

* * *

Avez-vous pensé, amis lecteurs, que la Crèche, pour nombre de grandes personnes, se trouve elle aussi, de nos jours l'Alma Mater et qu'à ce titre elle reçoit souvent de touchantes visites ?

Parfois, ce sont des parents adoptifs avec un fils ou une fille ; l'enfant désire connaître les bonnes mères qui le recueillirent lors du grand abandon.

Parfois ce sont des jeunes mariés, en voyage de noces ; ils viennent montrer aux religieuses que, bien élevé, un enfant de la Crèche devient toujours quelqu'un d'honorable et n'a de mépris que des pharisiens du vingtième siècle.

Parfois c'est un jeune homme, une jeune fille, c'est quelque personne d'âge plus mûr qui, timides mais confiants, le cœur tout grand ouvert à une affection qui fait défaut, viennent demander s'il n'y aurait pas moyen de retracer la mère oublieuse, de communiquer avec elle, de lui dire qu'on lui pardonne, qu'on l'aime malgré le temps, la distance peut-être, malgré surtout la pathétique circonstance du délaissement, malgré l'héritage de déshonneur. Presque toujours revient la même question :

— Et ma mère ? Et sa mère ? Vous n'en avez jamais réentendu parler ? Elle ne s'est jamais informée ? Bien sûr que ça la gênerait maintenant...

Chose curieuse, jamais au fond de ces braves cœurs ne monte d'aspiration pour le père disparu. On dirait que d'instinct, le fils ou la fille a pitié de sa mère et prête à l'auteur de ses jours un rôle beaucoup plus odieux.

La procession est discrète, faut-il le dire, de tous ces anciens pupilles et bien peu de personnes pénètrent le mystère de ces visites ; mais si les murs, si les personnalités des cadres, si les statues des parloirs se mettaient à raconter toutes les belles histoires des pauvres délaissés qu'une heureuse adoption a rétablis dans l'honneur et dans l'évolution normale de la vie de famille chrétienne, il y en aurait bien pour mille et un jours d'audience et d'admiration.

* * *

Un jour, il n'y a pas de cela des siècles, arrive au parloir un jeune missionnaire. C'est un enfant né de parents inconnus.

Il vient de loin... refaire connaissance, revoir des lieux dont il n'a du reste gardé aucun souvenir. Tout jeune, en effet, il fut adopté par de braves gens qui voulurent concentrer sur l'éducation du petit malheureux tous leurs soins, toutes leurs ressources, tout leur cœur.

À force de dévouement, à force de charité, à force de prières aussi, ils en ont fait un prêtre, un missionnaire, un autre Christ.

Tous deux avaient chanté leur *Nunc dimittis* :

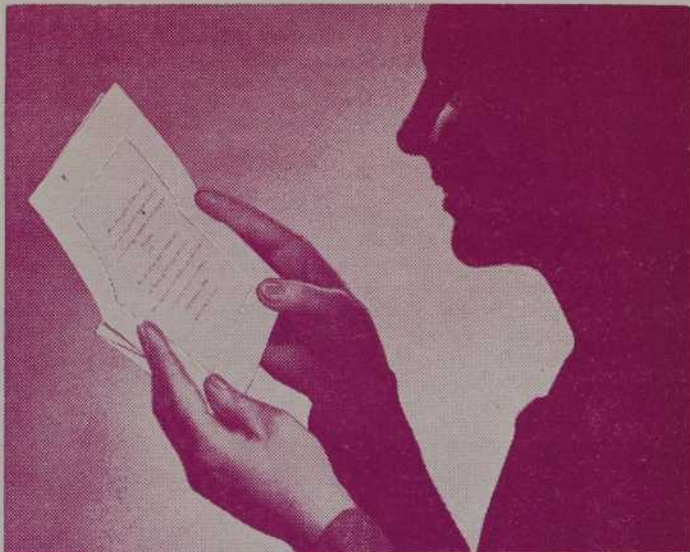
— Le bon Dieu peut bien venir nous chercher maintenant qu'il nous a exaucés. Après ce bonheur-là, il nous faut celui du ciel.

Et tous deux étaient allés recevoir leur récompense. De là-haut, ils veillent sur leur fils convertisseur de païens.

Quant à lui, l'obéissance l'a ramené au pays, mais peu de gens l'y intéressent maintenant ; il a la nostalgie de ses missions, de sa pauvreté, de ses courses, de ses déboires et de ses consolations d'apôtre. Il s'ennuie de ses ouailles.

Il dit aux religieuses :

— Vous êtes tout ce qui me reste de famille. Je reviens au lieu de mon berceau. Montrez-moi le lit



J'ai le bonheur de vous inviter à ma première messe...

que j'occupais ; montrez-moi la sœur qui se souvient de moi... Montrez-moi mon acte de baptême. Faites venir ma marraine. Voyons un peu les enfants. Que je savoure encore mon malheur et l'humilité de mes origines ! Quelle pitié le bon Dieu n'a-t-il pas eue pour moi ! Rendez-lui bien grâces avec moi, n'est-ce pas ?

Et la visite se poursuit pleine d'émotion contenue, pleine de sympathie.

Sur le point de partir, il dit :

— Savez-vous le désir qui me tourmente, depuis surtout que je suis prêtre ?... Connaître ma mère. Auriez-vous un moyen à me suggérer, monsieur l'abbé, pour la retrouver ?

— Mon pauvre ami, c'est d'autant plus difficile qu'aucune indication de provenance ne figure à votre dossier. Si au moins la mère avait confié son nom à la discrétion des religieuses, nous pourrions peut-être la retracer, la pressentir, qui sait ? la rendre heureuse. Peut-être de son côté porte-t-elle au cœur une plaie jamais cicatrisée, expiation de son égarement. Peut-être cette plaie l'a-t-elle sanctifiée ; peut-être même cette pauvre mère est-elle déjà au ciel et devez-vous, sans vous en douter, à son intercession les grandes grâces de votre vie.

— Mais j'ai le pressentiment qu'elle vit, qu'elle est en ville, que je la rencontre...

— C'est possible. Il faudra probablement alors l'aimer assez pour ne point vouloir troubler toute une vie de famille, et révéler, par votre apparition, une inconduite qui resta cachée. Vous avez eu l'héroïsme de partir pour les missions, cher ami ; le bon Dieu paraît bien vous demander celui de renoncer à voir votre mère ici-bas.

— Je comprends mais...

— Mais ?

— Il me semble qu'à présent elle n'aurait plus honte de moi !...

23 - VIII - 34.





L'heure des vaches

La traite

Les « gens de la Crèche », revenant de la Baie-Saint-Paul, traversaient en auto une vieille paroisse de la côte de Beaupré.

— Nous avons placé un brave petit sujet, ici, monsieur l'abbé, dit la mère Supérieure. Il y a une vingtaine d'années : Blandine ! Vous souvenez-vous, ma sœur, comme elle était charmante enfant ? Je me demande ce qu'elle est devenue...

— Savez-vous le nom des parents adoptifs ? demande le chauffeur.

— Ah oui ! M. Untel, un cultivateur à l'aise déjà dans ce temps-là.

— C'est tout simple, alors ; nous chercherons Blandine.

Et, de fait, nous trouvâmes Blandine ; mais dans des circonstances typiques.

C'était la fenaison et le temps venait seulement de tourner au beau. Il y avait retard et, par conséquent, hâte et surcroît.

La fermière était à la maison préparant le souper ; l'accueil fut tout de suite comme pour de la parenté. Quant à Blandine, elle était justement à l'étable, ambitieuse de traire seule les douze vaches avant le retour des hommes. Ceux-ci ont bien dit qu'ils viendraient partager la tâche, mais — Ils vont arriver si fatigués, dit-elle à sa mère ; je veux leur faire la surprise. Et vaillamment, en chantant, elle est partie.

— Elle chante presque toujours en travaillant, dit sa mère. C'est un pinson. Elle a une jolie voix et un caractère serein. Après vingt et un ans, nous la trouvons, comme on dit, dépareillée. Tenez, si vous alliez à l'étable, je suis sûre que vous la prendriez la chanson sur les lèvres. Oui, vous pouvez le dire que vous nous avez bien servis cette fois-là, mère !

— Si nous allions la voir à l'œuvre...

En effet, dans le calme de cette fin d'après-midi, parmi la rumeur sourde des bêtes, fusait une ancienne romance...

Je t'oublierai quand on verra l'abeille
Fuir le travail et goûter le loisir ;
Je t'oublierai lorsque la fleur vermeille
Refusera le baiser du zéphyr.

... romance interrompue, on le pense bien, par le mouvement de curiosité des bêtes à l'arrivée de la visite; l'étrange visite pour les bonnes vaches: deux religieuses, un prêtre ! et la surprenante visite pour la trayeuse ! Connaissance faite, nous insistons pour que Blandine poursuive sans retard son travail. Elle le fait avec une belle simplicité.

* * *

Le tableau ne manquait point de charmes. Figurez-vous la plus spacieuse, la plus moderne et la plus propre des installations. À l'ombre d'une ruminante bien sage, une jolie laitière, visage épanoui, sanguine et blonde, simple et attrayante en sa mise, trône sur un petit banc à trois pattes.

Exposée aux caresses du pompon de la pesante queue, Blandine s'affaire à extraire d'un pis plantureux les pots et pinte d'un lait renommé.

Il n'y a point que les ruisseaux qui chantent en dévalant sur les cailloux; le lait aussi, dans la chaudière de la trayeuse, chante sa chanson :

—Bzi, bzi, bzi ! fait-il, sur le fond de tôle encore nu.

Et Blandine en trayant explique toute l'opération et les soins qu'on prend pour conserver la bonne réputation des bêtes et des produits ; elle donne les particularités de chaque bête, souligne le mauvais caractère de Frisson, motive ses préférences pour la Bouscotte, espère qu'on vendra Frivole, à cause de la dureté de ses trayons, et ainsi de suite.

—Bzeu, bzeu ! Bzeu bzeu ! fait maintenant le lait tombant sur le lait.

Blandine, enjouée, expose avec exemples la fantaisie qu'elle met à jouer des notes de son clavier; elle trait, dit-elle, car elle a du piano, à deux-quatre, ou, pour changer, sur un ton de valse. Et c'est vrai, le rythme varie.

—Bzou, bzou, bzou ! Bzou, bzou, bzou ! fait le jet multiple en plongeant dans la mousse montante.

Non ! Blandine n'est point fatiguée. Ah ! sans doute, le soir, en se couchant on dort ! On fait de bonnes journées, mais, à rien faire, on ne vit pas. Le plaisir, c'est d'être occupée.

Elle débite ainsi sa bonne philosophie et son contentement de vivre.

—Piouc... piouc... piouc ! font dans la chaudière pleine les ultimes jets du pis rétréci et vidé.

Blandine va porter la récolte à l'écumeuse et, sans relâche, poursuit la traite du beau troupeau qui, les oreilles tombantes, les yeux mi-clos, mâchant nonchalamment, paraît heureux de ses fonctions nourricières.

* * *

Blandine ! Le beau brin ! Le beau succès d'éducation campagnarde. Blandine attachée, par atavisme, sans doute, par bon exemple aussi aux choses de la terre, Blandine, simple, sans prétention et affable, Blandine, honorable et honorée, Blandine, aimée et bientôt fiancée...

Ah ! vraiment, mère supérieure, heureuse la curiosité qui provoqua notre visite à l'étable où, sous la pression savante des doigts de votre pupille, le lait, dans les chaudières, montait au refrain d'une chanson joyeuse !

26 - VI - 35

Le porte-clef...

Oui, cessez pour un temps, vous M. le Curé, et vous les parents adoptifs, cessez de nous demander des filles. Dirigez votre charité sur nos garçons, sur nos garçons qui prennent de l'âge.

C'a n'a quasiment pas de bon sens de si bien comprendre la portée chrétienne et sociale de l'adoption et de laisser pour compte aux hospices des petits bouts d'hommes dont il serait relativement facile d'améliorer le sort.

Nous demandons et nous ne cessons de demander pour notre collection de bouts d'hommes, ils sont 108 bien comptés, un foyer, une famille accueillante et formatrice.

Plus l'enfant a d'âge et plus l'adoption fait hésiter. Mais il y a encore, de par nos régions, de ces tempéraments à la fois riches et généreux, qu'une tâche difficile attire, intéresse et retient par sa difficulté même, et que leur constance, et que leur persévérance rend heureux, à la fin des fins.

On dompte, on dresse, on rend particulièrement habiles des êtres sans raison; que ne réussira-t-on pas avec un petit être humain, curieux de tout, copieur de tout exemple, dès l'éveil d'une raison toujours en progrès ?

Et le chef-d'œuvre, c'est de faire, de peu, beaucoup. Le chef-d'œuvre, en ce cas, c'est de redonner l'honneur à un déshonoré, c'est de faire un saint de l'enfant du péché.

Il suffit pour le réussir d'un grand amour de Dieu, d'un jugement sain et de la pitié qui meut les braves gens.

Appel est donc fait, par les présentes, aux âmes courageuses; capables d'un spécial dévouement auprès



d'un spécial nécessaire. Qu'elles viennent se choisir un sujet de trois ou quatre ans, d'intelligence normale, de beauté moyenne, et de santé ordinaire ?

Il sait peu parler : vous lui développerez facilement le vocabulaire, puis la syntaxe.

Il a vu peu de choses : vous lui élargirez les horizons ; vous lui ferez feuilleter l'album de la nature.

Il a été entraîné aux habitudes élémentaires ; vous le formerez à l'effort, à l'obéissance et au sacrifice.

Il n'a pas encore aimé ; il n'a pas été aimé si ce n'est de cette charité collective qui ne se compare point aux affections de la famille ; vous lui inculquerez les sentiments du cœur qui font les bons fils.

Il a quelque notion du bon Dieu qui est au ciel, du bon Jésus qui a été crucifié et qui est dans l'église, de la sainte Vierge qui est si belle ; il est déjà entraîné à une certaine pudeur ; il comprend qu'il y a un devoir ou défense de faire telle ou telle chose. Vous, forts d'une nouvelle grâce d'état, vous le préparerez à sa première communion ; vous le ferez grandir dans la pureté ; vous lui formerez une conscience droite !

Oh ! la belle et grande entreprise ! Oh ! le bel apostolat ! Oh ! le bonifiant travail !

Pourrez-vous, en effet, prêcher quelque chose que vous ne le pratiquiez, exiger quelque sacrifice dont vous ne donniez l'exemple ?

Et pourrez-vous conduire au ciel un fils adoptif, sans vous-même vous y rendre ?

Lui sera Tobie ; vous serez l'archange.

Prenez un de nos petits arriérés et faites-le avancer ; faites-lui rattraper les autres de son âge. Il n'y a ni mots ni phrases pour dire, comme il faut, le mérite et même la consolation qui vous attendent.

Braves cœurs, ici, à la Crèche, un petit gars tient à votre disposition la clé de votre ciel. Ne viendrez-vous pas bientôt chercher le porte-clé ?

25 - VII - 39

Adéodat

Deux curiosités se penchent sur le sort d'un pauvre enfant né de parents inconnus ; deux curiosités de qualité bien différente : l'une, bonne, toute de sympathie, de miséricorde et de charitable encouragement ; l'autre mauvaise, méchante, vilaine, injurieuse et déprimante.

Il y a tel de nos enfants qui n'est pas un as et qui réussit sa vie comme un fils normal et bien élevé, entouré qu'il est de gens sans amertume et doucement pitoyables ; il y aussi, par contre, telle orpheline qui se sent, se voit et s'entend mépriser, traiter avec sévérité,

dédain et suspicion. Par qui ? demandez-vous. Par un entourage de collatéraux qui furent hostiles à son adoption et ne lui pardonneront jamais d'avoir hérité d'un patrimoine sur lequel ils avaient eu les yeux.

Ames damnées des avarés, des jaloux, des envieux, des pharisiens et des zélotes !

Ames bénies des désintéressés, des généreux, des miséricordieux, des secourables, des sauveteurs !

L'aurez-vous déjà observé ? Tous les enfants adoptifs ne font pas toujours la consolation, l'honneur et l'orgueil de leurs parents. Et, d'autre part, tous les parents adoptifs ne sont pas ou ne restent pas toujours de la meilleure qualité. Fragile, et caduc, et précaire, n'est-ce pas, tout ce qui est humain.

Mais que de bons résultats tout de même pour avoir seulement redonné à l'enfant délaissé un foyer et une vie de famille ! Tout n'est pas parfait, mais tout n'est pas manqué. Bien au contraire ! Le milieu imparfait reste préférable au milieu inadapté.

Et c'est pourquoi si des époux de condition et d'aptitudes moyennes se chargent d'élever un enfant d'ascendance moyenne, il y a cent chances contre une qu'ils y réussissent mieux que des religieuses et des frères supérieurement vertueux et doués. C'est que le milieu familial, les directions, les relations et les expériences de vie pratique qu'il suppose, sont à peu près irremplaçables.

Un enfant est-il né hors mariage ? Trouvons-lui au plus tôt un couple marié qui se charge de son éducation.

Il y a, dans l'histoire, un cas assez typique ; c'est celui d'un enfant naturel que son père et sa mère, très jeunes mais au fait de leur responsabilité, ont voulu élever eux-mêmes, et de la meilleure manière, malgré l'irrégularité de leur union. Sans doute, étaient-ils pécheurs ; mais la faiblesse de leur volonté ne leur ôtait ni la conscience de leurs fautes, ni la foi en Dieu, ni l'appréhension de l'éternité. Aussi voulurent-ils exempter à leur enfant les misères qui empêchaient leur bonheur.

Ils l'avaient appelé Adéodat, c'est-à-dire don de Dieu, présent divin, envoyé providentiel. Et ce premier geste indique déjà dans quel esprit les coupables accueillirent l'enfant que le Maître de la vie leur avait inopinément imposé. On a peu de détails sur les méthodes qui furent employées, mais on sait que le père s'appelait Augustin et qu'il avait du génie ; on sait que la mère, quoique de basse extraction, avait pu se faire aimer d'Augustin. Ainsi y avait-il chance que leur fils eût du cœur et du talent. Ajoutez à cela une soignée formation à la crainte du Seigneur, ajoutez de la piété, de la sagesse chrétienne, ajoutez les illuminations de la profonde philosophie paternelle et celles plus précieuses encore de l'Esprit Saint : vous aurez, malgré le désordre de l'origine, malgré l'irrégularité du ménage, un adolescent de bon naturel, respectable, aimé des hommes et gâté du bon Dieu.

Il y a un passage de ses *Confessions* où saint Augustin, rendant soigneusement hommage au Créateur des dons impartis à son fils, nous éclaire sur cette jeune personnalité. On sait qu'Adéodat, né en 372, devait mourir en 388, âgé seulement de seize ans.

« Nous nous associâmes, dit-il, (il s'agit du baptême reçu à Milan par lui-même et quelques amis), nous



Il y a cent chances contre une

nous associâmes l'enfant Adéodat, ce fils charnel de mon péché, nature que vous aviez comblée. À peine âgé de quinze ans, il surpassait, par son talent, des hommes avancés dans la vie et dans la science.

« Ce sont vos dons que je publie en ce moment, Seigneur mon Dieu, Créateur de toutes choses, et puissant Réformateur de nos difformités. Car il n'y avait rien de moi, en cet enfant, que mon péché; et s'il était élevé dans votre crainte, c'est vous qui me l'aviez inspiré, nul autre. Oui, ce sont vos dons que je publie. Dans mon livre intitulé *Le Maître*, mon interlocuteur, c'est cet enfant; et les réponses faites sous son nom sont, vous le savez, mon Dieu, ses pensées de seize ans. J'ai même vu de cet enfant des choses encore plus admirables. Ce génie-là m'effrayait. Et quel autre que vous pourrait accomplir de pareils prodiges ?

« Vous l'avez bientôt retiré de ce monde; et c'est d'un esprit plus tranquille que je pense à lui; car mon souvenir n'est mêlé d'aucune crainte ni pour son enfance, ni pour sa première jeunesse, ni pour un âge plus avancé, s'il y était parvenu. Nous nous l'associâmes comme un frère dans votre grâce, pour continuer à l'élever dans votre loi; nous reçûmes donc le baptême, et soudain se dissipèrent tous les remords inquiets de notre vie passée. »

Voilà pour l'étonnante précocité du jeune homme. Un autre passage des œuvres de son père révèle l'aisance d'esprit et la claire notion qu'il avait des choses de la vertu. Augustin tient académie à Cassiciacum et fait recueillir les propos philosophiques, les entretiens théologiques, auxquels il préside, et auxquels prennent part de nombreux interlocuteurs, dont sainte Monique, sa mère, et Adéodat, son fils. Il rapporte dans son traité *De la vie bienheureuse*:

— « C'est toi que j'interroge, mon enfant: Quel est l'homme, penses-tu, qui est affranchi de l'esprit impur? est-ce celui qui n'a pas en lui-même le mauvais génie qui égare les hommes? est-ce celui qui a purgé son âme de tout vice et de tout péché ?

— Selon moi, dit-il, on est affranchi de l'esprit impur quand on vit chaste.

— Mais à quel homme donnes-tu le nom de chaste? est-ce à l'homme exempt du péché? est-ce à l'homme qui se borne à s'abstenir de tout commerce charnel illicite ?

— Eh ! comment pourrait-on être chaste, répond Adéodat, en s'abstenant seulement de tout commerce charnel illégitime, si on ne laisse pas de souiller son âme par d'autres péchés ? L'homme vraiment chaste est celui qui a les yeux tournés vers Dieu, et qui les tient fixés sur Dieu seul.

Je fis mettre par écrit les paroles textuelles de l'enfant », conclut Augustin.

* * *

Est-ce téméraire de conclure que des parents médiocres peuvent quand même préparer au Seigneur des serviteurs parfaits ?

Saint Augustin, dans son humilité, le rappelle et le proclame, ce n'est pas tant l'instrument qui compte que la cause principale qui meut celui-ci et le dirige.

Un bon enfant est moins le fait de ses parents que de la grâce gratuite et efficace d'un Dieu munificent.

Les parents sont des procréateurs, des coopérateurs, des délégués, des éducateurs, ils sont investis d'une mission: mais précisément à cause de cette mission, ils ne peuvent rien si ce n'est par Celui qui les en charge.

Et c'est le mystère des vocations providentielles, ces fautes et ces séries de fautes qu'on est tenté de trouver heureuses, tant la miséricorde du Tout-Puissant en a voulu tirer de bien et de gloire.

Amis lecteurs, penchez-vous sur l'âme du délaissé. Scrutez-y les dons de Dieu, les dons de la nature et les dons aussi de la surnature.

Il n'y a pas moins de germes de sainteté dans un illégitime baptisé que dans un enfant légitime. Et le seul fait de cette élaboration commencée d'un élu pour le ciel devrait faire pardonner à un pauvre malheureux la honte de ses origines purement naturelles.

Deux curiosités, disions-nous, accueillent l'enfant de la Crèche...

22 - X - 41

À la mariée de juin

Ma chère enfant,

Non; je ne suis pas surpris que, malgré votre naissance parmi nous, vous deveniez la femme d'un excellent jeune homme. En effet, une expérience déjà vieille et qui prend de l'âge tous les jours, démontre que, la plupart du temps, une éducation soignée, à la longue et en définitive, produit un bon sujet. Ah ! sans doute, y a-t-il des cas décevants pour les meilleures volontés. Mais vous, vous n'étiez pas des pires risques; vos antécédents ne manquaient point de circonstances favorables; vous descendiez en droite ligne de l'imprudence et non pas du vice. C'est déjà quelque chose, vous savez, que de n'apporter point, en dot, des tares, un sang et des facultés appauvris. Quand un illégitime n'a à surmonter que le déshonneur de sa naissance, c'est seulement demi-mal. Et si, par la miséricorde incompréhensible du bon Dieu, ce même enfant rencontre, chez des parents adoptifs, outre un cœur d'or, ce savoir-faire éclairé indispensable à la véritable éducation, le monde qui est pourtant malveillant, le monde cruel en vient à corriger ses impressions, son dédain, son mépris; et s'il rappelle la déchéance première de l'élève, il admire le beau résultat, l'heureux couronnement de soins intelligents.

* * *

C'est votre cas, ma fille.

Vous avez timidement d'abord, puis hardiment, gravi l'échelle de l'honneur. Vous êtes partie de rien, et demain, vous rattrapez les autres. Vous n'aviez point de nom propre; et voici que vous entrez dans une famille universellement honorée.

Bénissez le bon Dieu; et soyez vous-même félicitée pour une si constante docilité. Car vous avez fait le bonheur de ceux qui avaient pris, avec une certaine appréhension, le risque de votre adoption. Ni quand vous étiez bambine, ni quand vous étiez écolière, ni au cours de votre adolescence, nous n'avons eu, sur votre compte, d'autres témoignages que des éloges.

Il faut dire que vous étiez dans un milieu privilégié: les bons exemples corroboraient sous vos yeux les enseignements et les conseils. Et pour vous, pour le succès de la charitable entreprise, quelle croisade de prières ! Tel monastère n'avait-il pas adopté votre âme ? Malheur à vous, maintenant, si vous alliez, après cela, tirer vanité de vos présents avantages ! Ce que vous avez, vous le devez à mille intercessions, à mille propitiations ignorées mais amicales et ferventes.

Ah ! comme j'aime cette collaboration de l'active maman et de la contemplative cloîtrée, du père gardien et du prêtre conseiller, pour la conduite et la réussite d'une aussi aléatoire et périlleuse aventure !

Vous êtes née l'enfant de la faiblesse; mais vous êtes devenue l'enfant de la prière. Il n'y a pas plus vraie réhabilitation.

Voulez-vous, en mon nom, complimenter le jeune homme qui a su vous discerner ? Voulez-vous, tous

deux, agréer mes vœux les plus sincères d'heureux ménage ?

Ne vous contentez point de marcher sur l'erre. Forts désormais de tout votre passé, riches d'un trésor désormais commun, appliquez-vous, sans cesse à faire fructifier vos talents et vos dons; c'est dans ce soin que des époux sur terre trouvent leur vrai bonheur. Dieu vous bénisse, ma fille, ainsi que votre fiancé ! Dieu vous accorde une honorable postérité ! Tel est le souhait de tous ceux qui vous ont voulu et qui vous veulent encore tant de bien: les religieuses du Bon-Pasteur, vos parents adoptifs et le directeur du service des adoptions.

28 - V - 41

enfants gâtées de la famille causa une esclandre de roman-feuilleton !

Une fille qu'on trouvait belle, élégante et affable, une fille partout adulée et recherchée, tomba elle-même sous le charme d'un étranger qu'elle avait frappé. Des parents effrayés ou de l'aventurier de salon, qui, pensez-vous, devait l'emporter dans la dispute du projet de mariage ?

L'homme était marié, l'homme était séparé, l'homme était âgé; la fille était jeune, la fille était orgueilleuse, la fille était envoûtée.

Un beau matin, ni l'un ni l'autre n'y étaient plus. Scandale ! Dshonneur ! Désespoir !

Le père, en quelques jours, vieillit de vingt ans; la mère, déjà malade, languit de chagrin et mourut à



Une éducation soignée produit un bon sujet

Aurea mediocritas !

Il y a environ vingt-cinq ans, passait par notre maternité, une fille très souvent citée dans le carnet mondain de la métropole. Elle était d'une de ces familles qui en imposent depuis deux ou trois générations par l'honorabilité, le talent, le succès et surtout la fortune. Chacun qui était travaillant se gagnait très vite un poste, des relations, une influence appréciable. Et le groupe familial, à lui seul et par ses alliances, formait sinon la noblesse du moins l'aristocratie de la région.

Pareille situation, si elle est flatteuse, est pleine de responsabilités et de risques. Quand on est le point de mire et en quelque sorte l'exemplaire, il faut, n'est-ce pas, une conduite inattaquable. Autrement, le choc en retour est terriblement douloureux et fait souffrir même les membres sans reproche. Il y a dans le dshonneur de même que dans l'honneur une réelle solidarité. On y est comme enchaîné aux siens. Combien donc ne fut-on pas mortifié et honteux, le jour où une des

quelques mois de là. Et la fille, revenue de son délire, vint demander chez nous l'hospitalité que l'on sait.

* * *

Or, nous avions depuis longtemps perdu de vue et le cas et la fille; mais, il y a peu de jours, de par delà les frontières, en une langue déformée par une autre, et d'une écriture qui trahit quelque maladie sérieuse, une femme nous écrivait demandant des nouvelles de son enfant.

Son compagnon de malheur est devenu veuf il y a déjà longtemps. Elle l'a épousé. Lui et elle n'ont plus voulu repenser à leur enfant. Mais lui et elle, voyant venir la mort et se rapprochant davantage du bon Dieu, entendent plus distinctement la voix de leur conscience, la voix sans doute de Celui qui, trop souvent, crie en vain dans le désert d'un coeur; lui et elle recouvrent, s'ils l'ont jamais eu, le sens de leurs responsabilités. Au bout d'un quart de siècle, ils se penchent sur un berceau vide et veulent savoir si leur enfant est déjà décédé, ou si quelque fille de Pharaon, quelque noble coeur a recueilli, en sa corbeille à la dérive, l'enfant exposé sur le Nil. Ils demandent si Moïse

fut sauvé des eaux, si Moïse fut bien soigné, bien élevé, si Moïse mérite considération. Leur enfant, si elle vit, leur propre fille, voudrait-elle leur pardonner? Voudrait-elle les revoir? Serait-elle dans quelque particulière nécessité?

* * *

Nous avons fait la commission et admiré, une fois de plus, les voies de la divine Providence. N'a-t-elle pas soustrait à des parents naturels qui n'eussent pas su l'élever comme il faut, à un milieu dans lequel, à son tour, elle se fût gâtée, cette enfant du péché qui est aujourd'hui une vertueuse épouse et mère de famille?

Il faut l'entendre en son spontané langage. Elle se présente d'abord: « Je suis mariée, oui, depuis cinq ans. Cinq ans déjà, que j'ai laissé mes parents! De si bons parents! Ils m'ont très bien élevée. Je me suis laissée faire par eux. Et le bon Dieu m'a récompensée en me donnant un mari qui fait mon bonheur. Ma santé n'est pas des meilleures, mais je m'en rapporte à la Providence. Je sais qu'elle ne m'abandonnera point. Nous avons maintenant trois petits enfants qui jouissent d'une meilleure santé que leur maman. Le plus jeune n'a qu'un mois; si vous voyiez comme il est déjà vaillant! » Puis, répondant à la question principale: « Vous me demandez, dit-elle, si j'aimerais à connaître mes vrais parents: Oui, s'ils sont vraiment bons et qu'ils le seront à l'avenir. » Voilà pour la principale réponse. Elle ajoute en complément: « Mon mari est un cultivateur; il aime beaucoup son métier, et moi de même. »

Que la voilà bien la vraie noblesse, la noblesse morale, fière et désintéressée!

Au moment même où elle fait taire une curiosité que nous savons tout instinctive et toute légitime, au moment même où elle éconduit, par la pensée, des parents restés indignes, au moment où elle pose en toute simplicité et en toute fermeté la condition de conversion

et de persévérance, elle sent le besoin d'affirmer son bonheur, et son attachement à ce bonheur qui, quoique modeste, est de qualité rare.

Non, elle ne voudrait pas gâcher sa présente vie de famille par une reprise de relations amoindrissantes.

On lui a refait un honneur; elle l'a conservé; elle y tient et en jouit; elle le transmet déjà à d'autres petits êtres; elle s'en rapporte à Dieu son Père pour le pain quotidien, pour la santé, pour l'avenir de sa famille; elle aime et elle est aimée; elle est contente de son sort, et la perspective de l'améliorer en renouant des liens si longtemps détachés n'effleure même pas son esprit.

Vous évoquez, malgré vous, l'*aurea mediocritas* chantée par Horace, en telle de ses odes, la médiocrité d'or, c'est-à-dire la médiocrité sans prix, cette condition moyenne toujours préférée par les sages aux tracasseries et aux vicissitudes de l'opulence. *Aurea mediocritas!*

Mon Dieu, soyez béni, que de tels délaissés rencontrent de tels parents adoptifs qu'ils deviennent de tels parfaits chrétiens!

4 - III - 42

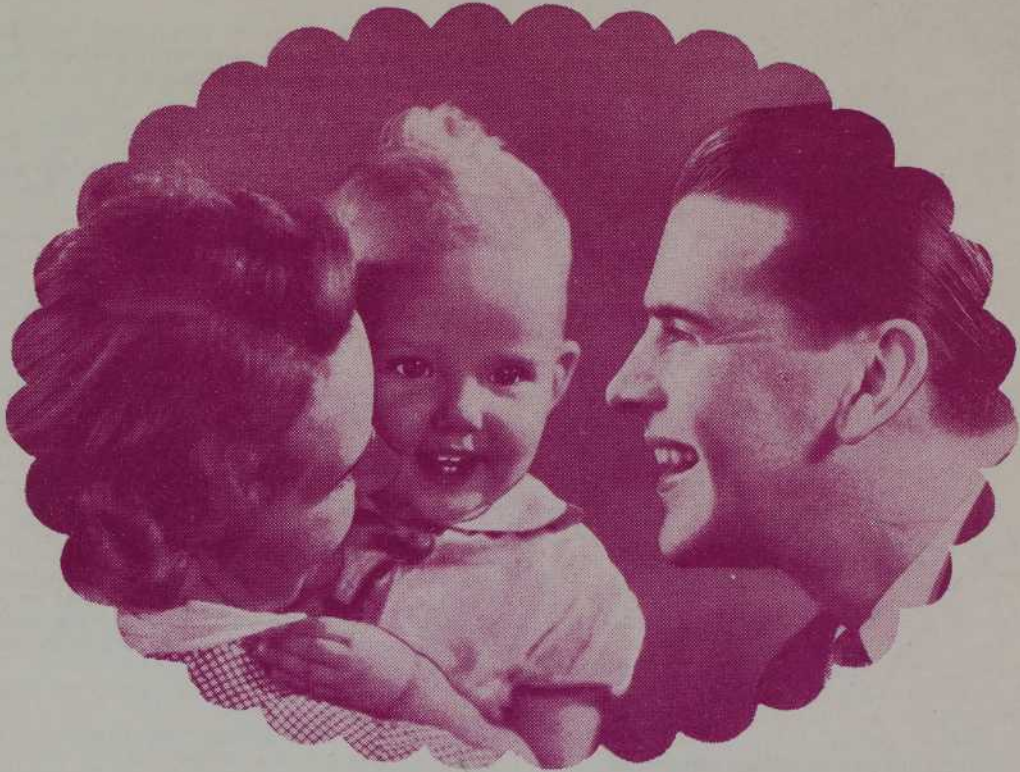
Mourir sans amour

Les vocations éclosent dans bien des circonstances où l'on s'y attend le moins. Savez-vous, par exemple, où Monsieur Boncœur s'est découvert le besoin, là, mais l'impérieux besoin d'enfants adoptifs? Ah! je vous le donnerais en cent, en mille et en dix mille, que vous n'y penseriez même pas. Eh! bien, c'est au cimetière, oui, au cimetière de Sainte-Bathilde, en Beauce.

Il y reconduisait un brave voisin de village, le vieux charron, connu à la ronde pour son habileté et ses prix raisonnables. Le vieux charron avait, son tour



Voudrait-elle leur pardonner?



... pour m'enterrer et me continuer

venu, déposé marteau et tablier pour vivre de ses rentes qui n'étaient pas à dédaigner; sa maison était simple mais confortable; il y avait vue sur la rivière et les coteaux capricieux; de son jardin à lui, il tirait ses légumes, et des fruits, et des fleurs, et même du bon tabac; bref, une fin de carrière sans heurt et sans inquiétude.

Depuis dix ans, il n'entreprenait plus de grosses « waguines » et il ne refaisait plus de bandages de roues, mais il aimait à faire dans sa boutique toujours bien outillée, de ces réparations faciles qui rendent tant service. Et c'est là, à son travail d'amateur, que le rejoignaient souvent, dans la journée, les vieux copains du voisinage. Au rythme des bouffées, dans l'odeur âcre des pipées ardentes, au bruit de l'ouvrage, la conversation allait son petit train sensationnel, banal, ou philosophique.

Mais tous ces soins ne charmaient encore que médiocrement la solitude relative du vieux charron.

N'était-il pas veuf depuis déjà cinq ans? N'était-il pas seul désormais dans la vie? Et son mariage, pour avoir été harmonieux, n'était-il pas resté sans fruits?

Oh! il ne s'en cachait point. Il trouvait ça « ennuyant » à la fin.

Et quand le moment vint de partir, c'est de voisins charitables, amis sincères, mais purs étrangers qu'il reçut les derniers devoirs.

L'estime où on le tenait lui valut un beau cortège funèbre; son intelligente reconnaissance de paroissien lui avait fait stipuler, en son testament, un service de première classe; tous ses clients voulurent lui faire la conduite au cimetière.

Ce fut très beau.

Mais ce ne pouvait être consolant pour personne.

Et Monsieur Boncœur, le voisin, saisit la leçon des événements.

Il se vit tout d'un coup, par imagination, au versant de sa vie. Lui, non plus, n'avait pas encore d'enfants.

Lui aussi n'aurait que sa compagne... Au vrai, pouvait-il compter l'avoir toujours? L'avoir aussi longtemps que le vieux charron?

Lui aussi serait à la merci des étrangers et des mercenaires.

Lui non plus n'aurait autour de son lit de mort la couronne des affections agissantes, la promesse des pieuses fidélités, la fierté des dynasties perpétuées, le transfert d'une honorabilité sans tache, le partage d'un patrimoine honnêtement acquis.

Personne ne le pleurerait comme un père, personne ne lui devrait un nom, une carrière, et des moyens de salut.

Ah! que la tranquillité de la vieillesse serait morne et que la stérilité de leur ménage serait triste alors et regrettable!

Mourir sans enfants!

Mourir sans amour!

Mourir les mains vides et le cœur inassouvi!

Non! Décidément, l'enterrement du vieux charron portait sa leçon. Et il allait en profiter.

—Ma femme, dit-il au retour, je ne veux pas mourir comme le vieux charron, assisté par des étrangers. Je veux des miens pour m'enterrer et me continuer. Nous allons prendre un garçon à la Crèche.

—Mon ami, répond l'épouse, tu ne sais pas comme je vais être heureuse de me consacrer enfin à des enfants qui nous restent; je suis lasse de ces protections passagères et de nous voir toujours seuls en cette grande maison vide. Oui, un garçon. Et puis un autre, si tu veux. Et puis une fille! Peuplons notre foyer!

Monsieur et Madame Boncœur sont venus chercher leur aîné

Le ciel, pour les récompenser, leur accorda la joie d'une fille à eux.

Ces deux enfants grandissent et fondent les espérances nées sur la tombe du vieux charron; ils sont robustes, d'esprit vif et de bon naturel.

Je m'informais, l'autre jour, en passant à Sainte-Bathilde.

—M. Germain, dit la maman, je vous parle sincèrement: Si le bon Dieu décidait de nous enlever un de nos enfants et de nous laisser celui que nous préférons, je ne saurais pas du tout qui choisir et qui sacrifier, de l'enfant qui vient de chez vous ou de l'enfant qui est à nous

* * *

Cher monsieur et chère madame, n'en doutez pas, vous serez entourés, vous serez assistés, vous serez choyés, jusqu'en votre plus lointaine vieillesse, par vos enfants.

Et sur votre tombe, au cimetière calme et ombragé, des êtres chers feront de touchants pèlerinages.

L'amour filial vous poursuivra par delà le tombeau.

11 - VI - 41

Le petit quatrième

Attention, s'il vous plait ! Le droit de lire ce qui suit est réservé; et il faut, pour se croire concerné, avoir déjà, de fait, adopté un petit garçon ou une petite fille de la Crèche.

De quoi s'agit-il, en effet ? D'un bon conseil, d'un conseil qui pourra paraître intéressé, mais qui est surtout fort pratique.

Il s'agit de considérer d'abord l'enfant adoptif. On veut l'élever, n'est-ce pas, du mieux qu'il est possible. On le suppose bon, aimable, vaillant, dévoué, pieux, instruit.

On lui souhaite, outre une éducation chrétienne, un développement de l'intelligence et du cœur, qui en fasse un individu normal parmi ses pairs, un enfant qui n'apparaît un jour ou l'autre, ni comme un être singulier ni comme un être dépaycé dans le milieu où il devra passer sa vie.

* * *

Or, quoi de plus formateur que la vie ordinaire d'une famille ordinaire ?

L'aîné profite, au commencement, de la compagnie exclusive de ses parents. Il recueille d'eux l'orientation spéciale, l'impulsion morale oserais-je dire, que constitue cet apprentissage, ce noviciat de la vie.

Mais on n'est pas apprenti perpétuel; on n'est point novice pour l'éternité; et il est tout naturel que, plus tard, mais rien qu'un peu plus tard, d'autres apprentis, d'autres novices surviennent et qui ne dépendent plus de la seule formation des maîtres.

Il se produit alors un phénomène de collaboration des plus profitables. L'apprenti, dans la mesure même où il a été éduqué, prêche d'exemple et même de rubriques. L'apprenti de la vie exempte déjà à ceux qui l'ont formé quantité d'efforts. Il constitue un actif. Il rapporte:

—Fais comme moi. Regarde comment on fait. Maman dit... Papa veut... Il ne faut jamais... Il faut toujours... Prends garde!... Si tu fais cela, je vais le dire à maman. Si tu ne fais point cela, papa va te punir.

L'exemple, l'avertissement, le conseil, la menace de sanction, et les parents n'ont encore rien eu à faire: leur aîné les a suppléés en des choses faciles et en des circonstances fréquentes.

Mais il n'y a pas que le dressage, il n'y a pas que la conduite, il n'y a pas que les défenses et les préceptes

à inculquer. L'aîné se fait aussi précepteur. Tout ce qu'une intelligence vive et attentive a échangé de pour-quoi contre des notions utiles, il a l'occasion de le passer à plus jeune que soi.

L'aîné encore tout jeune fait la tradition.

—C'est maman, c'est papa qui l'a dit.

Le puîné trouve-t-il invraisemblables les renseignements de l'aîné, s'il remonte à la source: — Est-ce vrai, maman ? et que lesdits renseignements se trouvent confirmés, du témoignage et de l'autorité de la maman, après deux ou trois de ces recours, que de prestige pour l'aîné ! Et que de docilité ensuite chez l'élève !

—Mon grand frère, ma grande sœur m'a dit...

Cela suffit pour sa foi.

* * *

Mais le partage de la tâche des parents n'est point l'avantage principal que représente au foyer la présence d'un cadet.

Le fils, la fille, l'enfant unique, s'il accapare le temps, l'attention, la compagnie, les soins, les services, les préoccupations de ses père et mère, du seul fait qu'il est seul et n'a aucune occasion d'exercer envers d'autres la charité dont il est l'objet, l'enfant unique finit souvent par se croire le centre d'aboutissement de tous les hommages et de tous les avantages. Ne voit-il pas satisfaire tous ses caprices, tous ses goûts, tous ses desirs ?

Et ne voit-on pas fleurir en son âme un précoce et parfois féroce égoïsme ?

Ce danger est conjuré dans une maison où il y a des cadets. L'aîné a vite compris, pour le moindre fait qu'on le lui expose, que, parmi ses droits et privilèges, il y a celui de protéger son petit frère ou sa petite sœur, celui de sacrifier tel jouet ou telle friandise, et surtout de ne donner à copier que de bons exemples.

L'homme a été créé avec toutes les aptitudes pour la vie en société. Des tendances qui sont les suites du péché originel contrebarrent trop souvent ces aptitudes.

L'accoutumance de chaque enfant à voir sa faiblesse entourée et secourue, le prépare mal à s'oublier pour les autres. Mais vienne, auprès de sa faiblesse, une faiblesse plus grande, vienne, de parents qu'il aime, un appel à son dévouement naissant, vienne la stimulante marque de confiance d'un remplacement auprès du petit frère ou de la petite sœur, les notions d'union, de coopération, d'esprit familial, de dévouement charitable, de sacrifice, d'amour du prochain, et d'amour de Dieu dans le prochain, se trouvent ensemencées dans un cerveau qui parfois n'a pas quatre ans.

La voilà bien la bénédiction des familles nombreuses ! C'est la cellule familiale qui se développe, s'enrichit et se multiplie, moins encore selon la chair que selon l'esprit, plus encore par de mutuelles prestations que par un principe vital, plus en vue de l'éternité que pour atteindre un passager bonheur.

Chaque enfant nouveau fournit à ceux qui l'ont précédé un entraînement au beau métier d'homme, à la belle profession de frère en Jésus-Christ.

* * *

Lecteurs concernés, avez-vous pris un fils ou une fille en adoption, ne le ou la laissez point grandir dans son isolement. Donnez-lui une sœur ou un frère. Donnez un objet et un exutoire à son dévouement.

Soyez trois à vous dévouer ensemble auprès d'un quatrième membre de la famille.

Trois: vous, les époux, les maîtres, riches d'expérience; et puis, votre élève, novice encore, mais avec un sujet auprès de qui parfaire, chaque jour, son expérience.

Trois, pour plus facilement élever le petit quatrième...

—Mais, au fait, direz-vous, où est-il ce petit quatrième ?

— Où voulez-vous qu'il soit, sinon à Québec, dans une couchette, au numéro 680 du Chemin Ste-Foy ?
23 - VII - 41



Vienne une faiblesse plus grande...

L'ombre... dans l'ombre

Amis lecteurs, voulez-vous une histoire de revenant ? La mienne est récente et, comme toutes les autres, authentique.

L'autre soir, vers les dix heures, dans une maison où j'étais seul à veiller, et dont le seul tic-tac de la grande horloge ponctuait le silence, j'achevais de lire une attachante biographie.

Quel phénomène se passa-t-il ? Il me parut soudain que je n'étais plus seul. Là, dans l'angle du fond, dans l'ombre, phantasme ou fantôme, une ombre s'agita. J'eus soubresaut. L'apparition avait quelque chose de singulier. Je distinguais, en effet, une sorte de moine, apparemment dominicain, mais, de figure, on eût dit un nègre, un mulâtre en tout cas.

Vous dirai-je que la visite fut tout de suite sympathique. Je me levai et fis les honneurs du lieu. Puis nous causâmes.

— Ne vous dérangez pas, me dit-on, je ne fais que passer. J'ai une permission spéciale d'aller visiter les Crèches ; et la fantaisie m'a pris de vous saluer quand j'ai vu de la lumière à votre cellule.

— Trop honoré, cher Frère. Mais puis-je vous demander pourquoi ce pèlerinage ? Expiation ? ... recensement ? ... bénédiction ? ... simple curiosité ?

— Sympathie, M. l'abbé. Moi aussi, j'ai été rejeté. Mon père était un gentilhomme castillan, fier, comme vous savez ; ma mère, une panamienne, une nôire. Je naquis au Pérou. Ma couleur, choisie par la bonne Providence, humilia mon père. Et lâchement, il nous abandonna.

Vous comprenez que je n'étais pas et que je ne pouvais être un enfant comme les autres. J'avais à me faire pardonner mon abjection ; d'autre part, Dieu qui me restait pour père prenait grand soin de moi. Croiriez-vous que, petit garçon, je fus souvent battu par ma mère parce qu'allant aux commissions, je ne pouvais m'empêcher de partager les provisions avec les pauvres quémandeurs ? J'avais huit ans quand, inopinément, mon père intervint pour me faire fréquenter l'école primaire. Puis, à douze ans, je devins apprenti chirurgien. Ma situation s'améliora en ce sens que, dans les hôpitaux, chez les patients, à la maison, partout où

je rendais service, on me complimentait, on m'entourait de gratitude et de vénération. J'eus peur de l'orgueil. Je veillai, je priai, je réfléchis. Enfin j'allai m'offrir comme frère donné au couvent des Dominicains. J'avais vingt-deux ans.

— Une vocation.

— C'est cela. Je m'y vouai à l'humilité, à la vigilance, à la discrétion, à l'effacement claustral. Quand je voyais de l'ombre, je m'y précipitais. Ma joie, la nuit, était de servir à l'infirmerie, et de me reposer, à la salle du chapitre, sur la civière des morts. Je ne pouvais consentir à accepter un siège dans la chambre d'un religieux. Par terre, c'était plus ma place.

J'avais une surnaturelle vénération pour les prêtres, toujours heureux, chirurgien, barbier, infirmier, gardien de vestiaire, de leur rendre service. Ce qui me séduisait le plus, c'étaient les besognes basses. Le seul droit que je revendiquai avec ce que vous appellerez sans doute de l'entêtement, et par une inspiration qui n'était pas factice, ce fut le droit à la mortification et le droit à la dernière place. J'implorais des vêtements et des chaussures usagés. J'implorais d'être ignoré et de toujours compter pour peu de chose.

J'eus cependant de graves ennuis quand, pour mieux m'attacher à lui, Jésus voulut bien user de quelques faveurs particulières, de ce que certains appellent extases ou ravissements. Mais j'oserais dire que l'indiscrétion était de la Providence même ; car je faisais bien tout mon possible pour cacher ces divines privautés.

— Mais comment expliquez-vous ces privautés ? Il y avait dans votre couvent des personnages...

— Sans doute, et il n'est pas prouvé que j'aie seul été ainsi favorisé. Mais les délaissés, les vôtres et moi, le bon Dieu tient à leur marquer sa faveur qui console quand toute autre consolation fait défaut. Savez-vous bien que j'en vins à opérer de sérieux miracles ?

Vos petits, si on les forme à la bonté de cœur, à la chasteté, à la vigilance, à l'amour de Dieu, une vertu bienfaisante en rayonnera. C'est prodigieux, tout ce que m'accorda de guérisons corporelles, de libéralités inespérées, notre Père des cieux. Moi aussi, sans moyens, je fondai une sorte de crèche. Il y avait dans la métropole quantité d'orphelins plus ou moins légitimes, d'enfants abandonnés qui traînaient leur misère dans les rues, des grappes de jeunes filles exposées à tous les périls de la débauche. Une vaste maison accueillit toute cette jeunesse déshéritée.

— Cher frère, vous ne me ferez pas croire que toutes ces faveurs, vous ne les achetiez pas bien cher. Vous deviez être fortement adonné à la pénitence.

— Il est vrai qu'à l'exemple de notre glorieux Père et fondateur, oui, je prenais chaque nuit trois disciplines et je portais continuellement le cilice. La souffrance, vous le savez, est le prix de l'amour. J'avais décidé de réduire mon corps en esclavage, par le jeûne et le châtement. Pourrais-je le regretter ?

— Mais de tous ces privilèges que vous valut, comme vous dites, la pitié du bon Dieu, quel fut le plus extraordinaire, s'il vous plaît ?

— Ah ! j'en souris encore. Ce fut la commodité d'entrer sans dérangement, et sans bruit, dans une infirmerie close, dans un noviciat portes fermées, et d'en sortir de la même façon. On était bien intrigué de ce manège.

Et puis surtout, il y eut la bilocation. Figurez-vous que, n'ayant jamais résidé ailleurs qu'au couvent de Lima, des témoins très dignes de foi m'ont connu qui en Chine, qui en Japon, qui en Algérie, moi et pas un autre, et tel qu'ils m'ont ensuite retrouvé à Lima même.

Le plaisir, vous comprenez, c'était de faire du bien... doublement, là où me postait l'obéissance et là où m'emportait mon zèle pour la conversion des païens.

Mais notez bien que je faisais plus de cas de la fidélité à la règle que de tous ces charismes où j'étais pour si peu.

— Tout de même cette visite des Crèches, pourquoi ?

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit le plus beau.



Martin de Porrès, l'illégitime, le chien de mulâtre, comme on voulut bien l'appeler, dans le temps, a été béatifié par le pape Grégoire XVI. — Et je pose ma candidature dans chaque institution de charité, comme patron officiel des délaissés. Trouvez-vous que j'aie tort ? Il me semble que c'est moi qui ferais cela avec le plus de sollicitude et de sympathie...

— Bienheureux Martin de Porrès !... m'écriai-je. Mais déjà, comme durant sa vie, le saint se replongeait dans l'ombre propice à l'effacement...

* * *

Vous direz maintenant, amis lecteurs, qu'il n'y a plus de revenants !

19 - XI - 34.

Platonique ou pratique ?

Amis lecteurs, amis de la Crèche, vous qui avez compris l'utilité spirituelle et sociale d'une œuvre comme la nôtre, nous avez-vous témoigné, de façon tangible, votre compréhension ?

Avez-vous dit de nous, autour de vous, le bien que vous pensez, les résultats que vous connaissez ?

Y a-t-il, grâce à vous, de par le monde, quelqu'un dont l'esprit a été éclairé à notre sujet et dont le cœur s'est entr'ouvert de notre côté ?

Les objections des superficiels et des pseudo-sociologues, avez-vous pris la peine de les disséquer, de les analyser, de les pulvériser, de les réduire à néant ou si, par système, vous vous êtes toujours contentés de pacifiquement conclure : « Ah ! chacun son opinion ! »

Nous avez-vous défendus ou si vous nous avez lâchés ?

Avez-vous prié pour nous ? « Nous », c'est une grande famille : 700 petits enfants à jamais privés du nom de leur père et de la protection de leurs parents, 120 bonnes d'une vaillance et d'un dévouement quasi maternel, 80 aides temporaires qui poursuivent une bienfaisante cure morale, 90 patientes qui dans la discrétion d'un véritable cloître, cachant leur misère, étudient les moyens de s'en relever, une demi-douzaine d'infirmières au service de la Miséricorde avec une grande M, cinquante religieuses vouant tous leurs soins, leurs prières et leur abnégation à la réhabilitation des filles pécheresses et de leur malheureuse progéniture, des médecins enfin et des prêtres, charitables thérapeutes du corps et de l'âme de nos hospitalisés... Pour tant de monde, qui mérite tant de commisération, oui, avez-vous jamais prié ?

Et puis, le groupe de vos connaissances, de vos amis, l'avez-vous jamais mis à contribution pour nous ?

Avez-vous jamais « quêté » autour de vous pour la Crèche ?

Que de gens seraient prêts, même toutes les semaines, à se départir, en notre faveur, soit de linge ou d'articles, ou de livres usagés, soit de quelque menue somme d'argent ! Mais ils se disent que cela ne vaut pas la peine des démarches d'envoi ; et c'est d'autant de ruisseaux que se trouve amoindrie la rivière jamais trop grande. Tandis que, centralisés, perçus et canalisés, tant de menus dons procureraient tant de soulagement à tant de malheureux !

* * *

Connaissez-vous notre Œuvre des Berceaux ? Y êtes-vous affiliés ?

Enfin, y a-t-il quelque part un de nos enfants qui doive à votre initiative, à votre intervention et à votre zèle, d'avoir trouvé des parents adoptifs ? Êtes-vous pour quelque chose dans l'immense bienfait d'une adoption ? En avez-vous du moins propagé l'idée et suggéré la réalisation ?

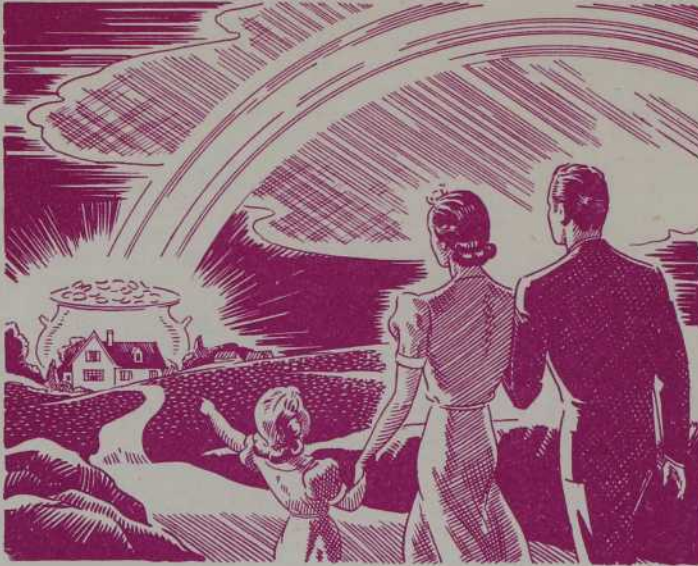
On ne peut aimer une œuvre sans la vouloir faire aimer. On lui veut des moyens d'action, des protecteurs et on lui veut des résultats conformes à sa fin propre.

La nôtre, notre fin, c'est de sauver des vies humaines, de baptiser des enfants exposés parfois à une destruction précoce, c'est d'atténuer, pour des familles honorables, un déshonneur qui reste grave, c'est surtout de sauver des âmes, d'en arracher le plus possible à l'emprise de Satan et des êtres qui, sur la terre, sont à sa solde et à sa merci.

Amis lecteurs, la main sur la conscience, nous avez-vous, jusqu'ici, aimés comme il faut ? Un amour platonique et tout secret ne nous suffit plus. Nous en mentionnons des preuves. Priez pour nous, quêtes pour nous, cherchez pour nos petits des parents adoptifs.

Aidez une œuvre bénie de Dieu, bénie de la sainte Église, et vous-même mériterez de participer à cette grande bénédiction qui est comme le sourire de la face du Père quand il voit secourir, dans les déshérités, son divin Fils lui-même...

11 - X - 38



Vous-mêmes participerez

à cette grande bénédiction...

Une heure parmi la pauvreté

Des clients de toutes catégories assaillent les magasins de toutes sortes ; joailliers et bijoutiers, épiciers et bouchers, merciers ou libraires, régie des alcools, marchands de jouets, débits de tabac, magasins à rayons et bazars populaires voient défiler l'innombrable procession des riches, des moins riches et des pas riches.

Pour les uns, en effet, l'approche des fêtes, c'est l'occasion d'émouvantes largesses et d'excitations à de nouvelles reconnaissances ; pour les autres, c'est l'unique plaisir de défiler, sans envie, devant les montres et les comptoirs, pour admirer, sans toucher ni posséder, les belles, les bonnes ou les utiles choses interdites aux indigents.

Postez-vous, un quart d'heure, près d'un comptoir de pacotille ou de jouets mécaniques et notez les réactions des enfants pauvres ; postez-vous, un autre quart d'heure, à la montre éblouissante d'un magasin de luxe, et enregistrez les réflexions de passants et passantes ; accompagnez ensuite, en quelque taudis, quelque confrère de la Saint-Vincent-de-Paul et voyez comme, avec peu de chose, peu de viande, peu de linge, peu de chaussures, peu de douceurs, il est possible de causer de grands bonheurs ; venez enfin, pour un dernier quart d'heure, jeter un coup d'œil sur la troupe innocente, mais stigmatisée, des enfants abandonnés qui grandissent, avec des religieuses et des bonnes pour père et mère. Venez à la Crèche où règnent la pauvreté dans la propreté, la frugalité dans la santé, la joie dans la misère. Et dans votre méditative tournée, dans votre enquête psychologique ou sentimentale, ou sociale, ou charitable, dites-vous bien que le vrai pauvre de Jésus-Christ, s'il se promène, multiplié, sous mille détroques ou livrées, si son histoire a toujours de quoi vous émouvoir ou vous navrer, si son indigence des choses les plus nécessaires vous arrache le généreux sacrifice des choses les moins utiles, l'enfant de la Crèche a, dans tout cœur bien né, dans tout cœur chrétien, un tour de préférence.

Il porte un nom qui n'est pas le sien. La qualité d'orphelin ne révèle point l'étendue de son abandon, la profondeur de son abjection.

C'est une victime à laquelle on tient compte d'une faute de ses bourreaux.

Il est innocent ; il est sans reproche ; il est souvent charmant et charmeur.

Il a du bonheur en réserve pour quelqu'un. Mais il est habillé dans du vieux et reste à la merci de toute assistance. Jamais de visite, jamais de présents, jamais de caresse authentique !

À défaut de ses vrais parents, qui, quelque part, fêtent la Noël — la célèbrent-ils dans l'esprit chrétien ? — et donnent et reçoivent des étrennes ; à défaut des siens propres, l'enfant de la Crèche, celui qui commence à grandir, voit se pencher sur son dénuement les nombreux, les charitables parents du pauvre.

* * *

Ami lecteur, comptez-vous déjà parmi la parenté du pauvre, parmi la parenté de Jésus-Christ dont le pauvre est le frère et aussi la manifestation terrestre ?

Croyez-vous que Notre Sauveur regarde comme fait à lui-même l'œuvre de miséricorde ?

Croyez-vous que l'aumône multipliée, l'aumône magnifique, contrebalance la multitude des péchés ?

Croyez-vous tout simplement ?

Alors... ajoutez sur votre carnet, à la suite de tous ceux à qui vous ferez des étrennes, l'enfant sans nom, sans famille et sans autre honneur que celui du saint baptême et de l'adoption divine.

Soyez touché !

Soyez ému !

Soyez navré !

Soyez généreux ! soyez généreusement charitable !

* * *

Voulez-vous quelques suggestions ?

Faites donner, par votre enfant, la dîme de ce qu'il a dans sa banque, un de ses jouets neufs ou préférés, un vêtement usagé mais encore bon pour les pauvres.

Envoyez-nous ce que vous avez actuellement de monnaie sonnante dans votre gousset. Mettez de l'ordre dans vos poches et débarrassez-vous.

Envoyez-nous 1%, 2%, 5% du bénéfice de votre dernière transaction, et voyez ensuite si l'Auteur de tout bien ne marque pas son contentement.

Promettez, si telle affaire, faisable, réussit, de nous donner tel pourcentage ; et puis, accomplissez votre promesse.

Faites-nous bénéficier des économies que vous a values la dernière aubaine. Partageons, s'il vous plaît, dans l'épargne.

Fumez deux cigares, vingt cigarettes de moins, aujourd'hui, demain, après-demain, et donnez-nous-en le prix.

Donnez le dixième, le quart, ou l'entier de votre salaire d'une journée.

Abstenez-vous du cinéma, cette semaine ; sacrifiez-nous le prix de deux entrées.

Autrement dit, cher lecteur, respectable lectrice, ingéniez-vous à vous dépouiller un peu pour habiller, régaler ou réconforter le vrai pauvre de Jésus-Christ. Celui-ci est logé, pour le moment, à la Crèche, 680, Chemin Ste-Foy, Québec.

24 - XII - 37

Aux Mages

Jean, l'enfant de la Crèche, m'a demandé de faire parvenir aux destinataires la lettre suivante :

Québec, le 6-1-34.

Chers Mages,

Si M. l'abbé Germain ne m'avait pas appris qu'en réalité vous n'étiez point des rois, je ne sais si je me serais décidé à vous écrire ; car je n'oserais point occuper de ma personne d'aussi augustes personnages ; mais, d'autre part, l'intérêt extraordinaire qui vous a fait quitter votre patrie pour rechercher, guidés par une étoile, un tout frêle enfant né dans une étable, et déposé dans une mangeoire, me frappe et me fait regretter de n'avoir pas au moins vu passer votre cortège. Vous êtes si sympathiques ! si vaillants ! si persévérants ! si généreux aussi ! J'ai un véritable regret de ne vous avoir pas connus.

Une chose cependant, plus que ce regret, m'intrigue : je ne doute point que le vrai Roi qui se cachait dans la crèche de Bethléem vous ait donné une fière belle place dans son Paradis ; mais, pour des voyageurs comme vous autres, est-ce que la réclusion là-haut ne vous en-

gourdit pas à la longue, et me trompé-je ou bien si cela fait partie de votre bonheur de venir, de temps à autre, sur notre planète, faire quelque course à l'étoile et à la Crèche ?

Chers Mages, je ne voudrais pas être indiscret, mais n'est-ce pas vous que j'ai reconnus, maintes fois, l'an dernier, dissimulés sous les alhures de bienfaiteurs des plus divers ? Que de fois j'ai cru découvrir, dans la préoccupation de trouver la Crèche, dans la curiosité de voir l'enfant de la Crèche, dans la générosité des présents qu'on offrait, dans la sincère pitié que notre dénuement inspirait, des signes caractéristiques des Mages venus de l'Orient !

Vous savez que saint Jean Chrysostome est sous l'impression que vous étiez douze bien comptés. Cela expliquerait encore plus facilement la fréquence de vos apparitions.

L'un de vous, au dernier jour de Noël, ne faisait-il pas la réflexion qu'à Bethléem, c'était le dénuement, mais ce n'était pas le délaisement ; qu'à Bethléem, une mère et un père veillaient sur leur enfant, tandis qu'ici, dans notre Crèche, le père et la mère sont absents. Ce sont là des accents de Mages. On sent quelqu'un qui compare. Votre langage vous révèle...

L'antique usage de l'Orient ne permet pas qu'on s'approche d'un grand personnage les mains vides. Or, que de visiteurs prétendent voir en moi, moi ! l'enfant de rien ! l'illégitime ! une image du divin Enfant et ne voudraient pas entrer chez nous sans les mains pleines !

Ce sont là des habitudes de Mages. Chers amis, vous le voyez, vos mœurs vous trahissent.

J'oserais dire que même les présents se ressemblent :

Que d'or ! en effet, que de charité dorée ! pour le roi des malheureux, et surtout pour le Roi, vénéré dans le malheureux !



Que de myrrhe ! c'est-à-dire de remèdes et de soins pour le malheur fait homme, et pour honorer la misère humaine du Verbe fait chair...

Que d'encens ! que de prières ! que d'intercessions favorables, faisant hommage au Dieu tout-puissant de la vie et de la mort !

Vos dons d'autrefois avaient une signification symbolique : ceux d'aujourd'hui de même.

Ah ! non ! vraiment, je ne me trompe pas... C'est vous qui revenez de l'Orient ou du zénith, vous, les bons Mages !

Du reste, ne vois-je pas souvent, la nuit, quand je m'éveille, dans le firmament piqué de points d'or, une étoile plus brillante que les autres et que je reconnais ? oui, je le sais ; c'est elle qui, fidèle, vous guide encore dans ces pérégrinations de bienfaisance terrestre où vous honorez d'un si beau culte, à travers la misère des créatures, le splendide Créateur lui-même.

Chers Mages, puisque c'est vous, nos bienfaiteurs innombrables, veuillez agréer, en une seule fois, les mille et mille mercis dont nous ne cessons de nous en-donner à chacune de vos discrètes apparitions.

Heureusement que vous avez déjà votre récompense dans le plaisir de faire plaisir en même temps au bon Dieu et à ses pauvres !

De ces pauvres, je suis le plus dénué ; de ce bon Dieu, je suis le plus dépendant ; aux Mages, je rappelle le mieux leur visite à la crèche sainte.

Êtes-vous contents, chers Mages, que je vous aie devinés ? ou est-ce que cela va vous empêcher de revenir ? Non, n'est-ce pas ?

En tout cas, soyez tranquilles ; je ne ferai semblant de rien.

Un protégé reconnaissant,

Jean DELACRAICHE.

Pour le chauffage

Les dames patronnesses, deux à deux, vont de porte en porte, de foyer en foyer, de cœur en cœur, recueillir des aumônes en faveur des enfants de la Crèche. Elles auraient l'ambition de payer chaque année le compte de charbon.

Malgré tous leurs beaux efforts de sollicitation, les nobles quêteuses n'arrivent guère qu'à en solder la moitié. Mais personne à la Crèche ne leur fait de re-



De porte en porte, de cœur en cœur

proches. Ce n'est pas leur faute s'il faut suppléer, pour sept cents enfants, l'haleine que prodiguaient au divin Enfant, dans sa crèche de Bethléem, le bœuf et l'âne.

Ce n'est pas leur faute s'il fait si froid à certains jours.

Ce n'est pas leur faute si, en certains quartiers, on refuse la moindre obole.

* * *

Voici à ce propos une anecdote à peine croyable :

Deux dames dûment déléguées pour la quête à domicile, brassard au bras, sonnent à la porte d'une maison bourgeoise.

La servante vient ouvrir.

— Bonjour, mademoiselle ; nous demandons la charité pour les enfants de la Crèche.

— Un instant, s'il vous plaît, mesdames, je vais avertir madame.

La petite servante disparaît.

* * *

Mais, du vestibule, les quêteuses assistent à ce court dialogue :

— La Crèche ? Qu'est-ce que c'est donc cette affaire-là ?

— Vous savez bien, madame, c'est la grande maison où vous avez été conduire le bébé de votre sœur, l'été dernier...

— ... Tiens, donne-leur ça.



"Ça", ce fut vingt-cinq sous.

Vingt-cinq sous, la modeste, la parcimonieuse coopération d'une femme hypocrite et à l'aise, au soutien de son neveu ou de sa nièce abandonnée qui coûte deux cents piastres par année à l'œuvre de la Crèche.

Merci beaucoup, quand même, ma bonne dame. Il y en a qui dans votre cas ne donnent rien du tout.

Ce sont ceux qui n'ont rien reçu de la Crèche qui lui donnent le plus, le plus de sympathie, le plus d'aumônes, le plus de dévouement.

Ce sont les grands cœurs qui adoptent nos enfants.

* * *

Et merci à toi, petite servante, qui rivas si bien le clou offusquant de la patronne,

Si tu n'en avais pas su si long, tu n'aurais pas pu, avec cette candeur empruntée qui ravit tes deux auditrices, rafraîchir la mémoire de celle qui avait déjà oublié le service rendu ; les dames patronnesses n'auraient eu que ton dix sous à toi, la compatissante.

Trois mots, chuchotés :

— Ça lui apprendra..., dis-tu.

Trois mots, un coup d'œil chargé de sens et un sourire malin ont suffi à ces dames pour comprendre que, le vingt-cinq sous, la Crèche devait t'en remercier, et que le rafraîchissement de mémoire, ta patronne t'en devait reconnaissance.

* * *

La collecte à domicile pour la Crèche prendra son rang dans l'interminable défilé des quêtes de toutes sortes.

D'avance, voyez un peu ce que vous voudrez donner. Pour vous guider, regardez autour de vous ; regardez le bonheur des enfants légitimes, et sondez le malheur des enfants de parents inconnus.

Attendez-vous et attendrissez votre entourage, attendrissez vos petits enfants sur un si pitoyable sort.

Ensemble, groupez l'offrande familiale. Puis formez bien votre intention :

Votre aumône, faites-la passer par les mains des dames patronnesses, mais ne la donnez point à d'autres qu'à Jésus-Christ dissimulé sous la pauvre apparence d'un enfant délaissé.

15 - II - 33.

Un vestiaire dégarni

— Mesdames et messieurs, qui nous faites si fidèlement la faveur de lire notre *Chronique* et de vous intéresser à notre œuvre de secours aux enfants délaissés, venez donc aujourd'hui faire l'inspection d'un petit mais important département de la maison.

— La cuisine, je suppose, ou la dépense ?

— Non, le vestiaire des partants.

— Est-ce qu'on paie pour entrer ?

— Non ; mais en sortant, chacun se croit obligé de liasser ou de promettre quelque chose.

— Nous voilà bien pris, alors.

— Oui, par le cœur et par la bourse. C'est le fait des bons chrétiens. Toute misère leur coûte cher. Toute misère aussi leur vaut le bonheur jamais affadi de donner. Entrez, je vous prie.

— Mais il n'y a que des armoires dans cette pièce.

— Oui, et dans la voisine aussi. Ma sœur, veuillez ouvrir vos armoires.

— Elles sont vides, M. l'abbé. Jamais le stock n'a été si bas. Vous comprenez, il y a plus de deux ans que vous n'avez fait d'appel pour nous. Et nous avons habillé en ces deux années plus de cinq cents petits partants, garçons et filles. Ça fait des trous. Comptez les sous-vêtements et les vêtements, les manteaux et les coiffures et les chaussures...

— En effet, c'est encore un aspect du problème des placements qui échappe au public. Grande dépense que d'habiller les enfants placés. Mais ce stock, ma sœur, de quoi était-il, ou sera-t-il formé ? Vous achetez ?

— Jusqu'ici, bien rarement. Voyez. Avec des lots de bottines démodées, nous faisons ces gentils souliers. Avec des retailles de « fabricoid », cuir artificiel, nous faisons ces pantoufles pour les plus petits ; avec ces retailles des fabriques de corsets, nous faisons des brassières d'enfants ; avec de vieux lainages qu'au besoin nous retricotons et reteignons, ces gentils tricots, bérets et vareuses ; avec cette carde, nous élevons la laine ordinaire à la dignité de l'angora ; sur cette table, nous décidons d'honnêtes tapis de table à cartes, tachés d'encre ou brûlés de cigares, à devenir de beaux et durables manteaux d'hiver ; là, cette bonne fait des bonnets d'enfants à même d'anciens manteaux de baptême... Et cœtera, et cœtera.

— Toujours dans du vieux ?

— Toujours dans du vieux, du démodé, de l'usagé. Nous avons grâce d'état pour ne rien laisser perdre, pour défaire et refaire ; c'est la grâce de récupération. Aussi, mesdames et messieurs, ne jetez rien. Faites un peu de ménage, un peu de détachement ; montez au grenier, montez seulement sur la plus haute planche de la grande armoire. Il y a là quantité de choses qui ne font rien et qui, ici, ne resteront pas longtemps à faire la même chose...

Suggérez à deux ou trois familles de vos amis la



Une dame
de l'ouvrage.

même opération ; faites un ballot, une caisse de tout cela et, ho ! à bord du camion, à bord de la goélette, à bord du convoi de marchandises, à l'adresse suivante : Vestiaire des Partants, La Crèche, Québec.

Mieux que cela, donnez-vous le plaisir supplémentaire de venir porter votre offrande et de visiter vos protégés éventuels.

La charité sera parfaite alors. Elle s'accompagnera de gentillesse. Elle se transformera en joie, de cette joie unique réservée aux secoureurs des indigents.

— Mais combien vous en faudrait-il de trousseaux ?

— S'il faut prévoir 300 placements pour l'année en cours, vous voyez d'ici le monceau.

— Ah bien ! Et refuseriez-vous du neuf ? Serait-ce trop contrarier votre grâce d'état que de commander cinq ou six trousseaux un peu complets dans quelque magasin et de vous les expédier ?

— Notre grâce d'état fait aussi que nous ne refusons absolument rien de ce que nous présente la charité.

— Alors, comptez-y, ma sœur. Vous referez vos munitions. Nous avons compris. Nous agirons. Bon courage et surtout bonne espérance !

Ohé ! les goélettes ! Ohé ! les camions ! Ohé ! les convois de chemin de fer ! Voici venir les lourdes consignations pour le vestiaire des partants.

4 - X - 34

La dîme

— Avez-vous encore besoin d'argent, M. l'abbé ?

— Cher monsieur, osez-vous bien le demander ?

La famille est si grande ! On est si nombreux à la table ou au biberon ! Les temps sont si durs ! L'argent est si rare !... Mais, vous connaissez notre refrain. Et c'est bon signe que de vous voir arriver.

— C'est que, quand j'aurais pu vous aider, je ne l'ai pas fait.

— Ah ! bah !

— Parfaitement. De sorte qu'aujourd'hui c'est le remords qui m'amène vers vous. Et c'est une confession que je viens vous faire.

— Monsieur, vous avez un signe extraordinaire de contrition. Vous êtes donc assuré de repartir absous.

— Voici ma confession : Je suis avocat de mon métier. J'ai été spéculateur, par esprit d'aventure. J'ai même été thésauriseur, par avarice. Croiriez-vous que

j'ai déjà touché, secrètement, le demi-million en valeurs bien à moi et bien rapportantes ? La dîme de tout cela vous eût été fort utile ; je vous l'eusse donnée et rien n'en eût souffert autour de moi. Mais, en ce temps-là, je n'avais point d'autre idée dans la caboche que de me classer millionnaire. Oui. Cela m'apparaissait comme une distinction peu commune. Ensuite, mais ensuite seulement, je voulais me révéler philanthrope et munificent. Ma femme elle-même ignore la grande fortune en vue de laquelle nous sommes passés. Ce qu'elle sait, par exemple, c'est la gêne extrême à laquelle il a fallu se plier pendant trois longues années en sauvant tant bien que mal les principales apparences.

— Rien comme ces sortes de malheur pour assagir les aventureux !

— Justement, j'ai réfléchi sur toute mon aventure et j'en suis venu à deux ou trois, ou quatre, salutaires conclusions.

1° En toutes mes préoccupations d'affaires, le bon Dieu était absent.

2° Plus je possédais et moins je donnais.

3° Le Maître de tous biens m'a servi une dure leçon à laquelle j'aurais tort de faire la sourde oreille.

4° Je donnerai désormais aux pauvres, c'est-à-dire, à Dieu, la dîme...

— La dîme ? La dixième partie ? Y avez-vous bien pensé ?

— Oui, oui. La dixième ! Comme au temps de Moïse. C'est décidé. S'il y a risque avec la Providence, je prends le risque. Et je répare mes cupidités d'antan. Mon superflu minimum, c'est désormais la dixième de mon revenu. Il passera en bonnes œuvres. Voilà un an que j'ai inauguré ce que j'appelle ma nouvelle politique et je fais en ce moment la distribution de la dîme.

— Les affaires ont repris alors ?

— Elles reprennent, grâce à Dieu. Vous pouvez vous en faire une idée quant à moi : J'ai donné cent piastres à la Propagation de la Foi, cent à ma paroisse, cent à la Sainte-Enfance, deux cents à ma fille religieuse.



La dîme

J'enverrai aussi cent piastres à Son Éminence pour ses œuvres. Et voici le tour de la Crèche : cent piastres pour les petits.

— Grand merci !

— Et cent autres piastres pour l'Hôpital de la Miséricorde. Vous secourrez avec cela l'une ou l'autre de ces indigentes et innocentes victimes qui aboutissent chez vous, dignes quand même de la plus grande commiseration.

— Un plus grand merci encore, cher monsieur, pour la compréhension que vous marquez d'un si grand besoin.

— La pratique du droit m'a révélé de ces injustices... Vous demanderez, s'il vous plaît, des prières pour moi. Et je reviendrai l'an prochain, plus riche peut-être et plus charitable.

— Comptez bien que nous prions et que vous reviendrez... Je vous absous au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit...

* * *

La dîme, amis lecteurs ! La dîme distribuée consciencieusement, amoureusement par tous les chrétiens à l'aise de chez nous, voyez-vous cela ? D'une part, l'immense soulagement des innombrables misères et, de l'autre, l'incessante bénédiction d'aussi considérables charités...

L'aumône appelant l'abondance et l'abondance multipliant l'aumône.

La question de l'Assistance publique ne se poserait plus.

7 - VI - 34.

La manne

Il y a, mesdames et messieurs, à la Crèche, un spectacle rare ; c'est, à la procure, l'arrivée d'un chèque de \$5,000. comme prêt à fonds perdu.

L'événement est imprévu, sauf de la bonne Providence qui regarde et sourit, heureuse de susciter pareille surprise.

* * *

Le pourvoyeur a rencontré un des vétérans du clergé ; le brave ancien curé a gardé sous ses cheveux blancs son cœur de pasteur ; les brebis égarées restent son souci apostolique ; les petits sans défense excitent sa compassion :

— Ah ! tiens ! c'est vous, ça ? Depuis le temps que je veux vous voir ! Venez donc chez moi tout de suite. J'ai affaire à vous. Venez vous faire conter cela, dit-il, en regardant, par-dessus ses lunettes, l'effet de sa dernière phrase.

Et l'homme de rencontre, souriant mais perplexe, suit le vieillard taquin, comme il suivait autrefois le préfet de discipline qui l'emmenait à son bureau.

— Bon ! asseyez-vous, là ! Fumez-vous ? Un cigare ? Non ? Eh bien, voici : Vous nous faites, vous autres, de la Crèche, de belles chroniques. Vous avez des histoires touchantes, étonnantes, frappantes. Vous implorez du secours. À part de prier pour votre grande famille, j'ai pensé que je pourrais vous confier des économies jusqu'ici prêtées sur hypothèque depuis nombre d'années et qu'on vient de me rembourser. Avez-vous encore besoin de cette sorte d'argent ?

— Besoin, M. l'abbé ? jusqu'à concurrence de \$300,000. ; et jusqu'ici nous n'en avons que \$19,500.

— En voulez-vous cinq mille autres ?

— M. l'abbé, je n'ai pas de mots pour vous dire combien je vous trouve bon !

— Tut', tut', tut' ! Dites-moi d'autres choses que cela !

— « Beatus qui intelligit super egenum... Heureux



Le signe
obsédant.

celui qui prend souci du pauvre ! Au jour du malheur, Jéhovah le délivrera. »

—Ah ! voilà qui est mieux ! C'est justement ce que j'ai considéré. D'une part, je me dépouille d'avance, je me détache de ma propriété ; d'autre part, je m'assure de pouvoir aider jusqu'au bout de ma carrière quelque protégé, quelque bon remplaçant... Je donne le capital ; je me réserve la rente viagère. Avec l'un et l'autre je fais l'aumône... C'est ma préparation à la mort.

—C'est peut-être aussi le secret de vivre.

—Vous pensez ? En tout cas, à la grâce ! Il s'agit de bien finir, d'effacer les taches, d'atténuer les amendes

à payer. Il paraît que les comptes sont bien tenus là-haut et qu'on est méticuleux plus qu'un vain peuple ne le pense. Croyez-vous cela ?

—Sans doute ! Et vous donnez aujourd'hui un bel acompte. Qui sait si le débit et le crédit ne balancent point ?

—Ah ! ça, c'est difficile à dire...

—Ce qui est moins difficile, M. l'abbé, c'est de vous dire le bonheur des religieuses quand elles vont apprendre la nouvelle.

—Recommandez-leur bien le secret. Tenez : dites-leur que sans cela, elles n'auront plus rien. Vous êtes bon commissionnaire ?

—La fidélité même !

—Dites-leur aussi de prier pour un vieil ami... Je n'ai pas d'objection qu'elles souhaitent que je meure tôt pourvu qu'elles m'implorent une sainte mort.

—Je ferai toutes vos commissions, M. l'abbé. Mais je vous assure que, pour la durée de vie de leurs prêteurs à fonds perdu, nos religieuses s'en rapportent uniquement au bon plaisir divin.

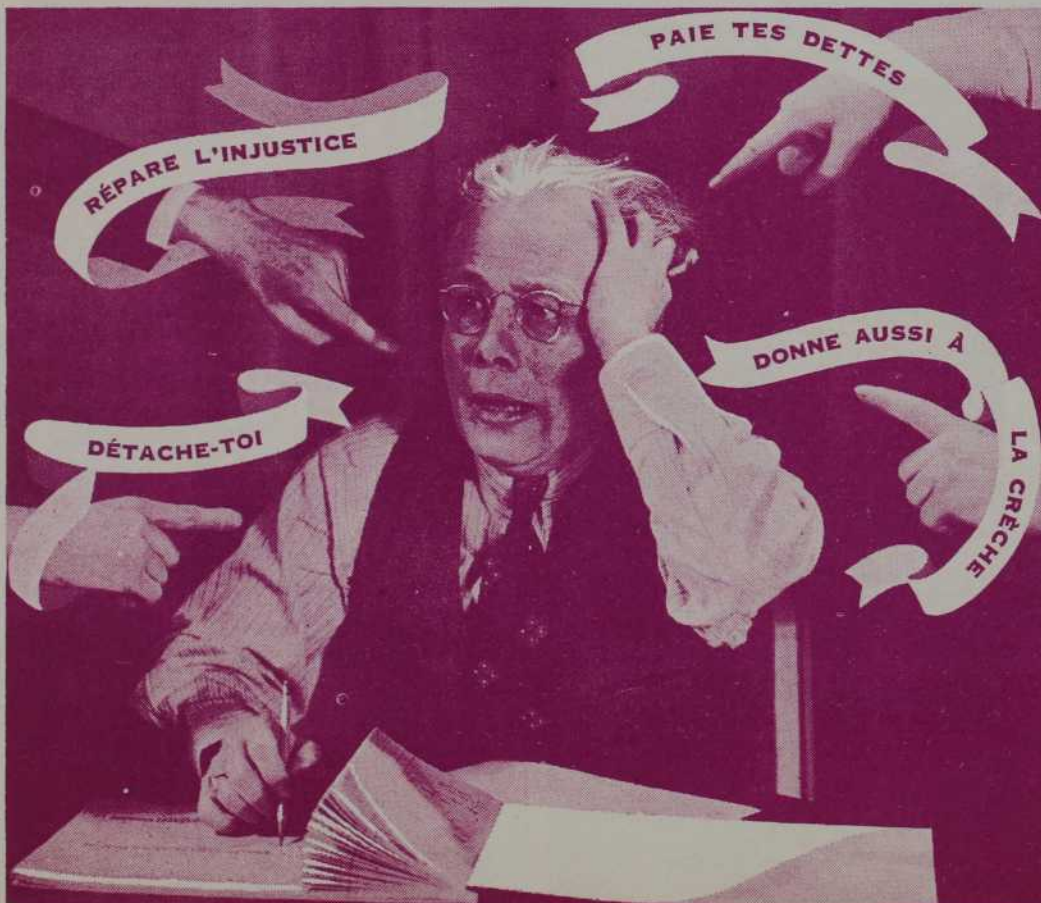
—Oui ; mais je suis sérieux quand je dis que, quant à ne pouvoir plus participer au saint ministère, j'aimerais autant faire le grand voyage. Je prends ma retraite comme un purgatoire mitigé... comme une suprême chance d'acquiescer les mérites qui me font défaut...

—Nous allons prier et faire prier à votre plus chère intention, M. l'abbé. Merci ! Merci ! Merci !

* * *

La manne au désert et un beau chèque dans la tirelire de la Crèche, deux extraordinaires bienfaits du Très-Haut.

L'économe a, pour de pareils dons, de particuliers sourires et de particulières actions de grâces.



—Ma sœur supérieure, nous allons bien, dès demain, faire chanter une grand-messe aux intentions du donateur...

—C'est entendu, ma sœur. Mettez un avis au tableau vert.

18 - VII - 35

Pour une bienheureuse mort

Cher monsieur, chère madame et chère mademoiselle,

Voulez-vous me permettre de vous répondre collectivement par la presse aux mille bouches ? Ma pensée, ma manière de voir, ma suggestion s'en ira ainsi jusqu'aux oreilles et au cœur de ceux et celles que n'ont pas encore préoccupés nos rentes viagères.

Vous, vous avez eu la bonté de nous prévenir que la Crèche est couchée sur votre testament pour une somme de... x. Cet x est un capital actuellement prêté à deux et demi pour cent, s'il est à la banque d'épargne, à six ou sept pour cent, s'il est dans une entreprise hasardeuse, à quatre ou quatre et demi, s'il profite à une œuvre de solide crédit.

Considérez cependant que, dans votre intention, telle portion de votre bien nous est donnée pour après votre mort et que, jusqu'à cette mort, vous voulez jouir ou disposer vous-même de l'usufruit de ce capital.

Mais rien ne serait changé à ces intentions et à ces faits qui vous concernent si vous prêtiez tout de suite, à rente viagère et à fonds perdu, à la Crèche elle-même, la somme que vous léguez par testament.

Vous pourriez compter sur une rente de cinq pour cent.

Et votre don serait d'autant mieux assuré que vous y auriez vous-même pourvu.

Quant à l'institution, elle rembourserait ainsi telle fraction de sa dette contractée en un temps où l'argent était plus rare et plus cher.

Notez que cela ne saurait avancer d'une seconde l'heure de votre bienheureuse mort ; et notez encore que je dis *bienheureuse*, car il n'y a point d'autre mot pour qualifier le trépas des personnes à l'aise qui murent de l'intelligence dans leur pratique de la charité et firent toujours, à même leurs revenus, la part de Dieu qui est celle du culte et la part des pauvres qui est comme une seconde part de Dieu.

Bienheureux ceux qui donnent, car leurs biens seront centuplés... Oui, centuplés, et mieux encore, par l'inappréciable bénédiction d'un Dieu munificent et qui regarde comme rendu à lui-même le culte du pauvre et du délaissé.

Bienheureux ceux qui meurent ayant pourvu au bien de leur propre famille et au bien des membres adoptifs de leur famille, les pauvres de Jésus-Christ !

Bienheureuse la mort de celui qui a compensé la multitude de ses offenses par l'importance de son aumône ! Bienheureux les bons riches ! les détachés du superflu !

Bienheureux les accumulateurs de mérites !

En vérité, cher monsieur, chère madame et chère mademoiselle, on ne voit que des avantages, et matériels et surnaturels, à ce procédé du don anticipé, actuel, personnel, d'un capital que la prévoyance veut quand même rémunérateur.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de déshériter d'une juste espérance et d'une part congrue des fils et des filles méritants ; il ne s'agit pas non plus de monopoliser, aux dépens d'autres respectables institutions, les titres à la charité ; mais on attire l'attention sur une grande misère et on espère une grande miséricorde. On sollicite, on quête humblement la part du petit pauvre, du petit orphelin de l'hospice, et on suggère de faire cette aumône pour l'amour du bon Dieu et en vue d'une bienheureuse mort.

Motifs purs, motifs spirituels, motifs de prudence surnaturelle, motifs d'excellente charité !

Cher monsieur, chère madame, chère mademoiselle, revisez, voulez-vous, votre testament ou votre portefeuille ; ce que vous avez décidé de nous léguer à l'heure de votre bienheureuse mort, confiez-nous-le tout de suite ; aux yeux des hommes, ce sera un prêt, aux yeux de Dieu, ce sera un don.

Assurez-vous, dès aujourd'hui une rente viagère et une rente éternelle.

Double rente ! En vérité, qui n'apprécierait semblablement ?

Que la presse aux mille bouches vous transmette, cher monsieur, chère madame, et chère mademoiselle, avec mes salutations, l'hommage de mon respect en Notre-Seigneur.

19 - III - 34

À quelqu'un... quelque part...

Cher M. Quelqu'un,

Avez-vous fait votre testament ?... Non ?... Ça ne presse pas, dites-vous ? Arrêtez-vous, un bon quart d'heure, dans un endroit tranquille ; imaginez que vous venez de mourir subitement et intestat. Que va-t-il se passer ? Quels embarras ? Quelles recherches vaines ? Quelles interventions ? Quelles querelles ? Quelles divisions ? Quels procès peut-être et quel déshonneur ? Assistez en esprit au règlement de votre succession ; voyez disposer de vos biens à l'encontre de plus d'une de vos dernières volontés. Oui, méditez un bon quart d'heure sur les inconvénients de mourir sans « papiers ». Mêmes réflexions et mêmes conséquences si votre testament date de quinze ou vingt ans, et que mille circonstances de votre vie aient été changées.

Non ! croyez-m'en, faites ou corrigez, ou recommencez votre testament.

Rédigez, ou faites rédiger, bien clairement vos dernières volontés.

Demandez même, pour cela, des lumières spéciales à l'Esprit de lumière.

Mon conseil peut vous paraître désintéressé, cher monsieur, ne vous y laissez pas prendre cependant ; j'ai une arrière-pensée, vous savez. Car tout bon testateur chrétien veut pouvoir faire face à la mort qui dépouille de tout, ayant sagement disposé de ses biens utiles, ayant saintement disposé de ses biens superflus.

Or, justement, à la Crèche, nous transformons en biens utiles tout bien superflu, et en mérites satisfac-



toires, les aumônes qu'on veut bien nous confier.

C'est donc pour mettre notre usine transformatrice à votre disposition que nous vous écrivons.

Pour mieux rencontrer tous les désirs des cœurs charitables, et en vertu du proverbe qui engage à faire plus de cas d'un *tiens* que de deux *tu l'auras*, nous nous faisons un devoir d'accepter tout de suite comme prêt à fonds perdu, avec rente viagère à 5% tout legs testamentaire anticipé. Il y a, à cette manière de faire, un avantage incontestable de simplification. Dès que vous mourez, la procédure ordinaire et les démarches, et les signatures et les reçus, et les quittances sont supprimés.

On peut même ajouter que, de cette façon, la charité est plus discrète, moins connue des hommes, plus appréciée du bon Dieu.

Faites donc, ou revisez votre testament.

Disposez-y saintement du superflu en faveur des œuvres de miséricorde spirituelle ou temporelle. La nôtre, notre œuvre, a ce double caractère ; c'est donc à un double titre qu'elle se recommande à votre charité, sans compter le pur amour du bon Dieu pour lequel doit se donner ici-bas la moindre des oboles.

Bien sincèrement, en N.-S.

V. G, ptre.

3 - V - 34

Le vieux célibataire

C'était un secret bien gardé, mais connu de quelques privilégiés, de quelques confidents, qu'il avait, à la caisse d'épargne, soixante mille piastres. On lui prêtait une jeunesse aventureuse, un voyage fructueux au pays des mines d'or, d'heureuses spéculations dans les immeubles, puis, de grandes pertes, puis, un ressaisissement vigoureux.

D'une immense fortune-champignon, surgie de terre et croulée en quelque dix années, il avait récupéré la somme qui le laissait encore à l'aise et que, en toute prudence, il faisait tranquillement mijoter à 3%, ne voulant plus des risques ni des surprises de la spéculation.

Il était depuis longtemps retiré des affaires ; son train de vie, banal mais coûteux, épuisait chaque année sa rente de \$1800.00.

Il appelait cela se donner un confort bien mérité.

Egoïste, il ne faisait aucune aumône importante.

À peine tolérait-il l'importunité du quêteux ou de la quêteuse à domicile. Et c'étaient des sous noirs qu'il leur faisait distribuer.

* * *

Quelqu'un de ses confidents avait dit à la sœur quêteuse de la Crèche :

— Si vous abordiez un tel, ma sœur... Et si vous lui faisiez coucher la Crèche sur son testament...

— M. un tel ? mais je le connais. Nous le connaissons. Les dames patronnesses aussi. Il se plaint de la dureté des temps ; il lamente sa fortune perdue ; il a déjà ses œuvres, nombreuses, nécessaires et qui lui



L'obole

Le magot

coûtent chaque année les yeux de la tête. Pour finir l'entrevue, il donne dix sous et il demande en retour des prières à perpétuité...

— Écoutez, ma sœur. C'est très sérieux. Ce vieux bonhomme-là n'a jamais été un rongeur de balustre. Il peut même être en dette avec votre institution. Mais son éducation est à faire sur ses responsabilités morales comme sur le moyen de salut qu'est la grande aumône.

— N'a-t-il pas des héritiers ?

— En eût-il de très proches, il faut toujours quand même la part de Dieu. Mais non, ma sœur, il n'a pas d'héritiers. À peine de vagues arrière-neveux qui l'ignorent ou ignorent sa fortune.

— En ce cas, il a dû songer depuis longtemps à disposer de son bien.

— Ces sortes de vieux riches solitaires n'ont presque jamais la prévision de la mort. Ils vivent et meurent sans testament. A 99 ans et 99 jours, la mort les prend encore par surprise. En tout cas, ma sœur, voilà mon tuyau. Un tel est vieux garçon, sans héritiers, se fait passer pour pauvre, vaut soixante mille piastres, et n'a sûrement pas encore disposé de ses biens. Or, son médecin le traite pour une affection cardiaque. Il peut donc mourir subitement un de ces jours.

Ma sœur, je vous donne ce renseignement pour ce qu'il vaut et souhaiterais que vous en usiez au meilleur de votre savoir-faire. Vous passez pour une bonne quêteuse.

— Grand merci, cher monsieur. Je me mets tout de suite à l'œuvre. Avouez tout de même que l'entreprise n'est pas facile.

* * *



Quelques semaines plus tard paraissait, dans les journaux, l'avis officiel suivant :

"Toute personne apparentée à feu M. un tel, en son vivant de la paroisse de X. est priée de faire au plus tôt la preuve de sa parenté. M. un tel est mort intestat, et il s'agit de régler sa succession."

— Figurez-vous, dit le Curé, que vous l'avez échappé belle, vous autres, à la Crèche.

— Comment donc ?

— Un tel avait rédigé un testament olographe, histoire de ménager ses piastres ou son secret. Ce testament était en faveur de votre institution. Il vous assurait le résidu de ses biens. Une affaire d'une cinquantaine de mille piastres au bas mot.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Une seule chose manquait ; la signature.

Indécision ? Ignorance ? Avarice ? Qui le saura jamais ?

* * *

La sœur quêteuse, réputée comme telle, a fait son grand acte d'humilité.

Jamais elle n'a manqué son coup d'aussi royale façon.

Jamais non plus la Crèche n'a passé si proche de la richesse.

26 - IV - 34.

Un homme riche

Voici un souvenir qui, pour dater de quelques années, n'en est pas moins authentique. La collecte à domicile des dames patronnesses de la Crèche était en cours à Québec et les hasards de la propagande m'amenaient chez un homme d'affaires de la rue Saint-Jean.

— M. l'abbé, me dit-il, il faut que je vous conte ce qui s'est passé, ici, hier, sous mes yeux.

— Quoi donc ?

— Vous connaissez Madame une telle... Elle entre ici, toute rouge, et l'air hors d'elle-même. Sa compagne, que je ne connais pas, partage son émotion.

— Bonjour, mesdames. Mais comme vous avez l'air de mauvaise humeur !

— Monsieur, nous sommes en colère ! Nous venons de nous faire insulter. Voilà que nous sommes tout bêtement les pourvoyeuses du vice ; oui, l'encouragement à la débauche, c'est nous, ce sont nos démarches, nos quêtes, nos sacrifices.

— Qui donc vous a dit cela ? Qui donc est aussi en retard ? Je pensais que tout le monde avait appris sa leçon.

— C'est le marchand X., votre voisin.

— Vraiment ? Et il vous a donné au moins cinq piastres.



Bon voyage, les quêteuses !

— Allons donc, c'était justement sa défaite pour ne rien donner. Mais il aurait pu tout de même se dispenser de nous insulter.

— Chère madame, je ne vous comprends pas. Vous savez que ce bonhomme est riche, qu'il se croit près de ses pièces, que ça lui fait mal au cœur de donner, vous savez que, son éducation faisant défaut, il emploiera n'importe quel moyen pour se soustraire au devoir de donner, et vous le laissez triompher...

— J'aurais bien voulu vous voir à notre place !

— Enfin, passez-vous pour recueillir des hommages ou bien des sous et des piastres ?

— Des piastres, monsieur, des piastres !

— Alors ne vous laissez point distraire de votre objet ni de votre objectif. Combien auriez-vous attendu de ce... voisin ?

— La même offrande que la vôtre, cinq piastres.

— À la bonne heure ! là, je vous retrouve.

— Voici mon cinq piastres. Mais voici, en outre, mon conseil, un bon conseil : Retournez, de ce pas, chez notre bonhomme. Faites-lui une petite blague. Dites-lui que vous avez téléphoné aux autorités de la Crèche pour rapporter sa manière de faire, et qu'on vous a répondu : "C'est une honte que M. un tel refuse à la Crèche ; elle, rend chaque jour et à l'année des services extraordinaires"... Êtes-vous capables de dire cela ? Vous allez lui rendre un fameux service. Et cela va vous payer.

— Monsieur, vous me redonnez du courage. Nous retournons, n'est-ce pas, chère amie ?

— Bon voyage, les quêteuses !

* * *

Cinq minutes n'étaient pas écoulées que mes visiteuses revenaient. Oui, et cette fois radieuses. Elles avaient fait comme j'avais suggéré ; le bonhomme avait donné son cinq piastres. Il avait bien maugré un peu contre les autorités...

— Justement j'allais vous suggérer un scrupule. Vous faisiez mentir ces dames.

— Non, j'avais présumé seulement. Écoutez, M. Germain, entre nous, là. Un homme âgé et riche, qui a des grands garçons qui... *trottent*, n'a jamais le droit de refuser quelque chose à la Crèche... Non... jamais !

20 - IV - 34.

Les familles concernées

— Ne vous semble-t-il pas, M. l'abbé, que c'est aux familles concernées à s'occuper de vos enfants abandonnés ?

— Sans doute.

— Avant vous, avant les religieuses, avant les bien-faiteurs de la Crèche, avant l'Assistance publique ?

— Sans aucun doute ! Et ce serait, aujourd'hui, d'autant plus facile qu'il y a de plus nombreuses adoptions faites par des étrangers. Les familles concernées, comme vous dites, soit du côté du père, soit du côté de la mère, seraient d'autant mieux protégées contre la notoriété du déshonneur qui, un jour, fondit sur elles.

— Eh oui ! mêlées aux quelque trois cents couples de parents adoptifs, on les discernerait mal.

— J'ose même prétendre, cher monsieur, qu'il y a plus de déshonneur pour des personnes d'un certain rang social, d'une certaine culture ou d'une certaine aisance, à se désintéresser d'un enfant né hors mariage, qu'à la faute elle-même et à sa conséquence. Pensons-y bien ! C'est si grave de renier un enfant de son sang, de lui tourner le dos, de prétendre ne le point

connaître, de lui refuser avec la subsistance et l'abri, un nom, un avenir normal ; c'est si grave de refuser à son propre enfant une éducation adéquate, sous prétexte que sa présence générerait, encombrerait, rappellerait trop vivement, trop constamment, peut-être, les égarements d'autrefois !

— Et puis, M. l'abbé, c'est si beau, si grand, si noble, de réparer comme il faut une erreur ou une bêtise !

— Mais allez donc, de nos jours, faire comprendre cela à tant de jeunes filles, à tant de jeunes gens tout uniquement, tout égoïstement préoccupés d'eux-mêmes, de leurs aises et de leurs plaisirs. Allez donc expliquer cela aux parents affolés qui découvrent tout à coup la survenance, dans leur arbre généalogique, d'un fruit bâtard. On ne songe alors qu'à se débarrasser du pire des embarras pour une personne non mariée.

— À la Crèche, le petit !



Par la voix des journaux

— Oui, à la Crèche, et pour jamais ! Ah ! si vous saviez les bonnes familles qui font de ces mauvais coups ! La Crèche n'aurait plus de dettes aujourd'hui, si tous les pères et mères, si tous les grands-pères et grand-mères concernés et capables de le faire avaient voulu s'obliger à leur pauvre et humilié descendant.

— Je suis bien sûr que vous quêtes par les portes pour des enfants de riches.

— Rien de plus sûr.

— Mais en rencontrez-vous qui comprennent ce devoir, cette responsabilité ? Vous en arrive-t-il qui ouvrent les yeux ?

— Des riches, à peu près jamais. Un sur mille peut-être.

— Et des pauvres ?

— Ah ! là, c'est mieux. On voit des mariages se conclure à cause de l'enfant commun ; on voit des gens de la parenté adopter le neveu ou la nièce, on voit des petites mamans solliciter et obtenir d'amis charitables la garde d'un enfant dont elles trouvent trop cruel de se départir. Et je pense, en ce moment, à cette brave petite servante vouée au célibat à cause de sa petite et qui eut le bonheur, grâce à la coopération de ses maîtres, de lui voir terminer ses études l'an dernier dans un excellent pensionnat de campagne ; à cette autre jeune personne qui a neuf cents piastres d'économie et les lègue par testament à son enfant si elle lui survit, à la Crèche, en témoignage de reconnaissance, si la petite allait mourir avant sa mère ; à cette autre enfin, qui transmet fidèlement tous les mois à la famille adoptive de son enfant une généreuse rémunération.

— Mais des jeunes pères, en voyez-vous ?

—Il y a des exceptions et qui, à force d'être rares, sont d'autant plus admirables. Mais que la foule des pères illégitimes est lâche, fourbe, avare, sans-cœur !

—Qui pourrait mieux le savoir que les religieuses de la Crèche ?

—Les jeunes filles désemparées qui demandent un secours d'argent et n'en peuvent obtenir, s'en convainquent aussi, mais, hélas ! trop tard.

—Mais vous-même, M. l'abbé, que préconisez-vous ?

—Qu'on n'abandonne un enfant qu'une fois bien sûr que, ni du côté de la mère, ni du côté du père, il n'y a à attendre d'éducation familiale et chrétienne.

Qu'on ne se considère jamais libérés envers la Crèche d'une dette inestimable à prix d'argent, quand on y a placé définitivement un délaissé ; et que, même une fois l'enfant placé en adoption ou décédé, on ne se croie pas dispensé de reconnaissance envers l'institution.

—Et pensez-vous qu'un appel dans les journaux pourrait réveiller quelques consciences ?

—Deux ou trois, d'ici deux ou trois semaines.

—Et ensuite ?

—Ensuite ? Ce serait à recommencer.

12 - X - 36

Apostrophe

—C'est donc ainsi, père indigne et dénaturé, que, de cœur léger, hypocritement, haussant les épaules, feignant de ne point comprendre, tu laisses à eux-mêmes une mère et un enfant... un enfant qui vient de toi !

Si jeune encore, tu peux être à ce point égoïste et sans cœur ?

Chrétien, tu peux sans broncher, renouveler le geste de Pilate le païen ?

Mais penses-tu, en te lavant les mains de ton abomination, t'en laver aussi la conscience ? Car c'est bien une abomination que tu commets par ce double abandon.

* * *

Ton attitude tu ne l'as point inventée. Pilate non plus ne l'avait point inventée. Il faut remonter je pense, à Caïn, dans l'histoire du monde, pour trouver le premier qui osa dire : Suis-je donc le gardien de mon frère ?

Non, tu n'as rien inventé. Mais tu as beaucoup copié tes devanciers, et tes émules dans l'inconduite. Tu expliques à tes intimes que tu as eu une malchance, « un badluck », mais que tu as réussi à te débarrasser de « la maudite ». Et souriants, pareils à toi, avec toi ils sympathisent. Concile de lâches ! Pas un qui sente l'injustice, pas un qui aperçoive la honte de ta dérobade, pas un qui ait le courage, trop noble pour lui, de te reprocher ta forfaiture, et, à défaut de ta résipiscence, de te tourner le dos ! Ah oui, tous pareils, hélas ! tous solidaires, tous complices dans la secrète injustice !

Aux parents désolés ou irrités tu opposes tes dénégations ou tes bravades.

Une mère qui pleure sur le déshonneur de sa fille des larmes de sang, cela t'ennuie mais cela te laisse froid. Un père qui te menace des foudres de la loi ou du châtimement du Seigneur, cela te fait sourire.

À l'avocat, au curé, à tout médiateur bienveillant, tu offres tour à tour ce spectacle ignoble du vertueux calomnié et du méprisant qui accuse. À t'entendre, c'est elle, la coupable, la perdue de mœurs, elle, l'exploiteuse. Mais, Dieu merci ! on est avisé et on fut prudent. Oui ! qu'elle y aille devant les tribunaux. Tu l'y attends. Tu en sais plus long qu'on pense.



Tu prétextais pauvreté

Qu'on tente seulement de te mettre au pied du mur et on en verra de belles.

Non, vraiment, tu n'inventes rien. C'est la chanson bien connue.

* * *

À ta conscience, qui, avant de s'évanouir, connaît encore quelques sursauts et risque encore quelques protestations, tu imposes calme et silence, un silence tel que, même aux pieds du confesseur, tu tais ensuite l'injuste dommage causé à deux infortunés.

Et tu peux ainsi, ayant un enfant à la Crèche, et touchant un salaire raisonnable, fumer en abondance des cigarettes qui ne te brûlent ni les lèvres ni les doigts, boire de coûteuses liqueurs qui te procurent quand même de la gaieté, fréquenter assidûment les spectacles et les joutes, et t'y distraire de tes responsabilités, offrir à des étrangères des douceurs dont sont privées les victimes de ton vice, dépenser en voyages de plaisir l'argent que réclament des dettes d'honneur, et dormir en paix. Vraiment, tu fais honneur à ta religion, une religion toute de justice, toute de charité, toute de pitié pour les malheureux !

* * *

Non, tous les malfaiteurs ne connaissent pas le châtimement public, non tous les malfaiteurs ne sont point connus. Loin de là ! Ils sont légion, ceux qui, savamment, se défilent ou, bêtement, se reculent, devant des obligations de nature et, pour eux, évidentes.

Vous êtes légion, les lâches. Légion ! ai-je dit. Comptez-vous ! Vous n'êtes point connus, c'est vrai, mais votre nombre est connu. Comptez seulement les naissances illégitimes dans la province de Québec, depuis dix ans. Vous êtes bien près de vingt-cinq mille pères, sais-tu ? Et je ne compte pas, et je n'ai pas le moyen de compter les meurtriers, les assassins, les avorteurs.

En dix ans, vingt-cinq mille enfants illégitimes, disent les statistiques, et presque tous abandonnés à la charge des institutions d'assistance publique. Abandonnés par qui ? Par un père honteux et sans le courage qu'il faudrait pour réparer une erreur, sans la mortification qu'il faudrait, par un père avare, trop souvent.

* * *

Ah ! je sais, dans le temps tu prétextais pauvreté ; tu rétorquais victorieusement, penses-tu, que, depuis, l'enfant est mort ou qu'il est placé ; tu entends te consacrer à tes nouvelles obligations.

Mais, depuis quand l'âge d'une obligation de conscience la rend-elle caduque ? Ce que tu as dû à telle personne ou à telle institution, pourquoi ne le devrais-tu plus lorsque tu contractes de nouvelles charges ?

Ton aîné, tu le renies toujours ?

Ta victime, tu la laisses à ses dettes et à son opprobre ?

Encore une fois, vous êtes légion. Mais cela ne t'excuse pas. Cela révèle seulement l'étendue et la gravité d'une gangrène morale au sein de notre population.

Ah ! la triste engeance ! Le mauvais ferment pour une race ! Les mauvais pères de famille que seront les mauvais pères des enfants abandonnés !

* * *

— Mais enfin, M. l'abbé, où voulez-vous en venir ?

— Je voudrais que les 750 pères des 750 enfants présentement abrités à la Crèche envoient secrètement mais sûrement une substantielle aumône compensatoire du service rendu.

— Combien pensez-vous, entendront votre appel ?

— S'il s'en trouve un, je serai content.

26 - II - 36

Le revenant

M. Richard, de son petit nom, Jéthro, avait ri bien souvent de ceux qui racontaient des apparitions.

— Bah ! disait-il, des imaginations ! des contes ! et vous gobez cela, vous autres ? peuh !

Ni aux voix d'outre-tombe, ni aux revenants, M. Richard n'accordait créance. Il croyait plutôt aux mystifications et aux exploiters. Aussi veillait-il sur son avoir avec un soin jaloux. Il songeait même, depuis quelque temps, à prévoir la régie de ses biens, qui étaient considérables, pour longtemps après sa mort.

C'est pourquoi il "jonglait" à son testament tout le temps que ses affaires immédiates lui laissaient de libre, et même fort avant dans la soirée.

* * *

Quant le projet fut arrivé à maturité dans sa tête d'homme de négoce, il voulut en coucher l'ébauche sur le papier. Tout devait se faire en grand secret pour s'accomplir sans quémandage ni tiraillement.

Il choisit donc une tranquille nuit pour s'enfermer, sous clef, dans son bureau cosu et là, sous la clarté réservée d'une lampe abat-jour, il se mit fiévreusement à l'œuvre.

À peine cependant avait-il, selon la rubrique, légué son âme à Dieu et son corps à la terre, qu'il aperçut devant lui, comme en rêve, son épouse.

— Cher ami, fit-elle, j'ose espérer que tu ne me laisseras point dans la misère, si tu meurs avant moi... Tu connais mes modestes besoins... n'est-ce pas ?

M. Richard allait s'étonner de la merveilleuse survenance de son épouse quand déjà celle-ci avait fait place à sa fille.

— Quand vous ne serez plus là, papa, il faudra que vous y soyez encore. Vous m'avez accoutumée à dépendre de vous, de votre argent. Il faut prévoir...

Et c'était le fils qui maintenant, dans la vision, parlait :

— Papa, je suis votre homme de confiance ; fiez-vous à moi. Et pour que je marche sur vos traces, donnez-moi ce qu'il faut.

Puis, l'autre fils :

— C'est vrai que j'ai fait des escapades ; mais, à la mort, il faut pardonner. Les menaces tombent...

M. Richard oublie que c'est la nuit, qu'il est chez lui, et que tout son monde ignore la séance de rédaction. Il n'a pas peur. Non. Mais il est désormais convaincu que des apparitions sont possibles. Il donne donc audience. Il regarde ; il écoute. Comme au cinéma, les tableaux se superposent. Voici maintenant M. le Curé :

— Souvenez-vous, n'est-ce pas, cher paroissien, des services spirituels sans prix dont vous êtes redevable à votre fabrique...

M. Richard a tout juste le temps de faire un signe d'assentiment ; la petite religieuse de la Sainte-Enfance est là :

— Pour les bébés chinois qui, sans vous, mourront sans baptême...

Un prélat maintenant :

Comment ? je devrai maintenant léguer aux étrangers !



— Pour la propagation de notre sainte foi parmi les infidèles, pour nos missionnaires chez les nations païennes, une aumône un peu substantielle, n'est-ce pas ?

Un écolier pauvre :

— Aidez-moi à devenir prêtre et, dans dix ans, je dirai la messe pour... le repos de votre âme, M. Richard.

— Comment ? dix ans ! Au fait, je pourrais bien mourir demain et, dans dix ans, avoir encore besoin d'une messe.

Le candidat au sacerdoce disparaît à son tour.

Un brave jeune homme, tout simple, tout honnête, s'assied dans la pénombre ; juste au delà du beau pupitre d'acajou :

— Et moi aussi, monsieur, je me recommande...

— Mais... je ne vous connais pas. Qui êtes-vous ? et comment vous trouvez-vous ici ?

— Monsieur, je suis un modeste cultivateur de l'autre bout de la province ; j'accours parce que j'ai peur que, même après votre mort, vous m'oubliiez.

— Comment ? je devrai maintenant léguer aux étrangers ?

— Un étranger ? C'est ce qui vous trompe. Rappelez vos souvenirs. Voyons ; il y a vingt-sept ans ; vous étiez du groupe qui, furtivement, par une nuit profonde comme celle qui m'amène, s'en allait déposer à la Crèche un poupon né de soi-disant parents inconnus. Le poupon, c'était moi. Le père, c'était vous. Quant à la mère... paix à son âme. Ah ! je ne vous ai guère coûté. Avouez-le. À part l'obole commune et ordinaire, à part mon souvenir que vous avez plus soigneusement chassé qu'une mauvaise pensée, rien, absolument rien.

C'est aux religieuses et au public charitable que j'ai dû ma première subsistance. Un bon curé, dans le temps, m'a trouvé le respectable foyer où je me trouve aujourd'hui bâton de vieillesse.

Une honnête compagne a bien voulu de moi, malgré tout ; enfin, la Providence nous a déjà confié le soin d'un rejeton, légitime, lui, Dieu merci !... Et me voici pour vous faire souvenir que, venu le dernier dans le défilé de tout à l'heure, et sans prétendre à aucun droit, je suis quand même votre aîné, et notre enfant, votre petit-fils...

— Oui, oui, assez... pardon ! je comprends ! Ah !...

Ici finit, dans la nuit profonde, par un cri qui alarma singulièrement madame Richard, le rêve de M. Richard.

* * *

Le lendemain, à la gare, il disait à des amis :

— Oui, je m'en vais à Québec, je vais parler d'affaires avec l'abbé Germain de la Crèche...

Il paraît qu'ils ont besoin d'argent...

10 - V - 34.

"Bâdreux"

— Que représente seulement pour l'État, pour l'Assistance publique, pour, en somme, le contribuable, l'abandon, dans une Crèche, d'un enfant illégitime ? On m'assure que c'est 18 sous par jour. Répartie sur l'ensemble, ce serait une bagatelle, alors. Dix-huit sous par jour !

— Mais, dix-huit sous par jour, c'est \$65.70 par année. Si je vous dis que, chaque année, 2500 couples non mariés conspirent pour grever le budget d'autant de fois \$65.70, peut-être ouvrirez-vous les yeux.

— Ça fait combien ?

— Multipliez par 25, ajoutez deux zéros : \$164,250.00.

— Vraiment ! Cent soixante-quatre mille deux cent cinquante piastres !

— Et ce n'est pas tout. Cette somme ne représente que le tiers contracté par le gouvernement provincial ; le second tiers qui devrait être versé en toute justice et en toute légalité par la municipalité concernée, c'est encore la même somme. Et comme on évalue au minimum de 54 sous par jour l'hospitalisation d'un enfant dans une Crèche, il reste encore un autre tiers que l'institution charitable doit trouver pour compléter l'effort complet de la société qui veut remédier à un mal social.

— De sorte que le couple déréglé, jouisseur et débauché, le couple hors la loi morale, assume le risque de coûter à la charité publique et privée, tant que sa progéniture ne saura se suffire à elle-même, disons jusqu'à quatorze ans, chaque année, \$197.10 !

— C'est exactement à quoi se dérobent, lâchement, ceux qui, n'étant point des indigents, abandonnent entièrement, et sans compensation, l'innocente victime d'une coupable passion. Et c'est là un seul des nombreux aspects de la responsabilité des familles. Si cet enfant est idiot, il coûtera toute sa vie \$200.00 d'hospitalisation. S'il est anormal, sous-doué, infirme, taré, nul n'en voudra jamais. C'est un sujet d'hospice, une charge, une croix pour la société. Non, décidément, le contribuable, en cette province, ne sait pas ce que lui coûte le vice ; car, saisi par un intérêt aussi fort que celui de l'argent, il verrait à combattre un fléau si désastreux pour son portefeuille.

Ça fait combien ?



—Voulez-vous insinuer que les intérêts supérieurs de la morale naturelle et chrétienne, du rachat des âmes, de la glorification de l'Auteur du Décalogue, laissent froids des gens que le signe de piastre peut enflammer ?

—Je ne l'insinue point, je le constate avec amertume.

—Alors, selon vous, le monde est bien méchant, bien pervers, universellement égoïste ?

—Aie ! Aie ! Comme vous y allez ! Je vous prouve tout de suite le contraire à même une récente expérience.

—Ah ! bah !

—Tenez. À côté du couple prévaricateur, il y a, chez nous, le couple réparateur. Sans doute, les sujets d'élite sont-ils plus rares que les pécheurs. Mais si je trouve un couple charitable pour recueillir l'orphelin du couple illégitime et pécheur, je suis à demi consolé et entièrement édifié. Je m'en réjouis pour l'enfant qui connaîtra la vraie vie de famille ; je m'en félicite pour la municipalité qui, pendant au moins quatorze ans, récupère, grâce à ce couple bienveillant et généreux, chaque jour, dix-huit sous de contribution.

—Soit ?

—Soit \$919.80. Un beau cadeau pour lequel aucun maire, aucun trésorier, aucun citoyen ne dit jamais merci. Je me félicite encore d'une adoption, parce que le Trésor provincial fait dans le même laps de temps, la même épargne : \$919.80. L'une ajoutée à l'autre forme déjà \$1,839.60. Et je me dis : En voilà au moins un pour lequel ni les sœurs quêteuses, ni les dames patronnesses, ni les cousines de l'ouvroir, ni les médecins, ni les bonnes, n'auront plus à se dévouer. Il a retrouvé un père et une mère, un meilleur père et une meilleure mère.

—Sans indiscrétion, M. Germain : Combien de fois, cette année, votre Service des Adoptions a-t-il ainsi allégé le fardeau des contribuables ainsi que des œuvres de charité ?

—Plus de 300 fois, cette année ! Plus de trois cents fois depuis plusieurs années ! Plus de cinq mille fois, depuis la fondation de la Crèche. Cinq mille fois la récupération des quatorze années d'entretien, c'est au bas mot, croyez-le ou non, treize millions sept cent quatre-vingt-dix piastres. Vous ne trouvez point que cela vaille la peine de si souvent tenir l'affiche et importuner, et « bâdrer » les honnêtes gens ?

—Bâdrez, M. Germain ! Bâdrez ! Des bâdres de votre sorte qui, en quarante ans, exemptent à la collectivité la contribution d'aussi nombreux millions de dollars, il doit leur être beaucoup pardonné.

—Merci ! Je cours chez l'imprimeur une fois de plus. On ne sait pas assez combien de gens, combien d'administrations se trouveraient dans une véritable impasse si, tout d'un coup, nous ne suscitons plus de parents adoptifs.

29 - XII - 36

Apologétique

La Crèche a beaucoup de bienfaiteurs. Et tout le monde le sait. Mais ce que tout le monde sait moins, c'est que la Crèche elle-même est bienfaitrice de la société, bienfaitrice temporelle, bienfaitrice en argent. Comment ? De deux façons.

Il faut dire d'abord que le cas de la Crèche est tout à fait spécial, et mal prévu par la Loi d'Assistance publique ! En effet, la loi prévoit pour l'hospitalisa-

tion des indigents, trois parts égales de contribution, l'une par l'institution elle-même, la seconde par le gouvernement provincial et l'autre, par la municipalité de domicile.

Or, le Bon-Pasteur de Québec, fondé pour le rétablissement de la fille déchue, se doit de préserver ce qui reste d'honneur aux familles qu'une maternité intempestive a frappées. C'est une œuvre à la fois sociale et de charité surnaturelle. Mais tant de familles aujourd'hui ont de l'honneur à sauvegarder et n'ont pas d'argent à dépenser ! Faudrait-il réclamer de la municipalité de domicile de la fille-mère indigente ce à quoi nous avons droit ? Ce serait livrer un secret auquel on s'est engagé ; ce serait détourner de l'influence de nos œuvres les filles et les parents désemparés ; ce serait inciter à l'avortement et à la suppression de part ; ce serait pousser au découragement et à toutes ses conséquences anti-sociales, non seulement les filles proprement concernées mais leurs sœurs et le reste de la famille.

Aussi, de bon gré, et persévéramment, la Crèche veut-elle renoncer à ce tiers de ressources, s'il doit coûter d'aussi graves inconvénients.

Ce tiers de la municipalité concernée nous est consenti, malgré que nous gardions le secret sur l'identité des mères, par la ville de Québec, celle de Rivière-du-Loup, et celle de Sherbrooke ; on veut bien s'en tenir à notre déclaration d'honneur et solder les comptes présentés.

Le reste des municipalités nous est redevable et ne s'en doute même pas.

Redevable de quelle somme ? demanderez-vous. Rien de plus simple à calculer : Il y a, dans la maison, actuellement, pas moins de 500 enfants qui ne sont ni de Québec, ni de Sherbrooke, ni de Rivière-du-Loup. Tout bien calculé, rien qu'en l'année 1940, c'est \$33,659. que nous aurions été en droit de réclamer aux autres municipalités et dont notre trésor reste régulièrement privé, chaque année.

Sur les 500 filles qui sont hospitalisées, bon an mal an, en notre Hôpital de la Miséricorde, nous avons calculé que 18% soldent leur compte, 20% paient une partie de leur dû et 62% n'ont aucun argent.

En 1940, il y avait de réclamarable aux municipalités, pour des filles-mères strictement indigentes, \$2,887. Si vous ajoutez cette somme à la dette pour les enfants, c'est un cadeau annuel de \$36,546. que la Crèche, pourtant pauvre, consent aux municipalités responsables.

Qui voudra reconnaître la dette d'un public mal renseigné et abondamment secouru par plus pauvre que soi ? En attendant, reprenez cela : La Crèche fait, chaque année, pour l'amour des familles qu'elle secourt,



Ce qu'on sait moins

le sacrifice du tiers des frais d'hospitalisation que la loi lui permet de réclamer aux municipalités: 36,000. dollars !

* * *

Que notre œuvre soit essentiellement charitable, l'abandon aux municipalités d'une aussi considérable créance le prouverait déjà suffisamment. Mais il y a plus. Outre une hospitalisation mal rémunérée, la Crèche met aussi au service du public des services gratuits. Et voici en quoi cela consiste:

Le Bureau fédéral de la Statistique, voulant comparer le coût réel de l'hospitalisation dans les diverses provinces du pays, a récemment demandé à cette fin, aux communautés hospitalières, d'évaluer, dans chaque maison, les services du personnel sans salaire.

Or, à la Crèche, deux catégories de personnes consacrent aux hospitalisés des services gratuits: il y a, naturellement, les religieuses et il y a aussi, à titre d'auxiliaires, une catégorie de bonnes que nous appelons volontiers notre Légion étrangère.

Cinquante-deux religieuses, dont plusieurs remarquablement expérimentées, coûteraient en bloc, par année, si elles étaient à salaire, \$36,360. Déduisons \$16,140. pour la chambre, la pension, l'habillement,

Les services non rétribués de nos religieuses et de nos bonnes représentent, chaque année, pas moins de \$35,100.

Ne peut-on pas dire en toute vérité que l'administration de la Crèche et que le personnel de la Crèche font leur part de charité envers tous ceux qui se trouvent concernés par un cas de maternité hors mariage?

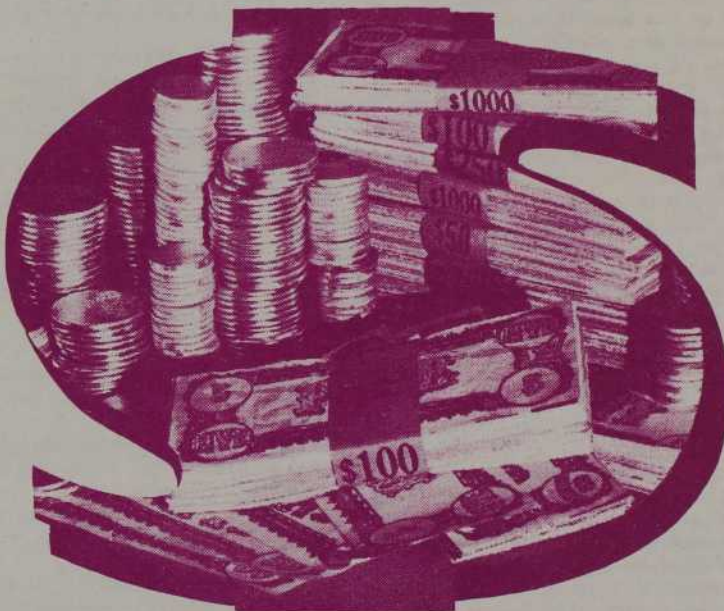
Trente-six mille dollars abandonnés aux municipalités; trente-cinq mille dollars de services non rétribués; chaque année, soixante et onze mille dollars, c'est un bienfait qui compte, et qui appelle des retours de gratitude.

5 - VIII - 41

"Pour si je meurs"

La maman venait de border les lits de ses deux garçons et leur avait recommandé, comme toujours, le silence qui appelle mieux le sommeil.

— On se couche pour dormir, et non pas pour parler. Après leur prière, ce soir-là, les bambins avaient



Seize mille piastres !

ainsi que les autres frais ordinaires. Il reste un don réel mais inaperçu de \$20,220. C'est comme si une cinquantaine de personnes plus ou moins fortunées de la région se cotisaient, chaque année, pour venir en aide aux délaissés de la Crèche et aux malheureuses de la Miséricorde. Mais ce n'est pas tout.

Cent vingt-quatre bonnes, les unes tout simplement éprises de dévouement, les autres, qui n'eurent jamais de parents ou qui en eurent et grandirent comme si elles n'en avaient point, les autres qui connurent jeunes le déshonneur et voulurent s'y soustraire pour toujours, les autres encore qui, revenues d'une inconduite plus ou moins grave, ont compris le besoin de s'affermir dans le bien durant quelques années avant de retourner dans le monde, cent vingt-quatre filles, la plupart jeunes encore, veulent, moyennant leur entretien et un vague petit pécule, travailler sans salaire au profit de l'œuvre.

Cent vingt-quatre filles à dix piastres par mois plus l'habillement, le vivre et le couvert, cela représente, par année, \$44,640. En évaluant à \$29,760. les dépenses d'entretien, il reste la somme de \$14,880. que la Crèche, chaque année, s'exempte de déboursier et, par conséquent, de quêter.

demandé pourquoi, en se séparant pour la nuit, on se fait des adieux comme pour un voyage.

Et la jeune mère d'expliquer:

— Sait-on jamais si on verra le jour qui va suivre. Il y a des malaises imprévus, des morts subites; votre papa, votre maman pourraient, au cours de la nuit, mourir. On appelle cela partir pour le grand voyage, quitter la terre pour aller voir, dans son ciel, le bon Dieu. Si cela devait arriver, ceux qui resteraient seraient consolés à la pensée qu'ils ont embrassé affectueusement, avant son départ, celui ou celle qui ne reviendra plus. N'est-ce pas que c'est gentil de toujours prévoir, quand on s'aime, cette séparation toujours possible?

— Ah oui ! firent les deux enfants tout pénétrés du sens insoupçonné de ce rite familial; aussi, à peine était-il accompli, qu'un silence, chargé de réflexion régnait dans la chambre des petits hommes. Mais, au bout de quelques minutes, d'une pièce adjacente, la maman crut entendre des voix.

— Mes enfants, vous causez ?

— Non, maman, j'ai seulement dit à Louis: « Adieu pour si je meurs ! »

L'expression ne manquait, n'est-ce pas, ni d'originalité ni d'à propos. C'était l'aboutissant logique des considérations sur l'absence par sommeil: les enfants ont dit bonsoir à leurs parents pour le cas où ils en seraient séparés, mais ils ne se sont point fait de mutuels adieux. L'aîné a donc trouvé à propos de rompre le silence pour rester dans l'esprit de cette séparation du soir. Et le cadet a cru devoir répondre, comme assuré de sa propre survie:

—Adieu, Thomas, pour si tu meurs !

* * *

J'ai spontanément rapproché cette trouvaille de langage du geste d'un sexagénaire, d'un jeune sexagénaire, quand celui-ci est venu, l'autre jour, à la Crèche, faire des arrangements pour le cas où lui aussi viendrait à disparaître.

—Voyez-vous, M. Germain, j'ai quelques piastres. Le bon Dieu ne m'a pas donné d'enfants. Ma femme est la meilleure des compagnes. Elle s'entend à tout, sauf aux affaires financières. Si je partais, aujourd'hui pour demain, je partirais inquiet; oui, j'aurais peur qu'elle se fit exploiter et ruiner. Je veux lui assurer une fin de vie tranquille. Pas des millions mais des piastres, suffisamment pour vivre sans le secours des autres et aussi pouvoir un peu secourir les autres.

—Vous voulez lui assurer une rente viagère.

—C'est cela. Je suis plus vieux qu'elle; vraisemblablement c'est moi qui partirai le premier. Et alors je veux être bien reçu par le Grand Maître. Si j'ai donné mes biens aux pauvres, pour après notre mort à tous deux, nous ne faisons qu'un, n'est-ce pas, je ne suis pas en peine de l'accueil. Parce que, vous savez, l'argent qu'on a ramassé petit à petit tient plus au cœur que les profits d'une spéculation à la Bourse. Pour ma part, je sens que j'estime l'argent à sa valeur, que je n'en voudrais rien perdre, rien gaspiller.

—Et vous voulez le placer tout de suite dans le sein des pauvres.

—C'est encore cela. On voit que vous êtes accoutumé à écouter des discours comme le mien. Alors, pour piquer au plus court, je vous apporte, en bonnes obligations de tout repos et facilement négociables, seize mille piastres que je vous prête à fonds perdu et à rente viagère...

—Votre vie durant et la vie durant de votre femme.

—Oui; mais il est bien entendu que personne, au grand personne, pas même ma femme, ne doit savoir que j'ai fait, avec vous autres, cette transaction.

—À pareil prix, cher bienfaiteur, nous vous devons de respecter vos conditions. Et nous ne saurons trop quoi faire, en outre de prier, pour vous témoigner notre reconnaissance.

—Pour dire le vrai, je compte surtout sur le bon Dieu pour un retour de quelque chose. Il y a des grâces que je lui demande depuis longtemps. Je sens les atteintes de l'âge; j'ai des affaires en marche; je veux faire une bonne mort; et je compte beaucoup sur le placement d'aujourd'hui pour faire monter mes parts dans le grand livre.

* * *

Devant cet homme généreux et avisé qui à son argent disait: « Adieu pour si je meurs », une autre expression d'enfant me revenait à l'esprit pour exprimer un effort de reconnaissance. En effet, au retour d'une promenade qui avait jeté deux neveux dans un littéral enthousiasme, ils avaient voulu me remercier.

—Merci beaucoup, pour le beau tour de voiture, mon oncle.

—C'est tout ! Pour un si beau voyage ?

—Merci beaucoup, beaucoup, beaucoup !

—Rien que cela !

—Merci plus que tout ce qui existe !

—Vous trouvez cela assez ?

—Trop de mercis, alors !

C'était bien le seul moyen, n'est-ce pas, qu'il y en eût sûrement suffisamment.

Trop de reconnaissance donc, cher bienfaiteur des enfants délaissés de la Crèche ! Trop de mercis ! Trop de prières ! Trop de célestes bénédictions !

6 - VIII - 42

Les fées sont venues

L'autre nuit, nuit de décembre, nuit de neige en tempête, les fées, le croiriez-vous ? oui, les fées de jadis, les fées du Moyen-Age, sur l'aile d'un vent déchaîné, me sont arrivées, en personne authentique et incontestable.

Un banal accident d'orientation, la force des courants aériens, une aveuglante poudrière, peut-être aussi l'attraction des pays neufs et l'envie d'étendre plus loin le rayon de leur influence, tout cela valait à mes visiteuses de se trouver à trois mille milles de la forêt de Brocéliande où elles devaient tenir congrès au premier de l'an et célébrer je ne sais plus quel centenaire.

On se lève devant tant de grâce.

On est ébloui par tant d'esprit.

On est séduit par tant de bonté.

On est surtout émerveillé par tant de magique puissance.

Imaginez le groupe : Il y avait, de Provence, Abonde et Estérelle, de Bretagne, Morgane et Viviane, et Urgande la Gauloise, et Mélusine, du Poitou, et la Dame verte, de Franche-Comté... et tant d'autres dont je n'ai pu retenir le nom de présentation. Quant à la malfaisante Carabosse, elle n'était pas du voyage.

* * *

—Nous avons choisi de descendre ici, explique la plus ancienne, car on nous assure depuis longtemps que la Providence voudrait faire de nous ses instruments de bonté aux lieux de plus grande misère...

—La Providence, dites-vous ? Mais n'êtes-vous pas mythologiques et païennes ?

—Païennes ? Quand on est né au Moyen Âge ? Allons ! allons ! rappelez-vous votre histoire: même les fées sont chrétiennes.

—Mille pardons, alors, et mille excuses ! Mais vous ne sauriez mieux tomber.

—Voyez-vous, mes sœurs, cette vraie bénédiction ? fit Mélusine.

—Oui, justement, dis-je, il y a des étrennes à faire. Et nous sommes sans le sou.

—Qu'à cela ne tienne, dit la fée Abonde. J'irai, de ma baguette, toucher mille cœurs compatissants ; et mille dollars, au moins, par d'ordinaires enveloppes, voleront dans la tire-lire de la sœur économe.

—Mille dollars ! Grand merci ! Mais, c'est pour deux jours de modérées dépenses. Et puis il y a notre dette.

—Ah ! votre dette, dit Viviane, je m'en charge. Merlin, l'Enchanteur, périt, victime de mes maléfices. Vous verrez votre dette tout d'abord s'alanguir, puis, quelque bon matin, par la grâce d'un philtre de charité, vous la trouverez mystérieusement amortie. Enterrez-la alors et n'en reparlez plus.

—Elle est sûrement assez vieille pour faire une morte. Merci du présage, Viviane. Mais nos tracasseries ne sont pas que d'argent. Il y a des causes lointaines à nos soucis.

—Lesquelles ? que nous y volions.

—Il y a, par exemple, des femmes qui ne savent pas garder leur mari.

—Je veille là-dessus, dans le Midi, déclare la fée Estérelle.

—Il y a de jeunes et de vieux hommes qui ne sont que des voyous.

—Je les métamorphoserai en chevaliers d'intégrité, s'écrie la belle Urgande. Au lieu de souiller, au lieu de déshonorer, ils respecteront, ils protégeront.

—Il y a des jardins, des sentiers, des routes semées d'embûches.

—J'apparaîtrai, la nuit, comme un fatidique avertissement, prononce la Dame verte, et je paralyserai les coureurs d'aventures.

—Il y a des chaumières, des maisons et des hôtels qui sont des mauvais lieux.

—Voilà mon affaire, s'écrie Mélusine. Comme au château de Lusignan, j'apparaîtrai au sommet de la tour ou de la maison ; comme là-bas, je pousserai mes cris stridents et si étranges, pour avertir qu'un malheur menace une vierge.

—Bienvenue donc, ô Mélusine ! Et commencez au plus tôt votre police.

—Est-ce là tout ? demande Morgane.

—Ah ! non. Le malheur le plus grand, il habite sous notre toit : Cent pauvres filles sont venues cacher chez nous un déshonneur et une honte, malades plus encore en leur éducation qu'en leur santé.

—Moi, la fée Morgane, j'ai le don de guérison. Fiez-vous à moi. Je les ferai comprendre. Je leur dessillerai les yeux. Je leur attendrirai le cœur.

—Sous le même toit, sept cents petits enfants, bébés et bambins, sourient innocemment, dans leur couchette, ignorant leur opprobre, marqués pour jamais du stigmate de leur humiliante origine. Sept cents petits reniés.

—Moi, dit tout simplement la fée Viviane, j'ai jadis recueilli, au fond d'un lac, Lancelot et ses deux cousins. C'étaient des orphelins. C'étaient des persécutés. Personne n'en voulait plus. Et qu'est-ce que j'en ai fait ? Des chevaliers modèles !

—Mais pourriez-vous réhabiliter toute cette petite foule d'inconnus délaissés ?

—Je ferai la tournée des foyers sans enfants. Je toucherai le front de l'époux : il y jaillira de la lumière ;

je toucherai le cœur de l'épouse : il se fondra de compassion. Combien voulez-vous que je vous ouvre de foyers ?

—Trois cents, pour trois cents garçons.

—Mais les filles ?

—Nous en manquons !

—Et les garçons ?

—Ils débordent.

—Alors, regardez-les bien cueillir. Ça ne tardera point, conclut Viviane.

* * *

J'en étais là de l'exposé du tintouin de chaque jour, lorsque la plus minuscule des fées m'adressa la parole. Elle était très vieille et très propre, sous un manteau fait de mille retailles, et tenait au bras un petit panier rempli de menues choses.

—En attendant, dit-elle, l'effet de nos merveilles, en attendant l'affluence des parents adoptifs et des visiteurs munificents, voulez-vous de ce modeste panier ?

—Volontiers, mais de la part de qui, s'il vous plait ?

—De la Fée aux Miettes ; pour vous servir.

Or, à peine avais-je saisi le minime cadeau, qu'il s'alourdissait et grossissait à vue d'œil, capable à lui seul de remplir notre garde-manger. Cela confirmait d'ailleurs notre traditionnelle pratique, à la Crèche, de ramasser partout les miettes, les retailles et les oboles.

Mais quand je voulus dire au groupe bienfaiteur ma reconnaissance, je le vis rapidement s'amenuiser, s'estomper et s'évanouir derrière le lourd panier des menues choses...

Amis lecteurs, en attendant ce que nous attendons, envoyez-nous vos miettes, vos retailles et vos oboles... pour l'amour du bon Dieu, plus encore que des chrétiennes fées atterries à la Crèche, un soir de rafale.

28 - XII - 38



À défaut des vrais parents

Faut-il les laisser mourir ?

Un apologue a toujours sa place, n'est-ce pas ? Hé bien ! que diriez-vous d'un général qui préparerait des hommes pour l'artillerie lourde et les enverrait à la bataille en fantassins, qui munirait ses fantassins d'une carabine de tel calibre et de munitions de tel autre calibre, qui lancerait enfin son armée dans l'invasion du pays ennemi sans aucune notion préalable de la géographie, de l'organisation civile et militaire, de la psychologie même d'outre-frontière ?

—Qui ne voit, direz-vous, qu'il désarme d'avance tous ses soldats ?

—Ah ! tous ne mourront point. Tous ne seront pas faits ni retenus prisonniers. Tous ne seront point blessés. Il s'en trouvera d'indemnes.

Mais faudra-t-il pour cela louer l'impéritie, l'imprévoyance, l'imprudence du général ? Faudra-t-il s'efforcer de croire qu'après tout, puisque toute l'armée n'a point péri, l'impréparation ne manque pas d'avantages ? Faudra-t-il se féliciter que des soldats voués à la défaite, au moins ne s'en seront pas doutés ? Faudra-t-il prôner, pour former des héros, l'improvisation plutôt qu'un minutieux et prévoyant entraînement aux tâches et aux situations périlleuses qui les attendent ?

—Pure folie ! direz-vous avec raison.

* * *

—Mais, sauf exceptions, que faisons-nous de la préparation de nos enfants, de notre jeunesse aux combats de la vie ?

Trop de malheurs accusent notre défaut.

Ah ! sans doute, pour plus tard, nous les envoyons à l'école. Ils sauront lire, écrire et compter. Sans doute, nous les envoyons au catéchisme. Ils l'apprennent par cœur et décrochent d'encombrants certificats. Sans doute en envoyons-nous chercher plus de culture intellectuelle, une éducation plus poussée. Sans doute encore, voyons-nous d'assez nombreux sujets conclure, en plein vingtième siècle, de beaux, heureux et féconds mariages, d'autres grossir les rangs de l'armée missionnaire, d'autres, sur place, se vouer soit à l'éducation de la jeunesse, soit au soin des déshérités, soit à l'hospitalisation des malades, soit à la seule prière et à la seule pénitence, soit enfin à la cure des âmes.

Toutefois, en ce vingtième siècle, ces âmes conservées, ces âmes que n'a point atteintes l'assaut ou la ruse de l'ennemi, sont toujours regardées comme des raretés. Celles qui ont traversé la frontière, la zone de combat, sans une fracture, une blessure ou quelque choc grave, on dit qu'il y a eu un bon Dieu pour elles. Et à mesure que ces privilégiées de la grâce avancent dans la vie et à mesure qu'elles voient les dangers auxquels elles ont échappé, elles ne tarissent point de reconnaissance.

Mais les autres ? L'adolescente rurale obligée, à quatorze ans, de se faire domestique ; la jeune employée obligée de vivre en pension, toutes ces filles soudain transplantées soit seules, soit même avec leurs parents, dans un milieu dangereux, toutes ces écolières grandissantes et affolées de romanesque, toutes ces filles de gens à l'aise, de bourgeois, de fonctionnaires, de professionnels, trop libres de leurs allées et venues, trop habiles à tromper la surveillance, trop exposées, par conséquent, à l'inconduite et au déshonneur, qui les a renseignées et aguerries ? Qui les a préparées soit à flairer le danger, soit à éviter l'occasion, soit à faire face, s'il le faut, à un mécréant ? Qui les a habituées à chercher conseil en toute phase nouvelle de l'avance en pays inconnu ?

Dès qu'une situation comporte des dangers, il y a lieu d'en prévenir ceux qui s'y trouvent. Et c'est là un devoir primordial des parents.

Vous demandez quand il y a danger pour des enfants ? Il y en a un premier lorsqu'ils prennent contact avec des enfants étrangers et dont vous ne connaissez point l'éducation. Il y en a aussi, plus tard, un nouveau : c'est quand vos enfants vont séjourner en visite, en repos, en vacances, chez des parents ou des amis ; ou bien encore quand il vous vient, pour séjourner à la maison, des parents, des amis, des pensionnaires.

Et c'est beaucoup trop souvent que des fillettes sont initiées au vice sous le toit paternel, par une autre fille, par un engagé, un cousin, un oncle, hélas ! par un frère. L'initiation et la mise en garde eussent appartenu à la maman. Un débauché en a usurpé les fonctions et gâché, pour combien de temps ? les résultats. Une âme est morte à la vie spirituelle.

Et quand vous arrivent de ces cas pénibles de précoce maternité, quand vous sondez la conscience et l'intelligence de la malheureuse, quand vous dites :

—Mais, d'où pensiez-vous donc qu'ils venaient les enfants ?

En larmes, mais les yeux franchement ouverts, elle vous répond :

—Des sauvages, comme ils nous disaient toujours. « Ils » bien entendu, désigne les parents aujourd'hui éplorés et confondus.

Nous en concluons, pour notre part, qu'une mère vigilante et prudente a autre chose à faire que des contes à sa fille qui grandit ; qu'au lieu de la laisser ignorante et ingénue, elle doit la prévenir et l'armer pour le combat de la vertu, qu'au lieu de veiller seule sur l'honneur et l'état de grâce de sa fille, elle doit s'assurer, de son enfant même, une collaboration sincère, intelligente et rassurante. C'est même pour guider dans cette délicate entreprise une maman perplexe et angoissée que nous avons publié un livre de bonne foi et qui s'intitule *Le Point d'Interrogation*.

Mais d'éclairer avec science et avec tact une intelligence d'enfant sur les besoins de sa native curiosité n'est pas le tout de l'éducation. Il y a aussi de former, au fur et à mesure des circonstances, l'enfant et surtout l'adolescente à une surnaturelle et intégrale pratique de la chasteté. Or, on ne se forme à rien, si ce n'est en se renseignant auprès de plus instruits, de mieux entraînés que soi. Outre donc leur exemple, les parents ont aussi à donner à leurs enfants des explications, des commentaires et des conseils de chasteté. S'ils ne le font pas, quelqu'un encore, à leur insu, les suppléera, quelqu'un d'indigne, naturellement. Et c'est chez nous, vous le prévoyez bien, que se dénouera la malencontreuse initiation.

Une grande fille qui avait fait des études et qui avait fait la classe, avant de connaître le fatal déshonneur, avait voué sa confiance et sa conscience à un jeune homme. Celui-ci lui fournit une direction étonnamment commode. Elle était gênée de pécher, parce que cela la gênait d'avouer ses fautes à confesse. Qu'à cela ne tienne !

—Ne consens pas, lui dit-il, mais laisse-moi faire pareil.

Et notre fille était si mal préparée à cette contradiction dans les termes, à cette sollicitation, à ce hon-teux servage, qu'elle en fit, pendant des mois, sa conduite. Ni sa mère, ni ses éducatrices ne l'avaient prémunie contre cette lâcheté.

C'est pour aller au-devant des mères et des éducatrices qui veulent préparer leurs filles à rencontrer les jeunes gens et à discerner les loups des agneaux, que nous avons publié *Catéchèse des 6e et 9e commandements de Dieu*.

* * *

Des gens, de bonnes gens, qui vivent plus haut que la terre et les sens, se voient la face à la seule mention



Ces âmes que n'a point atteintes l'assaut ou la ruse

de pareils ouvrages. Ils invoquent des arguments à faire trembler, ils menacent des foudres du Saint-Office, et de la meule que le Divin Maître eût voulu voir attacher au cou du scandaleux pour l'envoyer au fond de la mer.

S'il fallait en croire ces excellentes gens, on ne parlerait de pureté et de chasteté qu'aux impudiques, crainte de déflorer la candeur des autres; on ferait métier d'autopsiste; on rechercherait dans un cadavre la cause de sa mort. Mais l'autopsie est tout de même destinée surtout à prévenir chez les vivants la même cause de mort. C'est le motif de l'autopsiste, empêcher de mourir, qui nous a définitivement convaincu de l'urgente opportunité d'ouvrages comme les nôtres, pour les mères qui veulent faire leur devoir et pour les filles dont les mères n'ont point osé faire leur devoir.

5 - XI - 41

Et sans fausse vergogne, mères chrétiennes, pères chrétiens aussi, je vous recommande 1° *Le Point d'Interrogation*, explication du mystère de la génération humaine (\$1.10) et 2° *Catéchèse des sixième et neuvième commandements de Dieu*, traité de la chasteté et de la luxure (\$0.55), franco; chez les libraires et chez l'auteur, 680 bis, Chemin Sainte-Foy, Québec.

Introduction à une catéchèse

Il y a déjà quelques années, frappé par le dévergondage de tant de nos chrétiens et chrétiennes, frappé par les justes alarmes du Souverain Pontife, de nos évêques, de nos prêtres, de nos éducateurs et de la saine portion des parents de chez nous, frappé du

défaut général de formation à la pureté de la plupart de nos milieux, quand pullulent les occasions de déformation, après avoir réfléchi, après avoir prié, après avoir consulté, j'en vins aux trois ou quatre conclusions pratiques que voici:

Quand saint Paul eut vu la conduite éhontée des Corinthiens, il ne se retira pas dans un silence farouche et pudibond; il ne se contenta pas de l'apostolat de la prière; il ne s'en tint pas à la seule prédication de la grâce et de la fuite des occasions; non, il appela résolument les choses, et ces choses étaient des péchés de la chair, par leur nom; excellent pédagogue, il visa d'abord à se faire bien comprendre pour être sûr d'avoir bien éclairé.

Si saint Paul revenait, tiendrait-il un autre langage? Et si Jansénius voulait lui reprocher le scandale de son style et le danger de sa méthode, l'Apôtre n'aurait-il pas encore aujourd'hui des milliers de conversions à fournir en apologie? Les mêmes maux n'appellent-ils pas toujours les mêmes remèdes? Et les mêmes remèdes apostoliques ne produisent-ils pas, après des siècles, les mêmes guérisons morales?

Quand saint Thomas d'Aquin voulut préparer, pour le salut des âmes, des théologiens instruits et capables d'instruire, lui aussi promena la lumière de son génie sanctifié sur les misères des sens. Et avec un esprit de suite admirable, avec une simplicité, avec une largeur et une sévérité, avec une sûreté de vue incomparable, il rédigea un traité de la chasteté, un traité de la luxure, et un traité de l'impudicité.

À qui fera-t-on croire que cet enseignement de celui qu'on se plaît à appeler l'Angélique Docteur, doit rester secret, abscons, protégé par son enveloppe latine, contre les indiscretions des profanes et réservé aux seuls et encore trop rares explorateurs de la *Somme Théologique*?

Quand le clairvoyant pape Pie XI eut bien constaté que la corruption des mœurs conjugales était devenue la gangrène des pays chrétiens, il publia une encyclique



Il appela résolument les choses par leur nom

restée fameuse: *Casti Connubii*. Le désir du Pontife, c'est que son enseignement soit largement propagé parmi tous les membres de la grande famille du Christ sans exception. Aux évêques, aux prêtres, aux hommes d'élite, il prescrit de s'engager à fond, de tout mettre en œuvre pour opposer, au vice honteux, la splendeur de la chasteté, et à la servitude des passions, la liberté des enfants de Dieu; il veut que fréquemment et solidement, par la parole ou par la plume, au moyen d'arguments clairs et convaincants, les fidèles soient instruits du mariage; le Pontife rappelle encore que le solide fondement d'un mariage heureux et la ruine d'un mariage malheureux se préparent déjà, dans les âmes, dès le temps de l'enfance et de la jeunesse; il veut des fiancés bien disposés et bien préparés, connaissant parfaitement la vraie doctrine du mariage et prémunis avec soin contre les périls de la propagande malthusienne. Il prédit que des chrétiens ainsi formés, rendront grâce à Dieu de toute leur âme, de les avoir liés par ses ordres et contraints à fuir toute idolâtrie de la chair, tout ignoble esclavage du plaisir.

* * *

Fort donc de l'exemple de l'Apôtre des Gentils, les saints nous sont proposés comme modèles, fort de l'enseignement du plus saint des théologiens et du plus théologien des saints, fort de l'exhortation pressante du pape alors régnant, à mon tour, et pour servir les âmes, j'ai essayé de mettre à la portée du plus grand nombre, en toute prudence et en toute simplicité, l'essentiel de la doctrine catholique se rapportant au sixième et au neuvième commandements.

C'est peut-être naïveté, mais je pense avoir réussi.

Je pense avoir fidèlement reflété la pensée de saint Thomas; je pense avoir bien résumé l'orientation qu'il donne aux plus vives passions humaines; j'ai cru, en un mot, avoir placé sur le chemin de la jeunesse et de l'âge mûr une indication qui conduit sûrement à Dieu.

* * *

Oh ! je sais bien que le simple exposé d'une doctrine morale ne saurait établir les bonnes mœurs. Nous ne sommes plus au Paradis terrestre. Il y a, en tout homme, la brisure du péché originel. Et il ne faut rien de moins que les secours religieux et surnaturels pour triompher de la mauvaise nature. C'est pourquoi le même Pie XI les préconisait dans l'Encyclique sur l'éducation chrétienne de la jeunesse (31 déc. 1929) et les faisait encore énumérer (Décret du 21 mars 1931) par le Saint-Office.

Premier moyen, disent ces documents, pour la jeunesse de l'un et de l'autre sexe: *une instruction religieuse complète, forte et ininterrompue.*

Songez alors, devant cette prescription, à ces milliers de garçons et de filles qui, partout, en notre pays, cessent de fréquenter l'école avant la puberté, échappant, du même coup, à une catéchèse qui serait de leur âge et de leurs besoins.

Deuxième moyen: *exhortation de la jeunesse à l'estime, au désir et à l'amour de la vertu angélique.*

Encore faut-il, pour cette exhortation, être préparé, connaître les principes et la doctrine, la vertu et ses contraires, ses détractions et ses louanges.

Troisième moyen: *persuasion de la jeunesse à recourir surtout à la prière ainsi qu'aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.*

C'est inlassablement qu'il faut répéter ces souverains conseils aux nouveaux arrivants du combat de la vie. Et c'est autant par l'imprimé que par la prédication qu'il faut tâcher de les atteindre.

Quatrième moyen: *recours filial à la protection de la très Sainte Vierge.*

La Tradition ne cesse de le répéter: « Celui qui prie Marie se sauve; celui-là, au contraire, se damne qui ne prie point Marie ». Autrement dit, une pharmacie est là, mais il faut un médecin pour prescrire le remède spécifique.

Cinquième moyen: *engagement à fuir les occasions: spectacles, lectures, conversations, fréquentations.*

Serait-ce ton oeil droit qui t'eût scandalisé, arrache-le ! Autrement tu n'es point du Christ. Certaines occasions toutefois, et de plus en plus nombreuses, sont devenues, pour un grand nombre, inévitables. La théologie dicte quand même des règles à suivre, en pareil cas, pour la sécurité de l'âme. « Que nos jeunes gens, dit encore Pie XI, comme les vrais chrétiens de tous les temps, soient participants du monde, mais non pas de l'erreur ».



On l'aura peut-être remarqué, l'énumération des moyens proprement surnaturels est encadrée de deux précautions: d'une part, la fuite des occasions; de l'autre, l'instruction religieuse. Et cette dernière nous ramène à la considération qu'un catéchisme spécial, sur la chasteté et son vice contraire, répond à un besoin non moins spécial des adolescents. Ils n'ont de chance, en effet, d'être fidèles aux commandements que s'ils en connaissent, outre l'énoncé, la portée pratique. Et comme tous les points de la Sainte Écriture, les commandements ont besoin d'être expliqués, commentés et appliqués. Mais, une fois compris, comme ils sont salutaires !

Faudrait-il s'en surprendre ? N'est-ce pas le divin Maître lui-même qui disait aux Juifs :

— Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples; vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres.

— Nous sommes la postérité d'Abraham et nous n'avons jamais été esclaves de personne, firent-ils.

— En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque se livre au péché est esclave du péché.

Et un peu plus loin dans la conversation :

— En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort (Jean, VIII, passim).

Cette promesse du salut est attachée à l'observance des dix commandements; mais qui ne voit que, pour beaucoup, le risque de l'enfer éternel tient surtout à la méconnaissance du sixième et du neuvième ?

C'est donc un devoir, pour quiconque a charge d'âmes, les prêtres, les parents, leurs substituts en éducation, les apôtres d'action catholique, c'est un devoir de bien s'éclairer eux-mêmes pour diffuser ensuite autour d'eux la lumière de la théologie.

L'apostolat de la pureté a sa source, lui aussi, dans la doctrine. Et la doctrine ni ne se devine ni ne s'improvise. Il la faut étudier. Cette étude se trouve aujourd'hui facilitée par la publication de *Catéchèse des 6e et 9e commandements*.

8 - IX - 42

Amis et confidents toujours

Les parents sont les éducateurs nés de leurs enfants. C'est là leur vocation et leur obligation.

Procréer, éduquer: enlevez au mariage ces deux fins naturelles et vous supprimez, du même coup, le sens profond de cette union stable voulue par le Créateur. Aussi le divorce est-il toujours, en saine philosophie, regardé comme contre nature, précisément à cause de l'obstacle qu'il met à l'éducation des enfants nés d'un mariage subséquentement dissous.

Ce grave devoir de l'éducation, on peut dire que, chez nous, la plupart des parents chrétiens s'en préoccupent encore; il est vrai que trop de pères y sont paralysés soit par la négligence, soit par le respect humain, soit encore par un sentiment d'inaptitude, et se reposent de ce soin sur leur compagne.

Père, on veut bien se regarder comme le pourvoyeur dévoué de l'épouse et des enfants; mais d'être l'éducateur conjoint, intéressé, voire compétent, on s'en soucie beaucoup moins, quand encore on en a souci.

Or, multipliez ces démissions par mille, par dix mille, par cent mille foyers, et mesurez ce que représente de faiblesse pour la race cette foule de géniteurs qui n'ont pas le temps de participer, nous ne disons pas à l'élevage, mais à l'éducation de leur progéniture.

Au surplus, trop de mères sont arrivées au mariage et à la maternité impréparées à leur tâche, et doivent, à mesure que grandissent les petits, improviser l'édu-

cation, tâtonner parmi les procédés ou les méthodes, et parfois, et trop souvent, gâcher ce qui devait être un chef-d'œuvre, leur gloire et leur consolation.

Encore ici, faites, si vous le pouvez, le dénombrement des impréparées, devenues des inhabiles, et demandez-vous ce que sera, demain, la note dominante d'une génération où tant de sujets n'auront point trouvé, au foyer, où ils avaient été appelés à naître, des parents capables de les élever selon tous les vrais principes de la philosophie naturelle, selon tous les procédés que suggèrent et que persistent à suggérer le bon sens, l'expérience et la gravité des situations.

Déplorons, après cela, que n'aient encore été instituées, un peu partout, pour remédier à pareille impréparation, des leçons de pédagogie familiale, une école des parents.

* * *

Mais, fermons les yeux sur les parents impropres à la tâche et ne considérons que les meilleurs, que la crème, comme on se plaît à dire par métaphore. Regardons l'élite des parents chrétiens. Que voyons-nous ? Consciencieusement, avec la plus louable application, l'un et l'autre époux, tour à tour ou simultanément, de concert, en tout cas, font l'éducation de leurs enfants.

Éducation de la santé, éducation de l'intelligence, éducation de la volonté, éducation du cœur, éducation de la religion et de la conscience. Tout semble parfait; et cependant, il faut bien admettre, en ce louable et grand effort, une lacune traditionnelle et trop généralisée.

Dans tout cet excellent système, destiné à fournir à la patrie des hommes et des femmes qui comptent cent pour cent, et à Dieu des saints pour son paradis, ce qu'on cultive le plus mal, c'est la confiance des enfants; et ce qu'on fait le moins bien, c'est l'éducation de la chasteté.

Il est bien entendu que l'enfant conserve, malgré son baptême, les suites du péché originel et que tout un travail de l'éducation consiste à combattre ses mauvais penchants; qu'il y a, par conséquent, à inspirer la vraie notion de bienséance, puis de pudeur, aux bébés ou bambins.

Mais la pudeur ne va pas jusqu'à interdire aux enfants de simples propos ou même des propos simples qui, dans l'intimité, éclairent son jugement naissant.

La pudeur ne veut pas qu'on paraisse scandalisé ou même étonné des confidences ou des questions peut-être saugrenues, peut-être incongrues, de ces jeunes têtes tout à l'émerveillement de vivre et de regarder vivre.

La pudeur, l'éducation de la pudeur, reste un devoir; mais la pudeur reste quand même un discernement. Et ce n'est que par l'exercice, et sous de bons maîtres, qu'on peut acquérir pareille qualité.

Que si, alors, sous couleur de pudeur et de pureté, vous enseignez la pudibonderie et le scrupule, vous formez des pusillanimes, des concentrés, et peut-être, et probablement des malheureux.

Vous n'aurez pas averti trois fois votre enfant de ne jamais parler de telle ou telle chose, que vous ne saurez plus même s'il y repense ou s'il n'a point trouvé à qui en reparler. Fini l'abandon filial. Finies les confidences et les consultations.

C'est donc bien tôt, dans la famille commençante, et sans trop s'en rendre compte, que les parents se ferment la porte à l'intime gouverne morale de leurs élèves. Car dès que l'enfant, trop candide peut-être, se rend compte qu'il est toujours bien accueilli s'il pose des questions de tout ordre sauf d'un seul, et qui peut-être déjà l'occupe très vivement, il s'abstient et, inconsciemment, réserve, pour qui la méritera, une confiance totale.

Premier résultat: gêne avec toute grande personne du foyer, de la famille et de l'étranger, pour aborder

La pudibonderie et le scrupule



les sujets de simple pudeur ou encore ceux de l'origine de la vie.

Second résultat: confiance accordée trop souvent à d'autres enfants qui, eux, font des avances et ne sont point chiches de renseignements, ni parfois de démonstrations pratiques.

Troisième résultat: défaut complet d'information et illusion des parents quant à la conduite morale de leurs adolescents, quant à la moralité des amitiés et des fréquentations de leurs fils ou de leurs filles.

Une même gêne, très explicable chez les jeunes, difficilement excusable chez les parents, réduit à quelques conseils pratiques pour la fillette devenue pubère et à quelques vagues recommandations pour le garçon soudain émancipé, l'accomplissement d'un devoir qui est, en somme, de tous les jours, et beaucoup moins compliqué que le démon ne réussit à le faire croire.

Ah ! que ne prenez-vous résolument possession de votre bien, parents chrétiens, de tout votre bien ? Pourquoi ce mur et pourquoi cet enclos d'où vous soyez exclus et où les malfaiteurs aient leur entrée ? Vous vous taisez ; mais les condisciples, les jeunes voisins et voisines parlent ; vous prétendez cacher des choses, mais le magazine, le livre et le cinéma les révèlent et les suggèrent ; vous prétendez cultiver une ignorance, et toute la nature tend à la dissiper. Habitez donc plutôt vos enfants, vos jeunes enfants, à se librement ouvrir à vous de tout ce qui les intrigue, de tout ce qui a pu les surprendre ou les scandaliser. Ne leur refusez aucun renseignement d'ordre moral qui soit à leur portée et dont ils aient besoin. Ainsi vous resterez les amis et les confidents de vos enfants, même quand ils auront grandi. Ainsi vous pourrez les piloter sûrement parmi d'inévitables écueils. Et c'est leur conscience que vous conduirez, de cette façon, dans la sécurité de l'état de grâce, vers la vocation qu'un Dieu très bon leur réserve.

Parents chrétiens, si vous abdiquez vos fonctions pour ce qui regarde cette éducation de la pureté, cet entraînement au respect informé et intelligent de tout ce qui a trait à la génération, à la maternité et à la chasteté, que savez-vous qui arrivera à vos enfants ?

Vous trouvez que l'esprit de famille se relâche ou s'en va ? C'est peut-être que, dans sa famille, l'enfant ne rencontre ni l'intérêt, ni la compréhension, ni l'in-

formation, ni le réconfort moral qu'il cherche et croit pouvoir trouver quelque part ailleurs. Même quand le jeune homme ou la jeune fille rentrent à la maison parfois douloureusement atteints dans leurs mœurs, le salut pourrait encore les y guetter et ressaisir, si l'impénétrable rideau de la gêne n'empêchait toujours les parents de pénétrer dans une âme désespérée mais refermée. Ah ! les pauvres parents qui dorment dans une fausse sécurité ! Un brusque réveil, hélas ! et la réalité hideuse, et cruelle, et désespérante, leur apparaît.

Les excellents parents ! Ils ne se doutaient de rien. Le fils, la fille sauvaient jusque là les apparences, mais la mesure, trop pleine, a fini par renverser. Le fils, viveur, a des démêlés avec la justice. La fille, débauchée, est partie à quelque scandale. Le fils, la fille se révèlent butés, sans cœur, sans repentance. Et les excellents parents se meurent pour ainsi dire de peine et de honte.

À qui la faute, si le sommeil est devenu cauchemar ?

Ah ! sans doute, chaque jeune chrétien, chaque jeune chrétienne combat pour son propre compte le combat de la vie et dispose, pour le faire, d'innombrables ressources surnaturelles ; mais il faut avouer que certaines circonstances favorisent ou défavorisent les combattants et qu'il serait relativement facile, et qu'il serait sage pour les parents et leurs substituts de les prévoir.

À qui la faute, en effet, si les parents découvrent que leurs enfants leur ont échappé et se dressent aujourd'hui en vivantes accusations, pour répéter le refrain bien connu :

— Ce qui est fait est fait. Vous arrivez trop tard. Il fallait parler quand c'était le temps. Vous avez eu beau m'élever. Vous ne m'avez rien dit ; c'est votre faute.

Y a-t-il coup de poignard plus cruel au cœur des honnêtes gens que de se faire dire par leurs propres enfants : mon déshonneur, ma libre vie, ma débauche, c'est votre faute !

Reconnaissons-le, c'est d'une pédagogie familiale rénouvée, adaptée, que nous avons besoin.

Il faut plus, pour élever des enfants, que gagner un salaire raisonnable et le dépenser à bon escient, que savoir cuire les aliments, savoir tailler et coudre, savoir tenir en ordre un intérieur confortable. Il faut plus que l'instruction et les bonnes manières de sa condition. Il faut plus que la fidélité au devoir personnel de conscience et au devoir collectif de religion. Il faut la connaissance d'une âme d'enfant; il faut l'art difficile entre tous de façonner un jeune esprit, et de s'attacher, profondément, et pour toujours, le fruit d'un grand amour. Par dessus tout, il faut le courage de combattre, chez soi, telle fausse vertu, qui empêcherait de cultiver, chez les enfants, la vraie vertu de chasteté.

Ce qui est une particulière difficulté, c'est de rattraper le temps perdu et de regagner une confiance qu'on a laissée aller. Ce qui est vraiment gênant, c'est, pour des parents qui se montrèrent toujours obstinément réticents, d'aborder tout d'un coup, avec leurs enfants pubères, le problème des informations délicates. Mais mieux vaut encore parler tard que ne parler jamais.

* * *

Et c'est pourquoi, aux parents de bonne volonté qui, pour avoir eux-mêmes été mal ou incomplètement, ou intempestivement, ou tardivement renseignés dans leur jeunesse, voudraient d'abord reviser, à la lumière de la morale catholique et surnaturelle, les notions communicables, nous conseillons la lecture de quelque traité spécial sur la matière, comme, par exemple, nos propres ouvrages. Ceci pour assurer en quelque sorte leur compétence.

Et quant à la gêne qu'ils s'attendent d'éprouver à l'accomplissement d'une tâche, généralement négligée pendant des générations et à la surface de nombreux pays civilisés, nous prétendons que, pour l'accomplissement de tout devoir d'état, il y a une grâce d'état, il y a des lumières pour l'intelligence de l'éducateur, il y a des courages pour sa volonté, il y a des remèdes pour son impressionnabilité; aux parents donc de reconnaître leur faiblesse et de compter sur le secours du bon Dieu. Une éducation où Dieu ne serait point le principal moteur, une éducation où les éducateurs ne seraient point avant tout des croyants, des priants et des confiants, une éducation dont les ouvriers n'imploreraient pas sans cesse l'inspiration, la conduite et la bénédiction de l'Esprit Saint, pourrait-elle n'être point défectueuse ?

Qu'y a-t-il de difficile à ceux qui croient, simultanément et absolument, autant à leur native impuissance qu'à la secourable toute-puissance divine ?

La gêne s'évanouit chez les plus timides quand la grâce les anime. Ils font leur devoir avec une surprenante maîtrise.

* * *

Conclusions: 1° C'est le devoir des parents de capter et de cultiver la confiance de leurs enfants petits, afin de pouvoir les influencer même grandis.

2° La gêne qu'on y éprouve et qui vient surtout de ce que soi-même on n'a reçu de ses parents ni la culture de confiance, ni les avis délicats, cette gêne ne dispense point de ce qui constitue un grave devoir de l'éducation.

3° Si on se reconnaît impréparé à la tâche, cela reste un devoir de remédier, par la consultation ou la lecture, à ce défaut.

4° Quant au courage des interventions opportunes, quant au discernement à exercer, il y faut le secours divin.

L'esprit de foi, l'esprit d'humilité, l'esprit surnaturel rendront facile une tâche que le monde et Satan trouvent profitable d'entraver.

Autorité! Autorité!

Que de fois et en quelles circonstances et en quels solennels documents les Souverains Pontifes Pie XI et Pie XII n'ont-ils pas déploré, chez les jeunes gens, l'impréparation au mariage et, chez les jeunes parents, l'impréparation à élever des enfants !

Le genre de vie moderne détruit, comme par système, l'esprit de famille; il fait consister le repos du travail manuel aussi bien que du labeur intellectuel dans la sortie, l'excursion, l'évasion; il n'y a plus de vrai repos dans la paix du foyer; il n'y a plus de complaisance dans la compagnie et dans l'atmosphère familiales; le foyer fait effet de prison.

Au contraire, l'automobile, le cinéma, le stade, la salle de danse, le restaurant, voilà où se passent, pour trop de jeunes et de moins jeunes, des loisirs qu'ils trouvent toujours trop rares et trop courts; voilà aussi pourquoi tant de célibataires des deux sexes n'apparaissent plus guère à la maison que pour s'y faire servir, panser et regretter.



La tâche ne se résume pas à l'élevage d'un animal intelligent

Quand, leur tour venu, des jeunes gens et des jeunes filles, élevés de la sorte, se lancent dans le mariage, rien d'étonnant que cette union soit précaire, heurtée, et sans réconfort; rien de surprenant que les enfants grandissent gâtés, capricieux, volontaires, mal préparés eux aussi, au vrai combat de la vie.

C'est l'autorité des parents qui fait le lien et la cohésion de la famille; et c'est le devoir des parents de se faire, à l'avance, une exacte conception de cette autorité qui leur est départie de Dieu, et qui, perdue, ne se retrouve ordinairement plus. Ce qu'il faut donc, c'est une autorité forte mais douce, constante mais agréée, efficace mais discrète; digne, mais sans morgue, surnaturelle, mais sans bigoterie, non pas étroite, mais droite, consciencieuse, appliquée, discernante, judicieuse, une autorité qui proportionne les moyens à la fin et les exigences aux moyens; une autorité, par conséquent, toujours attentive, avide de lumière et d'expérience, défiant d'elle-même, confiante en la sainte assistance de Dieu et de ses saints; une autorité non pas égoïste mais désintéressée, dévouée, apostolique, une autorité non de planton, non de police ou de garde-chiourme, mais d'éducateurs, de maîtres avides de

transmettre à leurs élèves leur propre sagesse et de les faire boire aux meilleures sources de l'indispensable savoir.

* * *

Nous sommes convaincus, à la Crèche, qu'une des causes les plus fréquentes de l'inconduite et du déshonneur, c'est justement le défaut d'esprit de famille, le défaut d'un intelligent exercice de l'autorité au foyer.

Aussi, quand, trois cents fois l'an, nous donnons des enfants délaissés en adoption, avons-nous aussi trois cents fois l'appréhension que notre pupille soit privé de cette atmosphère qui attache, élève et conserve un bon sujet; trois cents fois l'appréhension que les parents adoptifs manquent soit de la préparation requise, soit de l'application à la formation morale et religieuse de l'enfant que nous leur confions. Car l'entreprise est grave de conséquences; il n'y a pas que les soins physiques; il n'y a pas que le développement de l'intelligence; il y a surtout une formation du cœur, un entraînement de la volonté, une initiation aux choses de la religion et de la conscience.

La tâche ne se résume pas à l'élevage d'un animal intelligent; il faut travailler aussi sur une âme de baptisé, vouée au ciel et exposée à le perdre. Le gros et le difficile de l'éducation, c'est d'inculquer le goût de l'effort, d'en donner l'habitude, de faire apprécier l'obéissance et même le sacrifice.

Nous espérons que tous les couples qu'on nous recommande voudront recourir aux principes et méthodes traditionnels et prépareront pour le pays comme pour l'Eglise, des sujets d'élite. Néanmoins, nous invitons tous ceux qui prennent à cœur l'éducation d'un petit enfant adoptif ou propre, à lire, pour vérifier si nous sommes d'accord deux ouvrages que nous avons publiés sur le sujet, l'un de cinquante pages intitulé *De zéro à sept ans* (25 sous franco) où il s'agit surtout de la première enfance, l'autre de trois cents pages, intitulé *À propos d'Autorité* (\$1.40 franco), où il s'agit de l'éducation de la jeunesse en général.

Nous serions heureux de contribuer par la diffusion de ces travaux au perfectionnement ne fût-ce que d'une éducation et cette éducation dût-elle être d'un enfant de famille. Mais qui donc, en ces jours enfiévrés, veut prendre le temps de lire des livres que vante son propre auteur ?

18 - VI - 42

Une prophétie

Que diriez-vous, que feriez-vous surtout, amis lecteurs, si en quelque voûte ancienne, parmi d'anciens papiers, vous trouviez la pièce suivante ?

* * *

Voici la commination du Très-Haut :

Heureux les morts qui n'auront point connu les signes avant-coureurs de l'Apocalypse et le châtement universel de l'universel péché !

Environ douze lustres avant le deuxième millénaire, un cataclysme à nul autre second commence d'ébranler la terre. L'antéchrist en personne met le feu aux étoupes et la calamité se répand d'un pays à un autre, comme le feu suit, en ses tortuosités, la mèche qui le conduit à la culasse.

Je ne vois qu'explosions; je ne vois qu'incendies; je ne vois partout, sur terre, sur mer, dans les airs, qu'embûches, destruction et détresse. L'homme en veut à l'homme et l'univers, malgré la force des uns, malgré le courage des autres, devient inhabitable. La guerre est de la totalité d'un peuple à la totalité d'un autre. Nul qui ne soit atteint ou menacé en sa patrie, en sa famille, en ses biens, en son intime paix.

Des deux parts, l'homme croit pouvoir vaincre l'homme et terminer l'hostilité. L'homme a une estime déréglée de son génie, de ses moyens, de ses inventions, de ses réserves, de sa stratégie enfin. De là ses revers. Car la force matérielle n'est rien où défaut la spirituelle, et la ressource humaine où défaut la surnaturelle. Dieu toujours reste sourd à l'imprécation des superbes. Dieu fait mordre la poussière à Goliath et revêt de force le frère David. En vérité, celui-là vaincra qui, prodigue, aura fait pitié à Dieu son Père.

Les nations, les gouvernements, les dirigeants de chaque nation de la terre ont tous tellement déplu à Dieu leur Père qu'il les veut tous, d'une façon ou d'une autre, tous durement châtiés.

Le pays qui a la plus grande proportion de justes est plus tôt libéré de la formidable tuerie.

En guerre comme en paix, les vrais puissants, les forts, les victorieux, ce sont les saints. Alors, les hommes combattent et le Seigneur donne aux armes leur efficacité. Alors les méchants s'entredévorent et s'anéantissent.

Mais que vois-je sur la mappemonde ? Ici, des chrétientés majoritaires, mais appauvries dans leur foi et dans leurs mœurs, ayant déjà cédé, aux pires éléments, les rênes du pouvoir, l'accaparement des fonctions et l'éducation de la jeunesse; çà et là, des chrétientés minoritaires et contredites ou persécutées, les unes constantes quand même, les autres lassées de la lutte et proches de capituler. Chaque peuple poursuit avec un âpre et répréhensible acharnement la richesse matérielle et, par la richesse, le plaisir sous toutes ses formes les moins louables. Ni Dieu, ni sa révélation, ni ses préceptes, ni son culte, ni l'austérité de sa discipline ne comptent plus. En fait d'idolâtrie, en fait de superstition, en fait de péché contre l'esprit et contre la chair, l'Occident le dispute à l'Orient. L'Inde honore toujours Brahma et Vichnou; la Chine, Confucius et Bouddha; le Japon, le Soleil et l'Esprit des ancêtres; l'Arabie, la Perse, l'Asie Mineure et l'Afrique du Nord, Mahomet. La Grèce et l'Europe centrale sont dans le schisme et l'ignorance religieuse; les Scandinaves et les Anglo-Saxons repoussent l'autorité du Pape, le culte de la Vierge et la véritable transsubstantiation; l'Allemagne répudie Jésus-Christ; et la Russie nie tout simplement l'existence de Dieu, tandis que la moitié de la population des Amériques professe une totale indifférence à toute religion divine. Et crient jusque contre toi, ô ma patrie, tes centaines de divorces, tes milliers d'enfants délaissés, tes myriades d'empêchements d'enfants, tes blasphèmes, tes injustices, ta profanation du dimanche, ton naturalisme, ton irréligion.

Chaque mère-patrie a exporté ses erreurs et son inconduite aux antipodes. Il n'y a plus aucun endroit du monde où la vérité catholique, où la morale catholique, où le culte catholique ne soient l'objet de quelque contretemps, de quelque épreuve ou de quelques assauts. On mesure ou on dispute à Dieu la part d'honneur qu'il réclame.

Le péché est conscient, il est volontaire, il est collectif, incessant, innombrable et universel. La prévarication prévaut.

Les villes tentaculaires, les Pentapoles coupables, appellent encore le feu du ciel; et quand il menace, quand il tombe, quand il achève ses ravages, légion sont les inintelligents qui n'aperçoivent point la leçon divine, légion qui ne ploient pas les genoux, légion qui ne veulent point dresser vers le ciel des bras suppliants. Malheur ! rien ne coûte si cher que cet orgueilleux stoïcisme.

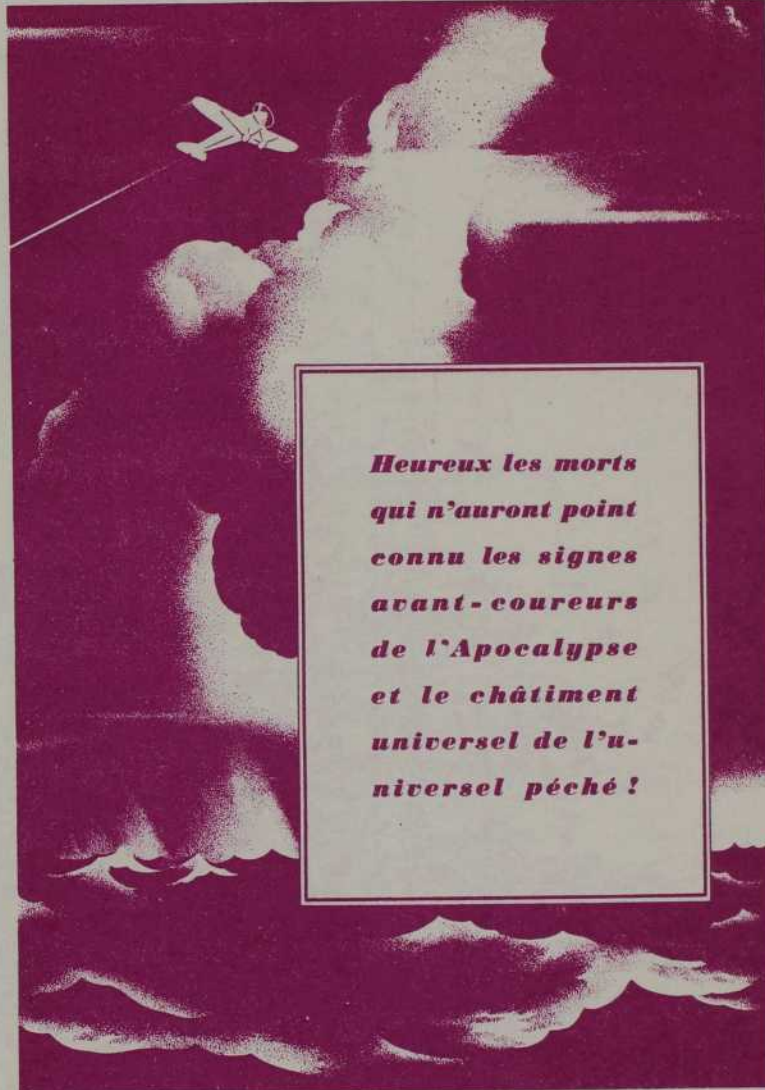
Que les méchants ouvrent les yeux et cessent de provoquer la colère du Très-Haut, cessent d'exposer les innocents à des malheurs qu'ils n'ont point attirés, cessent de pécher, et adorent, et prient, et fassent pénitence, encore une fois Ninive sera sauvée. Que les méchants grossissent tant soit peu le nombre des

justes, et la ville, et la nation, et la terre verra tomber l'ire du Seigneur-Dieu. Que les Genevièves qui prient s'entourent d'une pieuse élite et les Attilas n'assailliront point les bourgeois apeurés de Lutèce. Que le désir de voir et posséder l'infinie Béatitude prenne le pas sur les grossiers appétits, et le monde recouvrera pour en mieux user le bienfait de la paix.

Eux sont vraiment l'ennemi dans la place.

Que chacun donc avant de sermonner les autres se prêche à lui-même ! Qu'il descende en son propre cœur et en extirpe ce qui empêche le bon grain de germer ! Qu'il entende la parole de Dieu !

Rien ne se paie plus cher que le refus de l'entendre.



**Heureux les morts
qui n'auront point
connu les signes
avant-coureurs
de l'Apocalypse
et le châtement
universel de l'u-
niversel péché !**

La victoire durable, définitive, fondée sur la conscience honnête tient à deux immolations : Immolation, dans le cœur de chacun, des rébellions morales, des prétentions et des suffisances, de l'absolue confiance en soi ; immolation, dans le lieu saint, de la Victime de propitiation, toujours vivante et toujours intercédante. La victoire est au prix de l'abaissement de l'homme et de l'élévation du Christ, roi universel. Rien sans la prière humiliée et la toute-puissante miséricorde ! Dieu se fait prier dans la mesure où on néglige de le prier.

Malheur, oui mille fois malheur à tous ceux qui, dans l'un ou l'autre camp, bravant le Très-Haut se moquent de son pouvoir ! Malheur à ceux qui dans le secret trahissent, ou par l'imprimé prêchent de trahir les immuables lois du Seigneur ! Malheur aux tenanciers et aux profiteurs de mauvais lieux, aux corrupteurs de femmes et d'enfants, aux abducteurs, aux adultères, aux sacrilèges ! Malheur aux sectaires, aux cyniques, aux endurcis ! Et malheur à leurs frères à cause d'eux !

Nations, écoutez le Christ en terre. Peuples, écoutez vos évêques. Fidèles, écoutez vos pasteurs. Conscience, reprenez vos droits.

S'il y eût eu, dans Sodome, dix justes, le juste Jéhovah eût cependant épargné Sodome.

On ne manquera ni d'or, ni d'armements, ni de guerriers, mais, en beaucoup d'endroits, on manquera de justes. Pénitence ! Pénitence ! ô pécheurs !

Heureux les morts qui n'auront point assisté à l'attaque, à la dévastation, à la ruine de leur patrie et de leur patrimoine !

Malheureux les pécheurs obstinés qui appellent sur notre sol les sanctions d'un Père en courroux !

Ici finit la commination du Très-Haut.

Le tout, sans lieu ni date.

25 - II - 42

Ordonnance de la matière

PROLOGUE

Patriote, mon ami.....	5
------------------------	---

I — LES RESPONSABLES

La neige.....	6
Idéal de jeune fille.....	7
Oui ou non ?.....	8
Seras-tu happée ?.....	9
Mélancolie.....	11
Faux témoignage ne diras.....	12
Malgré maman.....	13
Dieu donne raison.....	13
Une rate et ses petits.....	14
Mort à Goliath.....	15
De bonnes enfants.....	17
Tragique.....	18
La fosse aux lions.....	19
Chattemite.....	20
La vierge folle.....	21
Cocasse.....	23
Pervers ou bon ?.....	24
Idéal de jeune homme.....	25
Malheur est bon.....	27
Tu abdiqueras.....	28
La tricheuse.....	29
Le malfaiteur.....	30
Voleur de filles.....	32
« Monsieur ».....	33
L'incommensurable.....	34
Le vilain.....	35
“ Week-end ”.....	35
Tu l'as tuée.....	36
Noble malgré tout.....	37
Deux intelligences, deux orgueils.....	38
Hélas !.....	39
L'insoluble cas.....	40
Mariage de conscience.....	41
Fille pour fille.....	42
Coincidence ou conséquence.....	43
Une servante en moyens.....	44
La terrible rançon.....	45
Prophétie.....	46
Le problème.....	47
Un sort.....	48
Une ébauche d'enfant.....	50
À trois.....	51
Où est-elle ?.....	52
Deux propositions.....	53
La vision des innocents.....	55
Sur la canaille.....	57

II — RÉHABILITATION

Sous l'égide de saint Bernard.....	57
Médicinal ou préventif ?.....	59
La part des choses.....	60
La reconnaissez-vous ?.....	61
Malheur enseigne.....	62
De pied en cap.....	63
L'accueil.....	64
Prière de l'indigne.....	65
Pour une absente.....	66
La lépreuse.....	67
Un château en Espagne.....	68
La palme.....	69
Un film.....	70
C'était en 1917.....	71
Sœur Louise.....	73

La maison de Béthanie.....	74
Au puits de Jacob.....	77
Marie l'Égyptienne.....	78
Faut-il désespérer ?.....	79
Lettre d'une pénitente.....	80
Demeurez avec nous.....	81
On demande des volontaires.....	82
Adieu !.....	83

III — PLACEMENT

Prière.....	84
Supplique à l'aïeule.....	85
Six !.....	86
Psaume du 800e.....	87
La foudre.....	88
La journée de Jean.....	89
Cinq tableaux.....	91
Idoine ou inapte.....	92
R. S. V. P.....	93
Martin.....	94
Quoique malade.....	96
De préférence, un garçon !.....	97
Si vous ne venez.....	98
La boîte de sacrifices.....	99
Les rogations à Sainte Anne.....	100
Colon et colonne.....	102
Madame Belletête.....	103
Le maudit fou.....	104
Dilemme.....	105
Saisie-exécution.....	106
À deux inconnus.....	107
Trois risques.....	108
“ Chus don' fatigué ! ”.....	109
Le fils de l'homme.....	110
Saint Pierre est averti.....	111
Huit infirmes.....	112
Quand même.....	113
Leur bénédiction.....	114
D'une zélatrice et d'un délaissé.....	115
Trop tard.....	116
Le vin bavard.....	117
Mariage-réhabilitation.....	118
Recouvrement.....	119
La jeune veuve.....	120
De la faiblesse.....	121
Indiscrétions.....	122
Provenance ou orientation ?.....	123
Ce que je lui dirais.....	125
Même sang.....	126
Née à Québec.....	127
Et leur vocation ?.....	128
“ À présent ”.....	129
La traite.....	131
Le porte-clef.....	132
Adéodat.....	133
À la mariée de juin.....	134
Aurea mediocritas.....	135
Mourir sans amour.....	136
Le petit quatrième.....	138
L'ombre dans l'ombre.....	139

IV — AUMÔNE

Platonique ou pratique ?.....	140
Une heure parmi la pauvreté.....	141
Aux Mages.....	142
Pour le chauffage.....	143
Un vestiaire dégarni.....	144
La dîme.....	144
La manne.....	145
Pour une bienheureuse mort.....	147
À quelqu'un, quelque part.....	147
Le vieux célibataire.....	148
Un homme riche.....	149

Les familles concernées	150
Apostrophe	151
Le revenant	152
Bâdreux	153
Apologétique	154
Pour si je meurs	155
Les fées sont venues	156

VI — ÉDUCATION

Faut-il les laisser mourir?	158
Introduction à une catéchèse	159
Amis et confidents toujours	161
Autorité ! Autorité !	163

ÉPILOGUE

Une prophétie sur la guerre	164
-----------------------------------	-----



La religieuse du Bon-Pasteur.

NIHILOBSTAT. Québec, 29-1-43, Louis Turgeon, ptre, censeur ad hoc.

IMPRIMATUR. Québec, le 2 fév. '43

†J.-M.-R. Card. VILLENEUVE, s.m.l., arch. de Québec.



CRÈCHE ST-VINCENT-DE-PAUL, QUÉBEC

À gauche: l'aile de l'Hôpital; à droite: l'équerre de la Crèche;
au centre: le quartier des bonnes;
inaperçue dans le coin de gauche, l'habitation des religieuses.



U. I. O. G. D.

Ut in omnibus glorificetur Deus!



1^{re} ÉDITION: L'ACTION CATHOLIQUE, Québec.

REÉDITION PHOTOLITHOGRAPHIQUE: TREMBLAY & DION, QUÉBEC.



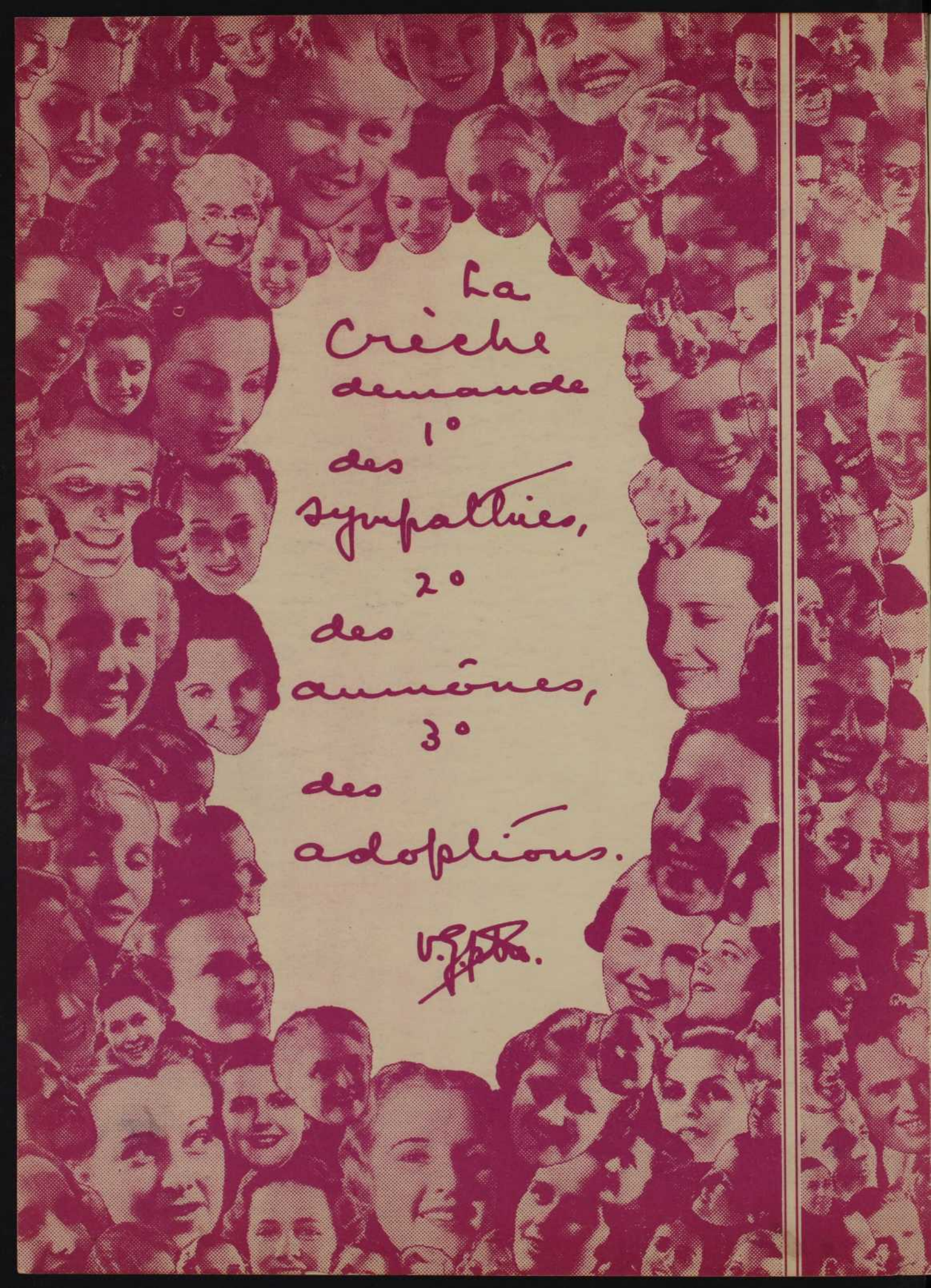
Ouvrages de l'auteur

- **LETRES À CLAUDE**, (1916), 5e mille, 288 pp..... épuisé
entretiens pour la jeunesse étudiante.
- **LA SOCIÉTÉ DES NATIONS** (1923), 216 pp..... épuisé
- **PETIT MISSAL ILLUSTRÉ** (1923), 190e mille, 96 pp., 80 gravures.... 0.20
livre de messe pour l'enfance.
- **À PROPOS D'AUTORITÉ**, (1924), 4e mille, 288 pp..... \$1.40
considérations pour les éducateurs.
- **PETIT GUIDE ILLUSTRÉ du chrétien au pied des autels**, (1925), 50e mille, 264 pp., 170 gravures..... 0.40
toutes les commodités spirituelles.
- **THE CHILD'S ILLUSTRATED MISSAL**, (1926) 10e mille, 88 pp., 80 gravures..... 0.25
- **LE SENS EXQUIS**, (1926), 18e mille, 224 pp., broché..... 0.25
recueil de maximes et réflexions.
- **AMOUR & INTIMITÉ** (1928), 9e mille, 64 pp., 6 gravures..... 0.15
essai de spiritualité populaire.
- **STE-MARIE DE BEAUCHE en 1928**, 84 pp., 60 gravures..... épuisé
album historique, descriptif et documentaire.
- **DANSERA-T-ON CHEZ MOI ?** (1930), 2e mille, 120 pp épuisé
consultation pour un père de famille.
- **CATÉCHISME PITTORESQUE** (1931), 50e mille, 180 pp., 180 gravures ; 0.20
introduction au Catéchisme officiel.
- **LES DIALOGUES DE LA CRÈCHE**, (1933), 145e mille, 48 pp., grand format, 48 gravures..... épuisé
réhabilitation de la pécheresse et du délaissé.
- **LES RÉCITS DE LA CRÈCHE**, (1935), 6e mille, 208 pp., 42 gravures... épuisé
contes et nouvelles.
- **350 ANECDOTES du répertoire français**, (1935), 3e mille, 208 pp... 0.25
- **LE POINT D'INTERROGATION**, (1936), 332 pp., 44 illustrations ; \$1.10
le mystère de la génération humaine
- **LEUR SAPIENCE** (1936), 3e mille, 160 pp. — Mots d'enfants..... 0.80
au profit de la Mission ursuline du Japon.
- **CATÉCHÈSE DES 6e & 9e COMMANDEMENTS**, (1938), 8e mille, 200 pp., 20 gravures ; complément du catéchisme officiel..... 0.55
- **ALLÔ! ALLÔ! ICI LA CRÈCHE**, (1940), 5e mille, 208 pp., gravures 40 0.80
plaidoyers et nouvelles, suite des Récits de la Crèche
- **DE ZÉRO À SEPT ANS**, (1940), 48 pp..... 0.25
Formation morale et religieuse du petit enfant
- **NOUS... DE LA CRÈCHE**, (1943), 2e mille, 48 gravures..... \$1.10
chroniques et relations, suite de Allô! Allô! Ici la Crèche. (prix franco)

Les Chroniques de la Crèche

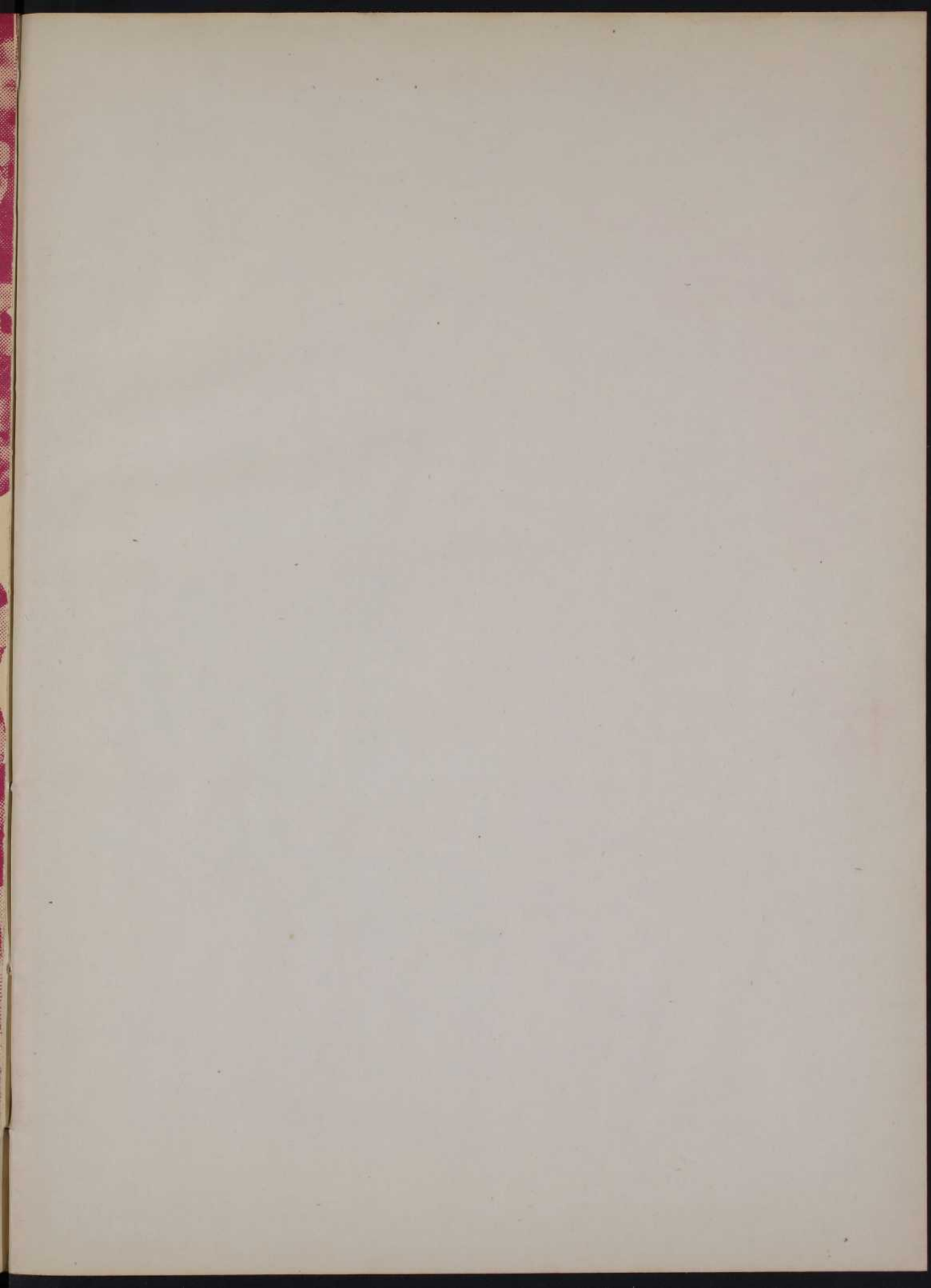
Prix : au comptoir : \$1.00 ; par la poste : \$1.10.

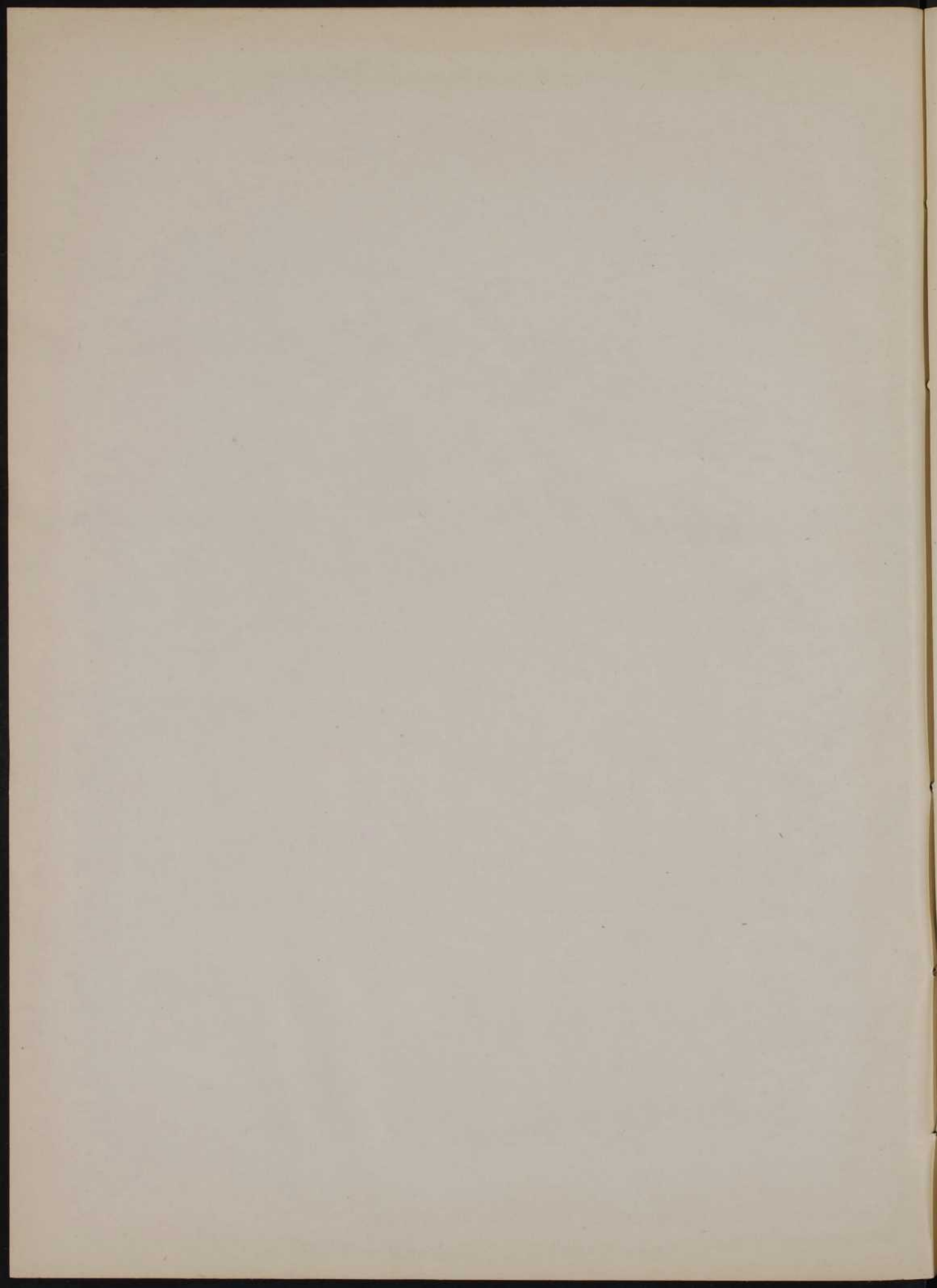
●
L'abbé Victorin GERMAIN,
680 bis, Chemin Ste-Foy - - QUÉBEC.

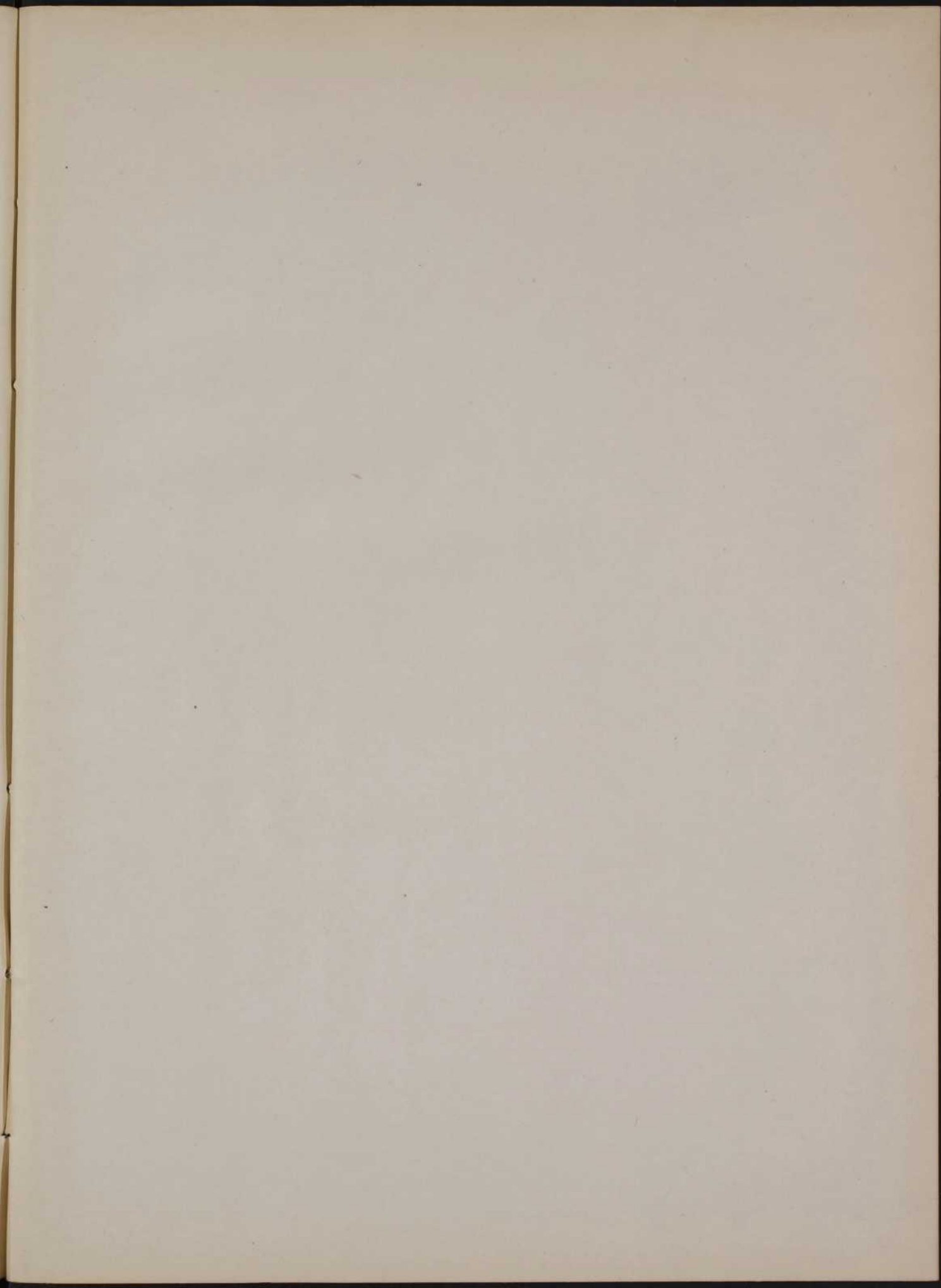


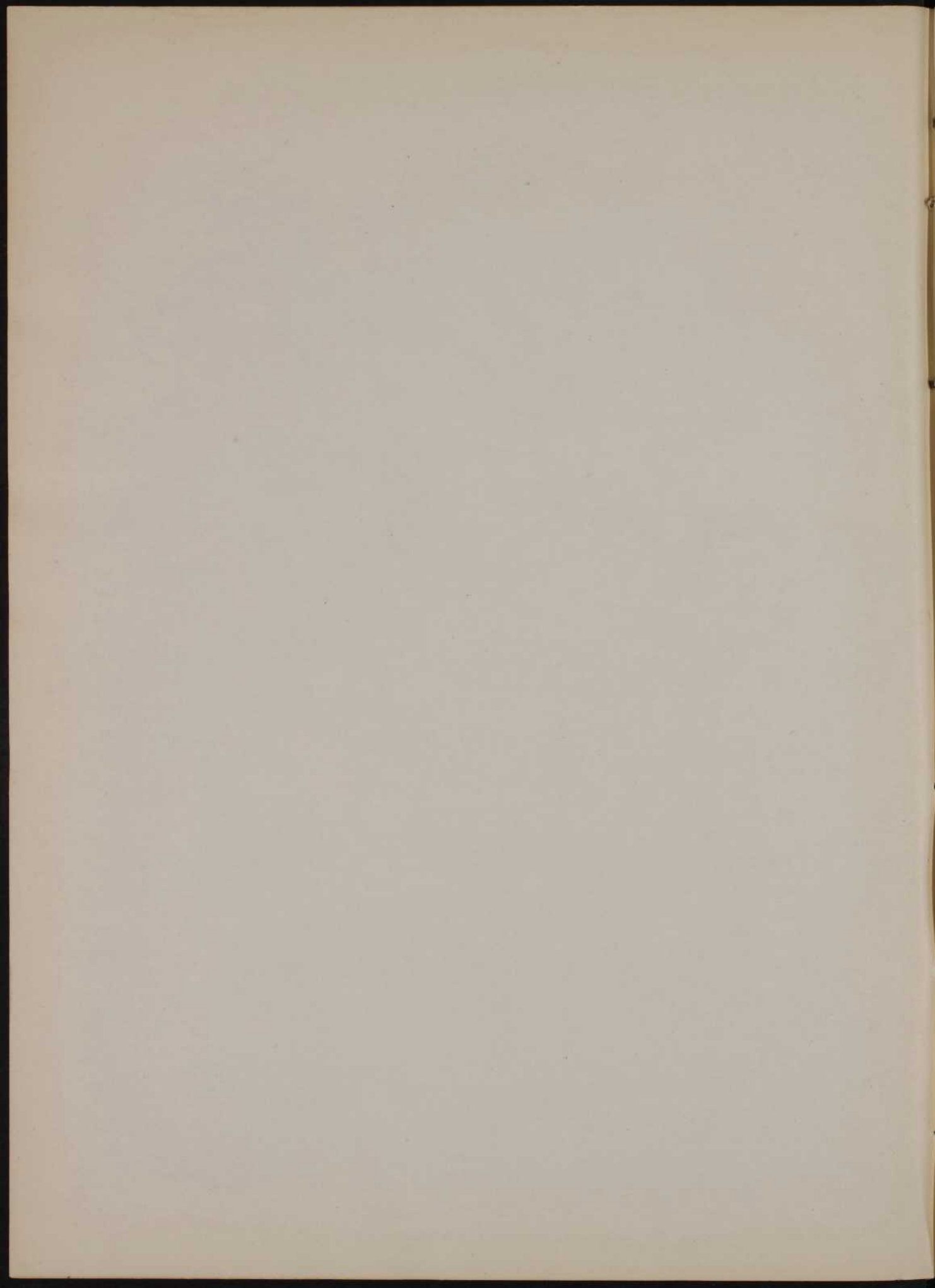
La
Crèche
demande
1°
des
sympathies,
2°
des
aumônes,
3°
des
adoptions.

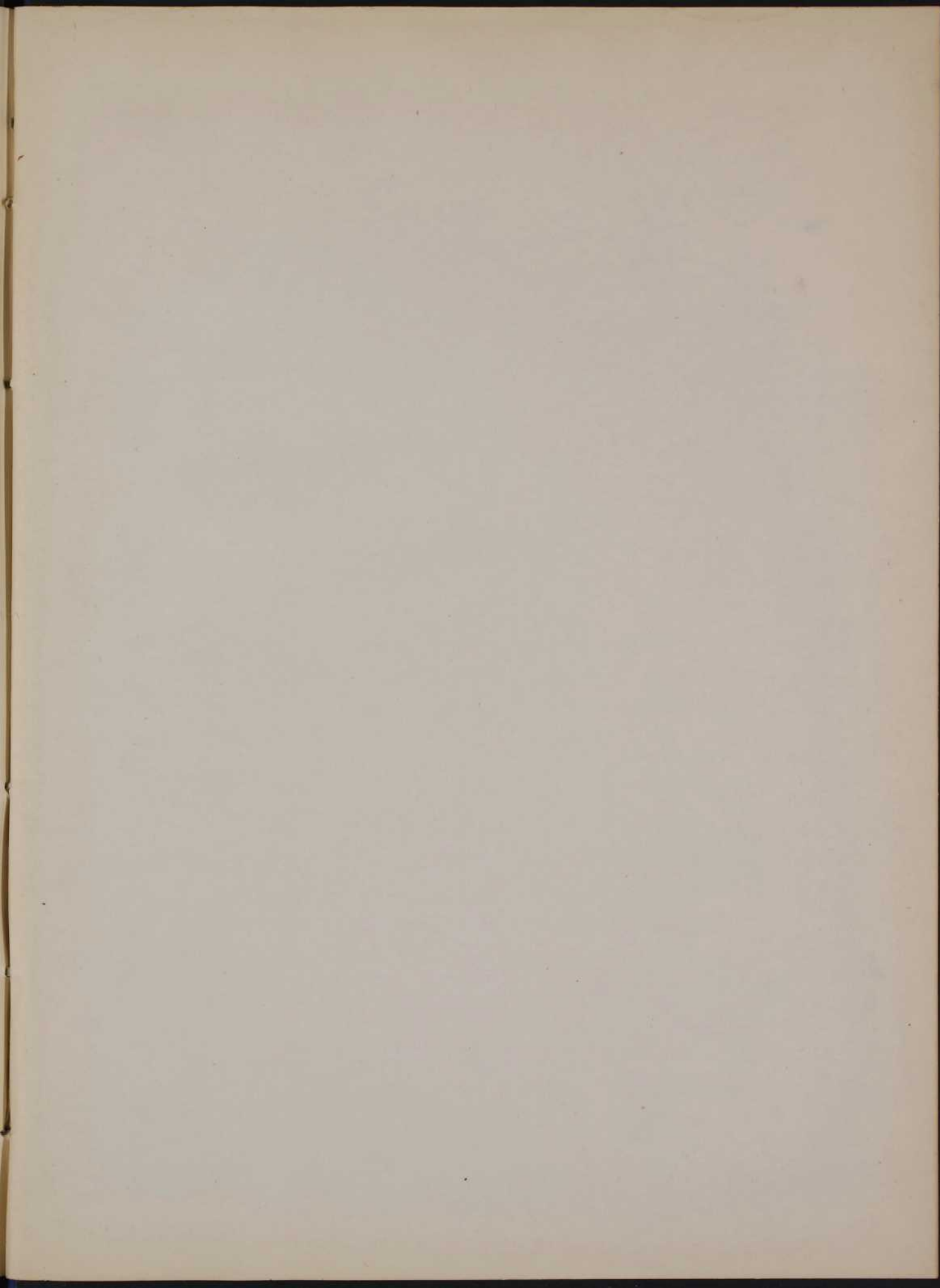
V. J. P. R.

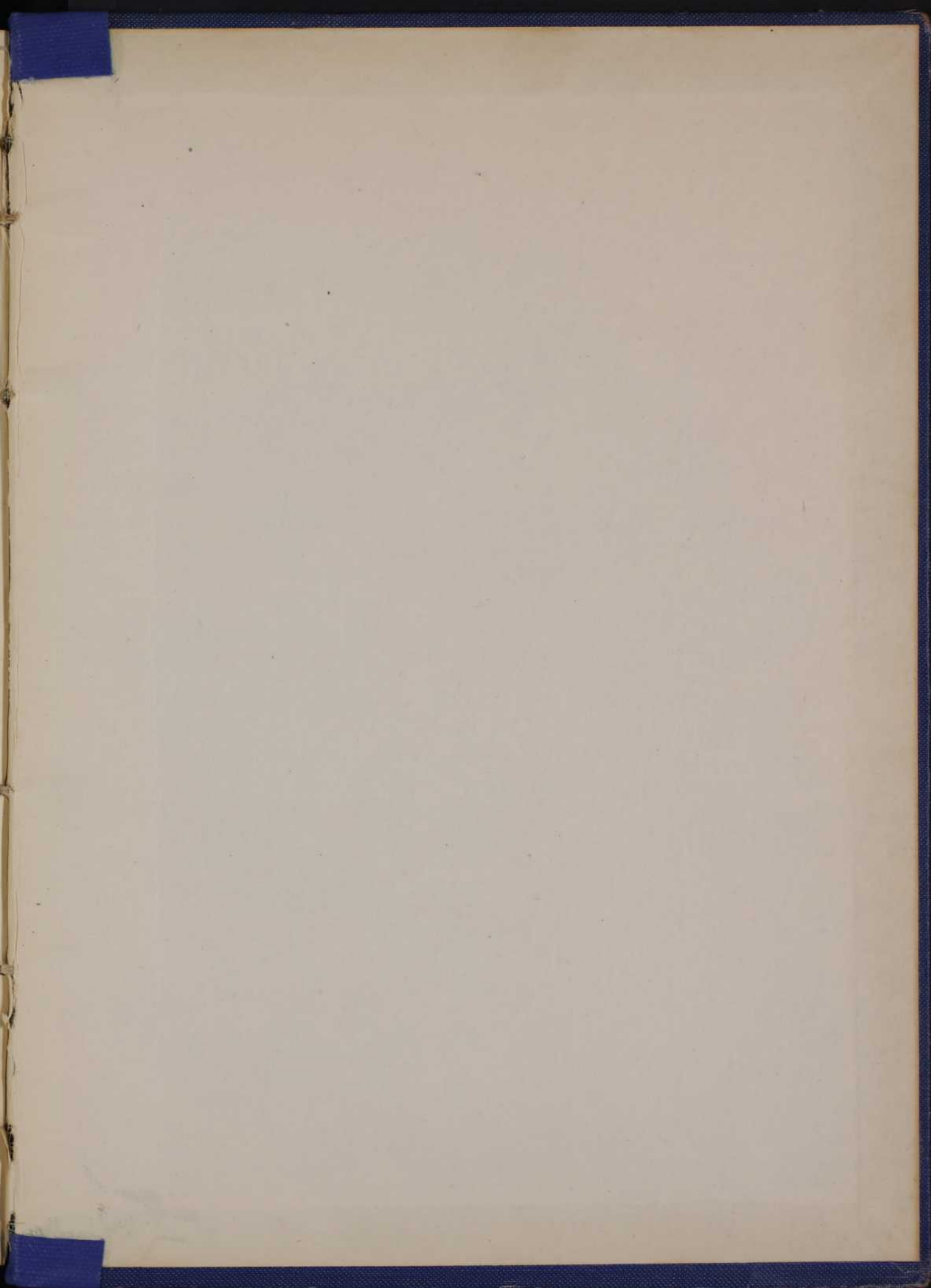












BNQ



000 431 320